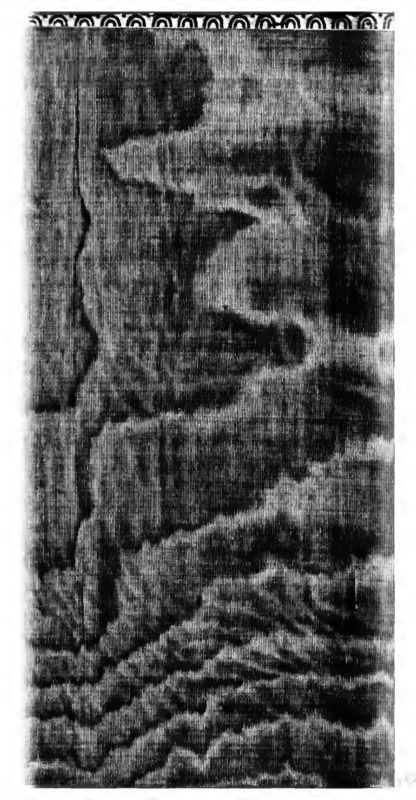



N



ŒUVRES
DE PLUTARQUE.

TOME SIXIEME.

VIES DES HOMMES ILLUSTRES contenues dans le sixieme Volume.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE,

Traduites du Grec par JACQUES AMYOT, Grand-Aumônier de France;

Avec des Notes & des Obſervations de M. VAUVILLIERS, Lecteur du Roi, Profeſſeur de Langue grecque au Collége Royal, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres.

TOME SIXIEME.





A PARIS,

Chez JEAN-BAPTISTE CUSSAC, Libraire, rue & carrefour S. Benoît, vis-à-vis la rue Taranne.

M. DCC. LXXXV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.

EXPLICATION DE L'ESTAMPE.

ELLE repréſente la chambre de Caton. Il paroît tombé à côté de ſon lit. On voit par terre auprès de lui l'épée dont il s'eſt percé, & la table de géométrie qu'il a entraînée dans ſa chûte, & ſur le lit le Traité de Platon ſur l'immortalité de l'ame, intitulé *Phædon.* Son fils & ſes amis l'entourent avec tous les caractères de la conſternation & du déſeſpoir ; le médecin s'approche pour bander ſa plaie ; mais l'inflexible Romain le repouſſe d'une main, & de l'autre élargiſſant ſa bleſſure, s'arrache à la fois les entrailles & la vie. *Vie de Caton d'Utique*, p. 504.

SOMMAIRE

SOMMAIRE

DE LA VIE D'AGÉSILAS.

NAISSANCE & *éducation d'Agésilas.* II. *Son caractère & sa figure.* III. *Commerce d'Alcibiade avec Timée, femme du roi Agis, qui n'avoue son fils Léotychide qu'à la mort.* IV. *Agésilas lui enlève la couronne par le crédit de Lysandre.* V. *Comment il acquiert une grande autorité.* VI. *Équité d'Agésilas vis-à-vis de ses ennemis; sa foiblesse pour ses amis.* VII. *Il est nommé pour aller faire la guerre au roi de Perse.* VIII. *Il sacrifie une biche à Diane.* IX. *Il conçoit de la jalousie contre Lysandre.* X. *Il le traite avec une indécence qui oblige Lysandre à se séparer d'avec lui.* XI. *Ressentiment de Lysandre.* XII. *Agésilas entre dans la Phrygie, où il prend plusieurs villes.* XIII. *Comment il se forme une cavalerie.* XIV. *Il fait vendre les prisonniers nuds pour montrer la foiblesse des Perses.* XV. *Il bat Tissapherne, & prend son camp.* XVI. *Les Lacédémoniens lui donnent le commandement général de terre & de mer,*

ce qui étoit ſans exemple. XVII. *Il va attaquer le ſatrape Pharnabaze dans la Phrygie.* XVIII. *Amour d'Agéſilas pour Mégabate.* XIX. *Entrevue d'Agéſilas & de Pharnabaze.* XX. *Amitié étroite d'Agéſilas avec le fils de Pharnabaze.* XXI. *Agéſilas aime ſes amis au-delà des loix de l'équité.* XXII. *Simplicité, tempérance & autres vertus d'Agéſilas.* XXIII. *Il eſt rappellé à Sparte.* XXIV. *Il quitte tout pour obéir à la voix de ſa patrie.* XXV. *Comment il paſſe par la Thrace, la Macédoine, la Theſſalie & la Pharſalie.* XXVI. *Il entre dans la Béotie.* XXVII. *Bataille où Agéſilas eſt griévement bleſſé.* XXVIII. *Il va célébrer les jeux Pythiques à Delphes.* XXIX. *Agéſilas conſerve l'ancienne ſimplicité de ſes mœurs.* XXX. *Il engage ſa ſœur Cyniſca à envoyer un char pour diſputer le prix de la courſe aux jeux Olympiques.* XXXI. *Comment il gagne ſes ennemis.* XXXII. *Comment il s'attache Agéſipolis.* XXXIII. *Il chaſſe les Argiens de Corinthe.* XXXIV. *Combien Agéſilas faiſoit peu de cas de certains talens.* XXXV. *Réception qu'il fait aux députés de Thèbes.* XXXVI. *Il ravage l'Acarnanie.* XXXVII. *Traité des Lacédémoniens avec le roi de Perſe.* XXXVIII. *Agéſilas*

ſoutient l'entrepriſe injuſte de Phœbidas ſur la citadelle de Thèbes. XXXIX. *Paroles d'Agéſilas ſur la juſtice, différentes de ſes actions.* XL. *Il excite la guerre contre les Thébains.* XLI. *Entrepriſe de Sphodrias ſur le Pirée.* XLII. *Conduite d'Agéſilas par rapport au procès de Sphodrias. Il le fait abſoudre.* XLIII. *Agéſilas fait la guerre en Béotie.* XLIV. *Comment il montre à ſes alliés que les Lacédémoniens fourniſſoient plus de ſoldats qu'eux, quoiqu'ils donnaſſent moins d'hommes.* XLV. *Maladie d'Agéſilas.* XLVI. *Aſſemblée des députés de la Grèce à Lacédémone.* XLVII. *Bataille de Leuctres.* XLVIII. *Sentimens des Lacédémoniens à la nouvelle de la défaite de leur armée.* XLIX. *Agéſilas ordonne que les loix dormiront pour un jour.* L. *Epaminondas entre dans la Laconie.* LI. *Il eſt forcé de ſe retirer de Sparte.* LII. *Sédition dans la ville appaiſée par la ſageſſe d'Agéſilas.* LIII. *Conjuration étouffée & punie par Agéſilas ſans forme de procès.* LIV. *Les Thébains ſe retirent de la Laconie.* LV. *Foibleſſe de Sparte.* LVI. *Victoire ſans larmes remportée par Archidame ſur les Arcadiens.* LVII. *Epaminondas ſurprend la ville de Sparte en l'abſence d'Agéſilas.*

LVIII. *Agésilas revient & le repousse.* LIX. *Merveilleux courage d'un jeune homme nommé Isadas.* LX. *Bataille de Mantinée.* LXI. *Agésilas perd l'estime des Grecs & des Lacédémoniens.* LXII. *Il va en Egypte.* LXIII. *Mauvaise opinion que les Egyptiens conçoivent de lui.* LXIV. *Il quitte Tachos pour passer dans le parti de Nectanébus.* LXV. *Il le fait sortir d'une forteresse où il étoit assiégé.* LXVI. *Il gagne une grande victoire qui assure le trône à Nectanébus.* LXVII. *Il meurt.*

Depuis la derniere année de la 83ᵉ olympiade, jusqu'à la troisieme année de la 104ᵉ; avant J. C. 362 ans.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
GRECS ET ROMAINS,
COMPARÉES L'UNE AVEC L'AUTRE

PAR PLUTARQUE DE CHÆRONNÉE.

AGESILAUS.

ARCHIDAMUS filz de Zeuxidamus ayant honorablement regné en Lacedæmone, laiſſa deux enfans, dont l'un fut Agis, qu'il eut d'une notable dame nommée Lampido, l'autre fut Ageſilaus de beaucoup plus jeune, qu'il eut de la fille de Meliſippidas, qui avoit nom Eupolia: & pource que la ſucceſſion au royaume appartenoit au filz aiſné Agis, le puiſné Ageſilaus ayant à demourer homme privé fut nourry en la diſcipline Laconique, laquelle eſtoit bien dure & penible : mais auſſi enſeignoit elle aux enfans à obeïr : & eſtime lon que ce ſoit la cauſe pour

laquelle le poëte Simonides appelle Sparte Damasimbrotos, c'est à dire, domptant les hommes, pource qu'elle rend par longue accoustumance ses citoyens maniables & obeïssans à ses loix, autant ou plus que cité qui ait onques esté au monde, en les domptant dès leur enfance, comme lon fait les jeunes poulains. La loy exempte & dispense de ceste subjection les enfans qui doyvent succeder à la royauté : mais Agesilaus eut cela de propre plus que les autres de ceste qualité, qu'il vint au degré de commander, ayant appris d'enfance à obeïr : ce qui fut cause qu'il sceut beaucoup mieulx que nul autre roy s'accommoder & se comporter avec ses subjects, ayant adjousté à la grandeur royale & aux façons de prince qu'il avoit de nature, la courtoisie & la privaulté qu'il avoit acquise par nourriture.

II. Du temps donques qu'il estoit ès troupes qu'ilz appellent des enfans qui sont nourriz ensemble, Lysander fut amoureux de luy pour sa gentillesse principalement : car estant plus courageux & plus ferme en ses opinions que nul autre des enfans, comme celuy qui vouloit tousjours en toutes choses estre le premier, avec une vehemence & une impetuosité si grande en tout ce qu'il vouloit, qu'il estoit impossible de la vaincre ny de la forcer : il estoit d'un autre costé si

doulx & ſi ſoupple, qu'il faiſoit tout ce que lon luy commandoit par gracieuſeté, & rien par crainte, luy faiſant plus grand mal de ſe ſentir blaſmer, qu'il ne luy grevoit de travailler. Et quant à l'imperfection de ſa jambe, qui eſtoit plus courte que l'autre, la beaulté de ſa perſonne eſtant pour lors en ſa fleur, & ſa gentilleſſe, en ce que lon voyoit qu'il la portoit ſi patiemment & ſi guayement, que luy meſme s'en mocquoit & s'en gaudiſſoit le premier, cela couvroit grandement ceſte defectuoſité : &, qui plus eſt, faiſoit davantage apparoir la gentilleſſe de ſon courage, attendu que lon veoit que pour eſtre boitteux, il ne refuſoit peine ny travail quelconque. Quant à la forme de ſon viſage, nous ne l'avons point portraitte au naturel, pource qu'il ne le voulut pas, ains defendit expreſſement par ſon teſtament, que lon ne feiſt ny peindre ny mouler aucune image de ſon corps, mais bien treuve lon qu'il eſtoit de petite ſtature, & qu'il promettoit bien peu de ſoy à le voir : mais ce qu'il eſtoit tousjours guay & deliberé, & jamais chagrin, ny faſcheux ny en parole, ny en viſage, cela le rendoit plus aggreable & plus amiable, voire juſques en ſa vieilleſſe, que les plus beaux du monde : toutefois les ephores, ainſi comme Theophraſtus eſcrit, condamnerent à l'amende leur roy Archidamus, à cauſe qu'il avoit eſpouſé

une petite femme, disans qu'il leur engendreroit des róytelets, non pas des roys.

III. Mais du temps que son filz aisné Agis regnoit, Alcibiades banny d'Athenes s'en fouit de la Sicile en Lacedæmone, & n'eut pas gueres demouré à Sparte, qu'il fut incontinent souspeçonné d'entretenir la femme du roy Agis, qui s'appelloit Timæa, de maniere que pour ceste cause Agis n'advoua point pour son filz l'enfant qu'elle feit, disant qu'elle l'avoit conceu d'Alcibiades : dequoy Timæa ne se soucioit gueres, ainsi comme Duris escrit : car quelquefois estant en son privé entre ses femmes, elle l'appelloit tout bas Alcibiades, non pas Leotychides : aussi dit on qu'Alcibiades mesme disoit, que ce n'estoit point pour faire mal ny desplaisir à personne qu'il s'estoit approché de la royne Timæa, ains seulement pource qu'il desiroit qu'il y eust des roys de Lacedæmone engendrez de sa semence. Toutefois il fut contraint pour ceste occasion de sortir hors de Lacedæmone pour la deffiance qu'il avoit du roy Agis, qui tousjours depuis eut l'enfant pour suspect, & ne le teint jamais pour legitime, jusques à ce qu'estant tumbé malade au lict de la mort, Leotychides s'alla jetter à genoux les larmes aux yeux devant luy, & sceut si bien faire que Agis en presence de tesmoings, declara qu'il l'advouoit pour son filz.

IV. Ce neantmoins après la mort d'Agis, Lysander, qui ja avoit desfait les Atheniens par mer, & avoit plus de credit & d'authorité en la ville de Sparte, que nul autre, entreprit de faire tumber la royauté sur Agesilaus, disant qu'elle n'appartenoit point à Leotychides, attendu qu'il estoit bastard: autant en disoyent aussi plusieurs autres des citoyens qui aimoyent la vertu d'Agesilaus, & luy favorisoyent fort affectueusement, à cause qu'il avoit esté nourry & elevé d'enfance avec eulx. Mais au contraire aussi y avoit il à Sparte un devin nommé Diopithes, qui sçavoit par cueur une infinité de propheties ancienes, & estoit tenu pour fort sçavant & suffisant homme en tout ce qui concernoit les choses divines: celuy la maintenoit qu'il n'estoit point loisible qu'un boitteux fust roy de Sparte, & pour le prouver il allegua en jugement cest ancien oracle:

Regarde bien, ô nation Spartaine,
Quoy que tu sois en courage haultaine,
Que royauté boitteuse ne se germe
En toy qui a l'alleure droitte & ferme:
Car autrement des malheurs te viendront
Non esperez, qui long temps te tiendront
Enveloppée en tourmente de guerre,
Qui d'hommes rend despeuplée la terre.

Lysander à l'encontre repliquoit, que si les Spar-

tiates redoubtoyent ceſt oracle, c'eſtoit plus toſt de Leotychides qu'ilz ſe devoyent garder, pource qu'il ne chaloit point aux dieux, ſi aucun s'eſtant affolé un pied venoit à eſtre roy, mais bien s'il n'eſtoit pas legitime ny veritablement extraict de la race de Hèrcules : car ce ſeroit alors, diſoit il, que la royauté viendroit à clocher. Ageſilaus alleguoit davantage, que le dieu meſme Neptune avoit teſmoigné que Leotychides eſtoit baſtard : car il avoit contrainct Agis par un tremblement de terre, de ſortir hors la chambre de ſa femme, & que depuis, plus de dix mois après, avoit eſté né Leotychides. Ainſi fut Ageſilaus pour ces cauſes & moyens, non ſeulement declaré roy de Sparte, mais auſſi luy fut adjugée la ſucceſſion des biens de ſon frere Agis, & en debouta lon Leotychides : toutefois voyant que les parents de luy du coſté de ſa mere eſtoyent extremement pauvres, mais gens de bien au demourant, il leur laiſſa la moitié des biens : en quoy faiſant il acquit honneur & bienvueillance de tout le monde, au lieu de l'envie & de la malvueillance que lon luy euſt autrement portée pour le faict de ceſte ſucceſſion.

V. Et quant à ce que Xenophon eſcrit, qu'en obeïſſant à ſon païs, il y acquit ſi grande puiſſance, qu'il faiſoit entierement tout ce qu'il vouloit, voicy que c'eſtoit : les ephores & les ſena-

teurs avoyent pour lors la ſouveraine authorité au gouvernement de la choſe publique : mais les ephores ne demouroyent en leurs offices qu'un an ſeulement, & les ſenateurs demouroyent en ceſt honneur toute leur vie, ayans eſté ordonnez & eſtabliz pour refrener l'authorité des roys, à fin qu'ilz n'euſſent pas toute puiſſance, ainſi comme nous avons plus amplement eſcript en la vie de Lycurgus : à l'occaſion dequoy dès que les roys venoyent à ſucceder au royaume, ilz avoyent incontinent une picque & une inimitié hereditaire, par maniere de dire, à l'encontre d'eulx. Mais Ageſilaus ſuyvit un chemin totalement contraire à ſes predeceſſeurs : car au lieu de prendre querelle & de s'attacher à eulx, il leur porta tout honneur & toute reverence, n'entreprenant jamais rien qu'il ne leur euſt communiqué premierement, & quand il eſtoit mandé par eulx y allant plus viſte que le pas. Toutes & quantes fois qu'il eſtoit en ſa chaire royale à donner audience, ſi d'adventure les ephores y ſurvenoyent, il ſe levoit au devant d'eulx, & quand un nouveau ſenateur venoit à eſtre eſleu, il leur envoyoit par honneur à chacun une robbe & un bœuf comme un prix d'honneur. Par tous leſquelz moyens il ſembloit qu'il honoraſt & qu'il augmentaſt la dignité de leurs offices, là où il alloit ſoubz main amplifiant ſa propre

puiſſance, & adjouſtoit à la royaulté une grandeur procedante de la bienvueillance que lon luy portoit.

VI. Au reſte quant à ſes deportemens envers les autres citoyens, il eſtoit moins reprehenſible ennemy qu'amy : car il ne nuiſoit jamais injuſtement à ſes ennemis, mais il aidoit bien ſouvent à tort & en choſes injuſtes à ſes amis : & ayant honte de ne recompenſer & de ne honorer pas aſſez ſes ennemis quand ilz avoyent bien fait, il ne pouvoit condamner ny blaſmer ſes amis encore qu'ilz euſſent mal fait, ains eſtoit tousjours bien aiſe de les ſecourir comment que ce fuſt, & de faillir plus toſt avec eulx, eſtimant que rien ne pouvoit eſtre mauvais de ce que lon fait pour ſurvenir à ſon amy. Au contraire s'il advenoit que quelqu'un de ſes adverſaires tumbaſt en affliction, il eſtoit le premier qui en avoit compaſſion, & ſi le ſecouroit vouluntiers ſi l'autre l'en requeroit : par leſquelz moyens il gaignoit la bonne grace & l'amitié de tout le monde. Ce que voyans les ephores, & redoubtans ſa puiſſance qu'ilz voyoyent aller ainſi en avant, le condamnerent en une amende, y adjouſtant la cauſe, que c'eſtoit pource qu'il poſſedoit luy ſeul les cueurs de tous les citoyens, qui devoyent eſtre communs. Car tout ainſi qu'il y a des philoſophes naturelz qui tienent, que

qui osteroit du monde le discord & la noise, le cours des corps celestes s'arresteroit, & que la generation & tout mouvement cesseroit, pource qu'ilz disent que c'est la cause qui maintient l'armonie de ce monde : Aussi semble il que celuy qui establit les loix des Lacedæmoniens, mesla parmy le gouvernement de sa chose publique, l'ambition & la jalousie entre les citoyens, comme un aiguillon de la vertu, voulant que les gens de bien eussent tousjours quelque chose à desmesler & à debatre les uns contre les autres, estimant que celle lasche & paresseuse grace par laquelle les hommes s'entrecedent & s'entrepardonnent les uns aux autres sans se controller, estoit à faulses enseignes appellée concorde. Et cuident aucuns que certainement Homere eut ceste opinion, pource qu'il n'eust pas autrement fait Agamemnon se resjouissant de voir Ulysses & Achilles quereller à grosses paroles ensemble, s'il n'eust estimé que le debat & l'envie entre les principaux hommes (qui fait qu'ilz ont l'œil l'un sur l'autre) tournast au grand bien de la chose publique : toutefois cela n'est pas sans doubte, ny ne se doibt pas à l'adventure confesser simplement, pource que les querelles & dissensions excessives entre les citoyens sont très dommageables & dangereuses aux choses publiques.

VII. Au demourant un peu après que Agesilaus fut parvenu à la royauté de Lacedæmone, il arriva quelques uns venans de l'Asie, qui apporterent nouvelles comme le roy de Perse faisoit preparer une grosse armée de mer, pour debouter & deposseder les Lacedæmoniens de la seigneurie de la marine : & davantage Lysander desirant estre une autre fois renvoyé en Asie pour y secourir ses amis, lesquelz il avoit laissez comme seigneurs & maistres des villes & citez du païs, dont les uns estoyent dechassez par leurs citoyens, les autres punis de mort, à cause qu'ilz abusoyent violentement & tyranniquement de leur authorité, il meit en teste à Agesilaus qu'il entreprist ce voyage de passer en Asie, pour aller faire la guerre à ce roy Barbare loing de la Grece, premier que son armée & son equippage fussent prests. Pour à quoy plus facilement parvenir, il escrivit à ses amis en Asie, qu'ilz envoyassent à Sparte demander Agesilaus pour leur capitaine : ce qu'ilz feirent : & Agesilaus en pleine assemblée du conseil de la ville accepta la charge, pourveu qu'on luy baillast trente capitaines Spartiates pour luy assister & le conseiller en ses affaires, deux mille Ilotes affranchiz, avec six mille des alliez de Lacedæmone. Cela luy fut facilement accordé, moyenant le port & la faveur que luy feit Lysander, & l'envoya lon inconti-

nent avec les trente capitaines qu'il avoit demandez, desquelz Lysander fut le premier, non seulement pour l'authorité & la reputation qu'il avoit acquise, mais aussi pour l'amitié qu'il portoit à Agesilaus, lequel se sentoit plus tenu à luy de ce qu'il luy avoit procuré ceste charge, que de ce qu'il l'avoit fait parvenir à la royauté.

VIII. Parquoy ce pendant que l'armée s'assembloit au port de Geræste, luy avec quelques uns de ses amis s'en alla en la ville d'Aulide, là où il luy fut advis que la nuict quelqu'un en dormant luy dit, « O roy des Lacedæmoniens, tu » sçais qu'il n'y eut onques capitaine general de » toute la Grece eleu, que jadis Agamemnon, » & toy maintenant après luy : & pource que » tu commandes aux mesmes peuples qu'il fai» soit, & que tu vas faire la guerre aux mes» mes ennemis, partant d'un mesme lieu pour » y aller, il est raisonnable que tu faces aussi un » mesme sacrifice à la deesse, qu'il feit à son » departement ». Agesilaus n'eut pas plus tost eu ceste vision, qu'il luy souvint incontinent que Agamemnon à la persuasion des devins sacrifia en ce mesme lieu sa propre fille, toutefois il ne s'en effroya point, ains le matin en feit le compte à ses amis, & leur dit qu'il sacrifieroit à la deesse, ce dont il estoit vray-semblable qu'elle se delectoit, & qu'il ne vouloit point ensuyvre

la cruelle devotion de ceſt ancien capitaine Agamemnon : & diſant cela, il feit amener une biche couronnée de chappeaux de fleurs, & commanda à ſon devin de l'immoler, ne voulant pas que celuy qui eſtoit deputé par les gouverneurs de la Bœoce euſt l'honneur de ce faire, comme le portoit la couſtume du lieu : ce qu'entendans les magiſtrats & gouverneurs de la Bœoce en furent malcontens, & envoyerent leurs ſergens denoncer à Ageſilaus qu'il ſe deportaſt de vouloir faire faire ſacrifices en ce lieu là contre les loix, privileges & couſtumes du païs. Les ſergens qui y furent envoyez feirent le contenu de leur commiſſion, mais trouvans que la beſte eſtoit desja immolée, & les quartiers deſſus l'autel, ilz les prirent & les jetterent çà & là hors de deſſus ledit autel. Cela faſcha Ageſilaus qui eſtoit ſur ſon embarquement, & s'en alla de là tout courroucé contre les Thebains, avec mauvaiſe eſperance de l'iſſue de ſon voyage à cauſe de ce ſiniſtre preſage, qui ſembloit luy pronoſtiquer, qu'il ne reſſortiroit pas à telle iſſue comme il deſiroit.

IX. Arrivé qu'il fut en la ville d'Epheſe, il eut incontinent à deſplaiſir l'honneur qu'il veit que lon y faiſoit à Lyſander, & la ſuitte grande qu'il y avoit : car tous ceux du païs alloyent ordinairement à ſon logis pour luy faire la cour,

&

& quand il en sortoit le suyvoyent & l'accompagnoyent par tout, comme si Agesilaus n'eust eu que le nom & l'apparence de capitaine general pour la loy de Lacedæmone qui le vouloit ainsi; & que Lysander fust celuy, qui à la verité eust le plein pouvoir & l'authorité de tout faire : car jamais n'avoit esté envoyé capitaine Grec en ces marches là, qui y eust acquis tant de reputation, ne qui s'y fust fait tant redoubter comme luy, ne jamais n'y eut homme qui feist plus de bien à ses amis, ny plus de mal à ses ennemis : lesquelles choses estans toutes fresches, ceux du païs s'en souvenoyent encore, avec ce qu'ilz voyoyent Agesilaus homme simple, populaire & de peu de monstre en toutes ses façons de faire, là où au contraire ilz remarquoyent en Lysander la mesme vehemence, aspreté & briefveté de langage qu'ilz y avoyent autrefois cogneuë : au moyen dequoy tout le monde plioit entierement soubz luy, & n'estoit fait que ce que luy seul commandoit. Ce qui fut cause que les autres Spartiates premierement s'en fascherent, pource qu'il sembloit proprement qu'ilz fussent venuz pour servir à Lysander, & non pas pour conseiller le roy : mais depuis Agesilaus mesme s'en ennuya & s'en mescontenta aussi, encore que de sa nature il ne fust point envieux ny marry de voir faire honneur à d'autres qu'à luy : mais estant

de ſon naturel fort convoiteux de gloire & homme courageux, il avoit peur que s'il ſe faiſoit quelque choſe de beau en ceſte guerre, lon ne l'attribuaſt à Lyſander, pour la grande reputation qu'il avoit, parquoy il commencea à ſe porter de ceſte ſorte envers luy : Premierement il contrediſoit à tous ſes conſeils, & toutes les entrepriſes qu'il mettoit en avant, meſmement celles auſquelles il ſe monſtroit plus affectionné, il n'en faiſoit pas une, ains en prenoit d'autres à executer plus toſt que celle là : davantage s'il y avoit aucuns pourſuyvans qui euſſent à faire à luy, ou qui le requiſſent de quelque choſe, s'ilz s'appuyoyent ſur la faveur de Lyſander, il les renvoyoit tous ſans rien faire.

X. Au cas pareil auſſi ès jugemens, s'il y en avoit aucuns que Lyſander rabrouaſt, ilz eſtoyent tous aſſeurez de gaigner leurs procès : & au contraire, s'il y en avoit à qui il portaſt affection, & à qui il deſiraſt gratifier, il eſtoit malaiſé qu'ilz ſe ſauvaſſent d'eſtre condamnez à l'amende. Toutes leſquelles demonſtrations ſe faiſans ordinairement, non point par cas d'adventure en un ou en deux, ains egalement en tous, comme de propos deliberé, Lyſander ſe doubtant bien de la cauſe, ne la deſguiſa point à ſes amis, ains leur dit franchement que c'eſtoit à cauſe de luy, que lon leur faiſoit ce tort & ce rebut,

& pourtant leur conseilla qu'ilz allassent faire la cour au roy & à ceulx qui avoyent plus de credit que luy. Agesilaus estima qu'il disoit & faisoit tout celà pour susciter la haine du monde à l'encontre de luy : parquoy luy voulant faire encore plus grand despit, il l'establit commissaire des vivres & distributeur des chairs, & après l'avoir fait, encore escrit on qu'il dit tout hault en presence de plusieurs qui le peurent ouir : « Qu'ilz aillent maintenant faire la cour à mon » distributeur de chair ». Dequoy Lysander se plaignant luy dit, « Vrayement, Syre Agesilaus, tu » sçais très bien comme il fault ravaller tes amis. « Ce fais-mon, respondit Agesilaus, ceulx qui » veulent entreprendre sur mon authorité, & » estre plus grands que moy ». « Voire mais, repliqua Lysander, à l'adventure ne l'ay-je pas fait » ainsi que tu le dis : toutefois si tu as telle » opinion, donne moy quelque charge & quel» que lieu auquel sans te fascher je te puisse » estre utile ».

XI. Depuis ces propos, Agesilaus l'envoya en la marche de l'Hellespont, là où il prattiqua un seigneur Persien, nommé Spithridates, des païs du gouvernement de Pharnabazus, qu'il amena à Agesilaus avec grosse somme d'or & d'argent, & bien environ deux cents hommes de cheval : non que pour cela le maltalent, qu'il

avoit conceu à l'encontre du roy, fust appaisé : ains au contraire il garda tousjours ceste rancune en son cueur : tellement que depuis il espia tousjours les moyens de faire oster aux deux maisons royales le privilege qu'elles avoyent de la royauté, pour la mettre en commun à toutes les familles des Spartiates, & pour ce different là il eust suscité un grand trouble en la ville de Sparte, à mon advis, s'il ne fust mort si tost, comme il feit en un voyage qu'il entreprit au païs de la Bœoce. Voilà comment les grandes natures ambitieuses, ne pouvans tenir moyen, & se garder d'exceder en trop ès gouvernemens des choses publiques, sont souventefois cause de plus de mal que de bien : car encore que Lysander eust esté fascheux & importun, comme il estoit veritablement de monstrer ainsi son ambition hors de temps & de saison, Agesilaus n'ignoroit pas qu'il y avoit beaucoup d'autres moyens moins reprehensibles de chastier un personnage grand & illustre, qui pechoit par une ambitieuse convoitise de se monstrer seulement. Et m'est advis que tous deux aveuglez d'une mesme passion, faillirent : l'un de ne cognoistre pas la puissance de son superieur : & l'autre, de ne pouvoir supporter l'ignorance & l'imperfection de son amy.

XII. Or du commencement Tisaphernes redoubtant Agesilaus, feit quelques tresves avec

luy soubz un donner à entendre, que le roy se contenteroit de laisser les villes Grecques de l'Asie en pleine liberté : mais depuis quand il pensa avoir assemblé des forces suffisantes pour le combatre, il luy denoncea la guerre, laquelle Agesilaus accepta fort vouluntiers, pour autant mesmement que lon avoit grande esperance par la Grece qu'il feroit quelque grande chose en ce voyage, & luy mesme estimoit que ce luy seroit une grande honte, que les dix mille Grecs, qui estoyent retournés du fond de l'Asie jusques à la mer majour [1], soubz la conduitte de Xenophon, eussent vaincu & batu l'armée du roy, autant de fois comme ilz avoyent voulu, & que luy qui estoit capitaine general des Lacedæmoniens, lesquelz donnoyent pour lors la loy à la mer & à la terre, ne feist aucun acte digne de memoire entre les Grecs. Parquoy pour venger incontinent le desloyal parjurement de Tisaphernes par une juste tromperie, il feit semblant de vouloir premierement entrer dedans le païs de la Carie, au moyen dequoy le Barbare y feit l'amas de toute sa puissance : mais soudain il tourna bride tout court, & se jetta dedans la Phrygie, où il prit plusieurs villes; & y gaigna beaucoup de biens, faisant voir à ses gens, que violer l'accord de paix ou de

[1] Majeur n'est point dans le grec.

trefves, que l'on a juré, c'est mespriser les dieux: mais que decevoir & abuser ses ennemis n'est pas seulement juste, ains est aussi honorable, & y a du profit conjoinct avec le plaisir.

XIII. Au demourant, pource qu'il estoit le plus foible de chevalerie, & que les entrailles des bestes qu'il avoit sacrifiées aux dieux se trouvoyent defectueuses, il s'en retourna en la ville d'Ephese, là où il amassa des gens de cheval, faisant entendre aux hommes riches qui ne voudroyent aller eulx mesmes en personne à la guerre, qu'il les en dispensoit, pourveu qu'ilz fournissent d'un homme & d'un cheval de service en leur place, & y en eut plusieurs qui le feirent ainsi, de maniere qu'en peu de jours Agesilaus se trouva bon nombre de vaillans hommes d'armes, au lieu de gens de pied qui ne valoyent gueres: car ceulx qui n'alloyent pas vouluntiers à la guerre, souldoyoyent ceulx qui y vouloyent bien aller en leur place, & semblablement aussi ceulx qui ne vouloyent servir à cheval, payoyent au lieu d'eulx ceulx qui en desiroyent servir: en quoy il suyvit sagement l'exemple du roy Agamemnon, qui dispensa un riche couard d'aller personnellement à la guerre, en prenant de luy une bonne jument.

XIV. Or avoit il commandé aux commissaires, qui vendoyent publiquement au plus offrant à

l'encan les prisonniers de guerre, qu'ilz les despouillassent tous nuds pour les vendre : ce qu'ilz feirent, & se trouvoit assez de gens qui acheptoyent vouluntiers leurs despouilles & leurs habillemens : mais quant aux corps ils s'en mocquoyent, les voyans ainsi blancs, delicats & tendres, pour avoir esté nourriz en delices à l'umbre au couvert, tellement qu'il se trouvoit peu de gens qui y meissent enchere, pource qu'ilz les estimoyent personnes inutiles, & qui ne valoyent rien. Adonc Agesilaus se trouvant à ceste vente expressement pour ceste fin dit à ses gens : « Voyez vous, mes amis, ce sont là » les personnes à qui vous aurez à combattre, » & ici les dépouilles pour qui vous com» battrez ».

XV. Depuis estant la saison venue de se remettre en campagne, & de rentrer dedans le païs des ennemis, il dit publiquement, qu'il entreroit dedans la Lydie, non point en intention de tromper plus Tisaphernes : mais luy mesme se trompa : car pour s'estre trouvé deceu la premiere fois, il ne adjousta plus de creance à ceste seconde publication, ains se persuada que ce seroit à ce coup là qu'il entreroit en la Carie, attendu mesmement que c'estoit un païs bossu & malaisé pour gens de cheval, en quoy il se sentoit le plus foible : mais nonobstant Agesilaus

B 4

entrant, comme il avoit predit, dedans le plat païs, auquel est située la ville royale de la Lydie, Sardis, Tisaphernes fut contraint d'y accourir au secours à grande haste, & y estant arrivé en extreme diligence avec sa chevalerie, il surprit par les champs plusieurs des ennemis escartez sans ordre çà & là à piller le plat païs, & en meit la plusspart à l'espée. Quoy entendant Agesilaus, discourut en luy mesme, que les gens de pied de son ennemy ne pouvoyent pas encore estre arrivez, & que luy au contraire avoit toute son armée complette, au moyen dequoy il pensa qu'il valoit mieulx venir à la bataille promptement, que dilayer davantage : si mesla parmy sa chevalerie ses gens de pied armez à la legere, & leur commanda qu'ilz allassent vistement attacher l'ennemy, pendant que luy feroit suyvre à leur cueuë les autres pesamment armez : ce qu'ilz feirent : mais les Barbares se meirent incontinent en roupte, & les Grecs poursuyvans vivement & de près, prirent leur camp, & occirent un grand nombre des fuyans.

XVI. Depuis ceste bataille ilz eurent le moyen non seulement de courir & piller les païs du roy à leur aise, sans danger, mais aussi de voir la vengeance de Tisaphernes, qui estoit un mauvais homme & très apre ennemy de la nation des Grecs : car le roy de Perse envoya incon-

tinent en sa place un autre sien lieutenant appellé Tithraustes, qui luy feit trencher la teste, & envoya devers Agesilaus, le prier de vouloir entendre à appointement, & luy faire offrir force or & argent pour s'en retourner en son païs. A quoy Agesilaus feit responce, que quand à la paix, il n'estoit pas en luy de la faire, & que c'estoit aux Lacedæmoniens, & qu'au regard de luy il estoit plus aise d'enrichir ses soudards que soy mesme : mais qu'outre cela les Grecs n'estimoyent point honorable prendre des presens de leur ennemy, ains des despouilles : toutefois voulant gratifier en quelque chose à Tithraustes, pource qu'il avoit fait la vengeance d'un commun ennemy de tous les Grecs, il mena son armée hors de la Lydie en la Phrygie, moyennant la somme de trente talents [1] qu'on luy bailla pour ses frais. Ainsi qu'il estoit par le chemin il receut un petit billet des officiers & magistrats de Sparte, qui luy mandoyent comme on luy avoit baillé la charge de l'armée de mer avec celle de terre : ce que jamais autre capitaine Lacedæmonien avant luy n'avoit eu : aussi estoit il sans contredit le plus grand & le plus digne personnage qui fust vivant de son temps, ainsi que Theopompus mesme l'escrit en quelque pas-

[1] Dixhuit mille escus. *Amyot.* 140,062 livres de notre monnoie.

ſage, comme celuy qui ſe faiſoit eſtimer plus pour ſa vertu, qu'il ne faiſoit pour la grandeur de ſon authorité : toutefois il ſemble qu'en ceſt endroit il commeit une faulte, quand il feit ſon lieutenant en l'armée de mer un Piſander frere de ſa femme, là où il y avoit d'autres capitaines plus aagez & plus experimentez que luy, ayant plus de regard à gratifier à ſa femme, & à honorer un ſien allié, qu'à faire ce qui eſtoit le plus utile pour ſon païs.

XVII. Cela fait, il mena ſon armée ès provinces du gouvernement de Pharnabazus, là où il trouva non ſeulement abondance de tous vivres, mais auſſi y amaſſa groſſe ſomme d'argent : & de là paſſa juſques au royaume de Paphlagonie, où il feit alliance avec le roy Cotys, qui rechercha affectueuſement ſon amitié, pour la vertu & la conſtante foy qui eſtoit en luy : comme feit auſſi Spitridathes, lequel abandonna Pharnabazus pour ſe rendre à Ageſilaus, & depuis qu'il s'y fut rendu, jamais ne ſe partit d'auprès de luy, ains le ſuivit & l'accompagna touſjours par tout. Il avoit un filz qui eſtoit un fort bel enfant, nommé Megabates, duquel Ageſilaus eſtoit amoureux, & une fort belle fille preſte à marier, qu'Ageſilaus feit épouſer à ce roy Cotys : & prenant de luy mille hommes de cheval, avec deux mille hommes de pied armez à la legere, s'en retourna

en la Phrygie, là où il destruisit les provinces du gouvernement de Pharnabazus, lequel ne l'osoit attendre en campagne, ny mesme se fier en ses forteresses, ains alloit tousjours fuyant devant luy, emportant quant & soy la plus part de ce qu'il aimoit le mieulx & qu'il tenoit le plus cher, en se retirant tousjours arriere, d'un lieu en autre, jusques à ce que Spitridathes accompagné d'un Spartiate nommé Erippidas, le pressa un jour de si près, qu'il luy prit son camp, & se saisit de tout le precieux meuble qu'il avoit quant & luy. Mais là Erippidas se monstra un peu trop aspre à rechercher ce qui avoit esté soustraict du butin, contraignant les Barbares à le rendre, jusques à vouloir visiter & fouiller par tout. Cela irrita si fort Spitridathes, qu'il se retira incontinent avec les Paphlagoniens en la ville de Sardis, dequoy Agesilaus fut aussi fasché que de chose qui luy advint en tout ce voyage : car il estoit marry d'avoir perdu un si homme de bien que Spitridathes, & la trouppe de gens de guerre qu'il avoit emmenée quant & luy, laquelle n'estoit pas petite : & si avoit encore peur que lon le notast de ceste mechanique chicheté, dont il avoit tousjours estudié à se maintenir pur & net, & non seulement soy, ains aussi tous ceulx de son païs.

XVIII. Mais oultre ces causes apparentes,

encore le poignoit fort l'amour de l'enfant, qui estoit profondement emprainct en son cœur, combien que lors qu'il l'avoit auprès de luy, suivant son naturel de ne vouloir jamais estre vaincu, il s'esforceast de combattre son desir, de maniere qu'un jour Megabates s'approchant de luy pour le caresser & baiser, il destourna sa teste : dequoy l'enfant ayant eu honte, s'en deporta de lors en avant, & ne l'oza plus saluer que de loing. Ce qui desspleut d'un autre costé à Agesilaus : au moyen dequoy se repentant d'avoir destourné le baiser de Megabates, il faisoit semblant de s'esmerveiller, pourquoy il ne le saluoit plus d'un baiser comme il avoit accoustumé : & quelques uns de ses familiers luy respondirent adonc, « Tu en es cause toy mesme, sire, qui n'a pas » ozé attendre, ains as eu peur du baiser d'un » si bel enfant : car encore y retourneroit il bien » qui le luy diroit, pourveu que tu te gardes de » le fouir une autre fois, comme tu as ja fait ». Ces paroles ouyes, Agesilaus demoura un espace de temps tout pensif, sans mot dire, puis leur respondit à la fin : « Il n'est point de besoing » que vous luy en parliez, car je vous asseure que » je ferois plus aise de pouvoir encore un coup » resister à un tel baiser, que si tour ce que je » voy devant moy me devenoit or ». Ainsi se comportoit Agesilaus envers Megabates lors qu'il

estoit autour de luy : mais au contraire quand il en fut esloigné, il s'en trouva si ardemment espris, qu'il seroit malaisé d'affermer si l'enfant fust une autre fois retourné & se fust presenté devant luy, s'il se fust peu garder de se laisser baiser.

XIX. Depuis Pharnabazus rechercha de parler avec luy, & les assembla ensemble un Cyzicenien nommé Apollophanes, qui estoit hoste commun à tous deux : si se trouva le premier Agesilaus avec ses amis au lieu assigné pour leur entreveuë, & en attendant Pharnabazus se jetta dessoubs un arbre à l'umbre sur l'herbe qui y estoit haulte & drue, jusques à ce que Pharnabazus y arriva aussi, auquel on estendit des peaux doulces à long poil, & des tapis ouvrez de diverses couleurs, pour se seoir dessus : mais ayant honte de voir Agesilaus ainsi couché par terre dessus l'herbe nue, il s'y coucha aussi auprès de luy, combien qu'il fust vestu d'une robbe de merveilleusement desliée tissure & fort riche teincture. Après qu'ilz se furent entresaluez, Pharnabazus commencea à parler, où il n'eut point faulte de bonnes remonstrances & justes doleances, comme celuy qui avoit fait beaucoup de plaisir aux Lacedæmoniens en la guerre contre les Atheniens, & en recompense se trouvoit lors pillé & saccagé par eux. Et Agesilaus voyant les autres

Spartiates qui assistoyent à ceste entreveuë jettans les yeux contre bas de honte, & ne sachans que respondre à cela, pource qu'ilz cognoissoyent bien que lon faisoit tort à Pharnabazus, prit la parole, & respondit en ceste maniere : « Quand » nous avons parcy devant esté amis du roy, » seigneur Pharnabazus, nous avons usé de ce » qui estoit à luy comme amis, & maintenant » que nous sommes devenus ses ennemis, nous » en usons aussi comme ennemis : & voyans que » tu veux estre l'un de ses esclaves, ce n'est » pas de merveilles si nous taschons de l'en- » dommager en te mal faisant : mais de l'heure » que tu aimeras mieulx estre amy & allié des » Grecs, que serf du roy de Perse, estime que » ces hommes de guerre, ces armes & ces » navires, & nous tous sommes pour garder » & defendre tes biens & ta liberté à l'encontre » de luy, sans laquelle il n'y a rien de beau, » de bon, ny de desirable en ce monde ». A cela luy respondit Pharnabazus ouvertement, & luy donna à entendre quelle estoit son intention : « Car si le roy, dit-il, envoye par deçà » un autre capitaine pour estre son lieutenant, » asseurez vous que je me tourneray tout aussi » tost des vostres : mais aussi s'il me donne la » charge & superintendence de ceste guerre, je » n'omettray rien de diligence ny d'affection à

» faire entierement tout ce que je pourray pour
» son service à l'encontre de vous ». Ceste
responce pleut à Agesilaus, lequel luy prenant
la main en se levant quant & luy, luy dit :
« Je desirerois, seigneur Pharnabazus, qu'ayant
» le cueur tel, comme tu l'as, tu fusses nostre
» amy plus tost que nostre ennemy ».

XX. Mais ainsi que Pharnabazus s'en retournoit avec ses gens, son filz qui estoit demouré derriere accourut à Agesilaus, & en riant luy dit, « Sire Agesilaus, je veux contracter amitié & hospitalité avec toy : & en disant cela luy presenta un dard qu'il tenoit en sa main. Agesilaus l'accepta, & fut bien aise de voir l'enfant qui estoit beau, & de la gentille caresse qu'il luy faisoit : si regarda autour de luy, s'il y auroit quelqu'un en sa compagnie qui eust quelque chose de beau, qui peust estre propre pour luy rendre la pareille, & apperceut le cheval d'un sien secrettaire nommé Adæus, qui estoit accoustré d'un beau & riche harnois : il luy feit incontinent oster, & le donna au beau & gentil jeune garson, lequel jamais depuis il n'oublia : ains quelque temps après comme il eust esté chassé de la maison de son pere, & privé de ses biens par ses freres, estant contrainct de s'en fouir au Peloponese, il l'eut tousjours en singuliere recommandation, voire jusques à luy

aider en quelques ſienes amours : car il aima fort affectueuſement un jeune garſon Athenien, que lon nourriſſoit aux exercices de la perſonne pour un jour combatre ès jeux de prix : mais quand il fut devenu grand & roide, & qu'il ſe vint preſenter pour eſtre enrollé au nombre de ceulx qui devoyent combatre ès jeux Olympiques, il fut en danger d'en eſtre de tout poinct rejetté : parquoy le Perſien qui l'aimoit eut recours à Ageſilaus, le requerant de vouloir aider à ce jeune champion, de ſorte qu'il ne ſouffriſt point ce deshonneur d'eſtre refuzé. Ageſilaus luy deſirant gratifier juſques à là, s'y employa & obteint ce qu'il demandoit, non ſans grande peine & grande difficulté.

XXI. Ainſi eſtoit Ageſilaus en toutes autres choſes bien roide à obſerver de poinct en poinct tout ce que les loix commandoyent : mais ès affaires de ſes amis, il diſoit que garder eſtroittement la rigueur de juſtice, eſtoit une couverture, dont ſe couvroyent ceulx qui ne vouloyent point faire pour leurs amis. Auquel propos on treuve encore une petite lettre miſſive qu'il eſcrivoit à Idrien prince de la Carie, pour la delivrance d'un ſien amy : « Si Nicias n'a » point failly, delivre le : s'il a failly, delivre » le pour l'amour de moy : mais comment que » ce ſoit, delivre le ». Tel donques eſtoit Ageſilaus

Agesilaus en la plus part des affaires de ses amis : toutefois il escheoit bien des occasions, où il regardoit plus tost à l'utilité publique, comme il monstra un jour à quelque deslogement qu'il fut contrainct de faire un peu en trouble à la haste, tellement qu'il luy fut force qu'il abandonnast un qu'il aimoit, malade : & comme l'autre l'appellast par son nom ainsi comme il s'en partoit, & le suppliast de ne le vouloir point abandonner, Agesilaus se retourna & dit, « O qu'il est malaisé [1] d'aimer & estre sage » tout ensemble ! ainsi l'a escrit le philosophe » Hieronymus ».

XXII. Or y avoit il ja deux ans entiers qu'il estoit en ceste guerre, & ne parloit on plus ès haultes provinces de l'Asie que d'Agesilaus, courant par tout une très glorieuse renommée de son honnesteté, sa continence, courtoisie & simplicité : car quand il alloit seul avec son train par les champs, il logeoit tousjours dedans les plus saincts temples des dieux, voulant que les dieux mesmes fussent tesmoings de ce qu'il faisoit en son privé, là où bien souvent nous ne voulons pas que les hommes seulement voyent ce que nous y faisons : qui plus est, entre tant de milliers de soudards qui estoyent en son camp, à peine eust on trouvé une paillasse pire que

[1] Autres lisent, avoir pitié & estre sage tout ensemble. *Amyot.*

celle, sur laquelle il dormoit : & quant au froid & au chaud, il supportoit l'un & l'autre si aiseement, qu'il sembloit qu'il fust tousjours né à supporter seulement la qualité de l'air & de la saison, où il se trouvoit. Si estoit chose fort plaisante aux yeux des Grecs habitans en Asie, de voir les satrapes lieutenans du roy de Perse, gouverneurs des provinces, & autres seigneurs, qui paravant estoyent si superbes & si intolerables, & qui ne pouvoyent pas, par maniere de dire, tenir en leur peau, tant ilz estoyent gorgez de richesses, de voluptez & de delices, faisans lors la cour, en grande crainte, à un homme qui alloit simplement vestu d'une pauvre meschante cappe, & de voir comme ilz se resserroyent & reformoyent pour une simple parole courte qu'il leur disoit à la Laconiene : de maniere qu'il venoit alors en pensée à plusieurs, de dire ces vers du poëte Timotheus :

Mars est un tyran, & la Grece
Ne craint or, argent, ny richesse.

XXIII. Estans donques toute l'Asie emeuë, & se tournant en plusieurs endroits de son costé voluntairement, après y avoir reformé les villes & citez, & leur avoir rendu l'administration de leur chose publique en toute liberté & toute franchise, sans effusion de sang humain,

& sans bannissement d'un seul homme, il delibera de passer oultre, & en transportant la guerre arriere des costes de la mer Grecque, aller combattre contre le roy mesme de Perse pour sa propre personne, & luy mettre en compromis ses richesses & ses delices, dont il jouissoit trop à son aise en ses haults païs d'Ecbatane & de Suse; & l'empescher si bien qu'il n'eust pas loisir d'entendre à mouvoir la guerre entre les Grecs, & en disposer à sa voulunté sans se bouger de sa chaire, en corrompant à force d'argent ceulx qui avoyent authorité au gouvernement de chacune des villes. Mais sur les entrefaittes qu'il estoit en ce pensement, arriva devers luy Epicydidas Spartiate, qui luy apporta nouvelles, comme la ville de Sparte estoit fort pressée de guerres que luy faisoyent les autres peuples Grecs: au moyen dequoy les ephores le rappelloyent, & luy mandoyent qu'il eust à retourner pour defendre son païs.

O Grecs, qui plus de maux vous procurez,
Qu'onques n'ont fait Barbares conjurés!

Car comment pourroit on appeller d'autre nom, celle envie ou celle conjuration, que feirent alors les Grecs à l'encontre d'eulx mesmes, par laquelle ilz arresterent avec leurs propres mains la fortune qui les conduisoit au comble de

felicité, & retournerent contre leurs propres entrailles, les armes qui ja estoyent acheminées à l'encontre des Barbares, en rappellant en leur païs la guerre qui en estoit bannie? Car je ne suis pas de l'opinion de Demaratus le Corinthien, quand il dit que les Grecs estoyent privez d'un singulier plaisir, qui n'avoyent veu Alexandre le grand assis dedans le throsne royal de Darius: ains au contraire, je croy plus tost qu'ilz eussent deu plorer, quand ilz eussent pensé qu'ilz avoyent laissé ceste gloire à Alexandre & aux Macedoniens, lors qu'ilz perdoyent follement tant de bons capitaines de la Grece ès batailles de Leuctres, de Coronée, de Corinthe & d'Arcadie.

XXIV. Toutefois Agesilaus ne feit onques acte plus meritoire ne plus grand, que de s'en estre retourné lors en son païs, ny ne feit onques un plus bel exemple d'obeïssance & de justice deuë à son païs, que celuy là. Car s'il est ainsi, que Hannibal commenceant desja à faire mal ses besongnes, & à estre debouté de l'Italie, ne cuida encore presque jamais, sinon à toute force, obeïr à ses citoyens, qui le rappelloyent pour les aller defendre de la guerre qu'ilz avoyent sur les bras, & dedans leur propre païs: Et Alexandre le grand estant rappellé pour mesme cause en son royaume de Macedoine, tant s'en

fallut qu'il y retournast, qu'encore s'en moqua il, quand il entendit la grosse bataille que son lieutenant Antipater avoit euë contre le roy Agis, disant, « Il me semble quand j'oy compter ces » nouvelles, que ce pendant que nous desfaisions » par deçà le roy Darius, il y ait eu par delà en » Arcadie une bataille de rats » : S'il est (dy-je) ainsi, que ces deux grands capitaines ayent tenu si peu de compte de leur païs, ne doibt on pas reputer la cité de Sparte bienheureuse, d'avoir eu un roy qui luy ait porté tant d'honneur & de reverence, & tant d'obeïssance à ses loix, que tout aussi tost qu'il eut receu le petit billet, par lequel il luy estoit commandé de s'en retourner, il abandonna & quitta tant de biens, & tant de puissance qu'il avoit paisible entre ses mains, avec une esperance très bien fondée & très bien acheminée de beaucoup encore davantage, & s'embarqua pour s'en retourner tout soudain, laissant oultre cela un très grand regret à tous les alliez & confederez de son païs, de ce qu'il n'achevoit pas un si beau chef-d'œuvre qu'il avoit si bien commencé? Certes ouy: & si refuta un dire de Demostratus Phæacien, lequel disoit que les Lacedæmoniens estoyent plus gens de bien en public, & les Atheniens en particulier: car s'il s'estoit monstré bon roy & excellent capitaine envers le public, encore

se faisoit il sentir plus doux amy en privé, & plus aggreable en familiere conversation. Et pource qu'en la monnoye persiene il y avoit d'un costé la figure d'un archer imprimée, il dit en se departant, que dix mille archers le chassoyent de l'Asie : car autant en avoit on porté à Thebes & à Athenes, qui avoyent esté distribuez entre les harengueurs & gouverneurs du peuple, qui susciterent par leurs harengues ces deux puissantes citez, & leur feirent prendre les armes contre les Spartiates.

XXV. Ayant donques à son retour passé le destroit de l'Hellespont, il prit son chemin à travers le païs de la Thrace, là où il ne pria jamais ny peuple, ny prince Barbare pour son passage, ains leur envoyoit seulement demander comment ilz vouloyent qu'il passast par leurs terres, comme amy, ou comme ennemy. Tous les autres le receurent amiablement, & l'honorerent chacun selon leur puissance : mais ceulx que lon y appelle les Trochaliens, ausquelz le roy mesme Xerxès feit des presens pour avoir amiable passage par leurs terres, luy envoyerent demander pour le laisser passer cents talents[1] en argent, & cent femmes : à quoy Agesilaus se mocquant d'eulx feit response, « Et que ne

[1] Soixante mille escus. *Amyot.* 466,875 livres de notre monnoie.

» sont ilz donques venus quant & vous pour » les recepvoir » ? Et en disant cela feit aussi tost marcher ses gens contre les Barbares, qui l'attendoyent en bataille pour le cuider engarder de passer, & les ayant rompus en occit un grand nombre sur le champ. Autant en envoya il demander au roy de Macedoine, s'il passeroit par ses païs, ou comme amy, ou comme ennemy. Ce roy feit response, qu'il y penseroit. « Et » bien, repliqua Agesilaus, qu'il y pense don- » ques : mais ce pendant nous ne laisserons pas » de tirer tousjours oultre ». Adonc ce roy s'esbahissant de sa grande hardiesse, & craignant qu'il ne luy feist quelque desplaisir en passant, l'envoya prier qu'il passast comme amy. Or estoyent pour lors les Thessaliens en alliance avec les ennemis des Lacedæmoniens : parquoy en passant par leur païs, il le fourragea & pilla comme terres d'ennemis, & envoya en la ville de Larisse Xenocles & Scytha pour la cuider induire à prendre party avec les Lacedæmoniens. Ces deux ambassadeurs y furent retenus & arrestez prisonniers : dequoy tous les autres Spartiates estans griefvement indignez, estoyent d'advis que Agesilaus y devoit aller mettre le siege devant : mais il leur respondit qu'il ne voudroit pas avoir gaigné toute la Thessalie

entiere, pout perdre l'un de ces deux hommes là, & à ceste cause feit tant qu'il les retira par composition. Ce qui n'est pas, à l'adventure, trop à esmerveiller en la personne d'Agesilaus, veu qu'une autre fois entendant qu'il y avoit eu une grosse bataille donnée près la ville de Corinthe, en laquelle estoyent demourez sur le champ plusieurs grands & vaillans personnages du costé des ennemis, & bien peu de Spartiates, il n'en feit point bonne chere, ny ne veit on point qu'il s'en resjouist : ains au contraire, en souspira très fort & du profond du cueur, en disant, « O pauvre Grece, tant tu es mal- » heureuse d'avoir occis avec tes propres mains » tant de bons hommes tiens, qui eussent été » suffisans pour desfaire en un jour de bataille » tous les Barbares ensemble » ! Mais comme les Pharsaliens, ainsi qu'il passoit son chemin, le harcellassent, & endommageassent la cueuë de son armée, il prit cinq cents chevaux, avec lesquelz il les alla charger si vifvement, qu'il les rompit à force : & de ceste victoire feit dresser un trophée au dessoubz du mont qui s'appelle Narthacium, & luy fut ceste victoire autant ou plus aggreable, que nulle autre, pource que avec si petite trouppe de gens de cheval, que luy mesme avoit mis sus, & qu'il

avoit dressez, il se trouva avoir desfait en bataille ceulx, qui de tout temps se glorifioyent de leur chevalerie.

XXVI. Là le vint trouver Diphridas l'un des ephores, estant envoyé exprès de Sparte, pour luy commander qu'il entrast incontinent en armes dedans le païs de la Bœoce : & luy, combien qu'il eust deliberé d'y entrer une autre fois avec beaucoup plus grosse puissance, toutefois ne voulant en aucune chose desobeïr aux seigneurs du conseil de son païs, dit incontinent à ses gens, que la journée pour laquelle ilz estoyent retournez de l'Asie s'approchoit, & envoya querir deux compagnies de ceulx qui estoyent au camp près de Corinthe. En recompense dequoy ceulx de Sparte le voulans honorer, pource qu'il avoit si promptement obeï à leur mandement, feirent crier en la ville, que les jeunes hommes qui voudroyent aller secourir le roy de leurs personnes, vinsent bailler leurs noms : & adonc n'y en eut pas un qui ne s'allast presenter fort affectueusement pour se faire enroller : mais les gouverneurs en choisirent cinquante seulement des plus vigoureux & mieux dispos, qu'ilz luy envoyerent. Ce pendant Agesilaus passa le pas des Thermopyles, & traversant le païs de la Phocide amy de ceulx de Lacedæmone, entra dedans la Bœoce, & alla planter

ſon camp près la ville de Cheronée, là où ſoudain qu'il fut arrivé, il veit le ſoleil eclipſer, qui perdit ſa lumiere, & prit une forme de lune quand elle eſt en ſon croiſſant: & au meſme temps entendit la nouvelle de la mort de Piſander, lequel avoit eſté tué en une bataille navale, qu'il avoit perdue contre Pharnabazus & Conon, près l'iſle de Gnidos. Ceſte nouvelle luy fut fort deſplaiſante, comme lon peult penſer, tant pour le regret de la perte du perſonnage qui eſtoit ſon allié, comme auſſi pour le dommage du public: toutefois de peur que cela ne deſcourageaſt ſes gens, & ne meiſt quelque frayeur en leurs cueurs, meſmement ſur le poinct qu'ilz eſtoyent preſts d'avoir la bataille, il commanda à ceulx qui venoyent de la marine, qu'ilz ſemaſſent un bruit tout au contraire de ce qu'ilz luy avoyent dit, & luy meſme pour ſeconder leur dire ſortit en public ayant ſur ſa teſte un chapeau de fleurs, & ſacrifia aux dieux comme pour les remercier de ceſte bonne nouvelle, envoyant à chacun de ſes amis ſa portion de la chair des beſtes immolées, comme il a accouſtumé de ſe faire en une reſjouiſſance publique: puis marchant en païs, auſſi toſt qu'il apperceut de loing les ennemis, & que luy fut auſſi apperceu d'eulx, il ordonna ſes gens en bataille, dont il donna la poincte

gauche aux Orchomeniens, & luy mena la droitte.

XXVII. Les Thebains de l'autre part se rengerent à la droitte de la leur, & donnerent la gauche aux Argiens. Xenophon qui se trouva en ceste bataille du costé d'Agesilaus, avec lequel il estoit revenu de l'Asie, escrit qu'il n'en fut jamais une telle. Il est bien vray que la premiere rencontre ne fut pas fort opiniastrement debatue, ny ne dura pas longuement, pource que les Thebains rompirent incontinent les Orchomeniens, & Agesilaus les Argiens : mais quand les uns & les autres entendirent que les poinctes gauches de leurs batallles avoyent des affaires, & quelles reculoyent en arriere, ilz retournerent tout court, là où Agesilaus pouvant avoir la victoire entiere sans aucun danger, s'il eust seulement voulu laisser passer le bataillon des Thebains, & puis les charger sur la cueuë après qu'ilz eussent esté passez, par une opiniastreté de vouloir monstrer sa prouesse, & par une ardeur de courage aima mieux leur donner en teste, & les alla chocquer de front, ne les voulant vaincre sinon à vive force. Les Thebains de l'autre costé le receurent non moins courageusement, & y eut là une meslée fort aspre par tous les endroits de la bataille, mais principalement au lieu où il estoit, entre les

cinquante jeunes hommes qui luy avoyent esté envoyez pour la garde de sa personne, la vaillance desquelz luy vint adonc fort à propos, & luy fut très salutaire : car encore qu'ilz feissent tout le devoit qu'il est possible de bien combatre, & qu'ilz se meissent au devant pour le garder, ilz ne le peurent neantmoins sauver d'estre bien blecé, mais bien l'emporterent ilz navré de plusieurs coups de javeline & d'espée qu'il receut à travers son harnois, lequel en fut faulsé en beaucoup de lieux, & se rengeans en trouppe serrée au devant de luy pour le couvrir, tuerent grand nombre des ennemis, & plusieurs d'eulx aussi demourerent morts sur la place, jusques à ce que finablement voyans qu'il estoit trop mal aisé de forcer les Thebains de front, ilz furent contraints de faire ce qu'ilz n'avoyent pas voulu du commencement : car ilz s'ouvrirent pour les laisser passer, puis quand ilz furent passez, prenans garde qu'ilz marchoyent en desorde, comme ceulx qui cuidoyent bien estre hors de tout danger, ilz les suyvirent, & courans au long d'eulx les rechargerent de nouveau par les flancs : mais pour cela encore ne les peurent ilz tourner en fuitte à val de roupte, ains se retirerent les Thebains au petit pas à la montagne de Helicon, se sentans fort fiers de l'evenement de ceste bataille, en laquelle ilz

s'estoyent quant à eulx maintenus invincibles.

XXVIII. Mais Agesilaus, encore qu'il se portast fort mal, à cause de plusieurs bleceures qu'il avoit sur sa personne, jamais pourtant ne se voulut retirer en seureté pour se faire penser, que premierement il n'eust esté au lieu de la bataille, & qu'il n'en eust veu emporter les corps morts de ses gens dedans leurs armes. Quant aux ennemis, il commanda que lon laissast aller où ilz voudroyent ceulx qui s'en estoyent fouiz dedans le temple de Minerve Itonienne, qui n'estoit pas loing de là, devant lequel y a un trophée, que les Thebains jadis y dresserent après y avoir desfait en bataille, soubz la conduitte de Sparton, l'armée des Atheniens, & y avoir occis sur le champ le capitaine Tolmides. Le lendemain au poindre du jour Agesilaus voulant esprouver si les Thebains auroyent courage de descendre une autre fois à la bataille, commanda à ses soudards qu'ilz meissent des chapeaux de fleurs dessus leurs testes, & aux menestriers qu'ilz jouassent de leurs flustes, pendant qu'il faisoit dresser & accoustrer un trophée comme victorieux : & ayans ses ennemis envoyé demander licence d'enlever leurs morts, il leur ottroya tresves pour ce faire, en quoy faisant il confirma sa victoire, puis se feit porter en la ville de Delphes, là où se jouoyent

les jeux Pythiques, & y feit la procession & le sacrifice ordinaire à Apollo, en luy offrant la decime de tout le butin qu'il avoit apporté de l'Asie, qui monta bien à la somme de cent talents.

XXIX. Cela fait il s'en retourna en sa maison, là où ses citoyens l'aimerent, & l'estimerent plus que jamais pour la simplicité de sa vie & de sa conversation : car il ne se monstra point en ses façons de faire autre qu'il n'estoit auparavant, ny changé de son naturel par les meurs des estrangers, comme font ordinairement les autres capitaines quand ilz retournent d'une expedition longue & loingtaine, de sorte qu'il mesprisast les coustumes de son païs, ou desdaignast d'obeïr aux ordonnances d'iceluy : ains tout ne plus ne moins que ceulx qui n'avoyent jamais passé la riviere de Eurotas, continua tousjours à les observer, entretenir & garder, sans rien innover en son boire & manger, laver & estuver, en l'equippage de sa femme, ès ornemens de ses armes, ny aux meubles de sa maison : car il y laissa les mesmes portes qui y estoyent de tout temps, si vieilles & si ancienes, que lon estimoit que ce fussent celles mesmes que Aristodemus y avoit mises : & dit Xenophon, que le canathre de sa fille n'estoit en rien plus magnifique que ceulx des autres. On appelloit

canathres en Lacedæmone des figures de gryphons, de cerfs, ou de boucs, dessus lesquelles on portoit les jeunes filles en certaines processions solennelles que lon faisoit par la ville. Xenophon n'a point escrit comme s'appelloit ceste fille d'Agesilaus : & Dicæarchus se plaint & se courrouce que lon ne sçait le nom d'elle, ny celuy de la mere d'Epaminondas : toutefois nous avons trouvé ès registres de Lacedæmone que la femme d'Agesilaus se nommoit Cleora, l'une de ses filles Apolia, & l'autre Prolyta: & voit on encore jusques au jourdhuy en la ville de Sparte, sa lance, qui n'est point differente des autres.

XXX. Mais voyant qu'il y avoit aucuns des citoyens de Sparte qui se glorifioyent, & cuidoyent bien estre quelque chose davantage que les autres, pource qu'ilz tenoyent des chevaux en l'estable, il persuada à sa sœur, qui s'appelloit Cynisca, qu'elle envoyast son chariot avec ses chevaulx aux jeux Olympiques, pour essayer d'y gaigner le prix de la course, à fin de donner à cognoistre & faire voir aux Grecs que cela n'estoit acte de vertu quelconque, ains de richesses & de despense seulement : & ayant autour de luy le philosophe Xenophon qu'il aimoit, & duquel il faisoit grand compte, il luy suada d'envoyer querir ses enfans pour

les faire nourrir en Lacedæmone, là où ilz apprendroyent la plus belle ſcience que les hommes ſçauroyent apprendre, c'eſt à ſçavoir, obeïr & commander.

XXXI. Après la mort de Lyſander il trouva en Sparte une ligue de pluſieurs citoyens bandez & conjurez à l'encontre de luy, que Lyſander luy avoit ſuſcitée à ſôn retour de l'Aſie : & à fin que lon cogneuſt quel citoyen avoit eſté Lyſander en ſon vivant, il fut entre deux de monſtrer & reciter en public une harengue qu'il trouva entre ſes papiers, laquelle l'orateur Cleon Halicarnaſſien avoit compoſée, & Lyſander la devoit prononcer en publique aſſemblée devant tout le peuple, par laquelle il vouloit mettre en avant beaucoup de nouveautez, & remuer preſque tout le gouvernement de la choſe publique de Lacedæmone : mais il y eut un des conſeillers, homme ſage, qui ayant leu la harengue, & craignant la vivacité des raiſons y alleguées & deduites, luy dit qu'il luy conſeilloit de ne deterrer point Lyſander, ains plus toſt d'enterrer ſa harengue quant & luy. Ageſilaus le creut, & ne remua rien : & quant à ceulx qui luy avoyent eſté ou eſtoyent adverſaires, il ne leur voulut point nuire ouvertement : mais il trouvoit moyen d'en faire tousjours envoyer quelqu'un capitaine d'armée, ou bien de

de luy faire avoir quelque autre charge : & puis faisoit evidemment cognoistre comment ilz ne s'estoyent pas portez en gens de bien ès charges que lon leur avoit données, ains avoyent esté avaricieux & meschans : & neantmoins s'ilz venoyent à en estre appellez en justice, encore les secouroit & aidoit il, & se les rendoit par ce moyen amis au lieu qu'ilz luy estoyent ennemis, & les regaignoit en ce faisant : de sorte qu'il n'eut à la fin personne qui luy fust adversaire.

XXXII. Car l'autre roy Agesipolis son concurrent [1], estant filz d'un pere [2] que lon avoit banny, se trouvant lors en fort bas aage, & de nature estant homme doulx & debonnaire, ne s'entremettoit gueres du gouvernement de la chose publique : toutefois encore se porta il de maniere envers luy, qu'il le rendit sien : car les deux roys quand ilz estoyent en la ville, mangeoyent ensemble en une mesme salle. Et Agesilaus cognoissant que de sa nature il estoit enclin à l'amour, comme aussi estoit il luy mesme, luy mettoit tousjours en avant quelque propos des beaux enfans de la ville, & incitoit

[1] Concurrent n'est pas le mot, puisqu'il y avoit toujours deux rois. C'étoit son compagnon, ou, si on permet ce mot, co-roi.

[2] Pausanias, fils de Plistoanax. Voyez la Vie de Lysandre, depuis le ch. LII jusqu'au ch. LVI, T. IV.

ce jeune homme à en aimer quelqu'un qu'il aimoit luy mesme, & le secondoit en cela: pource que ès amours Laconiques il n'y avoit rien de deshoneste, ains toute continence & toute honesteté, avec un zele & un soing de rendre l'enfant que lon aimoit le plus vertueux & le mieulx conditionné, ainsi que nous avons plus amplement deduit en la vie de Lycurgus.

XXXIII. Par ces moyens donques Agesilaus estant parvenu à avoir plus grande authorité que nul autre en sa ville, feit avoir la charge de la marine à son frere de mere, qui s'appelloit Teleutias, & luy s'en alla avec son armée par terre devant la ville de Corinthe, de laquelle il prit les longues murailles, & Teleutias luy aida à ce faire du costé de la mer. Les Argiens la tenoyent alors, & celebroyent la feste des jeux Isthmiques, ainsi comme Agesilaus y arriva, & les en chassa sur le poinct qu'ilz venoyent de sacrifier au dieu Neptune, & furent contraints d'abandonner tous leurs apprests. Adonc les bannis de Corinthe qui estoyent avec luy, le prierent de vouloir luy mesme presider à ceste feste, & ordonner les jeux: mais il ne le voulut pas faire, ains voulut que eulx mesmes le feissent & y presidassent, seulement y demoura il tant comme les jeux durerent pour leur donner seureté. Depuis quand il en fut party, les Argiens

y retournerent, qui celebrerent une autre fois ces jeux Isthmiques, & y eut aucuns de ceulx qui avoyent gaigné le prix à la premiere fois, qui l'emporterent encore à la seconde, & d'autres qui ayans vaincu aux premiers, furent vaincus aux seconds. En quoy Agesilaus disoit que les Argiens s'estoyent declarez hommes de bien peu de cueur, s'ilz estimoyent chose si grande & si honorable que de presider à ces jeux là, qu'ilz n'avoyent ozé venir combatre contre luy le droit qu'ilz y pretendoyent.

XXXIV. Quant à luy, il estimoit qu'il falloit garder un moyen en telles choses, sans en estre trop curieux : car il honoroit bien de sa presence telles assemblées solennelles de danses & de festes publiques, qui se faisoyent à Sparte d'ancieneté, & ne failloit jamais de se trouver avec grand plaisir & grande affection à telz esbatemens, que faisoyent les jeunes garsons & les jeunes filles à Sparte : mais au demourant en matiere de jeux, il ne faisoit pas semblant de cognoistre seulement ce que les autres avoyent en singuliere admiration. Auquel propos on recite que Callippides excellent joueur de tragedies, & qui estoit grandement renommé, honoré & estimé entre les Grecs pour l'excellence de son art, le rencontra un jour, & le salua premierement, puis se jetta assez presumptueusement au renc

de ceulx qui se promenoyent quant & luy, se presentant devant luy, & estimant qu'il commenceroit le premier à luy faire quelque caresse; à la fin il luy dit: « Comment, sire roy Agesilaus, » ne me cognois tu pas »? Agesilaus le regardant au visage, luy respondit: « Et n'es tu pas Cal-» lippides le farceur »? & n'en feit autre compte. Une autre fois comme lon le conviast à ouyr un qui contrefaisoit naïfvement le chant du rossignol, il ne le voulut point ouyr, disant, « J'ay souvent ouy le rossignol mesme ». Et comme le medecin Menecrates pour avoir esté heureux en la cure de quelques maladies desesperées eust esté surnommé Jupiter, & usurpast un peu trop arrogamment ce surnom là, de sorte qu'il eut bien la hardiesse de mettre en la suscription d'une missive qu'il luy escrivoit, « Menecrates le Jupiter au roy Agesilaus, salut »: Agesilaus luy rescrivit, « Agesilaus à Menecra-» tes [1], santé ».

XXXV. Mais pendant qu'il estoit dedans le territoire de Corinthe, où il avoit pris le temple de Juno, ainsi comme il regardoit ses gens, qui pilloyent & fourrageoient tout le plat païs, il arriva devers luy des ambassadeurs de Thebes pour luy parler de paix & d'amitié avec les The-

[1] Comme voulant dire, qu'il avoit le cerveau blécé d'estre si présomptueux. *Amyot.*

bains : mais luy qui de tout temps haïſſoit ceulx de Thebes, & qui oultre cela eſtimoit qu'il fuſt lors expedient pour le bien de ſes affaires, monſtrer ſemblant de n'en faire compte, teint contenance comme s'il n'euſt ny veu ny ouy ceulx qui parloyent à luy. Mais ſur l'heure meſme il advint un cas, comme par expreſſe vengeance divine, qui luy rendit bien la pareille : car avant que les ambaſſadeurs ſe departiſſent d'avec luy, il eut nouvelles que l'une de leurs bendes, qu'ilz appellent Mœres, avoit eſté toute taillée en pieces par Iphicrates, qui fut la plus grande perte qu'ilz euſſent receuë de bien long temps : car ilz y perdirent grand nombre de bons & vaillans hommes tous naturelz Lacedæmoniens, qui furent tuez par des adventuriers mercenaires, & tous armez à bon eſciant par hommes nudz ou armez à la legere. Si ſe meit Ageſilaus incontinent aux champs pour les cuider aller ſecourir ou venger : mais ſur le chemin il fut certainement informé qu'ilz eſtoyent tous deſpeſchez, au moyen dequoy il s'en retourna, dont il eſtoit party, au temple de Juno, & lors feit appeller les ambaſſadeurs Bœotiens pour leur donner audience : & eulx luy voulans rendre la pareille du tour de meſpris qu'il leur avoit fait au paravant, ne feirent aucune mention de paix, ains luy requirent ſeulement qu'il les laiſſaſt entrer

dedans Corinthe. Dequoy Agesilaus ayant despit, leur respondit, « Si c'est pour voir voz amis se » glorifier en leur prosperité, vous le pourriez » demain seurement faire » : & le lendemain les menant quant & luy, il alla gaster & destruire le païs des Corinthiens jusques tout contre les murailles de leur ville : & ainsi après avoir fait voir aux ambassadeurs Bœotiens comme ceulx de Corinthe n'ozoyent sortir aux champs pour defendre leur païs, il leur donna congé, & recueillant quelques uns qui estoyent eschappez de la troupe desfaite, les remena à Lacedæmone, partant tousjours du logis avant jour, & n'y arrivant qu'il ne fust nuict toute noire, de peur que les Arcadiens, qui les haïssoyent & qui leur portoyent envie, ne se resjouissent de leur perte.

XXXVI. Depuis ce voyage, pour gratifier aux Achæiens, il alla quant & eulx au païs de l'Acarnanie, dont il emmena grande quantité de butin, après avoir desfait les Acarnaniens en bataille : mais comme les Achæiens le requissent qu'il y voulust demourer tout l'hyver, pour oster à leurs ennemis tout moyen d'ensemencer leurs terres, il leur respondit qu'il n'en feroit rien : « Pource, dit il, qu'ilz craindront plus la guerre » à la saison prochaine, quand ilz auront leurs » terres ensemencées », comme il advint : car y

estant l'armée retournée pour la seconde fois ilz feirent appointement avec les Achæiens.

XXXVII. Environ ce temps Pharnabazus & Conon avec l'armée du roy de Perse, estans sans contredit seigneurs entierement de toute la marine, pilloyent toute la coste de la Laconie : & davantage les murailles de la ville d'Athenes se rebatissoyent de l'argent que Pharnabazus leur fournissoit, à raison dequoy les seigneurs de Lacedæmone furent d'advis qu'il valoit mieulx faire paix avec le roy de Perse, & pour cest effect envoyerent Antalcidas devers Tiribazus, abandonnans laschement & meschamment à ce roy Barbare les Grecs habitans en l'Asie, pour la liberté desquelz Agesilaus luy avoit fait la guerre. Ainsi n'eut point Agesilaus de part à ceste honte & à ceste infamie, pource que Antalcidas, qui estoit son ennemy, chercha par tous moyens de faire ceste paix, à cause qu'il voyoit que la guerre augmentoit tousjours l'authorité, l'honneur & la reputation d'Agesilaus, lequel toutefois respondit lors à un qui luy reprochoit, que les Lacedæmoniens Medisoient, c'est à dire, favorisoyent aux Medois, « Non sont, dit il, mais les Me» dois Laconisent » : & neantmoins en menaçant, & denonceant la guerre à ceulx des Grecs qui ne vouloyent accepter les conditions de ceste paix, il les contraignit de consentir à ce que

le roy de Perſe voulut : ce qu'il feit principalement pour le regard des Thebains, à fin qu'eſtans contraincts par les capitulations de la paix, de remettre tout le païs de la Bœoce en liberté, eulx en demouraſſent de tant plus foibles.

XXXVIII. Ce qu'il declara bien manifeſtement par ce qui s'enſuyvit tantoſt après : car comme Phœbidas euſt fait un meſchant & malheureux acte, d'avoir en pleine paix ſurpris & occupé le chaſteau de la ville de Thebes, que lon appelloit la Cadmée, dont tous les autres peuples Grecs eſtoyent fort indignez, & les Spartiates meſmes n'en eſtoyent pas gueres contens, principalement ceulx qui eſtoyent contraires à Ageſilaus, à l'occaſion de quoy, ilz demandoyent en courroux à Phœbidas, par commandement & adveu de qui il avoit fait ceſte ſurpriſe, pour deriver toute la ſuſpicion du faict ſur luy, Ageſilaus ne faignit point de dire hault & clair pour la deſcharge de Phœbidas, qu'il falloit regarder & conſiderer le faict en ſoy, s'il eſtoit point utile pour leur choſe publique, & que c'eſtoit bien beſongné que de faire de ſon propre mouvement, ſans attendre autre commandement, ce que lon cognoiſſoit eſtre utile pour le bien public.

XXXIX. Et toutefois il avoit tousjours accouſtumé de dire en ſes privez devis, que juſtice

estoit la premiere de toutes les vertus, pour autant, disoit il, que la prouesse ne vault rien, si elle n'est conjoincte avec la justice, & que si tous les hommes estoyent justes, alors on n'auroit que faire de la prouesse. Et à ceulx qui disoyent, « le grand roy le veut ainsi. Et en quoy, » disoit il, est il plus grand que moy, s'il » n'est plus juste » ? Ayant en cela bonne & droitte opinion, de penser qu'il falloit prendre la difference du grand au petit roy à la justice, comme à la mesure royale. Et comme après la paix faitte, le roy de Perse luy eust particulierement envoyé une lettre missive, par laquelle il luy escrivoit qu'il desiroit avoir amitié & hospitalité particuliere avec luy, il ne la voulut point accepter, disant qu'il suffisoit de l'amitié publique, & que tant comme celle là dureroit, il ne seroit point besoing d'en contracter d'autre entre eulx. Mais puis après quand se venoit aux effectz, il ne retenoit plus ceste belle opinion premiere, ains se laissoit bien souvent transporter à l'ambition ou a son obstination, mesmement à l'encontre des Thebains, comme il feit lors, quand non seulement il sauva Phœbidas, ains feit que la ville de Sparte prit sur elle & advoua la forfaitture qu'il avoit commise, en retenant la forteresse de la Cadmée, & mettant le gouvernement de la ville de Thebes entre

les mains d'Archidas [1] & de Leontidas, par intelligence desquelz Phœbidas s'estoit saisy de la Cadmée : pourtant eut on incontinent opinion, que c'estoit bien Phœbidas, qui avoit fait l'exécution, mais que Agesilaus en avoit donné le conseil : & les choses qui ensuyvirent depuis, declarerent que ceste suspicion estoit entierement veritable.

XL. Car après que les Thebains eurent chassé hors de la Cadmée la garnison Lacedæmoniene, & remis la ville en sa liberté, leur mettant sus qu'ilz avoyent meschamment occis Archidas & Leontidas, lesquelz de nom s'appelloyent gouverneurs, mais de faict estoyent vrais tyrans, il leur commencea là dessus la guerre : & Cleombrotus, qui desja regnoit, après le decès d'Agesipolis, fut envoyé devant en la Bœoce avec armée, pource que Agesilaus ayant passé quarante ans au dessus de l'aage d'adolescence, & pour ceste cause estant dispensé par les loix d'aller plus à la guerre, ne voulut pas prendre la charge de ceste expedition, ayant honte que lon le veist combattre pour la querelle de deux tyrans, là où peu devant il avoit pris & porté les armes en faveur des bannis contre les Phliasiens.

XLI. Or y avoit il lors un Laconien nommé

[1] Lisez Archias, comme les Historiens & Plutarque lui-même l'a écrit par-tout ailleurs.

Sphodrias de faction contraire à celle d'Agesilaus qui pour lors estoit gouverneur en la ville de Thespies, homme hardy & vaillant de sa personne, mais tousjours plein de nouvelle esperance, plus tost que de bon sens ny de bon jugement: iceluy desirant acquerir renommée, & estimant que Phœbidas estoit venu en honneur & en réputation pour la hardie entreprise qu'il avoit executée à Thebes, se persuada que ce luy seroit chose encore bien plus honorable, si de soy mesme il surprenoit le port de Piræe, & qu'il ostast par ce moyen aux Atheniens l'usage de la marine en leur courant sus au desprouveu du costé de la terre. On estime que cela fut une trame ourdie par Pelopidas & par Gelon [1] gouverneurs de la Bœoce, lesquelz attiltrerent quelques hommes qui feirent semblant d'estre fort affectionnez aux party des Lacedæmoniens, & en hault louant ce Sphodrias, luy donnerent à entendre, qu'il n'y avoit que luy seul qui fust digne d'executer un si glorieux chef d'œuvre, de maniere que par leurs persuasions ilz le conduisirent à entreprendre de faire ceste surprise, qui n'estoit pas moins damnable ny moins meschante, que celle de la Cadmée à Thebes: mais elle fut moins hardiment & moins diligemment attentée: car le jour le surprit qu'il

[1] Voyez les Observations.

eſtoit encore en la plaine de Thriaſium, & commencea là l'aube du jour à poindre, là où il faiſoit ſon compte d'arriver qu'il ſeroit encore nuict, aux murailles du Piræe : & dit on que les gens qu'il menoit ayans apperceu quelques feuz des temples de la ville d'Eleuſine, en eurent peur & s'en effroyerent : qui plus eſt, luy meſme voyant qu'il ne ſe pouvoit plus cacher perdit le courage, de maniere qu'il s'en retourna honteuſement & ignominieuſement en la ville de Theſpies, ſans faire autre choſe qu'emmener un peu de pillage.

XLII. Pour ce cas furent incontinent envoyez des accuſateurs d'Athenes à Sparte, leſquelz trouverent qu'il n'eſtoit ja beſoing de l'accuſer, pource que desja les gouverneurs & magiſtrats l'avoyent fait adjourner à comparoir en perſonne devant eulx, pour luy faire ſon procès criminel : mais luy ne s'oſa preſenter, redoubtant la fureur de ſes citoyens, penſant bien qu'ilz voudroyent monſtrer que le tort leur avoit eſté fait à eulx meſmes, à fin que lon n'eſtimaſt qu'ilz l'euſſent fait faire. Or avoit ceſtuy Sphodrias un filz nommé Cleonymus, duquel eſtant encore enfant beau de viſage, Archidamus filz d'Ageſilaus eſtoit amoureux, & lors ſe trouvoit en grande peine, comme lon peult eſtimer, voyant celuy qu'il aimoit en la deſtreſſe du danger de perdre ſon pere, & ſi ne luy oſoit ouvertement aider, à cauſe

que Sphodrias estoit des adversaires d'Agesilaus: toutefois Cleonymus s'en estant addressé à luy, & luy ayant requis & prié les larmes aux yeux qu'il gaignast son pere, pource que c'estoit celuy de tous dont ils avoyent plus grande peur, Archidamus fut trois ou quatre jours après son pere, le suyvant par tout pas à pas sans luy en oser entamer le propos : mais à la fin estant le jour du jugement prochain, il prit la hardiesse de luy declarer comme Cleonymus l'avoit prié de vouloir interceder envers luy pour le faict de son pere. Et Agesilaus sachant bien que son filz aimoit Cleonymus, ne le voulut point destourner de ceste affection, pource que l'enfant dès les premiers ans de son enfance, avoit tousjours donné esperance qu'il deviendroit un jour aussi homme de bien que nul autre : mais aussi ne monstra il pour lors aucune apparence à son filz qu'il voulust rien faire pour ses prieres, & ne luy respondit autre chose, sinon qu'il adviseroit ce qui seroit honeste & convenable de faire en ce cas : parquoy Archidamus en estant honteux, cessa de hanter Cleonymus, là où auparavant il y souloit aller plusieurs fois le jour pour le voir : cela feit que les amis de Sphodrias desespererent de son faict encore plus que jamais, jusques à ce que l'un des familiers d'Agesilaus nommé Etymocles, devisant avec eulx, leur des-

couvrit ce qu'en pensoit Agesilaus, qui estoit, que quant au faict en soy, il le trouvoit mauvais, & le blasmoit au possible, mais au demourant, qu'il tenoit Sphodrias pour un vaillant homme, & voyoit que la chose publique avoit besoing de telz hommes de service : car Agesilaus tenoit ordinairement ce propos là quand on venoit à parler du procès de Sphodrias, pour gratifier à son filz : tellement que Cleonymus s'apperceut incontinent que Archidamus avoit fait de bonne foy tout ce qu'il avoit peu pour luy, & les amis de Sphodrias en prirent adonc plus grand courage de le secourir & de soliciter & parler pour luy à bon esciant. Agesilaus avoit cela entre autres choses, qu'il aimoit fort tendrement ses enfans : & compte lon de luy qu'il se jouoit avec eulx emmy la maison, quand ilz estoyent petits, montant dessus un baston ou dessus une canne comme sur un cheval, auquel estat l'un de ses amis l'ayant un jour trouvé en son privé, il le pria de n'en vouloir rien dire, jusques à ce que luy mesme eust de petits enfans. Finablement Sphodrias par sentence de ses juges fut absouls à pur & à plein : ce que les Atheniens ayans entendu, en envoyerent denoncer la guerre aux Lacedæmoniens, dont Agesilaus fut fort blasmé, qui pour gratifier à un fol & leger appetit de son filz, avoit empesché un

juste jugement, & rendu sa ville coulpable envers les Grecs, de si griefves forfaittures.

XLIII. Au reste voyant que l'autre roy son compagnon Cleombrotus [1] n'alloit point vouluntiers à la guerre contre les Thebains, il s'y en alla luy mesme, en transgressant l'ordonnance touchant la charge de conduire l'armée, que paravant il avoit observée, & entrant à main armée dedans le païs de la Bœoce, y feit du dommage, & y en receut aussi : au moyen dequoy Antalcidas un jour le voyant navré luy dit, « Certainement tu reçois bien des Thebains le salaire que tu merites, pour leur avoir enseigné malgré eulx à combattre, ce qu'ilz ne sçavoyent, ny vouloyent faire ». Car à la vérité, l'on dit que les Thebains devindrent alors plus belliqueux que jamais ilz n'avoyent esté au paravant, s'estans addressez & exercitez aux armes par les continuelles invasions des Lacedæmoniens. Aussi estoit ce la raison, pour laquelle l'ancien Lycurgus en ses loix, que lon appelloit Retres, leur defendoit de faire souvent la guerre contre un mesme peuple, de peur qu'ilz ne le contraignissent en ce faisant d'apprendre à la faire.

XLIV. Si en estoit Agesilaus haï des alliez

[1] Voyez les Observations.

mesmes de Lacedæmone, lesquelz alloyent disans que ce n'estoit pour aucune offense qui concernast le public, ains pour une particuliere rancune & opiniastreté, qu'il cherchoit à perdre & ruiner les Thebains, & qu'à l'appetit de luy, il falloit qu'ilz se consumassent à aller tous les ans porter les armes, tantost cy, tantost là, sans qu'il en fust autrement besoing, en suyvant une petite trouppe de Lacedæmoniens, là où ilz estoyent eulx en beaucoup plus grand nombre. Ce fut lors qu'Agesilaus leur voulant faire voir quel nombre ilz estoyent de gens de guerre, usa d'un tel artifice: il commanda un jour que les alliez pesle mesle se asseissent les uns parmy les autres tous d'un costé à part, & les Lacedæmoniens à part aussi de l'autre costé: puis feit crier par un herault que tous ceulx qui estoyent du mestier de faire pots de terre se levassent sur leurs piedz: quand ceulx là furent levez, il feit crier que les fondeurs se levassent aussi, & puis les charpentiers, & après les massons, & conséquemment ainsi de tous autres mestiers, de maniere que tous les alliez presque, obeïssans à ces proclamations, se trouverent à peuprès de bout: & ne s'en leva pas un des Lacedæmoniens, pource qu'il estoit defendu d'apprendre ny exercer aucun art ou mestier mechanique: & lors Agesilaus se prenant à rire leur dit,

dit, « Voyez vous maintenant, mes amis, com» bien plus de gens de guerre nous mettons aux » champs que vous ne faites ».

XLV. A son retour de ce voyage de Thebes passant par la ville de Megare, ainsi comme il montoit au palais public de la seigneurie qui estoit dedans le chasteau, il luy prit soudainement une grande convulsion de nerfs, avec une douleur vehemente à sa jambe saine, qui s'en enfla & devint fort grosse avec une inflammation extreme, & pensa lon que ce fust du sang dont elle fust pleine, au moyen dequoy il y eut un medecin de Syracuse en Sicile, qui luy feit ouvrir la veine de dessoubz la cheville du pied, ce qui appaisa bien les douleurs : mais il en sortit du sang en si grande abondance que lon ne le pouvoit estancher, de sorte qu'il en tumba en grandes pasmoisons, & fut en très grand danger de mort soudaine : toutefois à la fin on trouva moyen d'estancher le sang, & le porta lon en Lacedæmone, là où il fut malade bien long temps, de sorte qu'il ne peult aller à la guerre : durant lequel temps il advint beaucoup de pertes & de desfaittes aux Lacedæmoniens, tant par mer que par terre, entre lesquelles celle de Leuctres [1] fut la principale, là où ilz furent la premiere fois

[1] Voyez les Observations.

vaincus & desfaits en bataille rengée par les Thebains.

XLVI. Si furent d'advis tous les Grecs qu'il falloit faire une paix universelle, & s'assemblerent ambassadeurs & deputez de toutes les villes de la Grece, en Lacedæmone, pour cest effect. L'un de ces deputez fut Epaminondas homme fort renommé pour ses grandes lettres & pour son sçavoir en la philosophie, mais qui n'avoit point encore fait preuve de grand capitaine. Iceluy voyant comme tous les autres ambassadeurs & deputez flesschissoyent & plioyent dessoubz Agesilaus, prit la hardiesse de parler franchement, & feit une harengue, non pour la cause des Thebains seulement, mais pour toute la Grece ensemble, par laquelle il remonstra à la communaulté, comme la guerre alloit augmentant la ville de Sparte seule, & au contraire, diminuant toutes les autres villes & citez de la Grece. A ceste cause, qu'il conseilloit à tous de vouloir entendre à traitter & composer une bonne paix par bonne equité & egalité entre tous, à fin qu'elle durast plus longuement, quand tous les contractans seroyent egaulx. Agesilaus adonc voyant que tous les autres Grecs assistans à ceste assemblée luy prestoyent l'oreille fort attentivement, & prenoyent fort grand plaisir à l'ouir discourir ainsi franchement de la paix, il luy

demanda tout hault s'il estimoit pas juste & raisonnable, que toute la Bœoce fust remise en pleine liberté & en toute franchise. Epaminondas de l'autre costé luy demanda promptement & hardiement, si luy aussi n'estimoit pas qu'il fust juste & raisonnable de remettre toute la Laconie en son entiere liberté. Adonc Agesilaus en courroux se dressant sur ses pieds, luy commanda de respondre ouvertement, s'ilz remettroyent pas toute la province de la Bœoce en sa liberté: & Epaminondas luy repliqua tout de mesme, si eulx remettroyent pas aussi celle de la Laconie en sa liberté. Cela irrita tellement Agesilaus, avec ce qu'il estoit bien aise d'avoir ceste couleur pour l'anciene rancune qu'il portoit à ceulx de Thebes, que sur l'heure il effacea le nom des Thebains de la liste de ceulx qui devoyent estre compris en la paix, & leur denoncea la guerre tout sur le champ, & donna semblablement congé aux deputez des autres peuples Grecs, avec telle conclusion, qu'ilz appointeroyent amiablement les differents qu'ilz avoyent ensemble, s'ilz se pouvoyent accorder par voye de paix, & ceulx qui ne se pourroyent appointer par voye d'amiable composition, ilz les decideroyent par armes, pource qu'il estoit bien malaisé de nettoyer, resouldre & vuider toutes les querelles qu'ilz avoyent ensemble.

XLVII. Or estoit pour lors d'adventure le roy Cleombrotus avec une armée au païs de la Phocide, & luy escrivirent les ephores qu'il eust à marcher incontinent au dommage des Thebains, & quant & quant envoyerent par tout pour assembler le secours de leurs alliez, qui n'estoyent point gueres affectionnez, & n'alloyent point voulontiers à ceste guerre, mais toutefois aussi n'ozoyent pas ouvertement refuzer d'y aller, ny desobeïr aux Lacedæmoniens. Et combien qu'il y eut plusieurs signes de mauvais presage, comme nous avons escrit en la vie d'Epaminondas, & que Prothous Laconien resistast de tout son pouvoir à l'entreprise de ceste guerre, Agesilaus pour cela ne laissa point de tirer oultre, esperant bien avoir trouvé le poinct de l'occasion pour se venger des Thebains, lors que tout le reste de la Grece estoit en paix & en liberté, & eulx seuls exclus du traitté de la paix. Mais quand il n'y auroit autre chose que la brieveté du temps, elle toute seule monstre bien que ceste guerre fut conduitte par cholere, plus tost que par discours de raison: pource que le traitté de paix universelle entre les autres Grecs fut conclu à Sparte le quatorzieme jour de may [1], & les Lacedæmoniens furent desfaits en la bataille.

[1] Voyez les Observations.

de Leuctres [1] le cinquieme de juin, de maniere qu'il n'y eut que vingt jours de l'un à l'autre. Il y mourut mille naturelz Lacedæmoniens, avec leur roy mesme Cleombrotus, & les plus vaillans Spartiates autour de luy, entre lesquelz fut Cleonymus le filz de Sphodrias ce beau jeune homme, duquel nous avons parlé cy devant, qui ayant esté abbatu par trois fois au pied du roy mesme, par trois fois se releva, & à la fin finale fut occis en combatant vertueusement contre les Thebains.

XLVIII. Ceste desconfiture estant advenue aux Lacedæmoniens contre l'opinion de tout le monde, & ceste prosperité aux Thebains si grande & si glorieuse, que jamais Grecs combatans contre autres Grecs n'en gaignerent de telle, la cité neantmoins qui fut vaincue, ne fait pas moins à louer & estimer pour sa vertu, que celle qui la vainquit. Car comme Xenophon dit, que les devis, les jeux & passetemps des gens de bien à la table mesme ont tousjours quelque chose digne d'estre mise en memoire, & dit en cela verité : aussi ne fait pas moins, mais davantage, à noter & considerer, ce que les gens d'honneur disent, & la contenance qu'ilz tienent en leur adversité, qu'en leur prosperité. Car alors

[1] Leuctres de Béotie, en descendant de Thèbes vers le midi, sur la route de Plattée à Thespie.

il se faisoit d'adventure une feste publique à Sparte, & estoit la ville pleine d'estrangers venus pour voir les danses & jeux qui se font à corps nuds dedans le Theatre, quand arriverent ceulx qui apporterent les nouvelles de la desfaitte de Leuctres : mais les ephores combien que le bruit courust incontinent par toute la ville que tout estoit ruiné pour eulx, & qu'ilz avoyent perdu toute leur principaulté en la Grece, ne voulurent pas neantmoins pour cela, que la danse sortist hors du theatre, ny que la ville changeast en aucune chose la forme de la feste, ains envoyerent par les maisons aux parents les noms de ceulx qui estoyent morts en la bataille, & eulx demourerent au theatre à faire continuer & parachever les jeux & l'esbatement des danses, qui s'efforcerent à l'envy à qui gaigneroit le prix. Le lendemain au matin quand tout le monde sceut certainement ceulx qui estoyent morts & ceulx qui estoyent eschappez, les peres, parents, amis & alliez de ceulx qui estoyent morts, se trouverent sur la place avec bons visages & contenance d'hommes joyeux, & ayans bon courage s'entr'embrassans les uns les autres : & au contraire, les parents de ceulx qui s'estoyent sauvez demourerent en leurs maisons avec leurs femmes, comme gens qui sont en dueil : & si d'adventure quelqu'un d'eulx estoit contraint de

ſortir dehors pour quelque affaire neceſſaire, on luy voyoit une contenance ſi triſte & ſi affligée, qu'il n'oſoit pas parler ferme, hauſſer la teſte, ny lever les yeux : & voyoit on encore plus ceſte difference entre les femmes : car celles qui attendoyent leurs enfans retournans de celle bataille, eſtoyent mornes & triſtes, ſans mot dire : & au contraire, les meres de ceulx que lon diſoit y eſtre morts, s'en alloyent par les egliſes en rendre graces aux dieux, s'entreviſitoyent l'une l'autre joyeuſement & affectueuſement : toutefois quand la commune veit que leurs alliez commenceoyent à les laiſſer & ſe departir d'avec eulx, & que lon attendoit de jour à autre que Epaminondas encouragé par ſa victoire ſe jettaſt dedans le Peloponeſe, alors leur vint il à la plus part un remors de conſcience touchant les oracles des dieux, qui leur defendoyent d'elire un roy boitteux comme eſtoit Ageſilaus, & leur prenoit un grand deſcouragement & une grande frayeur, à cauſe qu'ilz eſtimoyent leur ville eſtre tumbée en ce malheur, pour autant qu'ilz avoyent debouté de la royaulté un qui eſtoit entier, pour y mettre un defectueux, dequoy les dieux les avoyent advertiz qu'ilz ſe gardaſſent ſur toutes choſes.

XLIX. Mais toutefois ſon authorité eſtoit ſi grande pour ſa vertu, & ſa reputation ſi bonne,

que non seulement ilz se servoyent de luy à la guerre, comme de leur roy & de leur souverain capitaine, mais aussi usoyent de son conseil & de son advis, quand il estoit question de trouver expedient en quelques difficultez civiles: comme ilz feirent lors qu'ilz estoyent en doubte, s'ilz devoyent imposer à ceulx qui s'en estoyent fouiz de la bataille, que lon appelle à Sparte Tresantas, c'est à dire, ceulx qui ont eu peur, les notes d'infamie ausquelles les loix les condamnent, pource qu'ilz estoyent en grand nombre, & tous des plus nobles & plus puissantes maisons de la ville, de peur qu'ilz ne leur suscitassent quelque nouvelleté: car oultre ce qu'ilz sont declarez inhabiles de jamais tenir office ny magistrat quelconque en la chose publique, c'est deshonneur que leur donner femme en mariage ny en prendre d'eulx, & qui les rencontre en son chemin les peult frapper s'il veult, & fault que eulx l'endurent baissans la teste sans mot dire, & sont contraints d'aller vestus salement & pauvrement de meschantes robes rappiecées de drap de couleur, & si sont tenus de faire razer une partie de leur barbe, & l'autre non: si leur sembloit chose dangereuse d'en voir plusieurs par la ville notez de ceste infamie, mesmement lors qu'ilz avoyent besoing de grand nombre de gens de guerre: au moyen de quoy

ilz s'en rapporterent du tout à Agesilaus pour y pourvoir. Et luy, sans oster ny adjouster ou changer rien aux loix, en publique assemblée de tout le peuple Lacedæmonien, dit que pour ce jour là il falloit laisser dormir les loix, pourveu que de lors en avant elles reprissent leur authorité.

L. Par ce moyen il mainteint les loix sans y rien corriger, & si sauva l'honneur à ces pauvres gens : mais pour remettre le cueur à leur jeunesse, & leur oster l'estonnement qui les avoit saisis, il entra en armes dedans l'Arcadie, là où il se garda de donner bataille, & seulement prit une petite ville [1] sur les Mantiniens, & courut le plat païs : ce qui resjouit un peu la ville de Sparte, & la remeit en quelque esperance, comme n'ayant occasion de se desesperer de tout poinct : mais tantost après arriva Epaminondas dedans le païs de la Laconie, avec quarante mille hommes de pied armez, sans une autre multitude infinie de peuple nud ou armé à la legere, qui suyvoit son camp pour desrober seulement, de maniere qu'il y avoit en tout jusques au nombre de soixante & dix mille combatans, qui entrerent dedans la Laconie en armes quant & luy. Il y avoit bien environ six

[1] Appellée Eutée, suivant Xénophon Hellen. L. VI, p. 153.

cents ans, que les Doriens eſtoyent entrez en celle province de la Laconie, & s'y eſtoyent habituez, & en tout ceſt eſpace de temps jamais on n'avoit veu les ennemis dedans le païs juſques à ce jour là : car au paravant onques ennemy n'y eſtoit ozé entrer en armes : mais lors ilz le ſaccagerent & bruſlerent, tout entier qu'il eſtoit, juſques à la riviere d'Eurotas, & juſques tout contre la ville de Sparte, ſans que perſonne en ſortiſt pour leur donner empeſchement : pource que Ageſilaus, ainſi comme eſcrit Theopompus, ne vouloit pas permettre que les Lacedæmoniens ſe preſentaſſent contre un ſi impetueux torrent & ſi violent orage de guerre : ains ayant garny le milieu de la ville, & les principales advenues d'icelle, de gens de defenſe, ſupportoit patiemment les fieres braveries & menaces des Thebains, qui l'appelloyent nommécment au combat, & luy diſoyent qu'il ſortiſt dehors en campagne pour defendre ſon païs, luy qui ſeul eſtoit cauſe de tous ces maulx, ayant allumé & enflammé ceſte guerre. Si cela perçoit le cueur à Ageſilaus, non moins de regret luy donnoyent les troubles qui s'emouvoyent dedans la ville, & les cris, allées & venues des vieilles gens, qui perdoyent patience de voir ce qu'ilz veoyent devant leurs yeux, & des femmes meſmement qui ne ſe pouvoyent tenir en un lieu, ains cou-

royent çà & là comme perſonnes forſennées d'ouir le bruit que faiſoyent les ennemis, & de voir le feu qu'ilz mettoyent par tout en la campagne : car ce luy eſtoit une grande deſtreſſe de douleur quand il venoit à penſer en luymeſme, qu'eſtant venu à la royaulté lors que ſa ville eſtoit la plus puiſſante & plus floriſſante, qu'elle euſt jamais eſté, il veoit de ſon regne ſa dignité ravallée, & ſa gloire retrenchée, veu que luymeſme s'eſtoit ſouvent vanté que jamais femme Laconiene n'avoit veu fumée du camp d'aucun ennemy : comme lon dit auſſi qu'Antalcidas reſpondit un jour à quelque Athenien, qui conteſtoit à l'encontre de luy ſur la vaillance de l'un & de l'autre peuple, en alleguant pour ſes raiſons, que les Atheniens avoyent ſouvent chaſſé les Lacedæmoniens de la riviere de Cephiſus. « Il eſt vray, dit le Laconien, mais nous ne vous » chaſſaſmes jamais de celle d'Eurotas ». Semblablement auſſi reſpondit un autre Spartiate des moins renommez, à un Argien qui luy reprochoit : « Il y a pluſieurs de voz gens enſepve- » liz dedans le païs de l'Argolide : Et il n'y en » a point des voſtres enterrez en la Laconie. Lon dit que Antalcidas eſtant pour lors ephore envoya ſecrettement ſes enfans en l'iſle de Cythere, pour doubte que la ville de Sparte ne fuſt priſe.

LI. Mais Agesilaus voyant que les ennemis s'efforceoyent de passer la riviere, & penetrer au dedans de la ville, entendoit à defendre seulement le milieu qui estoit le plus hault, au devant duquel il tenoit ses gens en bataille. Or estoit lors d'adventure la riviere d'Eurotas plus grosse qu'elle n'avoit accoustumé d'estre, pource qu'il estoit tumbé force neges, & faisoit plus de mal à passer aux Thebains pour sa froideur, qu'elle ne faisoit pour sa roideur. Si y eut quelques uns qui monstrerent à Agesilaus Epaminondas marchant le premier devant toute sa bataille : il le regarda long temps, le suyvant toujours de l'œil sans dire autre chose que ce mot seulement, « O l'homme de grande en» treprise que voilà »! Epaminondas donques ayant fait tout ce qui luy estoit possible pour donner bataille aux Lacedæmoniens dedans la ville mesme de Sparte, & y dresser un trophée, ne peut onques y attirer Agesilaus, ny le faire sortir de son fort : parquoy il fut à la fin contraint de s'en partir, & s'en alla achever de piller & gaster tout le plat païs.

LII. Mais dedans la ville, il y eut environ deux cents mutins, hommes qui de long temps avoyent mauvaise voulunté, lesquelz saisirent un quartier de la ville, où est le temple de Diane, lieu fort d'assiette & bien malaisé à forcer, qui

s'appelle Issorium [1]. Les Lacedæmoniens voulurent incontinent courir en fureur contre eulx: mais Agesilaus craignant que cela ne fust cause de quelque plus grande nouvelleté, commanda aux autres qu'ilz ne bougeassent, & luy seul en robbe simple sans armes s'y en alla, criant à ceulx qui le tenoyent, « Vous avez autrement entendu » que je n'ay commandé : car ce n'est pas icy que » j'avois ordonné que vous vous assemblissiez, ny » tous en un lieu : mais j'avois commandé que les » uns allassent là, & les autres là », en leur monstrant divers quartiers de la ville. Les séditieux entendans ces paroles, en furent bien aises, pource qu'ilz cuiderent que leur mauvaise intention ne fust point descouverte : & sortans de là se departirent aux endroits qu'il leur avoit monstrez : & adonc Agesilaus en faisant venir d'autres, se saisit du fort de Issorium, & feit prendre environ quinze de ces seditieux conjurez, qu'il feit tous mourir la nuict ensuyvant.

LIII. Mais il fut lors descouvert une autre conjuration beaucoup plus grande de Spartiates mesmes, qui s'estoyent assemblez secrettement en une maison pour y susciter quelque nouveau remuement, ausquelz il estoit bien mal aisé de faire le procès, en un si grand trouble, & bien dangereux de les negliger, attendu leur cons-

[1] Voyez les Observations.

piration. Agesilaus en ayant communiqué en conseil avec les ephores, les feit aussi tous mourir sans autre forme de procès, là où jamais au paravant homme Spartiate n'avoit esté executé à mort, que premier il n'eust esté condamné judiciellement. Et comme tous les jours il y eust plusieurs de leurs voisins, & des Ilotes mesmes, qu'ilz avoyent enrollez en leurs bandes pour gens de guerre, qui se desroboyent, & s'alloyent rendre aux ennemis, ce qui descourageoit fort le demourant, il advertit ses serviteurs, que tous les jours aux matins ilz allassent visiter les paillasses, ès quelles ilz auroyent couché, & qu'ilz prissent les armes de ceux qui s'en seroyent fouiz, & les cachassent, à fin que lon ne cogneust point le nombre de ceulx qui se seroyent desrobez.

LIV. Et quant au partement des Thebains, les uns disent qu'ilz se partirent de la Laconie pour l'hyver qui survint, à cause duquel les Arcadiens commenceoyent desja à se desbander & à se departir en desordre : les autres disent qu'ilz y demourerent trois mois tous entiers, durant lesquelz ilz destruisirent la plus grande partie du païs : mais Theopompus escrit que les capitaines des Thebains ayans desja conclud de se retirer, il vint devers eulx un Spartiate nommé Phrixus, envoyé de la part d'Agesilaus,

qui leur porta dix talents à fin qu'ilz s'en allassent : tellement que pour faire ce qu'ilz avoyent de long temps arresté de faire d'eulx mesmes, encore eurent ilz de l'argent de leurs ennemis pour faire leurs despens par le chemin. Mais je ne puis entendre comment il soit possible que tous les autres historiens n'ayent rien sceu de cela, & que Theopompus seul en ait eu la cognoissance.

LV. Bien est il certain & confessé de tous, que Agesilaus seul fut cause de sauver la ville de Sparte, pource que laissant à part son ambition & son opiniastreté, qui estoyent passions nées avec luy, il entendit seulement à prouvoir aux affaires seurement : toutefois jamais depuis ceste lourde cheute, il ne la peut relever ny remettre sus en la reputation, ny en la puissance, où elle avoit au paravant esté. Car tout ainsi comme un corps sain, mais qui de tout temps a gardé une diete & regime de vivre trop exquis, la moindre faulte & le moindre desordre qu'il fait puis après, gaste tout : aussi estant le gouvernement de la chose publique de Sparte très bien estably & bien composé à la vertu, pour faire vivre ses citoyens en paix & en concorde les uns avec les autres, quand ilz y voulurent adjouster des dominations & seigneuries violentes, dont Lycurgus estimoit qu'une cité pour

heureusement & vertueusement vivre, n'a point de besoing, ilz allerent incontinent en decadence.

LVI. Or estoit desja Agesilaus si vieil, que pour sa vieillesse il n'alloit plus à la guerre: mais son filz Archidamus, ayant le secours que Dionysius le tyran de Syracuse leur envoya, gaigna une bataille contre les Arcadiens, que lon appella la bataille sans larmes : car il n'y mourut pas un seul de ses gens, & y fut tué grand nombre des ennemis. Ceste victoire monstra bien clairement la foiblesse & diminution grande de la ville : car paravant ce leur estoit chose si ordinaire & si coustumiere, que de vaincre leurs ennemis en bataille, qu'ilz n'en sacrifioyent aux dieux dedans la ville, pour leur rendre graces de la victoire, autre chose qu'un coq : & ceulx qui avoyent combatu, ne s'en vantoyent point, ny ceulx qui en oyoyent compter les nouvelles, ne s'en esjouïssoyent point trop : car quand ilz gaignerent à Mantinée celle grande bataille, que Thucydides [1] a descripte, les ephores envoyerent à celuy qui en avoit apporté la nouvelle, pour tout present, une

[1] L. V, p. 361. Cette bataille contre les Athéniens, les Argiens & les Mantiniens, fut donnée la troisieme année de la quatre-vingt-dixieme olympiade, l'an de Rome 336, sous le commandement d'Agis.

piece

piece de chair de leur fallé, & non autre chofe : mais lors quand on apporta la nouvelle de cefte victoire, & que lon entendit qu'Archidamus s'en retournoit victorieux, il n'y eut perfonne qui fe peuft contenir en la ville, ains fon pere mefme le premier luy alla au devant plorant de joye, & après luy les autres officiers, & toute la multitude des vieillards & des femmes defcendit jufques fur le bord de la riviere, tendans les mains au ciel, & remercians les dieux, comme fi leur ville euft adonc vengé fa honte & recouvré fon honneur, & qu'elle recommenceaft à voir de rechef le jour clair & ferain, comme devant. Car jufques là lon dit que les maris mefmes n'ofoyent pas feulement regarder franchement au vifage leurs femmes, tant ilz avoyent de honte des pertes qu'ilz avoyent receuës.

LVII. Mais eftant la ville de Meffene repeuplée & rebaftie par Epaminondas, qui y rappelloit les anciens naturelz habitans de tous coftez, ilz n'oferent fe prefenter à combatre pour l'empefcher, combien qu'en leurs cueurs il en fuffent griefvement indignez, & en fceuffent fort grand mal à Agefilaus pource que de fon regne ilz avoyent perdu le territoire d'icelle, qui n'eftoit pas de moindre eftendue que toute la Laconie, & qui en bonté combatoit avec les meilleurs endroits de toute la Grece, dont ilz avoyent

jouy paisiblement par tant d'années, & si long temps durant. Ce fut la cause pour laquelle Agesilaus ne voulut point accepter la paix que les Thebains luy envoyerent offrir, ne voulant pas quitter de parole, ce que les ennemis leur tenoyent de faict : mais en s'opiniastrant à le vouloir encore combattre & quereller, non seulement il ne le recouvra pas, ains s'en fallut bien peu qu'il ne perdist davantage la ville mesme de Sparte par une ruze de guerre, dont il fut affiné : pource que s'estans de nouveau les Mantiniens departis de l'alliance des Thebains, & ayans envoyé querir les Lacedæmoniens, Epaminondas adverty comme Agesilaus estoit party avec toute sa puissance pour venir au secours des Mantiniens, se partit une nuict de Tegée sans que ceulx de Mantinée en sceussent rien, & s'en alla droit à Sparte, de sorte qu'il s'en fallut bien peu qu'en allant par un autre chemin que Agesilaus ne venoit, il ne surprist au desprouveu la ville de Sparte toute vuide de gens de defense : mais un Thespien nommé Euthynus, ainsi que dit Callisthenes, ou comme escrit Xenophon, un Candiot, en apporta la nouvelle à Agesilaus, qui soudainement envoya devant un homme de cheval pour en advertir ceulx de la ville, & luy mesme se mettant en chemin pour y retourner, ne tarda gueres à y arriver : & tantost

après y arriverent aussi les Thebains, qui passans la riviere d'Eurotas donnerent l'assault à la ville.

LVIII. Et là Agesilaus voyant qu'il n'estoit plus temps de se tenir trop sur ses gardes, & de ne vouloit rien adventurer, la defendit vigoureusement plus que son aage ne portoit, comme celuy qui pensoit que l'heure estoit venue qu'il falloit s'exposer la teste baissée à tout peril, & combatre à la desesperée. Ainsi par desespoir & par hardiesse, à quoy jamais au paravant il ne s'estoit voulu fier, n'y n'en avoit jamais voulu user, il repoulsa lors arriere le danger, & sauva la ville de Sparte des mains d'Epaminondas; dont il dressa un trophée pour avoir ainsi repoulsé les ennemis, faisant voir aux femmes & aux petits enfans les hommes Lacedæmoniens, qui payoyent à leur païs un beau & honorable loyer de leur naissance & nourriture : mesmement Archidamus qui y feit entre autres merveilles de combatre, tant pour la gentillesse de son courage, que pour la disposition de sa personne; courant çà & là par les rues & ruettes de la ville, avec peu de suitte, aux endroits où il y avoit plus d'affaire, & en repoulsant les ennemis.

LIX. Lon dit aussi qu'il y eut lors un Isadas filz de Phœbidas, qui feit des prouësses estranges & admirables à voir, non seulement à ses

citoyens, mais aussi aux ennemis : car il estoit fort beau de visage & de taille, & se trouvoit justement lors en la plus aggreable fleur & en la plus belle saison de son aage, lors que l'homme passe de l'enfance en la jeunesse, & estant nud non seulement d'armes defensives, mais aussi de tous vestemens, & ayant tout le corps oinct d'huyle, comme pour lucter, tenant en l'une de ses mains une parthisane, & en l'autre une espée, il sortit hors de sa maison en tel estat, & s'alla jetter en la presse de ceulx qui combatoyent, frappant & abbatant tous ceulx des ennemis qu'il trouvoit devant luy, & si n'y fut jamais blecé, soit ou pource que dieu le voulust preserver à cause de son excellente vertu, ou que les ennemis eussent opinion qu'il y eust en ce faict là quelque chose plus que d'homme. Les ephores depuis luy donnerent une couronne pour honorer sa prouesse, mais ilz le condamnerent quant & quant en une amende [1] de mille drachmes d'argent, pource qu'il avoit esté si temeraire que de se hazarder au peril de la bataille sans armes defensives.

LX. Peu de jours après ilz eurent une autre bataille devant la ville de Mantinée, là où Epaminondas ayant desja rompu les premiers rencs des Lacedæmoniens, & pressant encore

[1] Cent escus, *Amyot.* 775 livres de notre monnoie.

vivement les autres, en donnant courage aux siens de les pourfuyvre aspremement, il y eut un Laconien nommé Anticrates, qui l'attendit de pied coy, & luy donna un coup de javeline, comme escrit Dioscorides : toutefois les Lacedæmoniens jusques aujourdhuy appellent les descendans de cestuy Anticrates Machærionas, qui vault autant à dire comme, Spadassins, comme s'il l'eust frappé d'un coup d'espée : car les Lacedæmoniens l'aimerent & l'estimerent tant, à cause de ce coup là, pour la grande crainte qu'ilz avoyent euë d'Epaminondas vivant, qu'ilz ordonnerent de grands honneurs & de grands presens à celuy qui l'avoit tué, & à ses descendans affranchissement de toutes charges & contributions publiques, duquel affranchissement jouïssoit encore de nostre temps un Callicrates qui estoit descendu de cestuy Anticrates.

LXI. Après ceste bataille & la mort d'Epaminondas, ayans les Grecs fait paix universelle entre eulx, Agesilaus voulut encore debouter & exclurre les Messeniens de jurer le traitté de celle paix, disant qu'il ne leur appartenoit point de jurer pour un chef, attendu qu'ilz n'avoyent point de ville, & pource que tous les autres Grecs nonobstant cela les receurent au nombre des contractans, & prirent leur serment, les Lacedæmoniens se departirent de ce traitté de

paix generale, & ne demoura que eulx seulz, qui feissent la guerre en esperance de recouvrer le païs & territoire de Messene, le tout à l'instigation de Agesilaus, qui fut adonc estimé par les Grecs homme violent, cruel & insatiable de guerres, d'aller ainsi minant par dessoubs, pour faire tumber par toute maniere le traité de paix universelle. Et d'autre costé estant contrainct de fascher ses citoyens au dedans de sa ville à faulte d'argent du public, en empruntant d'eulx, & les contraignant de contribuer, il se meit en mauvaise opinion de tout le monde, là où il valoit mieulx imposer fin à tous ces malheurs là, puis que le temps le portoit ainsi, non pas après avoir perdu un si grand empire de tant de citez & de villes, & avoir esté dessaisy de la principauté de toute la Grece, tant par mer que par terre, se tourmenter encore pour recouvrer le revenu des heritages & possessions du territoire Messenien.

LXII. Mais encore perdit il plus de sa reputation, quand il se donna à un capitaine Ægyptien nommé Tachos, pource que lon estima que c'estoit chose indigne de luy, qu'un tel personnage, qui estoit reputé le plus grand de toute la Grece, & qui avoit remply toute la terre de la renommée de son nom, allast loer sa personne pour de l'argent, & la gloire

de ſon nom, à un Barbare traiſtre & rebelle à ſon maiſtre, pour faire à ſon ſervice office de capitaine mercenaire : car eſtant aagé de plus de quatre vingts ans, & ayant le corps tout detaillé de bleceures, quand il euſt accepté ceſte belle & honorable charge pour le recouvrement de la liberté des Grecs, encore n'euſt point eſté ſon ambition du tout irreprehenſible, pource que les choſes qui ſont de ſoy belles, ont leur temps & leur ſaiſon, ou pour mieulx dire, les bonnes & belles ne different d'avec les laides & mauvaiſes, ſinon en tant qu'elles conſiſtent en une certaine moderation & mediocrité. Toutefois Ageſilaus ne ſe ſoucia point de tout cela; & n'eſtima point qu'il y euſt indignité quelconque en ſervice qui ſe fait au bien de la choſe publique, ains plus toſt ſe perſuada, que c'eſtoit choſe indigne de luy, de vivre oiſif ſans rien faire en une ville, attendant que la mort le vinſt ſaiſir : pourtant aſſembla il en la Grece gens de guerre de l'argent que Tachos luy envoya, avec leſquelz il s'embarqua, ayant pour ſes conſeillers & ſes collateraux trente Spartiates, comme il avoit eu à ſon premier voyage.

LXIII. Arrivé qu'il fut en Ægypte, incontinent les principaux gouverneurs & capitaines du roy Tachos deſcendirent vers la marine pour

le recueillir & luy faire honneur : & non ceulx là seulement, mais aussi plusieurs autres Ægyptiens de tous estats & de toutes sortes, qui l'attendoyent en grande devotion, pour la grande renommée du nom d'Agesilaus, y accoururent de tous costez pour voir quel homme c'estoit : mais quand ilz n'y veirent magnificence quelconque de suitte ny d'equippage, ains seulement un vieillard couché sur l'herbe le long de la marine, petit de personne, simple en sa contenance & de nulle monstre, vestu grossement d'une meschante robbe toute usée, il leur prit adonc envie de rire & de se mocquer, disans entre eulx que c'estoit veritablement ce qu'il y avoit en la fable, Que une montagne fut quelquefois en travail d'enfant, & puis qu'en fin elle s'accoucha d'une souris. Encore le trouverent ilz plus estrange quand on luy apporta des presens pour sa bien venue : car il prit bien des farines, des veaux & des oisons, mais des confitures, pastisseries, senteurs & parfums, il les refuza : & comme ceulx qui les avoyent apportez le pressassent d'en prendre, il leur dit qu'ils les portassent aux Ilotes ses esclaves. Theophrastus escrit qu'il prit alors plaisir à l'herbe du papier, & qu'il trouva beaux les chappellets qui s'en font pour la netteté & polisseure d'icelle, & qu'il en emporta quand il s'en alla.

LXIV. Mais pour lors ayant parlé à Tachos, qui estoit après à mettre sus son armée, & à dresser son voyage, il ne fut pas fait capitaine general, comme il l'avoit esperé, ains fut fait seulement coulonnel des estrangers, Chabrias general de l'armée de mer, & le chef du total par dessus estoit Tachos en personne : cela premierement desspleur fort à Agesilaus : car il estoit contrainct, vouluſt ou non, de supporter la vaine gloire & folle arrogance de cest Ægyptien : ce qui luy grevoit beaucoup, & falut qu'il allast par mer quant & luy contre les Phœniciens, ployant soubz le joug, & endurant malgré luy contre sa dignité & contre sa nature, jusques à ce que l'occasion fust venue de s'en ressentir. Car un nepveu de ce Tachos nommé Nectanebos, ayant charge d'une partie de l'armée, se rebella contre luy, & ayant esté eleu roy par les Ægyptiens envoya devers Agesilaus le prier de le venir secourir : aussi envoya il devers Chabrias le soliciter de prendre party avec luy, leur promettant à l'un & à l'autre de grands presens : dequoy Tachos s'estant apperceu, se meit à les supplier tous deux de ne l'abandonner point : ce que feit Chabrias, qui reconfortant Agesilaus, & luy faisant plusieurs remonstrances, tascha de le contenir en l'amitié de Tachos. A quoy Agesilaus luy respondit, « Quant à toy, Chabrias,

» qui es icy venu de ton propre mouvement,
» tu puis bien faire tout ce que bon te ſemble,
» mais c'eſt autre choſe de moy : car mon païs
» m'a cy envoyé pour capitaine au ſervice des
» Ægyptiens, pourtant ne me feroit il pas honeſte
» que je feiſſe la guerre à ceulx que lon m'a
» envoyé pour ſervir & ſecourir, ſi n'eſtoit que
» ceulx meſmes qui m'y ont onvoyé, me com-
» mandaſſent maintenant le contraire ». Ceſte reſponſe faitte, il deſpeſcha quelques uns de ſes gens à Sparte pour y aller accuſer Tachos, & louer Nectanebos : & eulx y envoyerent auſſi chaſcun de ſon coſté pour prier le conſeil de Lacedæmone l'un comme eſtant leur amy & allié de tout temps, & l'autre promettant leur eſtre à l'advenir de tant plus loyal & plus affectionné amy. Les Lacedæmoniens ces prieres des deux ouyes, reſpondirent en public, qu'Ageſilaus auroit ſoing de prouvoir à cela, & en ſecret luy eſcrivirent qu'il feiſt ce qu'il verroit eſtre le plus expedient pour la choſe publique de Sparte. Ainſi Ageſilaus prenant avec luy les adventuriers qu'il avoit amenez de la Grece, ſe retira devers Nectanebos, ſe couvrant de ceſte couverture, que c'eſtoit pour le bien de ſon païs, pour deſguiſer une mauvaiſe & meſchante choſe : car qui luy oſteroit ce maſque de l'utilité publique, on trouveroit que le plus juſte nom qu'on luy ſçau-

roit bailler, feroit trahifon : mais les Lacedæmoniens mettans le premier poinct d'honneur en ce qui eft utile à leur païs ne cognoiffoyent autre juftice, que ce qu'ilz penfoyent devoir fervir à l'accroiffement & à l'augmentation de Sparte.

LXV. Ainfi Tachos fe voyant abandonné par ces mercenaires eftrangers, s'en fouit : mais d'un autre cofté il fe leva auffi en la ville de Mendes un autre roy à l'encontre de ce Nectanebos, lequel ayant mis enfemble jufques au nombre de cent mille combatans, venoit pour trouver & combatre Nectanebos. Et Nectanebos cuidant donner bon courage à Agefilaus, luy alloit difant, que les ennemis eftoyent bien en grand nombre, mais que c'eftoyent hommes ramaffez de toutes pieces, gens de meftier la plus part, dont il ne faloit point faire de compte, pource qu'ilz ne fçavoyent que c'eftoit de la guerre : & Agefilaus luy refpondit : « Mais au » contraire, je ne crains pas leur multitude, » ains leur ignorance & faulte d'experience, » comme celle qui eft plus malaifée à decevoir : » car les ruzes de guerre valent & fervent à » l'encontre de ceulx qui fe voulans defendre, » & fe tenans fur leurs gardes, fe doubtent & » deffient, & par ce moyen attendent une chofe » plus toft que une autre : là où celuy qui ne

» se doubte de rien, & qui n'attend point une » chose plus tost que l'autre, ne donne aucune » prise à celuy qui tasche à l'abuser, non plus » que celuy qui ne se remue point à la lucte, » ne donne point de pente ny de moyen de » l'esbranler à son adversaire qui lucte contre » luy ». Depuis le Mendesien mesme envoya devers Agesilaus pour tascher à le prattiquer, dequoy Nectanebos eut crainte & deffiance : au moyen dequoy comme Agesilaus luy conseillast de descendre à la bataille le plus tost qu'il pourroit, & ne tirer point ceste guerre en longueur contre gens qui ne sçavoyent que c'estoit de combatre, mais qui pour leur grande multitude le pouvoyent bien environner & l'enfermer de trenchées, & le prevenir en plusieurs choses, il en entra encores en plus grand souspeçon & plus grande deffiance de luy, tellement qu'à la fin il se retira dedans une grande ville bien close de bonnes murailles, & qui estoit de fort grand pourpris : dont Agesilaus fut bien malcontent, & luy despleut fort de voir que lon se deffiast ainsi de sa foy : mais neantmoins ayant honte de se tourner de rechef vers un autre, ou de s'en retourner en fin sans rien faire, il le suyvit & entra quant & luy dedans celle forteresse, là où les ennemis le poursuyvirent, & arrivez qu'ilz furent devant la place, commencerent à

trencher tout à l'entour pour le renfermer : à raison dequoy l'Ægyptien Nectanebos craignant d'un autre costé d'estre long temps assiegé, vouloit venir à la bataille, & avoit les adventuriers Grecs de son advis, qui ne demandoyent autre chose, mesmement pource qu'il y avoit bien peu de bled en la place : & au contraire Agesilaus l'empeschant, & ne s'y voulant pas accorder, fut encore en plus mauvaise estime que paravant à l'endroit des Ægyptiens, jusques à dire qu'il estoit traistre à leur roy : mais il commençeoit à endurer plus patiemment les injurieuses calumnies, dont on le chargeoit, attendant le temps à propos pour executer une ruze qu'il avoit en son entendement, laquelle estoit telle : Les ennemis faisoyent une trenchée grande & profonde à l'entour de la ville pour de tout point l'enfermer : parquoy quand les deux bouts de la trenchée furent assez près l'un de l'autre, & qu'il s'en falut bien peu qu'ilz ne se vinsent à rencontrer, attendant que le soir de ce jour là fust venu, il commanda aux Grecs qu'ilz s'armassent & se tinssent tous prests, puis s'addressa à l'Ægyptien & luy dit : « Voicy le » poinct de l'occasion propre pour te sauver, » laquelle occasion je ne t'ay point voulu dire, » jusques à ce quelle fust venuë, de peur de la » perdre. Parquoy, maintenant que les ennemis

» eulx mesmes avec leurs propres mains nous
» ont procuré le moyen de nous retirer à sau-
» veté, en faisant ceste trenchée, de laquelle
» ce qui est desja finy les empesche de se pouvoir
» servir de leur multitude, & ce qui est à faire
» nous donne commodité de les pouvoir com-
» batre avec nombre égal & mesure pareille;
» delibere toy de te monstrer à ce coup homme
» de cueur, & nous suyvant à la trace, sauve
» toy de vistesse toy & tes gens : car ceux des
» ennemis que nous rencontrerons de front,
» ne nous soustiendront jamais, & les autres
» à cause de la trenchée qui nous couvrira par
» les costez, ne nous pourront porter dommage».
Ces paroles ouyes Nectanebos s'esmerveilla grandement de son bon sens, & se mettant au milieu des Grecs alla donner dedans ses ennemis, lesquelz en peu d'heure furent facilement mis en roupte, au moins ceux qui attendirent, & qui oserent faire teste.

LXVI. Depuis qu'Agesilaus eut gaigné ce poinct, que Nectanebos le voulust croire, il affina encore les ennemis de la mesme ruze, dont il les avoit ja affinez, ne plus ne moins que d'un mesme tour de lucte, dont ilz ne se sceurent pas garder : car tantost faisant semblant de fouir, & les attirant après luy; & tantost tournoyant çà & là, il feit tant qu'à la fin tira

toute ceste grande multitude en une chaussée estroite, serrée des deux costez de grandz fossez, larges & profonds, pleins d'eau courante : puis quand ilz furent au milieu, il leur serra soudain le pas avec le front de sa bataille, qu'il egala à la largeur de la chaussée, & en ce faisant egala aussi le nombre de ses combatans à la multitude des ennemis, pource qu'ilz ne le peurent plus environner, ny par les flancs, ny par derriere : au moyen dequoy après avoir fait bien peu de resistence, ilz furent tous tournez en fuitte, & en demoura grand nombre de morts sur la place, & les autres depuis qu'ilz eurent esté une fois rompuz, se desbanderent & s'escarterent fuyans çà & là : tellement que depuis les affaires de ce roy Ægyptien se porterent bien, & se trouva asseuré en son estat, dont il aima de là en avant singulierement Agesilaus, & en luy faisant tout l'honneur & toutes les caresses qu'il luy estoit possible de faire, le pria de vouloir encore demourer & passer l'hyver avec luy : mais il se voulut haster de retourner au païs, pource que la guerre y estoit, sachant que sa ville avoit faulte d'argent, attendu qu'elle estoit contrainte d'entretenir à sa soude des soudards estrangers.

LXVII. Parquoy Nectanebos luy donna en fin congé fort honorablement & fort magnifiquement, en luy faisant don, oultre tous autres

honneurs & presens, de deux cents trente talents [1] d'argent comptant, pour survenir aux frais de la guerre que soustenoit son païs : mais estant la mer tourmentée, comme en la saison d'hyver, il mourut par le chemin, ayant toutefois ja gaigné terre avec ses vaisseaux en un lieu desert de la coste de Libye, qui s'appelle le Port de Menelaus [2], après avoir vescu quatre vingts & quatre ans, desquelz il en avoit esté quarante & un roy de Sparte, & durant trente d'iceulx, & plus, avoit tousjours continuellement esté estimé le plus grand & le plus puissant homme, & quasi comme capitaine general de toute la Grece, jusques à la journée de Leuctres. Au reste estant la coustume des Lacedæmoniens, qu'ilz inhumoyent les corps de leurs citoyens qui decedoyent hors du païs, au lieu mesme où ilz mouroyent, & les y laissoyent, exceptez ceulx des roys que lon rapportoit au païs, les Spartiates qui lors estoyent à l'entour d'Agesilaus, à faulte de miel, feirent fondre de la cire sur son corps, & le reporterent en ce poinct à Sparte. Son filz Archidamus luy succeda en la royauté,

[1] Cent trente huict mille escus. *Amyot.* 1,073,812 livres de notre monnoie.

[2] Sur la Méditerranée, au-dessus du promontoire d'Ardane, dans la partie de l'Afrique appellée Marmarique, entre l'Egypte à l'orient, & la Cyrénaïque à l'occident.

laquelle

laquelle demoura par fucceffion continuelle aux defcendans, de luy, jufques à Agis que Leonidas feit mourir, à caufe qu'il tafchoit à remettre fus l'anciene difcipline & forme de vivre de Lacedæmone, eftant le cinquieme roy de pere en filz après Agefilaus.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE POMPÉE.

HAINE des Romains contre Strabon ; leur amour pour Pompée son fils. II. *Causes qui le faisoient aimer.* III. *Extrême attachement de la courtisane Flora pour Pompée.* IV. *Malgré sa réserve, il est accusé de trop de penchant pour les femmes.* V. *Sa frugalité.* VI. *Comment il sauve la vie à son pere, & appaise la sédition de son armée.* VII. *Il est cité en justice.* VIII. *Origine de l'usage de crier* Talassio *dans les mariages des Romains.* IX. *Cinna est tué.* X. *Pompée assemble des troupes pour aller se joindre à Sylla.* XI. *Plusieurs avantages remportés par Pompée sur les divers chefs du parti opposé.* XII. *Honneurs que lui rend Sylla.* XIII. *Pompée passe dans la Gaule pour aider Métellus.* XIV. *Pompée répudie sa femme Antistia pour épouser Emylia.* XV. *Il marche contre les chefs du parti opposé en Sicile.* XVI. *Sa conduite à l'égard de Carbon & de Quintus Valerius.* XVII. *Il pardonne à la ville d'Himère en faveur d'Athènes.* XVIII. *Il passe en Afrique.* XIX. *Remporte la victoire contre Domitius.* XX. *Soumet toute l'Afrique en quarante jours.* XXI. *Sylla le rappelle.* XXII. *Il lui donne le surnom de Grand.*

XXIII. *Il obtient l'honneur du triomphe malgré l'opposition de Sylla.* XXIV. *Il chasse Lépidus de l'Italie.* XXV. *Il va en Espagne pour faire la guerre à Sertorius.* XXVI. *Changement que l'arrivée de Pompée apporte aux affaires de Sertorius.* XXVII. *Bataille du Sucron.* XXVIII. *Pompée écrit au sénat pour demander l'argent nécessaire à la solde de ses troupes.* XXIX. *Mort de Sertorius. La guerre finit par la prise & la mort de Perpenna.* XXX. *Pompée taille en pieces le reste des esclaves révoltés.* XXXI. *Il est nommé consul avec Crassus.* XXXII. *Il rétablit l'autorité des tribuns.* XXXIII. *Pompée & Crassus se réconcilient.* XXXIV. *Conduite de Pompée & de Crassus après leur consulat.* XXXV. *Origine de la guerre des pirates.* XXXVI. *Leurs succès.* XXXVII. *Leur insolence.* XXXVIII. *Pompée est nommé pour leur faire la guerre.* XXXIX. *Opposition de tous les gens de bien à l'énormité du pouvoir donné par le peuple à Pompée.* XL. *Pompée l'emporte.* XLI. *Rapidité de ses succès.* XLII. *Il revient à Rome, & va à Athènes.* XLIII. *Comment il termine toute cette guerre.* XLIV. *Sa conduite par rapport aux corsaires rétirés en Crète.* XLV. *Il est nommé pour faire la guerre à Mithridate.* XLVI. *Fausseté de Pompée en apprenant cette nouvelle.* XLVII. *Conduite indécente de Pompée à l'égard de Lucullus.* XLVIII. *Mithridate enfermé dans son*

camp par Pompée, s'échappe à son insçu. XLIX. *Bataille où Mithridate est vaincu.* L. *Tigrane met sa tête à prix.* LI. *Pompée fait la paix avec Tigrane.* LII. *Il défait les Albaniens & les Ibériens.* LIII. *Nouvelle victoire de Pompée sur les Albaniens.* LIV. *Stratonice livre à Pompée le château où étoient les trésors de Mithridate.* LV. *Il prend un autre château où il trouve des lettres de Mithridate.* LVI. *Pompée fait la conquête de la Syrie & de la Judée.* LVII. *Insolence d'un affranchi de Pompée nommé Démétrius.* LVIII. *Pompée apprend la mort de Mithridate.* LIX. *Présens que Pharnace lui envoie.* LX. *Il va à Mitylène, à Rhodes & à Athènes.* LXI. *Comment il détruit les bruits qui s'étoient répandus à Rome contre lui.* LXII. *Caton refuse la demande en mariage que Pompée lui fait de ses deux nieces pour lui-même & pour son fils.* LXIII. *Triomphe de Pompée.* LXIV. *Réflexions sur la conduite par laquelle Pompée prépare lui-même ses disgraces.* LXV. *Ses liaisons avec César.* LXVI. *Discours très séditieux de Pompée.* LXVII. *Violences commises par Pompée.* LXVIII. *Insolence de Clodius.* LXIX. *Pompée fait rappeller Cicéron.* LXX. *Il est chargé d'approvisionner Rome de bleds.* LXXI. *Il en amène une très grande quantité, & rétablit l'abondance.* LXXII. *César vient à Lucques.* LXXIII. *Complot entre César, Pompée & Crassus.* LXXIV. *Pompée*

& Craſſus ſe font nommer conſuls par force. LXXV. *Ils font prolonger pour cinq ans le gouvernement de la Gaule à Céſar.* LXXVI. *Mort de Julia.* LXXVII. *Céſar & Pompée ſe diviſent.* LXXVIII. *Pompée eſt nommé conſul, ſeul.* LXXIX. *Il épouſe Cornelia.* LXXX. *Il ſe fait continuer ſon gouvernement pour quatre ans.* LXXXI. *Il demande le conſulat pour Céſar abſent.* LXXXII. *Folle préſomption de Pompée.* LXXXIII. *Céſar s'avance vers l'Italie.* LXXXIV. *Préparatifs de Pompée contre Céſar.* LXXXV. *Céſar paſſe le Rubicon.* LXXXVI. *Pompée eſt mis à la tête de la république avec un plein pouvoir.* LXXXVII. *Epouvante univerſelle.* LXXXVIII. *Céſar arrive à Rome.* LXXXIX. *Il ſe rend maître de toute l'Italie.* XC. *Forces de terre & de mer aſſemblées par Pompée.* XCI. *Perſonnages diſtingués qui ſe réuniſſent à Pompée.* XCII. *Pompée refuſe un accommodement propoſé par Céſar.* XCIII. *Avantage de Pompée ſur Céſar dont il ne profite pas.* XCIV. *Préſomption folle que ce ſuccès inſpire à Pompée & à ſon parti.* XCV. *Pompée pourſuit Céſar.* XCVI. *Propos répandus contre Pompée.* XCVII. *Pompée met en délibération s'il donnera bataille.* XCVIII. *Ordre de bataille de Céſar.* XCIX. *Ordre donné par Pompée.* C. *Réflexions ſur l'entêtement ambitieux de Céſar & de Pompée.* CI. *La bataille s'engage.* CII. *Céſar rem-*

porte la victoire. CIII. *Fuite de Pompée.* CIV. *Péticius le reçoit sur son vaisseau.* CV. *Il va rejoindre Cornélie, à Lesbos.* CVI. *Il conseille aux Mityléniens de se soumettre à César.* CVII. *Il se retire en Egypte.* CVIII. *Ptolémée se détermine à le faire assassiner.* CIX. *Il envoye au devant de lui Achillas.* CX. *Qui l'assassine.* CXI. *Son affranchi Philippe brûle son corps.* CXII. *César venge sa mort.*

Depuis l'an 648 jusqu'à l'an 706 de Rome, avant Jesus-Christ 48.

La Comparaison de Pompée avec Agésilas.

POMPEIUS.

Le peuple Romain ſemble avoir eu toute pareille affection envers Pompeius dès ſon commencement, que Prometheus en une tragedie d'Æſchylus [1] monſtre avoir envers Hercules, après avoir eſté delivré par luy, quand il dit:

> Du filz autant m'eſt la perſonne chere,
> Comme j'ay eu à contrecueur le pere.

Car jamais les Romains ne feirent demonſtration de haine plus aigre, ny plus aſpre, à l'encontre d'autre capitaine, qu'ilz feirent à l'encontre de Strabon pere de Pompeius : vray eſt que tant qu'il veſcut ilz redoubterent ſa puiſſance en armes, pour autant que c'eſtoit un très grand homme de guerre : mais quand il fut mort, ayant eſté frappé d'un coup de tonnerre, ilz arracherent le corps de deſſus le lict, ainſi comme on le portoit en terre, & luy feirent infiniz oultrages & villanies : & au contraire, jamais Romain n'eut l'amour du peuple ſi vehemente, ne qui commenceaſt de ſi bonne heure, qui plus floriſt en ſa proſperité, ne qui plus conſtamment perſeveraſt en ſon adverſité, comme l'eut Pompeius.

[1] Voyez les Obſervations.

II. Il n'y avoit qu'une ſeule cauſe qui feiſt ainſi haïr ſon pere, c'eſtoit une avarice extreme & une convoitiſe inſatiable d'avoir, mais pluſieurs, au contraire, faiſoyent aimer le filz, temperance en ſa vie, addreſſe aux armes, eloquence en ſon parler, foy en ſa parole, bonne grace en ſon entregens, & amiable recueil à qui avoit à faire à luy, de ſorte qu'il n'y avoit homme ne qui demandaſt plus envie que luy, ne qui feiſt plus voulontiers plaiſir quand on l'en requeroit: car il donnoit ſans arrogance, & prenoit avec dignité. Davantage en ſes premiers ans ſon viſage luy aidoit beaucoup à la premiere rencontre à gaigner la bonne grace de chaſcun, parlant, en maniere de dire, ayant ſa voix: car il y avoit ne ſçay quoy de doulceur agreable conjoint avec une gravité humaine, & dès la fleur & vigueur de ſa jeuneſſe, ſe monſtra incontinent en ſes meurs & en ſes façons de faire, une venerable haulteſſe de majeſté royale. Il avoit auſſi les cheveux un peu relevez, le regard & mouvement des yeulx douls, qui cauſoyent celle reſſemblance que lon diſoit qu'il avoit, plus qu'elle n'apparoiſt, avec les images du roy Alexandre le grand: mais pource que pluſieurs luy en donnoyent le nom, luy meſme ne le refuyoit pas, de ſorte qu'il y en avoit qui en jouant l'appelloyent aſſez notoirement Alexandre: au moyen

dequoy Philippus, homme consulaire, ne faignit point de dire publiquement en une siene harengue, qu'il faisoit en sa faveur, que ce n'estoit pas de merveille, si luy estant Philippus aimoit Alexandre.

III. On dit aussi que la courtisane Flora estant devenue vieille, prenoit grand plaisir à compter ordinairement de la fréquentation qu'elle avoit euë en ses jeunes ans avec Pompeius, disant qu'il estoit impossible quand elle couchoit avec luy, qu'elle s'en departit sans le mordre. Elle comptoit aussi que l'un de ses familiers qui se nommoit Geminius, devint une fois amoureux d'elle, & qu'il luy rompoit la teste à force de la prier & soliciter continuellement : elle luy respondit qu'elle n'en feroit jamais rien, pour l'affection qu'elle portoit à Pompeius. Parquoy Geminius en parla luy mesme à Pompeius : lequel voulant luy gratifier en cela, luy permeit : mais onques puis ne luy toucha ny ne parla à elle, combien qu'il semblast qu'il en fust encore amoureux : & elle ne le porta pas en femme de son mestier, ains en fut longuement malade de douleur & de regret : & neantmoins on dit que ceste Flora estoit lors si renommée pour sa grace & sa beaulté, que Cecilius Metellus faisant orner & embellir le temple de Castor & de Pollux, de beaux tableaux & de belles pein-

tures, y feit mettre entre autres le portrait d'elle au naturel pour son excellente beaulté.

IV. Qui plus est Pompeius traitta durement & illiberalement, contre son naturel, la femme d'un de ses serfs affranchis nommé Demetrius, qui en son vivant avoit eu très grand credit autour de luy, & qui estoit mort riche de quatre mille talents [1]; craignant sa beaulté, qui estoit singuliere & fort renommée, de peur que lon n'estimast qu'il en fust amoureux. Mais quoy qu'il fust en cela si retenu & si prevoyant de loing, ce neantmoins encore ne peut il pas eviter que ses malvueillans ne l'en taxassent & blasmassent: car on le calumnia, que pour gratifier & complaire à ses femmes, il laissoit aller & ne faisoit pas semblant de voir beaucoup de choses qui concernoyent le bien public.

V. Quant à la facilité & simplicité de son vivre ordinaire, on en recite un mot notable qu'il dit en une siene maladie, estant desgousté & ne pouvant manger: car pour le remettre en son appetit, le medecin luy ordonna qu'il mangeast d'une grive. On en chercha par tout, & n'en peut on trouver à vendre, pource que c'estoit hors de leur saison: mais il y eut quelqu'un qui dit que lon en trouveroit chez Lu-

[1] Deux millions, quatre cents mille escus. *Amyot.* 18,675,000 livres de notre monnoie.

cullus, qui en faisoit nourrir tout le long de l'an : « Comment, dit il, si Lucullus n'estoit » friant, Pompeius ne vivroit-il pas? Et laissant l'ordonnance de son medecin, se feit accoustrer de ce que lon recouvroit facilement : mais quant à cela nous en parlerons cy après.

VI. Au reste, estant encore fort jeune en camp avec son pere, qui faisoit la guerre à Cinna, il avoit pour familier & compagnon, logeant en une mesme tente avec luy, un Lucius Terentius, lequel ayant esté gaigné pour un prix d'argent, avoit promis à Cinna de le tuer, & d'autres conjurez avoyent aussi promis de mettre le feu dedans la tente de leur capitaine. Ceste conspiration fut descouverte à Pompeius ainsi comme il estoit à table, dont il ne s'estonna point, ains au contraire se monstra plus deliberé, & feit meilleure chere à ce Terentius, qu'il n'avoit appris de faire : mais quand il fut heure de se retirer pour dormir, il se desrobba secrettement de sa tente, & s'en alla donner ordre à la seureté de la personne de son pere, & se teint en son logis. Terentius, quand il pensa que l'heure d'exécuter son entreprise fust venue, se leva & s'en alla l'espée nue en la main au lict où souloit coucher Pompeius, & donna plusieurs coups de poincte dedans le matterats. Cela fait il se leva une grande emeute par tout le camp, pour la

haine que lon portoit au capitaine, & vouloyent les soudards à toute force s'aller rendre à l'ennemy, commenceans ja à destendre leur tentes, à serrer bagage, & à prendre leurs armes pour y aller : & quant au capitaine, craignant ce tumulte, il n'oza pas sortir de son logis : mais son filz se jetta au milieu des soudards mutinez, en les suppliant humblement les larmes aux yeux, de ne vouloir pas faire ce mauvais tour à leur capitaine : & finablement se jetta la face contre terre tout de son long à travers la porte du camp, leur disant qu'ilz passassent par dessus son corps s'ilz avoyent sigrande envie de s'en aller : dequoy ilz eurent si grande honte, qu'ilz s'en retournerent en leur logis, & changeans de voulunté se reconcilierent avec leur capitaine, exceptez huit cents qui s'en allerent.

VII. Mais depuis, incontinent après le decès de son pere, qui estoit surnommé Strabon, il fut comme son heritier appellé en justice au lieu de luy, que lon accusa de male versation, & de larcin des deniers publiques : mais il descouvrit & avera que c'estoit un de ses serfs affranchiz, nommé Alexander, qui en avoit soubstrait la plus grande partie, & le representa aux juges : toutefois encore le chargea lon luy mesme en son propre & privé nom, d'avoir destourné des toiles & des pents de retz à chasser, & des

livres qui avoyent esté pris en la ville d'Asculum. Ce qui estoit vray : car son pere les luy avoit donnez à la prise de celle ville, mais il les avoit perduz depuis, quand les satellites de Cinna à son retour dedans Rome, entrerent par force en sa maison, & la pillerent. Si y eut en ce procès plusieurs plaidoyers avant la sentence diffinitive, ès quelz Pompeius se faisant cognoistre aux juges aigu, de bon entendement, & constant plus que ne portoit l'aage auquel il estoit, en acquit si bonne reputation, & si grande grace, que Antistius qui pour lors estoit præteur, & qui presidoit en celle cause, pour la bonne opinion qu'il en conceut de luy, l'en aima, & luy feit offrir soubz main sa fille en mariage: & luy en ayant fait porter paroles par ses amis, Pompeius l'accepta, & en furent secrettement faittes les promesses entre eux.

VIII. Dequoy toutefois le peuple s'apperceut bien, pour la peine & le soing que Antistius prenoit à luy favoriser : tellement, que quand il vint à prononcer la sentence des juges, qui estoit absolutoire, tout le peuple assistant, ne plus ne moins que si c'eust esté par un commandement, se prit à crier d'une voix Talassio, Talassio, qui est le cry que lon à accoustumé de crier de toute ancieneté aux nopces à Rome : & en est la coustume procedée, ainsi que lon dit, d'une telle

origine : Lors que les principaux & les plus nobles des Romains ravirent les filles des Sabins, estans venues à Rome pour y voir l'esbattement des jeux publiques qui s'y faisoyent, il y eut quelques gens de bien petite & vile qualité, comme des bouviers ou des bergers, qui en enleverent une fort belle & grande : & de peur que d'autres de plus grand estat qu'eulx ne la leur ostassent, allerent crians par les rues; Talassio, Talassio, comme s'ilz eussent voulu dire, c'est pour Talassius, à cause que ce Talassius estoit un jeune gentilhomme cogneu & bien voulu de tout le monde : tellement que ceulx qui ouyrent nommer son nom, s'en prirent à frapper des mains en signe de resjouïssance, & à crier aussi, Talassio comme eulx, louans le choix qu'ilz avoyent fait. De là dit on qu'est venue la coustume, que lon a tousjours depuis crié ce mot à ceulx qui se marient, pour autant mesmement que le mariage de celle belle fille fut heureux à Talassius. C'est ce qui me semble plus vraysemblable de tout ce que lon compte de ce cry nuptial de Talassio.

IX. Peu de jours donques après ce jugement, Pompeius espousa Antistia, & depuis s'en estant allé au camp de Cinna, on luy meit sus à tort & le calumnia lon de quelque chose dont il eut peur, & à ceste cause se desrobba secrettement :

& pource qu'il ne comparoissoit plus, il courut incontinent un bruit parmy le camp, que Cinna l'avoit fait mourir, qui fut occasion que ceulx qui de long temps estoyent faschez de luy, & qui le haïssoyent, luy coururent sus. Si cuida bien se sauver de vitesse, mais il fut tantost attainct par un des particuliers capitaines qui le suyvoit l'espée traitte en la main : quoy voyant Cinna, se jetta à ses pieds, & luy tendit son anneau duquel il seelloit & cachettoit ses lettres, qui valoit beaucoup : mais le capitaine luy dit fort oultrageusement, « Je ne viens point icy » pour seeller aucun contract, ains pour chastier » un meschant & cruel tyran » : & en disant cela il le tua sur la place. Cinna ayant ainsi esté tué, Carbo luy succeda, & prit les affaires en main, estant encore plus cruel tyran que le premier, & tantost après survint Sylla desiré de la plus part des Romains, pour les griefz maulx qui les oppressoyent en si grande extremité, qu'ilz n'estimoyent pas peu de soulagement que de changer de maistre, ayans les miseres passées reduit la ville de Rome à ce poinct, que n'esperant pas de pouvoir jamais recouvrer sa liberté, elle ne cherchoit plus que la plus doulce & plus equitable servitude.

X. Or estoit lors Pompeius en celle partie de l'Italie qui se nomme la Marque d'Ancone, là où

il avoit des terres, plus toutefois pour l'amour & la bienveillance hereditaire de pere en filz, que luy portoyent les villes du païs, que pour autre chose : & voyant que les plus nobles & les plus gens de biens des Romains abandonnoyent leurs maisons & leurs biens pour s'en fouir de tous costez, comme en un port de salut, au camp de Sylla, il ne voulut point aller devers luy en fugitif, sans rien contribuer à l'augmentation de ses forces, comme personne destituée de tout moyen qui ne cherchast qu'à se sauver, ains y voulut aller honorablement avec armée, comme celuy qui luy vouloit à luy mesme le premier faire plaisir : si commencea à sonder les vouluntez, & à soliciter ceulx du païs, qui luy presterent vouluntiers l'oreille, & ne voulurent rien faire pour ceulx qui venoyent de la part de Carbon, entre lesquelz y en eut un nommé Vindius, qui s'avancea de dire, que Pompeius au sortir de l'eschole estoit soudain devenu capitaine, dequoy ilz furent si courroucez qu'il se ruerent sur luy, & le tuerent en la place. Depuis cela Pompeius qui n'avoit que vingt & trois ans, sans attendre que personne luy donnast authorité de commander, la prit de luy mesme, & feit dresser au milieu de la place d'Auximum, grande & puissante ville, un tribunal, là où il feit commandement à deux freres, qui s'appelloyent

les

les Ventidiens, les deux premiers hommes de celle ville, qui en faveur de Carbo resistoyent à ce qu'il faisoit, qu'ilz eussent incontinent & sans delay à sortir de la ville, & commencea à lever gens, establissant des capitaines, sergens de bendes, centeniers & autres estats, selon les ordonnances de la discipline militaire.

XI. Puis alla par toutes les autres villes de celle marche en faire autant, là où tous ceulx qui faisoyent pour Carbo en tout ce quartier là, luy cedoyent & s'ostoyent de devant luy, & les autres se joignoyent voluntairement à luy, de maniere qu'en bien peu de temps il eut mis trois legions ensemble toutes entieres, assemblé munition pour les nourrir, & recouvré sommiers, chariots & autres voitures pour porter le bagage : & puis cela fait se meit en chemin pour mener tout cest equippage à Sylla, non point à grandes journées comme homme qui eust crainte d'estre rencontré, & qui eust esté bien aise que lon ne l'eust point veu par le chemin, ains sejournant aux endroits où il pouvoit endommager l'ennemy en quelque chose, solicitant les villes par où il passoit à se rebeller contre Carbo, jusques à ce que trois capitaines de la part contraire, Carinna, Cœlius & Brutus, tous trois ensemble l'allerent assaillir, non pas tous trois de front, ny d'un mesme costé, ains par

trois divers endroits, l'environnans tout à l'entour avec trois armées, cuidans bien l'emporter de primsault : toutefois Pompeius ne s'en estonna point, ains assembla toutes ses forces en un lieu, & marcha premier contre l'armée de Brutus, ayant mis au frond de sa bataille devant les gens de pied, ceulx de cheval, entre lesquelz il estoit luy mesme en personne. Et comme les hommes d'armes de l'ennemy, qui estoyent Gaulois, luy marchassent aussi à l'encontre, il donna le premier au plus apparent & plus puissant d'entre eulx un si grand coup de javeline, qu'il le porta par terre : ce que voyans les autres, se tournerent aussi tost en fuitte, & rompirent eulx mesmes leurs gens de pied, de sorte que tous se meirent à fouir : à l'occasion dequoy les capitaines entrerent en dissension les uns contre les autres, & se retirerent les uns d'un costé, les autres d'un autre, au mieux qu'ilz peurent. Et adonc les villes d'alenviron, pensans qu'ilz s'escartassent ainsi de peur, se rendirent toutes à la devotion de Pompeius. Depuis le consul Scipion s'estant aussi approché de luy pour le combatre, quand les deux batailles furent l'une devant l'autre, avant qu'ilz fussent près à lancer leurs javelots, ceulx de Scipion saluans ceulx de Pompeius se tournerent de son costé, & ne peut Scipion faire autre chose que s'en fouir. Fina-

blement Carbo mesme luy ayant envoyé à la cueuë plusieurs compagnies de gens de cheval près la riviere d'Arsis, il tourna visage contre eulx, & les chargea si rudement, qu'il les mena batant jusques en des lieux dont il estoit impossible que gens de cheval se peussent tirer: au moyen dequoy eulx voyans qu'ilz n'avoyent moyen de se sauver, se rendirent à sa mercy eulx, leurs armes & leurs chevaux.

XII. Sylla n'avoit encore rien entendu de toutes ces desfaittes: parquoy au premier bruit qu'il en ouit, craignant qu'il ne se perdist, estant enveloppé de tant de capitaines ennemis, il se hasta de tirer celle part pour l'aller secourir: & quand Pompeius fut adverty qu'il approchoit, il commanda à ses capitaines qu'ilz feissent armer leurs gens, & qu'ilz les rengeassent en bataille, à fin que leur general les trouvast plus braves & mieulx en poinct quand il les luy presenteroit: car il esperoit bien que Sylla luy feroit grand honneur, mais il luy en feit encore plus qu'il n'en esperoit, pource que quand il l'apperceut de tout loing venant à luy, & qu'il veit son armée si bien en ordre, où il y avoit de si beaux hommes, & qui monstroyent si bons visages, & portoyent tous les testes droittes pour tant d'avantages qu'ilz venoyent de gaigner sur leurs ennemis, il descendit de cheval à pied: &

comme Pompeius le saluast en l'appellant Imperator, qui est à dire, capitaine en chef, Sylla le resalua tout de mesme, contre l'attente & l'opinion de tous les assistans, qui ne s'attendoyent pas qu'il fust pour communiquer l'honneur de ce nom là à un si jeune homme, mesmement qu'il n'estoit point encore receu au corps du senat, attendu qu'il combatoit contre des Mariens & des Scipions pour ce tiltre là. Au reste le traittement que Sylla luy faisoit en toute autre chose, respondoit à ses premieres caresses là: car quand Pompeius arrivoit au lieu où il estoit, il se levoit au devant de luy, & se descouvroit en retirant sa robbe de dessus sa teste, ce qu'il ne faisoit pas facilement à d'autres, encore qu'il y eust beaucoup de gens de bien & de grands personnages autour de luy: toutefois ces honneurs là n'enorgueillirent point Pompeius: ains comme Sylla le voulust incontinent envoyer en la Gaule, là où estoit Metellus, qui ne sembloit point y faire exploit digne des forces qu'il avoit, Pompeius respondit qu'il ne luy sembloit point raisonnable d'oster un ancien capitaine qui avoit plus fait & plus veu que luy: mais si Metellus de luy mesme le vouloit & l'en prioit, qu'il iroit voluntiers luy aider à conduire ceste guerre.

XIII. Metellus en fut bien content, & luy

escrivit qu'il y allast, & adonc donnant dedans, il y feit à par soy de merveilleux exploits d'armes, & si eschauffa davantage la hardiesse & vertu militaire de Metellus, qui commenceoit desja un peu à vieillir, ne plus ne moins que lon dit que le cuyvre ja fondu venant à couler à l'entour de celuy qui est encore froid & dur, l'amollit & le dissould plus facilement & plus tost, que ne fait le feu mesme. Mais tout ainsi comme d'un vaillant champion de luicte ou d'escrime, qui a tousjours honorablement vaincu par tout où il a combatu, on ne met point en ligne de compte les victoires pueriles qu'il a gaignées contre ses compagnons lors qu'il estoit encore jeune garson, & ne les met on point par escript : aussi ay-je craint de toucher aux faicts d'armes que Pompeius feit alors, encore qu'ilz soyent en soymesme admirables, pource qu'ilz sont cachez, obscurcis & enfoncez soubs la grandeur & le nombre infiny des guerres, batailles & affaires qu'il eut depuis, de peur que si je m'amusoye beaucoup à descrire par le menu ces premiers commencemens là, je ne passasse puis après de leger les principaux actes & plus notables accidens de ce personnage, qui plus clairement mettent & exposent son naturel en evidence.

XIV. Après donques que Sylla fut venu au dessus de ses affaires en Italie, & qu'il eut esté

declaré dictateur, il recompensa ses autres lieutenans & capitaines, qui avoyent tenu son party, en les avanceant aux honneurs & aux dignitez de la chose publique, & en leur ottroyant liberalement tout ce qu'ilz luy demandoyent : mais quant à Pompeius, l'ayant en admiration pour sa vertu, & estimant que ce luy seroit un grand appuy pour la seureté de ses affaires, il chercha de s'en allier & de le se joindre, comment que ce fust, par alliance : en quoy Merella sa femme estant bien de son advis, ilz feirent tant qu'ilz persuaderent à Pompeius de repudier sa femme Antistia, pour espouser Æmylia fille de Metella, & de son premier mary Æmylius Scaurus, laquelle estoit aussi mariée à un autre, & enceincte. Ces nopces furent violentes & tyranniques, plus convenables au temps de Sylla, que non pas à la nature ny aux meurs de Pompeius, de voir oster ceste nouvelle espousée Æmylia à son mary legitime, pour la luy mener toute grosse, & chasser Antistia honteusement & piteusement, attendu que de nagueres elle avoit perdu son pere, & pour cause de son mary qui la repudioit : car Antistius fut occis dedans le senat mesme, à cause qu'il fut estimé tenir le party de Sylla pour l'amour de son gendre Pompeius : & sa mere voyant le grand tort que lon faisoit à sa fille, se feit voluntairement mourir elle

mesme, tellement que cest inconvenient fut comme un accessoire de la tragedie de ces malheureuses nopces, & aussi la mort d'Æmylia mesme, laquelle bien tost après mourut en travail d'enfant chez Pompeius.

XV. Mais sur ces entrefaittes vindrent nouvelles à Rome, que Perpenna s'estoit emparé de la Sicile, & qu'il se preparoit pour faire de ceste isle un fort & une retraitte à ceulx qui estoyent de la part & faction contraire à Sylla: joinct que Carbo rodoit à l'entour avec quelque nombre de vaisseaux, & que Domitius estoit passé en Afrique, & plusieurs autres grands personnages bannis, qui avoyent peu se sauver des proscriptions, s'estoyent jettez de ce costé là. Si fut envoyé Pompeius contre tous ceulx là avec grosse puissance: mais il n'eut pas plus tost mis le pied en la Sicile, que Perpenna la luy ceda & quitta toute: là où il traitta humainement & remeit sus toutes les autres villes, qui paravant avoyent esté fort travaillées & fort affligées, exceptez les Mamertins seuls habitans en la ville de Messine, lesquelz voulurent decliner son tribunal & sa jurisdiction, alleguans qu'ilz en avoyent privilege exprès & anciene ordonnance du peuple Romain, & il leur respondit en cholere: « Nous alleguerez vous meshuy les » loix, à nous qui avons les espées au costé » ?

XVI. Aussi semble il qu'il se porta un peu oultrageusement en la calamité de Carbo : car s'il estoit necessaire, comme à l'adventure il estoit, de le faire mourir, il le falloit faire incontinent qu'il l'eut entre ses mains : car en ce faisant on eust attribué toute la haine du faict à celuy qui l'avoit commandé : mais il se le feit amener devant soy, & l'interrogua publiquement à la veuë de tout le monde, dont plusieurs des assistans furent très mal contents, puis commanda que lon l'allast faire mourir. Il fut emmené, & dit on que quand il veit l'espée desguainée, dont on luy vouloit trencher la teste, il pria les executeurs qu'on luy donnast un peu de temps & de lieu pour descharger son ventre qui le pressoit. Caius Oppius l'un des familiers de Julius Cæsar escrit aussi, qu'il se porta inhumainement envers Quintus Valerius : car sçachant, dit il, qu'il estoit homme lettré & si sçavant qu'il en avoit peu de semblables, quand on le luy amena il le tira à part, & se promena quelques tours avec luy, puis après avoir enquis & appris de luy ce qu'il vouloit, il commanda à ses satellites qu'ilz l'emmenassent & le feissent mourir incontinent : mais il ne fault pas croire legerement à tout ce qu'escrit Oppius, quand il parle des amis ou ennemis de Julius Cæsar : car Pompeius estoit contrainct de faire punir les

plus notables perſonnages des ennemis de Sylla qui tumboyent entre ſes mains, quand ilz eſtoyent notoirement pris : mais au reſte, tous ceulx qu'il pouvoit laiſſer ſoy cacher, il le faiſoit, & feignoit ne les point ſçavoir : &, qui plus eſt, donna encore moyen à quelques uns de ſe ſauver.

XVII. Bien avoit il deliberé de chaſtier aſprement la ville des Himeriens, à cauſe qu'elle avoit opiniaſtrement tenu le party des ennemis : mais Sthenis l'un des gouverneurs de la ville, luy ayant requis audience, luy dit, qu'il ne feroit pas juſtement, ſi pardonnant à celuy qui eſtoit autheur de toute la faulte il deſtruiſoit ceulx qui n'avoient point fally. Pompeius adonc luy demanda qui eſtoit celuy, qu'il vouloit dire eſtre autheur de tout le mal : & Sthenis luy reſpondit, que c'eſtoit luy meſme, qui avoit perſuadé à ſes amis, & contrainct par force ſes ennemis de faire tout ce qu'ilz avoyent fait. Pompeius ayant pris plaiſir à ouïr parler ainſi franchement & magnanimement ceſt homme, luy pardonna, remettant le crime à luy premier, & conſequemment à tous les autres Himeriens : mais eſtant adverty que ſes ſoudards faiſoyent quelques violences par les chemins, il leur ſeella à tous leurs eſpées, & en punit ceulx qui ne garderent le ſeel en ſon entier.

XVIII. Ainsi comme il estoit après à executer & ordonner ces choses en la Sicile, il receut un mandement du senat & lettres de Sylla, par lesquelles il luy estoit commandé, qu'il passast incontinent en Afrique, pour y faire la guerre avec toutes ses forces à Domitius, qui avoit ja assemblé beaucoup plus de gens de guerre, que Marius n'en avoit eu quand il estoit non gueres au paravant passé de l'Afrique en Italie, & avoit mis sans dessus dessoubs les affaires des Romains, estant devenu de banny fugitif aspre tyran. Parquoy Pompeius en peu de temps ayant preparé tout son equippage pour s'embarquer, laissa en son lieu gouverneur de la Sicile, le mary de sa sœur Memmius, & luy monta en mer avec six vingts vaisseaux à rames, & bien huit cents autres vaisseaux de charge pour porter les vivres, les armes, l'argent & les engins de baterie, & tout le reste du bagage. Descendu qu'il fut avec toute sa flotte, partie à Utique [1], & partie à Carthage, il y eut incontinent bien sept mille hommes de guerre des ennemis, qui se vindrent rendre à luy, oultre sept legions toutes complettes qu'il menoit quant & luy : & dit on qu'à son arrivée il luy advint un cas pour rire :

[1] Sur la côte d'Afrique, vis-à-vis l'île de Sardaigne, à gauche, & Carthage à droite du fleuve Bagrada, qui descend du mont Mampsare, & se jette dans la Méditerranée.

car il y eut, ce dit on, quelques soudards qui trouverent un tresor, là où ilz gaignerent grosse somme de deniers. Ce qu'estant venu à la cognoissance des autres, ilz prirent opinion que ce champ où le tresor avoit esté trouvé, devoit estre tout plein d'or & d'argent, que les Carthaginois y avoyent ancienement caché du temps de leurs calamitez. Si ne fut pas adonc possible à Pompeius de se servir de ses soudards à chose quelconque plusieurs jours durans, & n'y peut faire autre chose que s'en rire, voyant tant de milliers d'hommes fouillans en la terre, & renversans ce champ, jusques à ce qu'eulx mesmes s'en lasserent à la fin, & luy dirent qu'il les menast où bon luy sembleroit, pource qu'ilz avoyent suffisamment payé la peine de leur folie.

XIX. Domitius luy alla au devant avec son armée en bataille : mais il avoit au devant une fondriere d'un torrent aspre & mal aisée à passer, avec ce que dès le matin il se leva un grand vent avec une grosse pluye, de sorte que Domitius ne pensant pas que de tout ce jour là ilz deussent combatre, commanda à ses gens que lon troussast bagage pour desloger de là. Pompeius au contraire le prenant à occasion propre pour luy, feit soudainement marcher ses gens, & passa la vallée. Ce que voyans les ennemis qui estoyent en desarroy s'en troublerent, & en ce trouble

voulurent faire teste : mais ilz n'estoyent ne tous ensemble, ny egalement rengez en bataille, joinct que le vent leur chassoit la pluye contre les visages : toutefois ceste tempeste faisoit bien aussi de l'ennuy aux Romains, pource qu'ilz ne s'entrevoyoyent pas les uns les autres, de maniere que Pompeius luy mesme fut en danger d'estre occis par un de ses soudards, qui ne le cognoissant pas, luy demanda le mot de la bataille, & il demoura un peu trop longuement à luy respondre. Finablement après avoir desfait les ennemis avec grande effusion de sang (car on dit que de vingt mille qu'ilz estoyent, il ne s'en sauva que trois) les soudards saluerent Pompeius du nom d'Imperator : mais il leur respondit qu'il n'accepteroit point l'honneur de ce nom là, tant comme il verroit le camp de l'ennemy estant encore debout, & que s'ilz le jugeoyent digne de ce nom là, qu'il falloit donc qu'ilz abbatissent premierement ceste closture là, qui remparoit le camp de l'ennemy. Ce qu'entendans les soudards, y allerent tout de ce pas l'assaillir : là où Pompeius combatit la teste nue, de peur de tumber en l'inconvenient où il estoit desja cheut une fois : si fut adonc le camp pris à force, & Domitius luy mesme tué dedans.

XX. Depuis laquelle desfaitte les villes du païs se rendirent, aucunes voluntairement,

autres furent prises d'assault & par force, comme fut aussi pris le roy Jarbas qui avoit combatu pour Domitius, & son royaume donné à Hiampsal. Mais Pompeius voulant encore davantage employer ses forces & la bonne fortune de son armée, entra avant en la Numidie [1], & penetra plusieurs journées au dedans, gaignant & conquerant tout ce par où il passoit, & rendant par ce moyen la puissance des Romains espouventable & redoubtable aux Barbares de ce païs là, qui commenceoyent desja à n'en faire plus de compte. Et si dit davantage qu'il ne falloit pas que les bestes sauvages mesmes de l'Afrique demourassent sans esprouver la force & la fortune des Romains, au moyen dequoy il employa quelques jours, mais peu, à chasser aux lions & aux elephans : car dedans l'espace de quarante jours en tout, il eut desfait les ennemis, reconquis le païs d'Afrique, & ordonné les affaires des roys & provinces de tout le païs, n'ayant encore que vingt & quatre ans.

XXI. Quand il fut de retour en la ville d'Utique, on luy apporta lettres de Sylla, qui luy mandoit qu'il eust à casser tout le reste de son armée, & demourer là avec une legion seulement, attendant un autre capitaine qui y feroit envoyé pour luy succeder au gouvernement du

[1] Sur la gauche du fleuve Bagrada.

païs. Ce mandement luy fascha, encore qu'il n'en donnast rien à cognoistre, & en fut marry en son cueur : mais ses soudards monstrerent evidemment qu'ilz en estoyent malcontents, & comme il les priast de s'en vouloir aller devant, ilz se prirent à dire paroles oultrageuses & injurieuses de Sylla, adjoustans qu'ilz n'estoyent point deliberez, quoy qu'il y eust, de l'abandonner, & qu'ilz ne vouloyent point qu'il se fiast à un tyran. Mais voyant qu'il ne les pouvoit gaigner, quelques remonstrances qu'il leur feist, il descendit de son tribunal & se retira plorant en sa tente, là où les soudards l'allerent querir, & le rapporterent en son siege, & consumerent un bonne partie du jour, eulx à luy remonstrer qu'il voulust demourer & leur commander, & luy à les prier qu'ilz voulussent obeïr à Sylla, & ne point se mutiner, jusques à ce que voyant qu'ilz ne cessoyent point de crier au contraire, & de le presser, il jura que plus tost il se tueroit s'ilz le vouloyent forcer, encore ne cuiderent ilz jamais pour cela s'appaiser.

XXII. Si fut premierement rapporté à Sylla, que Pompeius s'estoit rebellé contre luy : ce qu'ayant entendu, il dit à ses amis : « Il estoit » donques, à ce que je voy, predestiné que j'au» rois en mes vieux jours à combatre contre des » enfans ». Ce qu'il disoit à cause du jeune Ma-

rius qui luy avoit donné beaucoup d'affaires, & l'avoit rengé en un extreme danger. Mais quand il fut bien informé de la verité, sentant que tout le monde à Rome se deliberoit de luy aller au devant, & de le recevoir avec tout l'honneur & demonstration de bienveillance qu'ilz luy pouvoyent faire : il voulut luy mesme faire encore plus que les autres, & sortant de sa maison luy alla à l'encontre, & en l'embrassant le plus affectueusement qu'il peut, le salua, en l'appellant Magnus, qui signifie le grand, & commanda aux assistans qu'ilz le nommassent aussi de même : toutefois il y en a qui disent que ce fut en Afrique où ce nom luy fut premierement donné par une publique clameur de toute son armée, mais qu'il luy fut puis après confirmé & ratifié par Sylla. Bien est il vray que luy fut le dernier long temps après, quand on l'envoya proconsul en Hespagne à l'encontre de Sertorius, qui s'escrivit en ses lettres missives, & en ses mandemens & lettres patentes, Pompeius Magnus, pource que lors ce nom estant ja tout accoustumé, ne luy causoit plus d'envie. Dont à bon droit fait à louer & à admirer la sagesse des anciens Romains, lesquelz ne recompensoyent pas de telz honorables tiltres & noms les haults faicts d'armes & exploits de guerre seulement, mais aussi les vertus civiles & louables

actions de la paix : car il y en a eu deux que le peuple a surnommé Maximi, c'est à dire, très grands, desquelz l'un fut Valerius [1], pource qu'il remeit en union & concorde la commune avec le senat, avec lequel il estoit en discord, & l'autre estoit Fabius Rullus, pourautant qu'il osta du nombre des senateurs quelques personnages nez de serfs affranchiz, qui moyennant leur richesse, par faveur y avoyent esté mis.

XXIII. Après cela Pompeius demanda l'honneur du triumphe [2], & Sylla s'y opposa, alleguant pour ses raisons, qu'il n'appartenoit d'entrer en triumphe dedans la ville de Rome, sinon aux consulz ou aux preteurs : à l'occasion dequoy le premier Scipion ayant desfait les Carthaginois en plus grandes & plus grosses batailles dedans l'Hespagne, n'avoit jamais demandé cest honneur, pource qu'il n'estoit ny consul ny præteur, & que si Pompeius s'opiniastroit à vouloir faire entrée triumphale dedans Rome, lors que pour sa grande jeunesse, à faulte d'aage, il n'estoit pas encore du senat, cela seroit cause de faire envier à luy cest honneur, & à soy sa puissance. Voilà les raisons que Sylla luy alleguoit, en luy donnant à entendre qu'il n'estoit point deliberé de luy permettre, ains qu'il luy resisteroit

[1] Voyez les Observations.

[2] L'an de Rome 673, avant J. C. 81.

teroit & l'en engarderoit s'il se vouloit obstiner au contraire : toutefois cela ne feit point de peur à Pompeius, lequel luy dit franchement, qu'il devoit penser, que plus de gens adoroyent le soleil levant, que le soleil couchant : comme s'il eust voulu dire, que son credit & son authorité venoit à croistre, & celuy de Sylla à se diminuer. Sylla n'ouyt pas lors clairement ce qu'il avoit dit, mais appercevant aux visages & à la contenance de ceulx qui estoyent presens qu'ilz s'en esbahissoyent, il leur demanda, que c'estoit qu'il luy avoit respondu, & quand il l'eut entendu, s'esmerveillant de l'audace d'un si jeune homme, il s'escria par deux fois coup sur coup, qu'il triumphe, qu'il triumphe donques de par dieu. Dequoy plusieurs estans marris & malcontents, Pompeius, à ce que lon dit, pour leur faire encore plus grand despit, voulut estre en ce triumphe porté sur un chariot triumphal, trainné par quatre elephans : car il en avoit amené plusieurs captifz de ceulx que tenoyent les princes & roys qu'il avoit subjuguez : mais la porte de la ville se trouvant trop estroitte, il fut contraint de s'en deporter, & se contenta de se faire mener par des chevaux. Et comme ses soudards n'ayans pas obtenu tout ce qu'ilz esperoyent, & qu'ilz s'estoyent promis, luy voulussent faire quelque trouble, & donner quelque empesche-

ment, il dit qu'il ne s'en foucioit point, & qu'il laifferoit plus toft là tout l'appareil de fon triumphe, que de fe foubmettre à les flatter : à raifon dequoy y eut un notable perfonnage nommé Servilius, l'un de ceulx qui plus afprement s'eftoit oppofé à l'ottroy de ce triumphe, qui dit publiquement, qu'il cognoiffoit alors, que Pompeius eftoit veritablement Magnus, c'eft à dire, grand, & digne du triumphe. Et eftant tout evident, que s'il euft voulu, il euft dès lors efté facilement receu au nombre des fenateurs, il ne le prochaffa point, ainfi comme lon dit, cherchant honneur en ce qui eftoit plus eftrange & plus efloigné de l'ordinaire : car ce n'euft pas efté chofe grandement efmerveillable, s'il euft efté receu au corps du fenat avant l'aage legitime : mais bien eftoit ce à luy une gloire illuftre, de triumpher avant que d'eftre fenateur : ce qui encore luy fervit beaucoup à gaigner tousjours de plus en plus la bonne grace du commun populaire : car il eftoit fort aife de le voir après fon triumphe fe maintenir au reng des chevaliers Romains : & au contraire Sylla eftoit fort fafché de le voir monter en telle gloire & venir en fi grand credit : mais toutefois ayant honte de l'empefcher, il s'en teut jufques à ce, que malgré luy & par force il feit parvenir un Lepidus au confulat [1],

[1] L'an de Rome 676; Sylla mourut cette année même.

moyennant le port & la faveur qu'il luy feit en ſa brigue, à cauſe que le peuple luy fut favorable à ſa requeſte & pour l'amour de luy ſeulement : à l'occaſion dequoy Sylla le voyant retourner de l'election à travers la place, avec une longue ſuitte de gens qui l'accompagnoyent par honneur, il ne ſe peut tenir de luy dire, « Je voy, jouvenceau mon amy, que tu ès fort » joyeux d'avoir vaincu en ceſte brigue, & auſſi » y a il bien dequoy vrayement : car c'eſt une » belle choſe & magnanime d'avoir eu tant de » pouvoir envers le peuple, que par ta faveur » le plus meſchant homme du monde Lepidus, » a emporté le conſulat devant Catulus, l'un » des plus hommes de bien de toute ceſte ville : » mais je te veux bien advertir qu'il te fault bien » garder de dormir maintenant, & avoir bien » l'œil aux affaires, pource que tu as armé & » fait fort un dangereux adverſaire contre toy » meſme ». Mais ce en quoy principalement Sylla monſtra qu'il ne vouloit point de bien à Pompeius, fut en ſon teſtament : car il laiſſa quelque lay teſtamentaire à tous ſes autres amis, & en inſtitua aucuns tuteurs & curateurs de ſon filz, ſans faire aucune mention de Pompeius : ce que toutefois il ſupporta fort doulcement & fort civilement, de maniere que Lepidus & quelques autres voulans empeſcher que le corps ne

fust inhumé dedans le champ de Mars, & que ses funerailles ne se feissent publiquement, luy teint la main au contraire, à ce que le convoy s'en feist & honorablement & seurement.

XXIV. Mais tantost après le trespas de Sylla se veit clairement ce qu'il avoit predit : car Lepidus se voulant attribuer l'authorité & la puissance qu'il avoit euë sans rien desguiser & sans tournoyer à l'entour, se fortifia d'armes incontinent, remuant de rechef les reliques de la partie contraire de Marius, que Sylla n'avoit du tout peu extirper ny esteindre, & qui de long temps estoyent aux escoutes, ne demandans que quelque occasion de se renouveller. Vray est que son compagnon au consulat Catulus, que la meilleure & la plus saine partie du senat & du peuple suyvoit, estoit estimé un très homme de bien, temperant, sage & droitturier : mais il estoit plus propre à gouverner affaires de paix, qu'à conduire une armée & manier une guerre : tellement que les affaires mesmes sembloyent requerir Pompeius : lequel ne branla point à consulter en quelle part il inclineroit, ains se rengea tout incontinent du costé des gens de bien, & tout aussi tost fut eleu chef des forces que lon meit sus pour resister à Lepidus, lequel avoit ja reduit en son obeïssance une bonne partie de toute l'Italie, & tenoit la Gaule de deçà les

monts avec une armée qu'il avoit mise entre les mains de Brutus. Or quant à tout le demourant, Pompeius en veint facilement à bout : mais il demoura long temps devant Modene [1] à l'encontre de Brutus. Et cependant Lepidus s'estant coulé jusques à Rome, & s'en tenant auprès, envoya demander un second consulat, effroyant ceulx qui estoyent dedans la ville avec une grosse trouppe de gens ramassez de toutes pieces qu'il avoit autour de luy : mais cest effroy fut tantost amorty par une lettre missive qu'escrivit Pompeius, contenant comme il avoit mis fin à toute ceste guerre sans coup ferir, pource que Brutus, soit ou que luy eust trahy son armée, ou que son armée l'eust trahy, luy mesme se rendit à la discretion de Pompeius, qui luy bailla quelque nombre de gens de cheval, qui le menerent jusques à une petite ville assise sur le Po : & un jour après y envoya Geminius qui le feit mourir, dequoy Pompeius fut depuis fort blasmé, pource que ayant escrit au senat dès le commencement de la mutation, que Brutus s'estoit vouluntairement rendu à luy, il escrivit depuis d'autres lettres qui le chargeoyent après l'avoir fait mourir. Ce Brutus estoit pere de celuy qui

[1] Grec, Mutine, entre les fleuves Scultenna à droite, & Gabellus à gauche, dans la partie de l'Italie appellée Gaule Cispadane, c'est-à-dire, en deçà du Pô.

depuis occit Julius Cæsar avec l'aide de Cassius : mais il ne se porta pas si laschement, ny en faisant la guerre, ny en mourant, comme feit son pere, ainsi comme nous avons escrit au long en sa vie. Lepidus donques estant contraint d'abandonner l'Italie, s'enfouit en l'isle de Sardaigne, là où il mourut de maladie qui luy vint, non tant du regret de la ruine de ses affaires, ainsi que lon dit, comme de la douleur qu'il receut d'une lettre qui tumba entre ses mains, par laquelle il cogneut que sa femme avoit forfait à son honneur.

XXV. Or restoit il encore Sertorius, lequel estoit bien autre homme de guerre & autre capitaine que Lepidus, & avoit occupé l'Hespagne, tenant les Romains suspendus en grande crainte, pource que toutes les reliques des guerres civiles s'estoyent retirées à l'entour de luy, ne plus ne moins qu'une derniere maladie, & avoit ja desfait plusieurs autres moindres capitaines : mais pour lors estoit aux prises avec Metellus Pius, qui en son temps avoit bien esté homme de guerre & vaillant de sa personne, mais pour lors à cause de sa vieillesse, sembloit aller un peu trop laschement en besongne, & n'embrasser pas assez vivement les occasions de la guerre, que Sertorius par sa soudaineté & sa legereté luy ravissoit d'entre les mains, en se trouvant

à tous coups devant luy alors qu'il y pensoit le moins, plus tost en guise de capitaine de brigans qu'autrement, & en le troublant par embusches qu'il luy dressoit à toutes heures, par traverses qu'il luy donnoit, & par courses qu'il faisoit sans cesse autour de luy : là où le bon homme Metellus avoit appris à combatte de pied ferme, & en bataille rengée, & à conduire gens pesamment armez. A raison de quoy Pompeius tenant tousjours son armée ensemble, alloit prattiquant à Rome que lon l'envoyast en Hespagne pour secourir Metellus : & combien que Catulus luy mandast qu'il cassast son armée, il n'en feit rien, ains soubz quelques nouvelles couvertures qu'il inventoit, feit tant qu'il demoura tousjours en armes à l'entour de Rome, jusques à ce qu'on luy eust donné la charge qu'il demandoit, dont fut autheur Lucius Philippus, qui le meit en avant au senat : là où lon dit, que comme l'un des senateurs trouvant estrange de luy ouyr proposer cela, luy demandast, « Comment, Philippus, estimes tu donc » qu'il soit expedient d'envoyer Pompeius en » Hespagne proconsul ? c'est à dire, pour un » consul. Non pas certes, respondit Philippus, » proconsul seulement, mais pro consulibus » : c'est à dire, pour les deux consulz. Voulant dire

que tous les deux consulz de ceste année là estoyent personnes de nulle valeur.

XXVI. Arrivé donc que fut Pompeius en Hespagne, les hommes, ainsi qu'il advient à la venue de tous nouveaux gouverneurs, en prirent toute autre esperance qu'ilz n'avoyent eue au paravant : tellement que les villes & les peuples qui n'estoyent pas trop fermes en la devotion de Sertorius, se rebellerent incontinent, & se tournerent contre luy : à l'occasion dequoy Sertorius sema quelques paroles fieres & orgueilleuses à l'encontre de luy, disant par maniere de moquerie, qu'il ne voudroit que des verges pour chastier cest enfant, s'il ne craignoit ceste vieille : voulant entendre Metellus : mais quelque chose qu'il dist, si se tenoit il bien plus sur ses gardes & alloit bien plus retenu à la guerre, qu'il ne faisoit auparavant, pour la doubte qu'il avoit de Pompeius. Car Metellus estoit fort dissolu en sa vie (ce que lon n'eust pas pensé) s'estant du tout laissé aller aux delices & à la volupté : mais on veit soudainement une grande mutation en luy, tant au rabaissement de la gravité & de la pompe & magnificence qu'il tenoit au paravant, qu'au retranchement de la superfluité de sa despense. Cela, oultre ce qu'il apportoit grand honneur à Pompeius, luy ac-

queroit encore de plus en plus l'amour & bienveillance du peuple, quand on veit qu'il estroissit & ressera encore plus la simplicité de son vivre ordinaire. Il n'eut pas beaucoup de peine à s'y accoustumer, pource que de sa nature il estoit homme reglé & ordonné en ses appetits.

XXVII. Or y eut il en ceste guerre plusieurs adventures diverses, & plusieurs accidents telz que les portent les armes, mais il n'y en eut point qui le faschast tant, comme feit la prise de la ville de Lauron [1], que Sertorius prit sur luy : car là où il le cuidoit tenir enfermé, & que jà il s'en estoit laissé eschapper de la bouche quelque parole de vanterie, il fut tout esbahy qu'il se trouva luy mesme environné par derriere, de maniere que ne s'ozant bouger de là où il estoit campé, il fut contraint de voir brusler la ville devant ses yeux : mais depuis il desfeit en bataille rengée près de Valence [2] Herennius & Perpenna, tous deux gens de guerre & lieutenans de Sertorius, devers lequel ilz s'estoyent retirez, & en ceste roupte leur occit plus de dix mille hommes. Ceste victoire luy ayant elevé le cueur, il se hastoit pour aller trouver Sertorius en personne, & le combatre seul, à fin que Metellus n'eust point de part à l'honneur de la

[1] Voyez la Vie de Sertorius & les Observations, T. V, ch. XXVII.
[2] *Ibid.*

victoire. Si vindrent au combat près la riviere de Sucron [1], environ le soleil couchant, tous deux craignans que Metellus n'y survinst, l'un à fin qu'il combatist seul, & l'autre à un seul. L'issue de ceste bataille fut douteuse, pource qu'il y eut tant deçà que delà l'une des poinctes, qui eut avantage sur l'autre : mais quant aux capitaines, Sertorius en emporta l'honneur : car il desfeit seul tout ce qu'il trouva en teste devant soy : & quant à Pompeius, il y eut un grand homme d'armes, qui estant à pied s'addressa à luy, & comme ilz vindrent à s'entrecharger, les espées croisans glisserent jusques sur leurs mains, mais non pas en mesme sorte : car Pompeius ne fut qu'un peu blecé seulement, & l'homme d'armes eut la main couppée toute nette, & adonc se jetterent plusieurs ensemble sur luy, pource que desja ses gens en cest endroit là estoyent tournez en fuitte : mais il se sauva d'une estrange sorte contre son esperance, en abandonnant aux ennemis son cheval, lequel estoit richement enharnaché d'un harnois d'or, & couvert d'un caparanson qui valoit beaucoup, & ce pendant que les ennemis le partageoyent entre eulx, & se combatoyent à qui en auroit, il leur eschappa. Le lendemain au poinct du jour l'un

[1] Voyez la Vie de Sertorius & les Observations, Tome V, chap. XXVII.

& l'autre rengea de rechef ses trouppes en bataille, pour se confirmer la victoire que chacun d'eulx pretendoit avoir euë : mais Metellus survint là dessus, qui fut cause que Sertorius se retira à la desbandée : car son camp se rompoit ainsi facilement, & puis se ramassoit aussi soudainement, de maniere que Sertorius alloit quelquefois errant tout seul par les champs, & puis tout à coup se trouvoit avec cent cinquante mille combatans, ne plus ne moins qu'un torrent, qui quelquefois est à sec, & puis se remplit en un instant.

XXVIII. Mais Pompeius après ceste bataille allant pour saluer Metellus, quand ilz furent assez près l'un de l'autre, commanda à ses sergens qu'ilz baissassent les faisceaux de verges & les haches qu'ilz portoyent devant luy pour honorer Metellus, comme personnage de plus grande dignité que luy : ce que Metellus ne voulut pas permettre, ains en cela & en toutes autres choses se monstra bon & equitable envers luy, sans s'attribuer rien de plus qu'à luy pour avoir esté consul, & estre son ancien, sinon que quand ilz campoyent ensemble, c'estoit luy qui donnoit le mot du guet à tout le camp : toutefois le plus du temps ilz campoyent separeement, pource que leur ennemy, qui estoit si remuant qu'il n'arrestoit jamais en une place, & en peu

de temps se faisoit voir en divers lieux, les contraignoit de se separer & diviser pour prouvoir à tout, les tirant soudainement d'un affaire en un autre, tellement qu'à la fin en leur couppant vivres de tous costez, pillant leur païs, & tenant la coste de la marine, il les chassa tous deux, & les feit sortir hors des provinces de leurs gouvernemens qu'ilz avoyent en Hespagne, les contraignant de se retirer ailleurs à faulte de vivres. Ce pendant Pompeius qui avoit employé & despendu la meilleure partie de son bien en ceste guerre, demanda de l'argent au senat pour payer ses gens, menaçant que si on ne luy en envoyoit, il s'en retourneroit en Italie avec son armée : parquoy Lucullus qui lors estoit consul [1] encore qu'il fust adversaire à Pompeius, toutefois pource qu'il prochassoit d'avoir la charge d'aller faire la guerre au roy Mithridates, solicita que lon luy en envoyast, craignant de donner occasion à Pompeius, lequel ne demandoit autre chose que de laisser Sertorius pour tourner ses forces contre Mithridates, la desfaitte duquel luy seroit plus glorieuse, & non pas si difficile ne si dangereuse.

XXIX. En ces entrefaittes mourut [2] Sertorius occis en trahison par ceulx qu'il estimoit ses

[1] L'an de Rome 680, avant J. C. 74.
[2] L'année d'après.

amis, entre lesquelz Perpenna estoit le principal, qui voulut après sa mort essayer de faire comme luy, ayant les mesmes moyens, le mesme equippage, & les mesmes forces que luy : mais non pas le mesme entendement pour les employer & en sçavoir user. Parquoy Pompeius marchant incontinent droit à luy, & voyant qu'il ne sçavoit par quel bout se prendre à ses affaires, luy attiltra une amorche de dix cohortes, qu'il envoya piller la campagne, leur ayant commandé, de s'escarter les uns des autres, & se respandre le plus qu'ilz pourroyent. Perpenna ne faillit pas de donner aussi tost dedans & de les poursuyvre : mais Pompeius qui l'attendoit au passage, se trouva soudain au devant avec toute son armée en bonne ordonnance, qui luy donna la bataille, par laquelle il obteint victoire finale de toute celle guerre, pource que la plus part des capitaines y fut tuée sur le champ, & Perpenna mesme le chef de tous luy fut amené prisonnier, qu'il feit mourir incontinent : en quoy il ne merite point d'estre blasmé ny condamné d'ingratitude, comme mal recognoissant les bons tours & plaisirs que Perpenna luy avoit faits en la Sicile, ainsi comme aucuns le chargent, ains plus tost fait à louer en cela, comme ayant fait acte de grande magnanimité, & usé de conseil salutaire à toute la chose publique, pource que

Perpenna s'estant saisy des papiers de Sertorius, monstroit des lettres missives des plus grands & plus puissans hommes de Rome, lesquelz desirans remuer l'estat & changer le gouvernement, appelloyent Sertorius en Italie : parquoy Pompeius craignant que cela ne fust cause d'exciter encore de plus grandes seditions & guerres civiles, que celles qui estoyent assopies, feit mourir le plus tost qu'il peut ce Perpenna, & brusla toutes ses lettres & tous ses papiers, sans en lire rien.

XXX. Cela faict il sejourna encore en Hespagne quelque temps, jusques à ce qu'il eust esteinct les plus violentes emotions, & que les affaires les plus embrouillez & plus troublez y fussent un peu appaisez & rassis, puis ramena son armée en Italie, là où il arriva comme la guerre servile y estoit encore en sa plus grande vigueur : & pourtant Crassus à qui la charge en avoit esté commise se hasta de donner vistement la bataille [1], laquelle il gaigna, & occit bien douze mille trois cents hommes de ces serfs fugitifs : mais la fortune voulant que Pompeius, comment que ce fust, eust encore part à la decision de ceste guerre, feit que cinq mille de ces fugitifs, qui s'estoyent sauvez de la bataille, luy tumberent entre les mains, & escrivit au

[1] L'an de Rome 683.

ſenat le premier, que Craſſus avoit bien desfait en bataille rengée les gladiateurs, mais que luy avoit couppé juſques au fond toutes les racines de la guerre : ce que les Romains eſtoyent bien aiſes de dire & ouir dire, tant ilz luy portoyent d'amour & de bienvueillance.

XXXI. Mais quant au recouvrement de l'Heſpagne & à la desfaitte de Sertorius, il n'y avoit perſonne qui diſt, non pas en jeu ſeulement, qu'autre que Pompeius y euſt rien fait: toutefois quelque honneur ne quelque affection qu'ilz luy portaſſent, ſi y avoit il tousjours quelque ſouſpeçon & quelque crainte qu'il ne voudroit pas laiſſer ſon armée, ains voudroit à la deſcouverte prendre & ſuyvre le chemin qu'avoit tenu Sylla, qui eſtoit, par force d'armes uſurper puiſſance & authorité ſouveraine: au moyen dequoy il n'y avoit pas moins de ceulx qui couroyent au devant de luy, & qui luy alloyent faire les careſſes de la bien venue, par crainte, que de ceulx qui le faiſoyent pour bonne affection : mais depuis qu'il eut retrenché toute ceſte ſuſpicion, en declarant qu'il romproit ſon armée tout auſſi comme il auroit fait ſon entrée en triumphe, il ne reſtoit plus rien que ſes envieux peuſſent reprendre en luy, ſinon qu'il enclinoit plus en la partie du peuple, qu'il ne faiſoit en celle du ſenat, & qu'il avoit vouluntė

de remettre sus l'authorité & dignité du tribunat du peuple, que Sylla avoit abbatue, pour en acquerir la bonne grace de la commune en tout ce qu'il pourroit : ce qui estoit vray : car jamais le peuple Romain ne chercha ny ne desira si ardemment chose quelconque, comme il feit de voir remettre ce magistrat là en son entier. De sorte que Pompeius mesme reputoit un grand heur à luy de s'estre rencontré à temps de pouvoir executer un tel acte, pource qu'il n'eust pas sceu imaginer ne trouver une autre grace, de laquelle il eust peu si aggreablement recompenser la bienvueillance que ses citoyens luy portoyent, si quelque autre l'eust prevenu à ce faire. Luy ayant donques par decret du senat esté ordonné un second triumphe & premier consulat, cela ne le feit point trouver plus esmerveillable ne plus grand : mais bien jugea lon estre un indice très exprès de sa grandeur, ce que Crassus, le plus riche, le plus eloquent & le plus grand de tous ceulx qui pour lors s'entremettoyent du gouvernement de la chose publique, & qui s'estimoit plus que Pompeius & que tous les autres, n'oza jamais demander le consulat, qu'il n'en eust premierement prié & requis Pompeius, qui en fut bien aise, pource que de long temps il ne cherchoit que quelque occasion de luy faire plaisir : au moyen dequoy il brigua

brigua luy mesme affectueusement en sa faveur, & en pria le peuple, promettant qu'il leur sçauroit aussi bon gré de luy donner Crassus pour compagnon, que de l'eslire luy mesme pour consul. Ce neantmoins ayans esté ensemble eleuz [1], ilz furent tousjours contraires l'un à l'autre en toutes choses, & ne s'accorderent jamais de rien en tout le temps de leur consulat.

XXXII. Crassus avoit plus d'authorité au senat, mais Pompeius avoit aussi plus de credit envers le peuple : car il leur rendit l'office du tribunat, & si permeit que la puissance de juger & cognoistre des causes, tant civiles que criminelles, par edict exprès fust rendue & transferée à l'ordre des chevaliers Romains : aussi fust ce chose fort plaisante & aggreable à voir au peuple Romain, quand luy mesme alla se presenter devant les censeurs pour avoir exemption d'aller à la guerre, pource que la coustume estoit ancienement à Rome, que les chevaliers Romains, quand ilz avoyent hanté les armes & suyvy les guerres certain temps, qui estoit prefix par les ordonnances, amenoyent leur cheval au milieu de la place devant deux magistrats, que lon appeloit les censeurs, là où ilz nommoyent les voyages, les lieux, & les capitaines soubs

[1] L'an de Rome 684, avant J. C. 70.

lesquelz ils avoyent esté à la guerre, & après avoir rendu compte de leurs deportemens, alors s'ilz s'y estoyent portez en gens de bien, ilz estoyent declarez exempts d'aller à la guerre s'ilz ne vouloyent, & estoit là chascun ou honoré, ou chastié selon qu'il l'avoit deservy en sa vie. Si estoyent lors les deux censeurs Gellius & Lentulus assis honorablement en leur tribunal, & faisoit on la reveuë des chevaliers Romains, qui passoyent par devant eulx pour estre examinez & visitez à la monstre, quand on fut tout esbahy que lon veit d'un bout de la place venir Pompeius, ayant bien devant luy les autres marques & enseignes du consulat, mais au demourant menant luy mesme son cheval par la bride. Quand il fut assez près, & que lon cogneut certainement que c'estoit luy, il commanda aux sergens qui portoyent les haches devant luy, qu'ilz s'ouvrissent pour le laisser passer, & approcha son cheval du parquet & tribunal des censeurs. Si fut le peuple espandu tout à l'environ ravy d'esbahissement, & se feit un très grand silence. Les censeurs mesmes furent fort joyeux de le voir ainsi se soubmettre aux loix, & luy en monstrerent une grande reverence. A la fin le plus aagé d'eulx l'interrogua en ceste sorte : « Je » te demande, Pompeius Magnus, si tu as esté » autant de temps à la guerre comme il est

» ordonné par les loix ». Adonc respondit Pompeius à haulte voix : « Ouy, je y ay esté voirement » autant de temps comme il fault, & non soubz » autre capitaine que soubz moymesme ». Le peuple ayant ouy ceste responfe s'escria de joye, & ne se peut tenir d'exclamer à haulte voix, tant il en fut aise : & les censeurs mesmes descendirent de leur tribunal, & l'allerent par honneur reconduire jusques en sa maison pour gratifier & complaire à une multitude grande de peuple qui les suyvoit avec grands batemens de mains & toutes demonstrations de resjouïssance.

XXXIII. Sur la fin de leur consulat comme la dissension d'entre luy & Crassus allast tousjours croissant de plus en plus, il y eut un Gaius Aurelius qui estoit bien chevalier Romain, mais au reste ne s'estoit jamais entremis des affaires publiques, jusques alors qu'en publique assemblée de ville il monta sur la tribune aux harengues, & dit publiquement devant tout le peuple, que Jupiter s'estoit la nuict apparu à luy, & luy avoit commandé de faire entendre de sa part aux deux consulz, qu'ils n'eussent point à se deposer de leur consulat, que premierement ilz ne se fussent reconciliez ensemble. Pour ces paroles Pompeius ne se bougea point : mais Crassus le prit par la main, & le saluant le

premier dit hault & clair devant tout le monde : « Seigneurs Romains, je ne penſe point faire » choſe lâſche ny de cueur bas de ceder le pre- » mier à Pompeius, attendu que vous meſmes » l'avez eſtimé digne d'eſtre ſurnommé le grand, » avant que la barbe luy fuſt venuë, & auquel » vous avez decerné l'honneur de deux triumphes » avant qu'il fuſt du ſenat ».

XXXIV. Cela dit, ilz feirent appointement enſemble, & puis ſe depoſerent tous deux de leur magiſtrat : & quant à Craſſus, il continua tousjours la maniere de vivre qu'il avoit commencée : mais Pompeius fuyoit le plus qu'il pouvoit à plaider pour autruy, & commenceoit petit à petit à ſe retirer de frequenter la place, les jugemens, & de ſe meſler de procès, ſortant peu ſouvent en public, & quand il y ſortoit c'eſtoit tousjours en groſſe trouppe : car il eſtoit mal aiſé de le voir plus hors ſon logis, & de parler à luy qu'il n'y euſt tousjours grande multitude de perſonnes autour de luy, & eſtoit bien aiſe que lon veiſt ainſi grande ſuitte de gens après luy, pource que cela luy donnoit une grandeur & une majeſté venerable, d'eſtre veu tousjours ainſi grandement ſuyvy & accompagné, eſtimant qu'il falloit pour maintenir ſa dignité, qu'il ne ſe laiſſaſt pas hanter ny frequenter familierement à petites gens : pource que ceulx

qui se sont faicts grands par les armes vienent facilement en haine & en mespris, quand ilz se mettent puis après à vivre en gens de ville : car ilz ne peuvent se renger à l'egalité populaire, qui doibt estre gardée entre bourgeois d'une mesme ville, & veulent tousjours estre plus que les autres, aussi bien en la ville comme au camp. Et au contraire, ceux qui se sentent & confessent estre inferieurs en guerre, estiment que ce leur seroit un reproche intolerable, de n'estre superieurs à tout le moins en paix : au moyen dequoy s'ilz peuvent tenir au palais & en affaires de ville, un homme de guerre, qui se soit rendu illustre par triumphes & par victoires, ilz le ravallent & le tienent soubs eulx, là où ilz ne portent point d'envie à la gloire militaire de ceulx qui leur cedent reciproquement le credit & l'honneur ès affaires de ville, ainsi comme il apparut evidemment peu de jours après en la personne de Pompeius.

XXXV. Par un tel moyen la puissance des coursaires escumeurs de mer prit sa premiere origine au païs de la Cilicie, & n'en feit on point de cas du commencement, pource que lon ne s'en apperceut pas : mais ilz vindrent à prendre cueur & hardiesse de s'augmenter au temps de la guerre contre le roy Mithridates, là où ilz se loerent à faire quelques services à ce roy. Et

puis les Romains eſtans empeſchez à leur querelles civiles, & ſe combatans entre eulx aux portes meſmes de la ville de Rome, la mer ce pendant demourant ſans garde, les tira en avant, & leur donna courage de paſſer plus oultre qu'ilz n'avoyent encore fait, de ſorte que non ſeulement ilz deſtrouſſoyent les marchands allans & venans par la mer, ains forceoyent auſſi les iſles & les villes maritimes, de ſorte qu'il y avoit ja des hommes opulents en biens, d'anciene nobleſſe, & qui eſtoyent tenus pour gens de fort bon ſens, qui s'embarquoyent ſur des vaiſſeaux de courſaires, & ſe joignoyent à eulx, comme ſi le meſtier en fuſt devenu louable & honeſte.

XXXVI. Si avoyent desja dreſſé en pluſieurs lieux des arcenaux, des ports & des tours, & guettes à faire les ſignes de feu le long de la marine bien fortifiées, & oultre cela, de groſſes flottes de vaiſſeaux fourniz non ſeulement de bons & forts galiots pour la rame, de ruzez pilotes, & d'experts mariniers, leurs vaiſſeaux adroits & legers pour bien ſervir en un bon affaire, mais auſſi accouſtrez ſi ſuperbement, que lon haïſſoit encore plus leur ſuperfluité, que lon ne redoubtoit le danger de leurs forces: car ilz avoyent les pouppes de leurs galeres toutes dorées, les tapis & couvertures de

pourpre, les rames argentées, comme prenans plaisir à faire monstre de leur brigandage. Lon ne voyoit & n'oyoit autre chose par toutes les costes de la marine, que sons d'instrumens de musique, chansons, banquets & festins, prises de capitaines & gens de grande qualité, rençonnemens de mille prisonniers, toutes lesquelles choses se faisoyent au grand deshonneur & à la honte du peuple Romain. Car ilz avoyent bien de tous vaisseaux de coursaires jusques au nombre de mille, & avoyent desja bien pris quatre cents villes, où ilz destruisoyent & voloyent plusieurs saincts temples des dieux, qui jusques alors jamais n'avoyent esté ne polluz ne pillez, comme celuy des Jumeaux en l'isle de Claros[1], celuy de Samothrace[2], celuy de la Terre en la ville de Hermione[3], celuy d'Æsculapius en Epidaure, ceulx de Neptune en Isthmos[4], à Tænare[5], & en Calabre, ceulx d'Apollo en Actium[6], en l'isle de Leucade[7], ceulx de

[1] Voyez les Observations.

[2] Ile de la mer Egée au-dessous de la Thrace, vis-à-vis l'embouchure de l'Hèbre.

[3] Hermione & Epidaure sont deux villes de l'Argolide.

[4] Grec : dans l'isthme ; c'est l'isthme de Corinthe.

[5] Promontoire du Péloponèse entre celui de Malée, & celui de Coryphase.

[6] Sur le golfe d'Ambracie au nord-ouest de l'Acarnanie.

[7] Leucade, petite île le long des côtes de l'Acarnanie.

Juno en Samos [1], en Argos & en Leucanie [2]. Ilz faisoyent aussi entre eulx quelques estranges sacrifices au mont d'Olympe, & quelques secrettes cerimonies de religion, entre lesquelles estoit celle de Mithres, qui est le soleil, laquelle dure encore jusques aujourdhuy, ayant esté monstrée par eulx premierement.

XXXVII. Mais oultre plusieurs insolences & injures qu'ilz feirent aux Romains sur la mer, ilz sortoyent encore en terre & alloyent espier les chemins, ruiner & destruire leurs maisons de plaisance, qui estoyent aux champs le long de la marine, & prirent une fois deux præteurs Romains, Sextilius & Bellinus, vestus de leurs grandes robbes de pourpre, avec leurs sergens mesmes & leurs officiers, qu'ilz emporterent tous quant & eulx. Aussi fut surprise par eulx la fille d'Antonius, personnage qui avoit eu l'honneur du triumphe, ainsi comme elle s'en alloit aux champs, & fut racheptée d'une grosse somme d'argent : mais ce en quoy il y avoit plus de mespris & de moquerie estoit, que quand ilz avoyent pris quelqu'un, & qu'il se prenoit à crier qu'il estoit citoyen Romain, & qu'il nommoit son nom, alors ilz faisoyent semblant d'estre tous estonnez & d'avoir bien

[1] Sur les côtes de l'Ionie.
[2] Voyez les Observations.

grande peur : car ilz frappoyent des mains ſur leurs cuiſſes, & ſe mettoyent à genoux devant luy, en luy ſuppliant de leur vouloir pardonner. Le pauvre priſonnier penſoit qu'il feiſſent tout cela à bon eſciant, les voyant ainſi humiliez & contrefaiſans ſi bien les eſpouventez : il en venoit aucuns qui luy mettoyent des ſouliers aux piedz, & d'autres qui luy veſtoyent une robbe longue à la romaine, de peur (ce diſoyent ilz) qu'il ne fuſt une autre fois meſcogneu : puis quand ilz s'eſtoyent aſſez moquez de luy, & en avoyent aſſez pris leur plaiſir, tant comme ilz avoyent voulu, finablement en pleine haulte mer, ilz jettoyent hors le vaiſſeau une eſchelle, & luy diſoyent qu'il montaſt deſſus & qu'il s'en allaſt à la bonne heure : mais s'il ne vouloit deſcendre de luy meſme, ilz le poulſoyent à force en la mer, & le faiſoyent ainſi noyer.

XXXVIII. Ceſte puiſſance de larrons occupoit & tenoit entierement toute la mer Mediterrane en ſa ſubjection : tellement qu'il n'y avoit marchand de ſorte quelconque, qui y peuſt naviger ny traffiquer. Ce qui fut la cauſe principale qui emeut les Romains, craignans la neceſſité de vivres, & attendans une grande famine, d'envoyer Pompeius pour oſter la domination de la mer à ces courſaires, & celuy qui premierement en meit le propos en avant

fut Geminius, l'un de ses familiers, ne luy donnant pas par son edict l'authorité d'un admiral, ou d'un general de la marine seulement, ains manifestement puissance de monarchie souveraine sur toutes sortes de personnes, sans estre subject à rendre compte, ny à estre puis après syndiqué de ce qu'il auroit fait en ceste charge : car la teneur de son edict luy donnoit plein pouvoir de commander souverainement en toutes les mers qui sont entre les terres, depuis les coulonnes de Hercules, & en toute la terre ferme à l'environ, jusques à vingt & cinq lieuës arriere de la mer. (Il y avoit pour lors bien peu de païs soubs l'empire Romain, qui en fussent reculez de plus loing que cela, ains estoyent compris là dessoubs de très grandes nations, & de très puissans princes.) Davantage il luy donna aussi pouvoir d'elire du senat quinze lieutenans pour leur departir à chacun les charges particulieres, & les quartiers que bon luy sembleroit, & de prendre argent au tresor, ou ès mains des receveurs de la chose publique, pour entretenir une flotte de deux cents voiles, avec entiere puissance de lever tant de gens de guerre, tant de galiots & de gens de rame, comme il luy en plairoit.

XXXIX. Ceste proposition ayant esté leuë publiquement, le peuple l'advoua & authorisa

de merveilleuſe affection : mais aux principaux hommes & plus gens de bien du ſenat, il ſembla que c'eſtoit un pouvoir qui ne ſurpaſſoit pas ſeulement toute envie, mais qui leur apportoit occaſion de grande crainte, de donner ainſi à un particulier puiſſance ſi abſolue & ſi peu limitée : au moyen dequoy ilz s'y oppoſerent tous, excepté Cæſar, lequel y favoriſa, non qu'il ſe ſouciaſt de faire plaiſir à Pompeius, mais pource que dès lors il taſchoit ja de s'inſinuer en la bonne grace du peuple : mais tous les autres hommes d'honneur en tenſerent & reprirent griefvement Pompeius, juſques à tant que l'un des conſulz luy reprocha qu'il vouloit enſuyvre la trace de Romulus, mais qu'à l'adventure auſſi ne fauldroit il pas d'avoir une meſme fin que luy. Le peuple le cuida aſſommer pour ceſte parole. Catulus ſe preſenta puis après pour parler à l'encontre de ceſt edict : le peuple du commencement luy donna paiſible audience, pource que c'eſtoit une perſonne venerable : & luy commencea à deduire ſans aucune demonſtration d'envie beaucoup de belles choſes à la louange de Pompeius, & à la fin conſeilla au peuple de l'eſpargner, & de n'expoſer pas à tout propos au danger de tant de guerres les unes ſur les autres un perſonnage, lequel ilz devoyent tenir ſi cher: « Car ſi vous

» veniez à le perdre, dit il, quel autre avez » vous que vous puissiez mettre en son lieu »? Le peuple adonc escria tout haut, Toy mesme: parquoy voyant qu'il perdoit sa peine de cuider divertir le peuple de ceste vounlunté, il s'en deporta. Roscius se presenta après pour cuider aussi parler, mais il ne peut onques avoir audience : & luy voyant que lon ne le vouloit autrement escouter, monstra par signe des doigtz que lon ne devoit pas bailler ceste charge à Pompeius seul, ains à un autre encore avec luy. Ce que le peuple n'ayant pas trouvé bon, se prit à crier si fort, qu'un corbeau volant à l'instant par dessus, s'en esblouït & tumba emmy la presse du peuple : par où lon peut comprendre, que les oiseaux qui tumbent de l'air en terre, ne cheent pas [1] pource que l'air agité par aucune vehemente concussion se rompe ny se fende : mais pource que le coup de la voix, quand elle est si forte & si violente, qu'elle fait comme une tourmente en l'air, les frappe & les attaint.

XL. Si fut pour ce jour là l'assemblée rompue sans y rien arrester ny conclurre, & au jour prefix que lon devoit faire passer le decret

[1] Il y a double lecture en cest endroit, & selon l'autre il faudroit traduire : pource que l'air fendu & entrouvert recoyve beaucoup de vuide, κενὸν πολύ. *Amyot.*

par les voix & suffrages du peuple, Pompeius s'en alla aux champs : là où estant adverty comme le peuple l'avoit authorisé, il retourna & rentra la nuict dedans la ville pour eviter l'envie que lon eust euë à l'encontre de luy, quand on eust veu le monde qui fust couru de toutes les parts de la ville au devant de luy, & qui l'eust accompagné jusques en sa maison. Le lendemain au matin sortant en public, il sacrifia aux dieux, & luy estant donnée audience en pleine assemblée du peuple, il feit de sorte que lon luy adjousta encore beaucoup de choses à son pouvoir, au double presque de l'appareil qui luy avoit esté ordonné au premier decret : car il obteint que le public luy armeroit cinq cents vaisseaux, & luy leva lon bien six vingts mille combatans à pied, & cinq mille à cheval, & choisit on dedans le senat vingt & quatre personnages qui tous avoyent eu gouvernemens & charges d'armées, & aussi deux tresoriers generaux. Sur ces entrefaittes les vivres d'aventure ravallerent, dont le peuple estant fort aise, prit occasion de dire, que le seul nom de Pompeius avoit desja amorty ceste guerre.

XLI. Toutefois il divisa toute la mer d'entre les terres en treze regions, en chacune desquelles il ordonna certain nombre de vaisseaux, & par dessus un de ses lieutenans : ainsi ayant espandu

ses forces par tout, il enveloppa dedans ses retz tous les vaisseaux des coursaires qui se trouvoyent ensemble en flotte : & les ayant pris, les feit tous tirer en terre : mais ceulx qui s'estoyent de bonne heure desbandez, ou qui autrement peurent eschapper de ceste chasse generale, s'en fouyrent tous cacher en la Cilicie, ne plus ne moins que les abeilles en leur ruche, contre lesquelz il voulut aller luy mesme en personne avec soixante des meilleurs vaisseaux : toutefois il ne passa point pour y aller, que premierement il n'eust nettoyé toute la mer de la Thoscane, les costes de la Libye, de la Sardagne, de la Sicile & de la Corse, de tous ces larrons, qui paravant y souloyent escumer : ce qu'il eut fait en l'espace de quarante jours : moyennant une peine infinie qu'il en prit, & la bonne diligence que feirent aussi ses lieutenans.

XLII. Mais comme l'un des consulz nommé Piso, par despit & envie qu'il portoit à sa gloire, feist tout le destourbier qu'il pouvoit à son appareil, & entre autres choses, luy eust cassé ses hommes de rame, il envoya devant ses vaisseaux faire le tour de l'Italie pour se rendre en la ville de Brundusium, & luy s'en alla ce pendant par la Thoscane à Rome, là où si tost qu'il fust sceu qu'il venoit, tout le peuple s'espandit hors la ville pour luy aller au devant, comme

s'il y eust eu ja long temps qu'il en fust forty : & ce qui augmentoit encore davantage l'aise que le peuple avoit de le voir, c'estoit la mutation plus prompte & plus soudaine qu'ilz n'avoyent esperé, des vivres qui arrivoyent tous les jours en abondance de tous costez, tellement qu'il s'en fallut bien peu, que Piso ne fust privé & deposé de son consulat : car Gabinius en avoit ja le decret tout escrit & prest à presenter au peuple, mais Pompeius l'en engarda : & après avoir moyenné & fait tout doulcement, ce qu'il avoit à faire, il se rendit en la ville de Brundusium, là où il monta en mer & feit voile. Et combien qu'il fust si pressé du temps & de l'occasion en ce voyage, qu'il passoit au long des bonnes villes sans entrer dedans, tant il avoit de haste : ce neantmoins il ne voulut point ainsi passer la ville d'Athenes, ains y descendit en terre, & après y avoir sacrifié aux dieux, & salué le peuple, s'en retourna rembarquer, & en sortant de la ville, il leut deux escripteaux qui avoyent esté faits en sa louange, l'un au dedans de la porte, qui disoit,

D'autant es tu dieu, comme
Tu te recognois homme :

Et l'autre au dehors de la mesme porte, qui disoit,

Nous t'attendions, nous te voyons,
Nous t'adorons, & convoyons.

XLIII. Et pource qu'ayant pris quelques courfaires de ceulx qui fe tenans encore enfemble alloyent efcumans la mer çà & là, il les traitta humainement quand ilz luy requirent pardon, & tenant leurs vaiffeaux & leurs perfonnes en fa puiffance, ne leur feit mal quelconque, leurs compagnons en prenans bonne efperance, fouyrent les autres capitaines, fes lieutenans, & s'allerent rendre, eulx, leurs femmes & leurs enfans, entre fes mains. Pompeius leur pardonna à tous ceulx qui fe rendirent vouluntairement, par le moyen defquelz il vint à defcouvrir & à fuyvre à la trace les autres, qu'il prit à la fin, lefquelz fe fentans coulpables de cas irremiffibles fe cachoyent : toutefois le plus grand nombre d'iceulx, & les plus riches & plus puiffans avoyent retiré leurs femmes, leurs enfans, leurs biens & tout leur peuple inutile à la guerre, dedans des chafteaux & petites villettes fortes du mont de Taurus, & ce qu'il y avoit d'hommes de defenfe s'embarqua fur leurs vaiffeaux devant la ville de Coracefium [1], là où ilz attendirent Pompeius, & luy donnerent la bataille, en laquelle

[1] Ville de Cilicie, à l'extrémité, du côté de la Pamphylie, près de la mer Méditerranée, qui s'appelloit le long de cette côte, mer de Pamphylie.

ilz

ilz furent desfaits premierement en mer, puis assiegez en terre : mais tantost après ilz requirent qu'on les prist à mercy, & se rendirent eulx, leurs villes & leurs isles qu'ilz avoyent fortifiées, de sorte qu'elles estoyent bien mal aisées non seulement à forcer, mais aussi à approcher. Ainsi fut ceste guerre achevée, & tous les coursaires, en quelque part ou endroit qu'ilz fussent, chassez hors de la mer en l'espace de trois mois, & non plus. Si y gaigna grand nombre de tous autres vaisseaux, oultre quatre vingts & dix galeres armées d'esperons d'airain : & quant aux personnes, qui estoyent plus de vingt mille, il ne meit pas seulement en deliberation, s'il les devoit faire mourir : mais aussi de les laisser aller & s'escarter à leur voulunté, ou bien se rassembler encore de rechef, veu qu'ilz estoyent en si grand nombre, pressez de la pauvreté, & tous hommes de guerre, il ne luy sembla pas que ce fust sagement fait. Parquoy discourant en luy mesme que l'homme de sa nature n'est point un animal indomptable ny farouche de soy mesme, ains au contraire, qu'il sort hors de son propre & de son naturel, quand il s'adonne à vice, & qu'il s'apprivoise par accoustumance petit à petit, & par changemens de lieux & de façons de vivre : attendu que les bestes mesmes qui de leur nature sont sauvages & farouches, s'addoul-

ciſſent bien & deſpouillent leur fierté naturelle, en les accouſtumant peu à peu à une vie plus doulce : il reſolut de tranſporter ces courſaires de la mer en la terre, & leur faire gouſter la vie juſte & innocente, en demourant ès villes, & labourant la terre. Si en logea aucuns dedans quelques petites villes des Ciliciens qui eſtoyent à demy deſertes, & qui pour ceſte cauſe les receurent vouluntiers, moyennant qu'on leur bailla des terres pour les nourrir. La ville auſſi des Soliens [1] avoit nagueres eſté deſtruitte & depeuplée par Tigranes le roy des Armeniens : la voulant remettre ſus, il y en meit un nombre : & en logea ſemblablement pluſieurs en la ville de Dyme au païs de Achaie, qui lors avoit faulte d'habitans, & tenoit grande quantité de belles & bonnes terres.

XLIV. Or quant à cela, ſes envieux & malvueillans l'en blaſmoyent : mais quant à ce qu'il feit en Candie, ceulx meſmes qui eſtoyent ſes plus grands & meilleurs amis, ne s'en pouvoyent contenter. Car Metellus qui eſtoit parent de celuy qui avoit fait la guerre quant & luy en Heſpagne à l'encontre de Sertorius, avoit eſté envoyé præteur & gouverneur en Candie, avant que Pompeius fuſt eleu capitaine general à l'en-

[1] Soles, autre ville de la Cilicie, près l'embouchure du fleuve Cydnus.

contre des coursaires, pource que la Candie estoit comme la seconde tesniere & retraitte de ces larrons, après la Cilicie : & Metellus y en ayant trouvé un grand nombre, les alloit par tout exterminant, & les faisoit mourir là où il les rencontroit : mais ceulx qui s'estoyent peu sauver jusques là, estans estroittement assiegez, envoyerent devers Pompeius le requerir de leur vouloir pardonner & les prendre à mercy, en luy remonstrant que celle isle estoit dedans les bornes de sa charge, comme celle qui en tous endroits que lon eust sceu la prendre, venoit à se rencontrer au dedans de la mesure que lon luy avoit prefixe sur la terre arriere de la mer. Pompeius les receut à mercy, & escrivit à Metellus qu'il se deportast de continuer ceste guerre, & quant & quant feit sçavoir aux villes qu'elles n'eussent à obeïr à ses commandemens : puis envoya l'un de ses lieutenans Lucius Octavius, lequel entra dedans les villes que Metellus tenoit assiegées, & combatit pour les coursaires. Cela rendit Pompeius, non seulement envié & haï, mais aussi subject à mocquerie, de prester ainsi la sauvegarde de son nom à des meschans larrons qui n'avoyent ne dieu, ne loy, & leur attacher son authorité, ne plus ne moins qu'un preservatif, à fin de les respiter de la mort, pour une envie & opiniastreté qu'il prit à l'encontre

de Metellus. Car à bon droit reprend on mesme Achilles, & dit on qu'il ne feit point en homme sage, ains en jeune fol estourdy, & transporté par convoitise d'honneur, en ce qu'il faisoit signe aux autres Grecs au fort de la bataille, & leur defendoit de tirer coup à Hector, ainsi que dit Homere,

Que cest honneur autre ne luy levast,
Et que trop tard puis il n'y arrivast.

Mais Pompeius feit bien pis : car il combatit pour des communs ennemis de tout le monde, à fin de priver de l'honneur du triumphe un præteur Romain, qui avoit beaucoup travaillé pour les destruire & exterminer : toutefois Metellus ne desista point pour ses defenses, ains ayant pris d'assault les coursaires, les feit executer à mort, & après avoir fait & dit plusieurs oultrages & injures à Octavius parmy son camp, le laissa en fin aller.

XLV. Si tost que la nouvelle fut arrivée à Rome que ceste guerre de coursaires estoit entierement parachevée, & que Pompeius n'ayant plus que faire, alloit visitant les villes, il y eut un tribun du peuple nommé Manilius, qui proposa un autre decret au peuple, que Pompeius prennant toutes les forces & toutes les provinces, qui estoyent lors dessoubs la charge de Lucullus,

& de plus toute la Bithynie, que tenoit aussi Glabrio, allast faire la guerre aux roys Tigranes & Mithridates, retenant oultre cela tousjours son armée de mer, & sa puissance sur la marine en la mesme qualité & condition qu'il la tenoit au paravant. Cela estoit, à brief parler, soubmettre à un seul homme toute la puissance entiere de l'empire Romain : car les provinces ausquelles sa premiere commission ne s'estendoit, comme la Phrygie, la Lycaonie, la Galatie, Cappadocie, Cilicie, la haulte Colchide & l'Armenie, toutes luy estoyent adjoustées par ceste seconde, avec les armées & les forces desquelles Lucullus avoit desja batu ces deux puissans roys. Si ne s'arrestoyent pas tant ceulx du senat au tort que lon faisoit en cela à Lucullus, que lon privoit de la gloire de ses propres faicts, pour la donner à un autre, qui luy succederoit plus tost à l'honneur du triumphe, que non pas au travail ny au peril de la guerre, combien qu'ilz cogneussent evidemment que lon luy faisoit une grande injustice, & luy usoit on d'une très-grande ingratitude : toutefois cela, dis-je, ne les mouvoit pas encore tant, comme il leur desplaisoit de voir establir la puissance de Pompeius en une manifeste tyrannie : & pourtant alloyent s'admonestans les uns les autres, & s'entredonnans courage de resister fort & ferme à

ceſt ediƈt, & de ne laiſſer point ainſi perdre leur liberté. Toutefois quand le jour fut eſcheut, auquel le decret devoit eſtre paſſé, ilz eurent ſi grande peur d'irriter le peuple, que le courage leur faillit à tous, & n'y eut perſonne qui ozaſt dire un mot à l'encontre, ſinon Catullus, qui l'accuſa & le blaſma fort longuement : mais à la fin voyant qu'il ne pouvoit gaigner un ſeul homme du peuple, il ſe prit à crier aux ſenateurs à haulte voix par pluſieurs fois, qu'ilz adviſaſſent donques de trouver quelque montagne ou quelque haulte roche, ſur laquelle ilz ſe peuſſent retirer pour ſauver & defendre leur liberté, ainſi comme autrefois anciennement avoyent fait leurs anceſtres. Mais nonobſtant tout cela, le decret fut paſſé & authoriſé par les voix de toutes les lignées, à ce que lon dit : & par ainſi fut Pompeius abſent fait ſeigneur preſque de tout ce que Sylla par force d'armes & effuſion de ſang humain, s'eſtant fait maiſtre de Rome, avoit eu en ſa puiſſance.

XLVI. Quand il receut les lettres par leſquelles on luy mandoit ce qui avoit eſté ordonné par le peuple en ſa faveur, lon dit qu'en la preſence de ſes familiers amis, qui lors eſtoyent autour de luy, & s'en esjouïſſoyent avec luy, il fronça ſes ſourcilz & frappa ſa cuiſſe, comme eſtant deſormais faſché & ennuyé de tant de

charges les unes sur les autres, en disant : « O » dieu! ne seray-je donques jamais au bout de » tant de travaux ? N'eust il pas mieulx valu pour » moy, que j'eusse esté quelque petite personne » basse & incongneue, que d'estre ainsi conti- » nuellement à la guerre le harnois sur le dos? » Ne verray-je jamais le temps, que me des- » pestrant des lacs de ceste envie, je puisse vivre » doulcement avec ma femme & mes enfans, aux » champs en ma maison » ? Telles paroles alloit disant Pompeius : mais ses plus privez amis mesmes ne peurent endurer ne supporter ceste trop evidente simulation, cognoissans très bien que oultre son ambition naturelle & convoitise de dominer, il estoit très aise d'avoir obtenu ceste charge, pour le different & la querelle qu'il avoit avec Lucullus : aussi le descouvtirent bien incontinent les effects.

XLVII. Car il envoya soudain ses mandemens par tout, par lesquelz il enjoignoit très expressement à toutes sortes de gens de guerre qu'ilz eussent à se retirer par devers luy, & feit aussi venir tous les princes & roys compris dedans le destroit de sa charge, & en allant par païs ne laissa rien qu'il ne remuast & changeast de tout ce que Lucullus avoit fait & ordonné, jusques à remettre à plusieurs les peines, & à oster les graces qu'il avoit données, & s'opi-

niastra en somme à faire toutes choses pour donner à cognoistre à ceulx qui suyvoyent & honoroyent Lucullus, qu'il n'avoit authorité ne puissance quelconque : dequoy comme Lucullus feist ses plaintes, leurs amis furent d'advis qu'ilz s'entreveissent pour parler l'un avec l'autre : ce qu'ilz feirent au païs de la Galatie : & comme deux grands chefz d'armées Romaines qui avoyent fait de belles & triumphantes choses, les sergens portoyent devant eulx les faisceaux de verges entortillées de rameaux de laurier. Mais quand ilz se rencontrerent, Lucullus venoit de lieux couverts & umbragez d'arbres & de verdure, & Pompeius au contraire avoit passé par un grand païs aride & sec, où il n'y avoit arbre quelconque : parquoy les sergens de Lucullus voyans les branches de laurier que portoyent ceulx de Pompeius toutes seiches & fenées, leur en baillerent des leurs qui estoyent fresches & vertes, dont ilz ornerent & entortillerent leurs verges & leurs haches. Cela sembla proprement estre un signe que Pompeius venoit pour oster & emporter le prix d'honneur à Lucullus. Vray est que Lucullus avoit esté consul devant Pompeius, aussi estoit il plus aagé que luy : mais la dignité de Pompeius estoit plus grande, d'autant qu'il avoit desja triumphé par deux fois. Si furent leurs propos à la premiere rencontre les plus gracieux

& les plus honeſtes qu'il eſt poſſible : car ilz magnifierent honorablement les haults faicts l'un de l'autre, & dirent qu'ilz s'esjouïſſoyent chaſcun de la proſperité de ſon compagnon : mais à la fin la concluſion n'en fut ny belle ny bonne, ains vindrent juſques à groſſes paroles, Pompeius reprochant à Lucullus ſon avarice, & Lucullus à Pompeius ſon ambition, de ſorte que leurs amis eurent bien à faire à les departir. Sortant de là Lucullus diſtribua des terres en la Galatie[1], comme par luy conquiſes, & donna d'autres graces & preſens à qui bon luy ſembla : & Pompeius eſtant campé aſſez près de luy defendoit par mandement qu'il envoyoit par tout, que lon n'obeïſt à choſe quelconque qu'il ordonnaſt, & ſi luy oſta tous ſes gens de guerre, exceptez ſeize cents, encore eſtoyent ce de ceulx qu'il eſtimoit qui luy ſeroyent inutiles pour leur arrogance, & qui vouloyent mal à Lucullus. Davantage pour diminuer la gloire de ſes faicts, il diſoit publiquement, que Lucullus avoit combatu la pompe & la monſtre ſeulement de ces deux roys, & luy avoit laiſſé à combatre leur vraye, ſaine & aſſagie puiſſance, pource que Mithridates avoit lors mis ſon recours aux armes, aux pavois, eſpées & chevaux : & Lucullus pour ſa revenche diſoit, que Pompeius s'en alloit com-

[1] Au midi de la Paphlagonie.

batre à un fantasme & à une umbre seulement; ne plus ne moins qu'un oyseau de cueur lasche, ayant tousjours accoustumé de se jetter sur des corps morts, que d'autres ont portez par terre, & à venir dissiper les reliques des guerres faittes par autruy, comme il avoit fait, en s'attribuant l'honneur de la desfaitte de Sertorius, de Lepidus, de Spartacus, là où Metellus, Crassus & Catullus les avoyent desfaits: & pourtant qu'il ne falloit point s'esmerveiller s'il avoit cherché les moyens de se faire supposer à la gloire & aux triumphes des royaumes de Pont & d'Armenie, veu qu'il avoit tant fait par ses menées, qu'il s'estoit ingeré, comment que ce fust, jusques au triumphe des esclaves fugitifz.

XLVIII. Depuis Lucullus s'en estant party, Pompeius dispota bonnes garnisons par toutes les costes & mers qu'il y a depuis la province de la Phœnicie [1], jusques au royaume du Bosphore: & cela fait, prit son chemin par terre pour aller en personne trouver Mithridates, lequel avoit en un camp trente mille hommes de pied, & deux mille chevaux ensemble, & neantmoins ne s'ozoit à tout cela presenter à la bataille, ains s'estoit campé premierement dessus une montagne forte d'assiette, & malaisée à

[1] Elle s'étend du nord au midi, depuis la Seleucide jusqu'à la Palestine.

aſſaillir, toutefois il l'abandonna depuis, à cauſe qu'il n'y trouvoit point d'eaux : mais il n'en fut pas plus toſt party, que Pompeius s'en ſaiſit incontinent : & conjecturant par la nature des plantes & des arbres qui y verdoyoyent, & ſemblablement par des vallons & cavains qu'il y voyoit, que ſelon raiſon il y devoit auſſi avoir des ſources de fonteines, il commanda que lon y creuſaſt des puits par tout, de maniere qu'en peu d'heure ſon camp eut très grande abondance d'eau, & s'eſmerveilla fort comment Mithridates avoit ignoré cela ſi longuement : à la fin, il alla camper tout à l'entour de luy, & l'enferma de muraille dedans ſon propre camp, là où après avoir enduré le ſiege quarante & cinq jours, Mithridates avec l'eſlite de toute ſon armée s'en fouit, ſans que Pompeius en apperceuſt rien, ayant premierement fait occire toutes les perſonnes inutiles & les malades de ſon camp.

XLIX. Depuis Pompeius le retrouva une autre fois près la riviere d'Euphrates, & s'en alla loger tout joignant luy : mais craignant qu'il ne paſſaſt la riviere premier qu'il y peuſt eſtre à temps pour l'empeſcher, il feit deſloger ſon armée & marcher en bataille dès la minuict : environ laquelle heure juſtement, on dit que Mithridates eut en ſonge une viſion qui luy pronoſtiquoit ce qui luy devoit advenir : car il luy fut advis, qu'ayant

le vent en pouppe il cingloit à pleines voiles au beau milieu de la mer de Pont, & qu'il voyoit desja le destroit du Bosphore, dont il s'esjouïssoit fort, & en faisoit grande feste à ceulx qui naviguoyent quant & luy, comme celuy qui pensoit estre desja certainement arrivé à port de salut, mais que soudain il se trouva destitué de toutes choses errant à la mercy des vents parmy les undes de la mer sur une petite piece de sa navire rompue. Et comme il estoit en la destresse de ceste illusion, il arriva quelques uns de ses plus familiers, qui luy dirent, que Pompeius estoit desja si près d'eulx, qu'il n'y avoit plus autre ordre, sinon qu'il falloit combatre pour defendre leur camp. Si commencerent incontinent les capitaines à renger les trouppes en bataille pour combatre: & Pompeius estant adverty qu'ilz se preparoyent pour le recevoir, feit doubte d'exposer ses gens au hazard du combat en tenebres, & fut d'advis qu'il valoit mieulx les enfermer seulement tout à l'entour pour leur oster tout moyen de s'en pouvoir fouir, puis quand le jour seroit venu, qu'il les feroit alors assaillir tout à l'aise par ses gens qui estoyent meilleurs combatans: mais les plus vieux capitaines & chefz des bendes luy feirent tant de prieres & tant de remonstrances, que finablement ilz l'emeurent à faire tout promptement

donner l'aſſault, pource qu'il ne faiſoit pas ſi obſcur que lon ne veiſt du tout goutte, à cauſe que la lune qui eſtoit baſſe, & prochaine de ſon coucher, rendoit encore aſſez de clarté pour voir les corps des hommes : mais pource qu'elle baiſſoit fort, les umbres qui s'eſtendoyent bien plus loing que les corps, attaignoyent de tout loing les ennemis, de ſorte qu'ilz ne pouvoyent pour cela juger certainement la vraye diſtance qu'il y avoit juſques à eulx, & comme s'ilz euſſent eſté tout auprès d'eulx, ilz leur lanceoyent leurs dards & javelots, dont ilz n'aſſenoyent perſonne, pource qu'ilz eſtoyent trop loing. Ce que voyans les Romains, leur coururent ſus avec grands criz : mais les Barbares ne les oſerent attendre, ains s'effroyerent, & leur tournerent le dos fuyans à val de roupte, là où il en fut fait une grande boucherie : car il y en eut de tuez là plus de dix mille, & fut leur camp meſme pris.

L. Quant à Mithridates, il fendit la preſſe des Romains dès le commencement de la meſlée, avec bien environ huit cents chavaux, & paſſa oultre : mais incontinent ſes gens s'eſcarterent, les uns deçà, les autres delà, en maniere qu'il ſe trouva ſeul avec trois autres, dont l'un eſtoit Hypſicratia l'une de ſes concubines, laquelle avoit bien touſjours eſté hardie & avoit eu cueur d'homme, tellement que Mithridates pour l'a-

mour de cela l'appelloit Hypſicrates : mais lors eſtant veſtue en homme d'armes Perſien, & ayant le cheval de meſme, elle ne ſe trouva jamais laſſe ny recreuë pour quelques longues courſes que feit le roy, ny jamais ne ſe laſſa de ſervir ſa perſonne, ny de penſer ſon cheval, juſques à ce qu'ilz arriverent en un chaſteau fort, qui s'appelloit Inora, qui eſtoit plein d'or & d'argent & d'autres precieux meubles du roy. Si y prit Mithridates force riches accouſtremens, qu'il diſtribua à ceulx qui ſe r'aſſemblerent là autour de luy, & donna à chaſcun de ſes amis un mortel poiſon pour porter quant & eulx, à fin que nul d'eulx ne tumbaſt vif s'il ne vouloit, entre les mains des ennemis. De là il voulut prendre ſon chemin en Armenie devers le roy Tigranes : mais Tigranes le luy envoya au devant defendre, & qui plus eſt, feit crier à ſon de trompe, qu'il donneroit cent talents [1] à qui l'occiroit : au moyen dequoy, paſſant la ſource du fleuve d'Euphrates, il s'en fouit à travers le païs de la Colchide.

LI. Ce pendant Pompeius entra dedans le païs d'Armenie à l'inſtance du jeune Tigranes, qui s'eſtoit deſja rebellé contre ſon pere, & eſtoit allé rencontrer Pompeius ſur la riviere d'Araxes, laquelle ſourd ès meſmes lieux preſque que fait celle d'Euphrates : mais elle prent ſon cours de-

[1] Soixante mille eſcus. *Amyot.* 466,875 livres de notre monnoie.

vers le ſoleil levant, & va tumber en la mer Caſpiene. Si marcherent avant en païs eulx deux enſemble, recevans les villes qui ſe rendoyent à eulx. Mais le roy Tigranes, qui peu avant avoit preſque eſté deſtruit & ruiné par Lucullus, entendant que Pompeius eſtoit doulx & bening de ſa nature, receut garniſon en ſes fortes places & ſes maiſons royales, & prenant avec ſoy ſes parents & amis, ſe meit en chemin pour aller ſe rendre luy meſme à Pompeius. Quand il fut arrivé eſtant à cheval juſques tout joignant la cloſture du camp, il en ſortit deux ſergens de Pompeius, qui luy feirent commandement de deſcendre de cheval, & entrer dedans à pied, pource que jamais on n'avoit veu homme à cheval dedans le camp des Romains. Tigranes non ſeulement obeït à cela, mais davantage deſceignit ſon eſpée qu'il leur bailla : & finablement quand il fut aſſez près de Pompeius, oſtant ſon chappeau royal de deſſus ſa teſte, il le voulut mettre devant les piedz de Pompeius, & en ſe proſternant en terre le plus honteuſement du monde ſe demettre juſques à luy embraſſer les genoux : mais Pompeius luy meſme le prevint, & le prenant par la main le mena ſeoir auprès de luy à l'un de ſes coſtez, & ſon filz à l'autre, puis leur dit à tous deux, « Quant » aux autres pertes que vous avez faittes, il vous

» en fault prendre à Lucullus, lequel vous a osté
» la Syrie, la Phœnicie, Cilicie, Galatie & la
» Sophene [1] : mais ce qui vous est demouré
» jusques à mon temps, je le vous laisse encore,
» en payant aux Romains pour l'amende du tort
» que vous leur avez fait, six mille talents [2], &
» veux que ton filz ait pour sa part la Sophene ».
Tigranes accepta ces conditions de paix, & adonc les Romains le saluerent roy, dont il fut si aise, qu'il promeit de donner à chasque simple soudard la valeur de cinq escus [3], & à chasque centenier cent [4], & à chaque coulonnel de mille hommes six cents [5] : mais son filz en fut au contraire très mal content : tellement que Pompeius l'ayant envoyé semondre de venir soupper en son logis, il feit response que ce n'estoyent pas de telles faveurs, ny de telz honneurs, qu'il attendoit de Pompeius, pource qu'il trouveroit assez d'autres Romains qui luy en feroyent autant. Pour ces paroles Pompeius le feit prendre prisonnier, & garder pour estre mené en triumphe à Rome. Peu de temps après Phraates roy des Parthes envoya devers Pompeius luy

[1] Au nord de la Comagène & de la Mésopotamie.
[2] Trois millions six cents mille escus. *Amyot*. 28,012,500 livres de notre monnoie.
[3] Une demi-mine.
[4] Une mine.
[5] Un talent.

demander

demander ce jeune prince, comme estant son gendre, & aussi luy remonstrer qu'il se devoit contenter de terminer ses conquestes à la riviere d'Euphrates. A quoy Pompeius luy feit response, que le jeune Tigranes touchoit de plus près à son pere qu'à son beau pere : & quant aux bornes de ses conquestes, qu'il limiteroit là où le droit & la justice le requerroit.

LII. Au demourant laissant Afranius en l'Armenie pour la garde du païs, il passa à travers les nations qui habitent au long du mont de Caucasus, poursuyvant Mithridates, desquelles nations les deux plus grandes & plus puissantes sont les Albaniens & les Hiberiens, dont les Hiberiens s'estendent jusques aux montagnes Moschicques & au royaume de Pont, & les Albaniens gisent devers le soleil levant & la mer Caspiene. Ceulx cy du commencement ottroyerent passage par leurs terres à Pompeius qui le leur envoya demander. Mais l'hyver surprit les Romains en leur païs, & avec cela la feste des Saturnales escheut aussi pendant qu'ilz y estoyent. Et lors les Barbares s'assemblerent plus de quarante mille combatans en un camp, & passans la riviere de Cyrnus, laquelle descend des montagnes Hiberienes, & recevant celle d'Araxes qui passe à travers l'Armenie, se va descharger par douze bouches

en la mer Caſpiene : toutefois les autres diſent que ce Cyrnus ne reçoit pas l'Araxes, mais qu'il va à par ſoy tumber en la meſme mer près des bouches de l'autre : paſſans, dis-je, la riviere d'Araxes, ilz allerent courir ſus aux Romains. Pompeius les euſt bien peu garder de paſſer la riviere s'il euſt voulu, mais neantmoins il les laiſſa paſſer à leur aiſe, puis quand ilz furent tous paſſez, il leur alla à l'encontre & les desfeit en bataille rengée, & en occit ſur le champ un très grand nombre : toutefois depuis il pardonna l'offenſe à leur roy, qui l'en envoya requerir par ambaſſadeurs exprès, & feit paix avec luy ; & partant de là tira contre les Hiberiens, qui n'eſtoyent pas moins en nombre que les premiers, mais bien meilleurs combatans, & qui deſiroyent ſingulierement faire quelque bon ſervice au beſoing à Mithridates, & repoulſer arriere Pompeius. Ces Hiberiens ne furent jamais ſubjects à l'empire ny des Perſes, ny des Medois, & ſi eſchapperent la ſubjection meſme des Macedoniens, pour autant qu'Alexandre ne s'arreſta point au païs d'Hyrcanie : toutefois Pompeius alors les desfeit en une groſſe & ſanglante bataille : car il en demoura neuf mille morts ſur la place, & en fut pris bien dix mille : puis au ſortir de là il entra dedans le païs de la Colchide, là où Servilius

l'alla rencontrer joignant la riviere de Phasis avec la flotte de vaisseaux, dont il gardoit la mer de Pont.

LIII. Or d'aller poursuyvre Mithridates, qui s'estoit caché parmy les nations voisines du destroit de Bosphore[1] & des maretz Mæotides, il y avoit beaucoup de difficultez : & davantage, il eut encore nouvelles que les Albaniens s'estoyent une autre fois rebellez, contre lesquelz son courroux & obstiné desir d'en faire la vengeance le tiroyent : à l'occasion dequoy il repassa de rechef la riviere de Cyrnus, avec grande peine & grand danger : pource que les Barbares avoyent remparé un long espace de l'autre rive, avec force arbres grands & gros, traversez en croix : & encore après qu'il l'eut à toute peine traversé, il se trouva en un fascheux païs, où il avoit à faire bien long chemin sans trouver aisance d'eau quelconque : au moyen dequoy il feit emplir d'eau bien dix mille peaux de chevre, & marcha en avant pour rencontrer ses ennemis, qu'il trouva auprès de la riviere d'Abas, où ilz avoyent soixante mille combatans à pied, & douze mille à cheval, mais tous mal

[1] Ce Bosphore n'est pas celui de Thrace, mais le Bosphore Cimmérien qui réunit les Palus-Mœotides avec le Pont-Euxin, & sépare la Chersonèse Taurique, aujourd'hui la Crimée de la Sarmatie d'Asie.

armez, de peaux de bestes sauvages la plusspart. Leur chef estoit le frere propre du roy nommé Cosis: lequel quand se vint aux coups de main, s'addressa à Pompeius mesme, & luy tira un coup de javelot qui l'assena à l'endroit propre où default la cuirace : mais Pompeius luy en tira un autre d'une javeline, dont il le percea de part en part, & le porta roide mort en terre. Aucuns disent qu'en ceste bataille il y eut des Amazones qui combatirent du costé des Barbares, estans descendues des montagnes qui sont au long du fleuve de Thermodon, pource qu'après la desconfiture, les Romains en despouillant les morts trouverent des boucliers & des brodequins, telz que souloyent porter les Amazones : mais il ne s'y trouva jamais un seul corps de femme : aussi habitent elles au costé de la montagne de Caucasus, regardant vers la mer d'Hyrcanie, & ne confinent point aux Albaniens, ains y a entredeux les Geles & les Leleges, avec lesquelz elles hantent deux mois par chascun an seulement, se trouvans ensemble au long de la riviere de Thermodon, & tout le reste de l'année elles vivent & demeurent à part.

LIV. Après ceste derniere bataille Pompeius s'estant mis en chemin pour penetrer jusques au païs d'Hyrcanie, & à la mer Caspiene, il fut contraint de s'en retourner arriere pour la

multitude grande des serpens venimeux & mortelz qu'il y trouva, en estant approché de trois journées. Si s'en retourna en Armenie la mineur, là où il receut des presens que luy envoyerent les roys des Elymiens & des Medois, & leur rescrivit amiablement : mais il envoya Aphranius avec partie de son armée contre le roy des Parthes, lequel estoit entré en armes dans la province Gordiæne, où il travailloit les subjects du roy Tigranes : mais il en fut chassé, & poursuyvy jusques à l'Arbelitide. Au demourant de toutes les amies & concubines du roy Mithridates qui luy furent amenées, il n'en cogneut jamais pas une, ains les renvoya toutes à leurs parents & amis, pource qu'elles estoyent la plus part filles de princes, seigneurs ou capitaines. Toutefois Stratonice, celle qui avoit plus de credit autour de luy, & à qui il avoit baillé en garde le chasteau où estoit la plus grande quantité de son or & de son argent, estoit fille d'un musicien chantre, lequel n'estoit au demourant gueres riche, sinon d'ans, dont il estoit fort chargé. Mais ayant un soir en un festin chanté devant Mithridates, elle le ravit si fort de son amour, qu'il voulut la nuict mesme l'avoir à coucher avec luy, & son vieillard de pere s'en alla en sa maison tout fasché, de ce que le roy ne luy avoit pas daigné dire seulement

une gratieuſe parole : mais le lendemain matin à ſon reſveil, il fut tout esbahy qu'il trouva en ſon logis les tables toutes chargées de vaiſſelle d'or & d'argent, une grande ſuitte de ſerviteurs, de valets de chambre & de pages, & qu'on luy apporta de fort beaux & riches accouſtremens, & devant la porte un cheval bien equippé, ainſi comme l'eſtoyent ceulx des mignons du roy, quand ilz vouloyent aller par la ville. Si penſa que ce fuſt un tour de mocquerie dont on luy vouluſt jouer, tellement qu'il s'en voulut fouir, n'euſt eſté que les ſerviteurs le reteindrent, qui luy dirent, que c'eſtoyent les biens d'un grand riche homme de nagueres mort, que le roy luy avoit donnez, & que tout ce qu'il en voyoit là n'eſtoir qu'un eſchantillon, par maniere de parler, au prix des autres meubles & poſſeſſions qui eſtoyent en celle ſucceſſion : ainſi commençeant petit à petit à le croire, il veſtit à grande peine la robbe de pourpre que lon luy avoit apportée, & montant à cheval s'en alla promener par la ville, criant, « Tout cecy eſt à moy, » tout cecy eſt à moy ». Dequoy comme quelques uns ſe mocquaſſent, il leur dit qu'ilz ne ſe devoyent point eſmerveiller de l'ouir crier ce qu'il diſoit, mais plus toſt de ce qu'il ne jettoit des pierres à ceulx qu'il rencontroit parmy les rues, tant il eſtoit tranſporté de joye hors

de soy. Stratonice donques estant née de telle race & de tel sang, livra la place entre les mains de Pompeius, & luy offrit encore plusieurs beaux & riches presens, dont il ne prit que ceulx qui pouvoyent servir ou à orner les temples des dieux, ou à embellir son triumphe, & voulut que Stratonice reteinst tout le demourant pour elle.

LV. Semblablement aussi, luy ayant le roy des Hiberiens envoyé un chalit, une table & une chaire, le tout d'or massif, en le priant de les vouloir recevoir de luy en don, il consigna le tout entre les mains des tresoriers pour en tenir compte à la chose publique. En un autre chasteau nommé Cænon, il trouva quelques papiers & quelques lettres missives secrettes de Mithridates qu'il leut avec grand plaisir, pource que par icelles il descouvroit evidemment quelle estoit la nature de ce roy: car il y avoit des memoires, par lesquelz il apparoissoit qu'il avoit empoisonné, oultre plusieurs autres, son propre filz Ariarathes, & Alcæus le Sardianien, pource qu'il avoit emporté devant luy le prix de la course des chevaux. Il y avoit aussi des interpretations de songes que luy ou ses femmes avoyent songez, & des lettres lascives d'amour, de Monime à luy, & de luy à elle. Theophanes dit davantage que lon y trouva un discours de

Rutilius, par lequel il luy ſuadoit & l'incitoit à faire mourir tous les Romains qui eſtoyent en l'Aſie, ce que toutefois lon eſtime avec grande raiſon eſtre un menſonge malignement controuvé par ceſtuy Theophanes, lequel haïſſoit Rutilius, pour autant à l'adventure qu'il ne luy reſſembloit en choſe quelconque : ou peult eſtre auſſi pour gratifier à Pompeius, le pere duquel Rutilius deſcrit en ſes hiſtoires pour le plus meſchant homme du monde. Au partir de là Pompeius tira vers la cité d'Amiſus, là où ſon ambition le conduiſit à faire des actes, par leſquelz il ſe condamnoit ſoymeſme en ce, que au paravant il avoit fort repris & blaſmé Lucullus, de ce que vivant encore l'ennemy, il avoit fait des mandemens & ordonnances, diſtribué des dons, & conferé des honneurs, que les capitaines victorieux avoyent accouſtumé de faire après que la guerre eſtoit de tout poinct achevée, & qu'ilz l'avoyent conduitte à fin : luy meſme, eſtant encore Mithridates au royaume de Boſphore le plus fort, & y ayant aſſemblé une groſſe & puiſſante armée, feit tout ce qu'il blaſmoit & reprenoit en autruy, ordonnant des provinces, & diſtribuant des dons & preſens à chaſcun ſelon ſon merite : eſtans là venus devers luy douze roys Barbares, avec pluſieurs autres princes, ſeigneurs & capitaines, pour auſquelz gratifier, en

rescrivant au roy des Parthes, il ne daigna mettre le tiltre que les autres avoyent accoustumé de luy donner en la superscription de leurs lettres, les nommans le roy des roys.

LVI. Mais il luy prit une grande envie & grand desir de recouvrer la Syrie, & de penetrer à travers l'Arabie jusques à la mer Rouge, à fin d'estendre ses victoires & conquestes de tous costez, jusques à la grande mer Oceane, qui environne la terre. Car en la Libye il fut le premier des Romains qui alla victorieux jusques à la grande mer : & d'autre costé en Hespagne il eslargit l'empire Romain, & le termina à l'Ocean Atlantique : & pour le troisieme costé, nagueres en poursuyvant les Albaniens, il s'en fallut bien peu qu'il n'attaignist jusques à la mer d'Hyrcanie. Si se meit en chemin avec intention d'estendre le circuit de son voyage jusques à la mer Rouge, mesmement qu'il voyoit que Mithridates estoit bien mal aisé à chasser & à prendre par armes, & plus difficile à vaincre quand il fuyoit, que quand il combatoit, au moyen dequoy il dit qu'il luy laisseroit à la cueuë un plus fort & plus aspre ennemy que soymesme, ce seroit la famine : car il ordonna des gardes avec nombre suffisant de vaisseaux, pour espier les marchands qui navigueroyent au païs de Bosphore pour y porter vivres ou autres marchan-

difes, ayant eftably peine de mort à ceulx qui le feroyent : puis avec la meilleure partie de fon armée, fe meit en chemin, fur lequel il trouva les corps des Romains qui avoyent efté desfaits par Mithridates foubs la charge de Triarius, & n'avoyent point encore efté inhumez : fi les feit tous recueillir & enterrer honorablement & magnifiquement. Ce qui ayant efté omis par Lucullus, fut, à mon advis, l'une des principales caufes de le faire haïr à fes gens : & ayant fubjugué par Afranius les Arabes habitans autour du mont d'Amanus, il defcendit luy mefme en perfonne dedans la Syrie, de laquelle il feit un gouvernement & une province acquife à l'empire Romain, pource qu'elle n'avoit nul roy legitime : & conquit auffi la Judée, où il prit le roy Ariftobulus, & y fonda aucunes villes, & en affranchit & delivra de fervitude d'autres, qui eftoyent ufurpées & detenues à force par des tyrans qu'il feit punir : mais le plus du temps qu'il y confuma, fut à juger les différents, & à pacifier par arbitrage les querelles & differents qui eftoyent entre les villes franches, les princes & les roys, envoyant de fes amis aux lieux où il ne pouvoit aller luy mefme. Comme ayant efté eleu arbitre entre les Parthes & les Armeniens, touchant un certain païs qu'ilz pretendoyent les uns & les autres, il y envoya trois

deputez, pour en decider & juger definitivement: car si la renommée de sa puissance estoit grande, celle de sa vertu, de sa justice & bonté, ne l'estoit pas moins, tellement qu'elle couvroit beaucoup de faultes, que commettoyent ses familiers, & ceulx qui avoyent credit autour de luy: car il estoit de si bonne nature, qu'il ne les pouvoit engarder de mal faire, ny chastier & punir quand ilz avoyent forfait: mais il se deportoit en sorte vers ceulx qui s'en venoyent plaindre, ou qui avoyent à faire à luy, qu'ilz estoyent contraincts d'endurer patiemment leurs convoitises, avarices & importunitez.

LVII. Celuy de ses domestiques qui avoit plus de credit autour de luy, estoit un serf affranchy nommé Demetrius, lequel estoit bien advisé au demourant, excepté qu'il abusoit un peu de sa fortune, auquel propos on fait de luy un tel compte: Cato le philosophe estant encore jeune, mais ayant desja grande reputation de sagesse & tenant bien son renc, s'en alla en Antiochie pour voir la ville, n'y estant point Pompeius, & quant à luy, selon sa coustume, il cheminoit à pied, & ses amis qui l'accompagnoyent par honneur, estoyent à cheval. Si apperçeut à l'entrée de la ville une trouppe de gens vestus de robbes blanches, & le long de la rue d'un costé des enfans, & de l'autre costé des garsons rengez en

maniere de haye, dont il se courroucea, pensant que ce fust pour l'amour de luy & pour luy faire honneur, que lon feist ceste procession, ce qu'il ne vouloit aucunement. Si commanda à ses amis qu'ilz descendissent de cheval & marchassent à pied comme luy: mais quand ilz furent près la porte de la ville, le maistre des ceremonies qui conduisoit toute celle procession, ayant un chappeau de fleurs sur sa teste, & une verge en la main, leur vint au devant, qui leur demanda, où ilz avoyent laissé Demetrius, & quand il viendroit. Les amis de Caton se prirent à rire de ceste demande: mais Caton ne feit que dire, « O pauvre malheureuse ville»! & passa oultre. Toutefois Pompeius mesme estoit cause qu'on luy portoit moins d'envie que lon n'eust fait autrement, pource que l'on voyoit l'audace, dont ce Demetrius usoit envers luy, & qu'il ne le prenoit point à mal, ny ne s'en courrouçoit point. Car lon dit que bien souvent, quand Pompeius avoit convié quelques gens de venir manger en son logis avec luy, il recueilloit luy mesme les conviez, & attendoit qu'ilz fussent tous venus, que ce Demetrius estoit desja à table, & avoit presumptueusement sa robbe sur la teste baissée jusques aux aureilles. Et avant qu'il fust de retour de ce voyage en Italie, il avoit desja acquis les plus belles maisons de plaisance, &

les plus beaux parcs & vergers qui fussent à l'entour de Rome, & avoit aussi de très sumptueux jardins, que lon surnommoit communement les jardins de Demetrius, combien que son maistre Pompeius jusques à son troisieme consulat, fust logé simplement & petitement. Mais depuis ayant fait bastir ce tant magnifique & tant renommé theatre, que lon appelle le theatre de Pompeius, il feit aussi edifier auprès, comme un appenty de son theatre, une autre maison, laquelle fut bien plus honorable que la premiere, mais où il n'y eut rien de trop pourtant : de sorte que celuy qui en fut seigneur après luy, quand il entra dedans, s'esmerveilla, & demanda : « Et où est-ce que » mangeoit le grand Pompeius » ? ainsi le compte lon.

LVIII. Au demourant le roy des Arabes habitans à l'entour de la forteresse qui se nomme Petra, n'ayant jusques là jamais fait compte de la puissance des Romains, en eut alors grande peur, & escrivit à Pompeius qu'il estoit prest & appareillé de faire tout ce qu'il luy plairoit luy commander : & Pompeius voulant esprouver ce qu'il avoit sur le cueur, mena son armée devant ceste place de Petra : mais ce voyage ne fut approuvé de gueres de gens, pource que lon l'interpretoit, que c'estoit une occasion cherchée pour

eviter d'aller après Mithridates, contre lequel on vouloit qu'il tournast plus tost toutes ses forces, comme contre l'ancien ennemy, qui commenceoit à se remettre sus, & se preparoit pour mener, à ce que lon entendoit, une grosse & puissante armée à travers la Tartarie & la Hongrie, en Italie. Mais Pompeius estimant que plus tost il luy mineroit sa puissance, en luy laissant faite la guerre, qu'il ne le prendroit au corps en fuyant, ne se voulut pas travailler pour neant à le poursuyvre : & à ceste cause alloit cherchant ces entrejects d'autres guerres, & tirant ainsi le temps en longueur, jusques à ce que finablement la fortune luy denoua la difficulté de ce nœud : car estant ja près de la place de Petra, & ayant ja logé son camp pour ce jour là, ainsi comme il s'exercitoit à picquer & manier un cheval à l'entour de son camp, il arriva des messagers du royaume de Pont, qui luy apportoyent de bonnes nouvelles, comme lon pouvoit cognoistre & juger de tout loing aux fers de leurs javelines, pource qu'ilz estoyent entortillez de branches de laurier. Ce que les soudards ayans apperçeu, s'en coururent incontinent devers luy, qui vouloit premierement achever son exercice, que lire ses lettres : mais comme ilz criassent & le pressassent, il descendit de cheval, & prenant les lettres s'en retourna en son

camp, là où il n'y avoit point de perron hault elevé, dont il peust harenguer, & si n'avoyent pas les soudards la patience d'en faire un à la mode du camp, que les gens de guerre font eulx mesmes avec de gros gazons & grosses mottes de terre qu'ilz entassent les unes sur les autres : mais de haste & d'affection grande qu'ilz avoyent d'entendre ce que portoyent ces lettres, ilz amasserent en un monceau les bastines & selles des chevaux, sur lequel Pompeius montant leur declara, comme Mithridates estoit mort, s'estant luy mesme fait mourir, pourautant que son filz Pharnaces s'estoit soubslevé & avoit pris les armes contre luy, & s'estoit emparé de tout ce que possedoit son pere, luy escrivant qu'il le tenoit & gardoit pour soy & pour les Romains.

LIX. Ces nouvelles entendues, tout le camp, comme lon peult penser, en demena grande joye: & se meit tout le monde à sacrifier aux dieux pour leur rendre graces, & à faire bonne chere, comme si en la personne seule de Mithridates, il leur fust mort un nombre infiny d'ennemis : & Pompeius par ce moyen ayant trouvé fin à ceste guerre plus facilement qu'il n'avoit esperé, se partit incontinent de l'Arabie, & ayant traversé en peu de temps les provinces qui sont entre deux, feit tant par ses journées, qu'il arriva

en la ville d'Amiſus, là où il trouva force preſens que lon luy avoit apportez de la part de Pharnaces, & pluſieurs corps de ſang royal, entre leſquelz eſtoit celuy meſme de Mithridates, que lon ne pouvoit pas bien recognoiſtre au viſage, à cauſe que ſes ſerviteurs avoyent oublié d'en faire eſcouler ou deſſecher la cervelle, toutefois encore le recognoiſſoit on bien à quelques cicatrices qu'il avoit en la face, au moins ceulx qui deſiroyent le voir : car quant à Pompeius, il ne le voulut jamais regarder, de peur d'irriter encontre ſoy l'ire vengereſſe des dieux, ains l'envoya en la ville de Sinope : mais bien s'eſmerveilla il de voir la grandeur, & la ſumptuoſité & magnificence des veſtemens & des armes qu'il portoit : toutefois il y eut un nommé Publius, qui ayant deſrobbé le fourreau de ſon eſpée, lequel avoit couſté trois cents talents [1] à faire, le vendit à Ariarathes : & un autre nommé Caius, qui avoit de jeuneſſe eſté nourry avec Mithridates, ayant ſemblablement deſrobbé le chappeau, qui eſtoit fait d'un merveilleux artifice, le donna à Fauſtus, filz de Sylla, qui le luy demanda, dont Pompeius ne ſceut rien pour lors : mais Pharnaces l'ayant deſcouvert, en feit punir ceulx qui les avoyent deſrobbez.

[1] Cent quatre vingts mille eſcus. *Amyot.* 1,073,812 livres de notre monnoie.

LX.

LX. Après donques avoir donné ordre aux affaires de delà, & y avoir estably toutes choses, il se meit alors en chemin pour s'en retourner en toute joye & toute feste : car en passant par Mitylene, il affranchit de toutes charges la ville pour l'amour de Theophanes, & assista à un jeu de prix qu'ilz ont accoustumé de faire tous les ans, où les poëtes recitent de leurs œuvres à l'envy les uns des autres, n'ayans ceste fois là pris autre subject de leurs compositions que les faicts & gestes de Pompeius. Il trouva le theatre où se faisoyent ces jeux, de belle façon, & en feit prendre le plan & la forme pour en faire un pareil à Rome, mais bien plus grand & plus magnifique. En passant aussi par la ville de Rhodes, il voulut ouyr harenguer & declamer tous les maistres de rhetorique, & leur feit à chascun present d'un talent [1]. Posidonius a redigé par escript le discours & la dispute qu'il eut en sa presence à l'encontre de Hermagoras le rhetoricien, sur le subject que Pompeius mesme leur donna, touchant la question generale [2] & universelle : & à Athenes il en feit tout autant aux philosophes, mais il donna davantage à la ville cinquante talents [3] pour la faire reparer.

[1] Six cents escus. *Amyot.* 4668 liv. 15 s. de notre monnoie.

[2] Voyez les Observations.

[3] Trente mille escus. *Amyot.* 233,437 liv. 10 s. de notre monnoie.

LXI. Si pensoit bien à son retour en Italie y devoir arriver le plus honoré homme du monde, & desiroit se retrouver en sa maison avec sa femme & ses enfans, comme aussi il cuidoit bien y estre attendu d'eux en grande devotion : mais le dieu qui a soing de mesler tousjours parmy les grandes & illustres faveurs de la fortune, quelque chose de sinistre, le guettoit en chemin, & luy dressoit embusche en sa propre maison pour luy rendre son retour douloureux : car sa femme Mutia en son absence s'estoit mal gouvernée. Or pendant qu'il en estoit loing, il ne teint compte des rapports que lon luy en feit : mais quand il approcha de l'Italie, & qu'il eut, ainsi comme je pense, l'entendement plus à delivre pour penser de près aux mauvais rapports qu'on luy en avoit faits, alors il luy envoya denoncer qu'il la renonceoit & repudioit pour femme, sans avoir lors escrit, ny jamais dit depuis pour quelle cause il la repudioit : mais la cause en est escritte ès epistres de Ciceron. Au demourant avant son arrivée il courut plusieurs bruits de luy par la ville de Rome, qui en estoit en peine & en trouble, pource que lon y disoit qu'il meneroit son armée tout droit en la ville, & se feroit certainement seigneur de tout l'empire Romain : tellement que Crassus en sortit à la desrobbée,

emportant quant & luy ses enfans & son argent, soit ou pource que veritablement il en eust crainte, ou plus tost, comme il sembloit, pour faire la calumnie vray-semblable, & rendre l'envie plus aspre à l'encontre de luy. Parquoy si tost qu'il eut le pied en Italie, il feit assembler tous ses gens de guerre, & après les avoir preschez & remerciez, selon que le temps & l'occasion le requeroit, leur commanda qu'ilz se desbandassent & se retirassent chascun en sa maison pour donner ordre à leurs affaires, pourveu qu'ilz eussent souvenance de se retrouver ensemble à Rome, au jour de son triumphe. Ainsi s'estant son armée incontinent rompue, & la nouvelle en estant aussi tost courue par tout, il advint une chose merveilleuse: car les villes voyans Pompeius le grand, sans compagnie de gens de guerre, avec petite suitte de ses domestiques & familiers amis seulement, ne plus ne moins, que s'il fust retourné, non de ses grandes conquestes, mais de quelque voyage où il fust allé pour son plaisir, se vuiderent toutes pour aller au devant de luy, tant les peuples luy portoyent d'amour & de bienvueillance, & l'accompagnerent, voulust ou non, jusques dedans Rome, avec plus grande puissance que celle qu'il avoit ramenée en Italie, de maniere que s'il eust eu envie de remuer

quelque chose en l'estat de la chose publique; il n'eust point eu besoing de son armée.

LXII. Et pource que la loy & coustume defendoit d'entrer dedans la ville devant le triumphe, il envoya requerir le senat, de vouloir differer pour quelques jours l'election des consuls, & luy faire ceste grace, à fin que present il peust assister & favoriser à Piso, qui demandoit ceste année là le consulat : mais il fut debouté de sa requeste, par la resistence que luy feit Caton qui l'empescha, dont Pompeius s'esbahissant, & s'esmerveillant de sa franchise de parler, & de la roideur, de laquelle seul il usoit à soustenir & defendre les choses justes & raisonnables, il eut envie de le gaigner, comment que ce fust. Parquoy ayant Caton deux niepces, il en demanda l'une en mariage pour soy, & l'autre pour son filz : mais Caton se doubtant qu'il faisoit ceste poursuitte pour le gaigner & le corrumpre, soubs couleur de ceste pretendue alliance, l'en escondusit. Sa sœur & sa femme estoyent très mal contentes, de ce qu'il refusoit ainsi l'alliance du grand Pompeius. Mais environ ce mesme temps, il advint que luy, desirant par toutes voyes promouvoir Afranius au consulat, feit distribuer quelque argent par les lignées du peuple, & fut l'argent delivré ès jardins mesmes de

Pompeius, de sorte que la chose en fut toute divulguée par la ville, & le blasma lon fort de ce qu'il vouloit rendre venal, & faire achepter par argent, à ceux qui ne le pouvoyent acquerir ne meriter par vertu, le souverain magistrat de la chose publique, que luy mesme avoit obtenu en recompense de ses haultz faictz : & adonc Caton remonstra à sa femme & à sa sœur, « Voyez » vous, il nous eust fallu maintenant participer » à ce blasme là, si nous eussions pris l'alliance » de Pompeius ». Ce qu'elles ayans entendu, confesserent que son advis avoit esté le meilleur, eu esgard au devoir & à l'honneur.

LXIII. Au reste quant à la magnificence de son triumphe, encore qu'il fust departy en deux jours, il n'y eut pas du temps assez, ains y eut plusieurs choses que lon avoit preparées pour estre portées à la monstre, qui demourerent, de maniere qu'il y en avoit largement pour honorer, embellir & orner encore un autre triumphe. Entre autres choses, on y porta devant des escritteaux où estoyent contenus les noms des nations dont il triumphoit, qui estoyent celles qui s'ensuyvent, le royaume de Pont, l'Armenie, la Cappadocie, la Paphlagonie, la Medie, la Colchide, les Hiberiens, les Albaniens, la Syrie, la Cilicie, la Mesopotamie, la Phœnicie, la Palestine, la Judée, l'Arabie, les coursaires & escumeurs de

mer desfaits par tous les quartiers du monde, tant par mer que par terre : en tous lesquelz païs il prit jusques au nombre de mille chasteaux, & non gueres moins de neuf cents villes & citez : & de vaisseaux de coursaires, environ huit cents : & de villes au paravant desertes, par luy repeuplées, trente neuf. Davantage les escritteaux portoyent aussi, que paravant ses conquestes, le revenu ordinaire de la chose publique ne montoit par chascun an, qu'à cinq millions d'escus, & que lors de ce qu'il avoit adjousté & acquis à l'empire Romain, ilz en recevoyent huit millions & cinq cents mille escus, & qu'il apportoit presentement au tresor de l'espargne publique, tant en or & argent monnoyé, qu'en bagues & joyaux, la valeur de deux millions d'or, sans ce qui avoit esté donné & distribué aux gens de guerre, dont celuy qui en avoit eu le moins selon sa qualité, en avoit receu cent cinquante escus. Les prisonniers que lon mena en la monstre de ce triumphe, oultre les capitaines de coursaires, furent le filz de Tigranes roy d'Armenie, avec sa femme & sa fille, & la femme mesme du roy Tigranes, laquelle s'appelloit Zosime, le roy des Juifs Aristobulus, la sœur de Mithridates avec cinq de ses enfans, quelques dames de la Scythie, les ostages des Hiberiens & Albaniens, & ceulx du roy de la

Commagene, & oultre cela grand nombre de trophées, autant comme luy ou ses lieutenans avoyent gaigné de batailles en divers lieux.

LXIV. Mais encore ce qui luy tournoit à plus grande gloire, & qui n'advint jamais ny devant ny après à autre capitaine Romain qu'à luy, fut qu'en ce troisieme triumphe, il triumpha de la troisieme partie du monde : car il y avoit bien eu d'autres Romains paravant luy qui avoyent triumphé par trois fois : mais luy triumpha la premiere fois de l'Afrique, la seconde de l'Europe, & la troisieme de l'Asie, tellement qu'en ces trois triumphes, il semble avoir, par maniere de dire, triumphé de toute la terre habitable entierement, & si estoit lors, ainsi que disent ceulx qui le comparent, & qui le veulent faire en toutes choses ressembler à Alexandre le grand, au dessoubs de trente & quatre ans : toutefois, à la verité, quoy qu'ilz dient, il approchoit lors des quarante [1] : & bien heureux eust il esté, si sa vie ne se fust point prolongée oultre le poinct que luy dura la fortune d'Alexandre, pource que tout le temps qu'il vescut depuis ne luy apporta que ou des prosperitez odieuses, ou des adversitez irremediables : car en

[1] Il étoit né l'an de Rome 648; il triompha de Mithridate l'an de Rome 693, le jour même de l'anniversaire de sa naissance. Il avoit donc précisément 45 ans.

employant le credit & l'authorité qu'il avoit acquis par bons moyens pour favoriser à d'autres injustement, autant comme il leur adjousta de puissance, autant se diminua il de sa gloire, & ne se donna garde qu'il se trouva ruiné par sa propre grandeur, ne plus ne moins que les villes qui laissent entrer leurs ennemis jusques dedans les plus forts endroits & meilleurs quartiers qu'elles ayent, leur adjoustent leurs propres forces d'elles mesmes : aussi Cæsar s'estant aggrandy moyennant la faveur de la puissance de Pompeius, le desfeit & le ruina puis après luymesme, avec les propres moyens dont il l'avoit fait fort contre les autres : ce qui advint en ceste maniere : Lucullus à son retour de l'Asie, où Pompeius l'avoit injurieusement traitté, fut dès lors bien veu & bien receu du senat ; & encore plus depuis quand Pompeius fut aussi arrivé : car le senat mesme l'incita à se faire valoir & à prendre les matieres à cueur à bon esciant : mais il rebouchoit desja au demourant, & estoit sa chaleur active ès affaires de la chose publique ja toute refroidie, pour s'estre trop adonné à l'aise de sa personne, & au plaisir de jouïr de sa richesse & de ses biens en repos : toutefois Pompeius ne fut pas plus tost de retour, qu'il s'attacha vifvement à luy, touchant les choses qu'il avoit establies & ordonnées en

Asie, que Pompeius avoit toutes cassées & annullées, & l'emportoit au senat, moyenant le port & la faveur que Caton luy faisoit : à l'occasion de quoy Pompeius se trouvant ainsi rebutté & harassé au senat, fut contrainct de recourir aux Tribuns du peuple, & de s'accointer de jeunes hommes esventez, dont le plus meschant, le plus audacieux & le plus temeraire estoit un nommé Clodius, qui le vous prit incontinent & le bailla en proye au peuple, l'ayant tousjours à ses costez, & le trainant à tout propos par la place après luy, contre sa dignité, pour luy faire confirmer toutes les nouvelletez que luy proposoit & mettoit en avant pour flatter la commune, & s'insinuer en la grace du menu populaire : mais davantage encore luy demanda il pour son salaire, comme si ce n'eust pas été une honte, ains une grace qu'il luy eust requise, qu'il abandonnast Ciceron, qui estoit son amy, & qui avoit fait beaucoup pour luy en l'administration de la chose publique : ce qu'il obteint de luy, tellement que quand Ciceron se voyant appellé en justice en danger de sa personne, l'envoya requerir de luy aider, il feit fermer la porte de devant de son logis à ceulx qui venoyent de sa part, & s'en fortit par une autre porte de derriere : à l'occasion dequoy, Ciceron craignant l'issue du jugement, s'en alla

vouluntairemennt [1] hors de Rome. Environ lequel temps Cæſar retournant [2] de ſa præture d'Heſpagne, commencea dès lors à mener une prattique, qui promptement luy acquit une ſinguliere bienvueillance, & depuis luy apporta une grande puiſſance, mais au contraire un très grand dommage à Pompeius & à la choſe publique: car il eſtoit après à pourſuyvre ſon premier conſulat : & voyant que tant comme Pompeius feroit en inimitié avec Craſſus, en ſe joignant à l'un, il auroit l'autre pour ennemy, il chercha les moyens de les mettre d'accord : choſe qui de prime face ſembloit la meilleure & la plus honeſte du monde, mais qui eſtoit entrepriſe finement & malicieuſement à mauvaiſe intention. Car la force qui paravant eſtant diviſée en deux parts maintenoit la choſe publique en egal contrepoids, ne plus ne moins qu'un bateau egalement chargé autant d'un coſté que d'autre, tellement qu'il ne peult pancher ny çà ny là, venant à ſe conjoindre en un corps, & à n'eſtre plus qu'une, feit l'inclination ſi forte, qu'il ne ſe trouva perſonne qui y peuſt contrepezer, de maniere qu'à la fin auſſi renverſa elle tout ſans deſſus deſſoubs.

[1] L'an de Rome 696.

[2] Un peu avant; car il revint d'Eſpagne l'an de Rome 694, & fut conſul pour la premiere fois l'an de Rome 695.

LXVI. Pourtant disoit le sage Caton à ceulx qui alloyent discourans, que la querelle & inimitié de Pompeius & de Cæsar avoit ruiné la chose publique, qu'ilz se mescomptoyent grandement de s'en prendre à ce qui avoit esté le dernier, pource que ce n'avoit pas esté leur discord ny leur inimitié, qui avoit esté premiere & principale cause de ceste ruine, ains plus tost leur amitié & concorde : car par icelle Cæsar fut eleu consul, lequel se meit incontinent à caresser & flatter le menu populaire & la multitude des souffreteux & indigens, mettant en avant des repeuplemens de villes, des distributions de terres à ceulx qui n'en avoyent point, derogant en cela à la dignité du souverain magistrat, & rendant, par maniere de dire, le consulat un tribunat du peuple. Son compagnon Bibulus luy resistoit le mieulx qu'il pouvoit, & Caton se deliberoit bien de seconder & aider Bibulus de toute sa puissance, jusques à ce que Cæsar amena en la tribune des harengues, Pompeius, devant toute l'assistence du peuple, & en l'appellant par son nom, luy demanda s'il approuvoit pas tous les decrets qu'il avoit mis en avant. Pompeius respondit que ouy. « Si donc que il se treuve quelqu'un, dit Cæsar, qui par » force vueille empescher qu'ilz ne soyent au» thorisez par les voix du peuple, ne viendras

» tu pas pour foustenir & defendre le bien du » peuple? Ouy, respondit Pompeius, je y viendray voirement : & contre ceulx qui menaçent de l'espée, j'apporteray l'espée & le » bouclier ».

LXVII. Jamais Pompeius n'avoit en toute sa vie ne fait ne dit chose si importune que celle là, de sorte que ses amis mesmes, pour le cuider excuser, disent que ceste parole luy eschappa sans y penser : toutefois par ce qui s'ensuyvit puis après, il apparut bien evidemment qu'il s'estoit du tout donné à Cæsar, pour en faire tout ce que bon luy sembleroit : car à peu de jours de là il espousa Julia sa fille, sans que personne s'en fust jamais doubté, combien qu'elle fust fiancée à Servilius Cæpio, qui la devoit bien tost espouser : & pour appaiser le mal talent de Cæpio, Pompeius luy donna en mariage sa fille, qu'il avoit aussi au paravant promise à Faustus filz de Sylla, & Cæsar espousa Calpurnia fille de Piso. Cela fait, Pompeius emplissant toute la ville de gens de guerre, feit à force tout ce qu'il voulut : car ainsi comme le consul Bibulus s'en alloit en la place accompagné de Lucullus & de Caton, ilz se ruerent sur luy à l'improuveu, & rompirent les faisceaux de verges que lon portoit devant luy, & y eut quelqu'un qui par derision luy jetta un plein pannier de fiente sur la teste:

deux des tribuns du peuple qui eſtoyent en ſa ſuitte, y furent blecez. Et par ce moyen ayans vuidé la place de ceulx qui leur contrarioyent, ilz feirent à leur aiſe paſſer le decret de la diſtribution des terres : duquel appaſt le menu peuple eſtant alleché, ſe laiſſa mener par eulx à tout ce qu'ilz voulurent, & ne s'enquit plus de rien à l'encontre, ains ſans mot dire au contraire, il donna ſa voix pour authoriſer tout ce qu'il leur plaiſoit propoſer. Si furent là ratifiées les ordonnances, pour leſquelles Pompeius avoit debat avec Lucullus, & decreta lon à Cæſar le gouvernement des Gaules, tant deçà que delà les monts des Alpes, & de l'Eſclavonnie, pour l'eſpace de cinq ans, avec quatre legions complettes. Et pour l'année enſuyvant furent deſignez conſuls Piſo beaupere de Cæſar, & Gabinius le plus grand flatteur que Pompeius euſt à l'entour de luy.

LXVIII. Or pendant que ces choſes ſe paſſoyent, Bibulus ſe mainteint renfermé dedans ſa maiſon ſans en ozer ſortir huit mois durans, quoy qu'il fuſt conſul, & envoyoit ſeulement dehors des affiches pour attacher ès lieux publiques, par leſquelles il chargeoit & accuſoit Pompeius & Cæſar : d'autre part Caton, ne plus ne moins que s'il euſt eſté inſpiré de quelque eſprit prophetique, alloit preſchant & prediſant

publiquement en plein ſenat, ce qui eſtoit pour en advenir à la choſe publique, & à Pompeius meſme : mais Lucullus ne ſe voulant plus travailler ſe tenoit coy, & jouïſſoit de ſon repos comme n'eſtant plus pour porter la peine, ny d'aage pour ſe meſler d'affaires : & fut lors que Pompeius dit, qu'il eſtoit plus hors de ſaiſon à homme vieil de vacquer à ſon plaiſir, que vacquer aux affaires de la choſe publique : & neantmoins luy meſme fut auſſi tantoſt amolly de l'amour de ſa nouvelle eſpouſe, & n'entendit plus à autre choſe la plus part du temps qu'à luy complaire, ſe tenant le plus ſouvent avec elle en ſes maiſons de plaiſance qu'il avoit aux champs, ou bien en ſes jardins, ſans plus ſe ſoucier de ce que lon faiſoit en l'adminiſtration de la choſe publique, de maniere que Clodius, qui lors eſtoit tribun du peuple, vint à l'en meſpriſer, & à entreprendre des choſes fort ſeditieuſes : car ayant chaſſé Ciceron, & envoyé Caton hors de Rome en Cypre, ſoubz couleur d'une commiſſion & adminiſtration publique, & d'un autre coſté Cæſar s'en eſtant allé ès Gaules, voyant que le commun peuple luy obeïſſoit, à cauſe qu'il faiſoit & diſoit tout ce qu'il pouvoit imaginer pour le flatter & luy aggreer, il attenta incontinent à l'encontre des ordonnances de Pompeius, taſchant en faire caſſer & annuller quel-

ques unes : comme entre autres il tira par force le jeune Tigranes hors de prison, lequel il menoit tousjours par la ville quant & luy, & alloit suscitant tous les jours des querelles & procès aux amis de Pompeius, pour esprouver en leur faict quel credit & quelle puissance il auroit. Finablement un jour que Pompeius estoit sorty de sa maison en public, pour assister au jugement de l'un de ces procès, ce Clodius ayant autour de luy une caterve de vagabonds, hommes abandonnez, à qui il ne chaloit qu'ilz feissent, se planta dessus un endroit relevé, où il estoit veu de tous costez de la place, & commencea à faire tout hault de telles interrogatoires : « Qui » est le capitaine de ceste ville, le plus luxurieux? » Qui est l'homme qui cherche l'homme ? Qui » est celuy qui gratte sa teste avec un doigt » ? Et ses satellites luy respondoyent, crians à haulte voix à chasque demande qu'il faisoit, comme si c'eust esté un chœur qui eust alternativement respondu au presbtre à chasque fois qu'il secouoit un pan de sa robbe, « C'est Pompeius ».

LXIX. Cela grevoit fort Pompeius, qui n'avoit point accoustumé d'ouir ainsi publiquement mesdire de soy, & n'avoit point appris de combatre de ceste sorte : mais encore estoit il plus marry de ce qu'il appercevoit que le senat estoit bien aise de luy voir faire ceste honte & cest oul-

trage, en vengeance de ce qu'il avoit laschement trahy & abandonné Ciceron. Parquoy s'estant davantage fait quelque baterie sur la place mesme, là où il y eut des gens blecez, & ayant esté surpris un des serfs de Clodius, avec une espée, qui s'estoit à force coulé à travers la presse, jusques auprès de la personne de Pompeius, prenant la couverture de cette occasion, mais à la verité craignant l'insolence & les paroles injurieuses de Clodius, il ne voulut onques puis se trouver en la place, tant que son tribunat dura, ains se teint tousjours en sa maison, consultant avec ses amis, comment il pourroit faire pour appaiser l'ire du senat à l'encontre de luy : & y en eut un nommé Culeo, qui luy conseilla de repudier sa femme Julia, pour renoncer du tout à l'amitié de Cæsar, & se retourner entierement du costé du senat : ce qu'il ne voulut pas faire. Mais bien presta il l'oreille à ceulx qui luy conseillerent de faire rappeller Ciceron, personnage qui estoit ennemy mortel de Clodius & très aimé du senat. Si conduisit le frere de Ciceron, qui en devoit faire la requeste au peuple, sur la place, avec bon nombre de gens de defense, là où il y eut des coups ruez & des hommes tuez d'une part & d'autre : toutefois il demoura à la fin plus fort que Clodius.

LXX.

LXX. Et ainsi Ciceron estant rappellé [1] par decret exprès du peuple, si tost qu'il fut de retour remeit Pompeius en la bonne grace du senat, & persuada la proposition que lon avoit ja mise en avant, de donner à Pompeius commission de faire venir des bledz à Rome, par laquelle il remeit une autre fois en la puissance de Pompeius tout tant de met & de terre, par maniere de dire, qu'il y avoit dessoubs l'empire Romain: car par la teneur du decret qui en fut passé, se trouverent en sa main tous les ports, toutes les estappes & marchez, toute la vente des grains & des fruicts de la terre, & pour dire en un mot, tout le faict & traffic des marchands trafficquans sur la mer, & des laboureurs cultivans la terre. Ce que Clodius calumniant, alloit disant que la cherté & faulte de bledz n'avoit point fait inventer, ny proposer le decret de ceste commission: mais au contraire, que pour avoir ceste commission, lon avoit fait naistre la faulte de bledz, à fin de faire revenir comme d'une pasmoison & remettre un petit sus par ceste nouvelle charge l'authorité de Pompeius & sa puissance, qui s'en alloit languissant. Les autres disent que ce fut une ruze du consul Spinther, lequel voulut employer Pompeius en ceste plus grande charge, à fin que luy fust envoyé pour secourir

[1] L'an de Rome 697.

& remettre en ſon royaume le roy Ptolomæus [1] : toutefois Canidius tribun du peuple meit encore en avant d'y envoyer Pompeius ſans armée, avec deux ſergens portans les haches devant luy ſeulement, pour remettre d'accord ce roy Ptolomæus avec ceulx d'Alexandrie : laquelle charge n'euſt pas eſté deſaggreable à Pompeius : mais le ſenat rejetta ceſte propoſition ſoubz honeſte couleur, faignant qu'il avoit peur qu'en ce faiſant Pompeius ne meiſt ſa perſonne en danger. Ce neantmoins on trouvoit ſouvent par la place & emmy le ſenat de petits billets, ès quelz eſtoit eſcrit, comme Ptolomæus requeroit qu'on luy baillaſt Pompeius au lieu de Spinther pour le remener : toutefois Timagenes eſcrit que Ptolomæus s'en alla à Rome, & laiſſa l'Ægypte ſans qu'il en fuſt autrement beſoing, à la ſuaſion & ſuſcitation d'un Theophanes, qui luy meit en teſte de ce faire, à fin de donner nouveaux moyens à Pompeius de bien faire ſes beſongnes & matiere de nouvelles guerres : mais la malignité de ce Theophanes n'a pas tant rendu cela croyable, comme le naturel de Pompeius l'a fait tenir pour incroyable, pource que ſon ambition n'avoit rien de ſi maling ny de ſi meſchant comme cela.

LXXI. Luy ayant donques eſté donnée la commiſſion de faire venir des bledz, il envoya par

[1] Aulétès.

tout ailleurs ses lieutenans & amis, & luy en personne s'en alla en Sicile : & comme il fut prest à s'en revenir, il se leva un grand vent en mer, tellement que les mariniers faisoyent doubte de lever les ancres : mais luy mesme le premier monta dedans la navire, & commanda que lon meist les voiles au vent incontinent, criant tout hault, « Il est necessaire que j'aille, non pas necessaire que je vive » : & ainsi par sa bonne diligence & sa hardiesse, joinct la bonne fortune qui luy favorisa, il emplit toutes les estappes & marchez de bledz, & toute la mer de navires, de maniere que l'abondance qu'il en feit venir, fournit non seulement à la ville de Rome, mais aussi aux environs, & en sourdit comme une vive fonteine, & un large ruisseau qui s'espandit par toute l'Italie.

LXXII. Or environ ce mesme temps, les grandes conquestes que Cæsar faisoit ès Gaules, l'elevoyent bien fort hault : mais là où il sembloit qu'il fust bien loing de Rome attaché à faire la guerre aux Belges [1], aux Sueviens [2] & aux Anglois [3], on ne se donna garde qu'il la faisoit par secrettes menées au milieu du peuple Romain & ès principaux poincts des affaires de la chose publique contre Pompeius, pource qu'il avoit

[1] Peuples des Pays-bas.
[2] Peuples au-delà de l'Elbe.
[3] Grec : Bretons.

autour de sa personne les forces d'une armée comme un corps militaire qu'il aguerrissoit & endurcissoit au travail, non point en intention de s'en valoir contre les Barbares seulement : car les combats qu'il avoit contre eulx, ne luy estoyent que comme une maniere de chasse, par lesquelz il tendoit à la rendre invincible & redoubtable à tout le monde : mais au demourant l'or & l'argent, les despouilles & autres richesses qu'il gaignoit en si grande abondance sur les ennemis qu'il desfaisoit, luy estoyent comme l'ame de ce corps, par le moyen de laquelle il gaignoit & corrompoit beaucoup d'hommes : en envoyant de grands presens à Rome à ceulx qui venoyent à estre ædiles, præteurs, ou consulz, & à leurs femmes mesmes : tellement qu'ayant repassé les Alpes, & estant venu faire son hyver en la ville de Luques, il y eut une grande multitude d'autres personnes, hommes & femmes, qui y coururent à l'envy les uns des autres : mais du senat mesme il y en eut deux cents qui y furent devers luy, entre lesquelz nommeement furent Crassus & Pompeius : & veit on pour un coup six vingts sergens portans les haches devant præteurs ou proconsulz à la porte de son logis.

LXXIII. Si renvoya tous les autres pleins d'argent & de promesses : mais avec Pompeius

& Craſſus il feit une paction qu'eulx deux enſemble demanderoyent encore le conſulat, à quoy Cæſar les devoit aider, en envoyant à Rome au jour de l'election bon nombre de ſes gens de guerre pour y donner leurs voix en leur faveur, & que ſi toſt qu'ilz auroyent eſté eleuz, il pratiqueroyent de ſe faire donner à eulx, par decret du peuple, les gouvernemens de quelques nouvelles provinces & nouvelles armées auſſi, & feroyent confirmer & prolonger en ſon nom, celles qu'il tenoit, pour autres cinq années. Quand la nouvelle de ceſte marchandiſe fut divulguée parmy le peuple de Rome, les plus gens de bien & les principaux de la ville en furent fort desplaiſans, tant que Marcellinus en pleine aſſemblée du peuple leur demanda à eulx deux s'ilz pourſuyvroyent le conſulat à la prochaine election : à quoy le peuple meſme leur commandant de reſpondre, Pompeius reſpondit le premier, que peult eſtre le demanderoit il voirement, & peult eſtre auſſi que non : mais Craſſus reſpondit plus civilement, qu'il en feroit ce qu'il verroit eſtre le plus expedient pour le bien & l'utilité de la choſe publique.

LXXIV. Marcellinus adonc s'attacha à Pompeius, & parla de grande vehemence contre luy, juſques à tant que Pompeius luy reprocha à la fin en courroux, qu'il eſtoit le plus injuſte &

le plus ingrat homme du monde, veu qu'il ne recognoissoit point en son endroit, que par son moyen il estoit devenu de muet, eloquent, & de pauvre affamé, saoul jusques à rendre souvent sa gorge. Ce neantmoins tous ceulx qui paravant avoyent proposé de demander le consulat, s'en deporterent adonc, excepté Lucius Domitius, auquel Caton conseilla & donna courage de ne desister point, pource (luy disoit il) que tu ne combats point pour obtenir un magistrat, ains pour defendre la liberté publique à l'encontre de deux tyrans. Parquoy Pompeius & ses adherens, craignans la vehemence de Caton, de peur qu'ayant jà tout le senat à sa devotion, il n'attirast aussi de son costé la plus saine partie du peuple, penserent qu'il ne falloit pas laisser venir Domitius jusques en la place, & à ceste fin envoyerent des gens en armes contre luy, qui d'arrivée occirent celuy qui portoit la torche devant luy, & contraignirent les autres de prendre la fuitte, entre lesquelz Caton fut le dernier à se retirer, ayant esté blecé au coude du bras droit en defendant Domitius.

LXXV. Estans doncques Pompeius & Crassus parvenus au consulat par telle voye [1], ilz ne se porterent de rien plus modestement, ny plus honestement au demourant. Car premierement

[1] L'an de Rome 699.

comme le peuple fust après à eslire Caton præteur, Pompeius qui presidoit en l'assemblée de l'election, voyant qu'il s'en alloit estre eleu, la rompit, alleguant faulsement qu'il avoit observé quelques mauvais presages pour avoir occasion de la rompre, & depuis ilz corrompirent par argent les lignées du peuple pour faire eslire præteurs Antias & Vatinius, & consequemment feirent proposer par un tribun du peuple des edicts, par lesquelz la charge que Cæsar avoit, luy estoit prolongée pour autres cinq ans, suyvant ce qu'ilz avoyent contracté ensemble : & le gouvernement de la Syrie, avec la charge de faire la guerre aux Parthes, estoit commis à Crassus : & à Pompeius toute l'Afrique & toutes les Hespagnes, avec quatre legions, dont il en presta lors deux à Cæsar, qui les luy demanda pour la guerre qu'il avoit en la Gaule. Cela fait, Crassus se partit pour aller en son gouvernement, au sortir de son consulat : & Pompeius demourant à Rome, à la dedication de son theatre feit jouer de beaux jeux de prix, tant d'exercices de la personne, comme de lettres & de la musique, & feit aussi faire des chasses & combats de bestes sauvages, ès quelles il y eut bien jusques au nombre de cinq cents lions tuez : mais après tout, il n'y eut rien si esmerveillable ne si espouventable, que les combats des elephans.

LXXVI. Ces liberalitez & despenses faittes pour donner passetemps au peuple, le feirent de rechef beaucoup estimer, & luy apporterent une grande bienveillance de la commune : mais d'un autre costé, il ne se suscita pas moins d'envie, quand il commeit la charge de ses gouvernemens & de ses legions à ses lieutenans, pendant que luy alloit çà & là se donnant du bon temps avec sa femme par tous les beaux lieux de plaisance de l'Italie, soit ou qu'il fust amoureux de sa femme, ou qu'elle estant amoureuse de luy, il n'eust pas le cueur de la laisser. Car lon disoit par tout, & estoit chose assez notoire, que ceste jeune dame Julia aimoit son mary plus ardemment, que ne sembloit porter l'aage où il estoit : dont il m'est advis que la cause estoit l'honneste continence de luy, qui ne cognoissoit autre femme que celle qu'il avoit espousée, joint que sa gravité naturelle n'estoit point fascheuse, ains estoit sa compagnie & sa conversation fort plaisante & fort aggreable aux femmes, si en cela nous ne voulons reprouver le tesmoignage de la courtisane Flora : mais il est bien certain qu'en une election d'ædiles, estans quelques uns venus jusques à mettre la main aux armes, il y eut plusieurs hommes tuez tout contre Pompeius, de maniere que luy en estant tout souillé de sang, il fallut qu'il changeast d'habillemens:

à raison dequoy ses serviteurs coururent à grande haste en son logis reporter ses accoustremens ensanglantez pour luy en porter d'autres. La jeune dame se trouvant pour lors enceinte, apperceut d'adventure sa robbe toute sanglante, dont elle entra soudain en si grande frayeur, qu'elle en tumba toute pasmée, & eut on beaucoup de peine à la faire revenir de ceste pasmoison, mais elle en avorta sur l'heure : au moyen dequoy ceulx mesmes qui estoyent les plus aspres à reprendre l'amitié qu'il avoit avec Cæsar, ne le pouvoyent blasmer de l'amour qu'il portoit à sa femme. Elle devint encore une autre fois grosse depuis, dont elle mourut en travail d'enfant, & l'enfant ne survescut gueres de jours après la mere. Et comme Pompeius se disposast pour l'aller inhumer en une siene terre qu'il avoit près la ville d'Alba, le peuple par force en emporta le corps au champ de Mars, plus pour la pitié & compassion qu'il eut de la jeune dame, que pour envie de gratifier, ny à Cæsar, ny à Pompeius : & neantmoins encore de ce que le peuple en faisoit pour le regard d'eulx, il sembloit en faire plus pour l'amour de Cæsar absent, que de Pompeius present.

LXXVII. Mais aussi tost que ceste alliance, laquelle couvroit plus tost, qu'elle ne refrenoit leur ambitieuse convoitise de dominer, fut es-

teincte, il se leva incontinent dedans Rome une tourmente, & commencerent toutes choses à branler, & à se semer parmy le peuple des paroles & propos de sedition & de division : puis tantost après survint aussi de renfort la nouvelle de la mort & desfaitte de Crassus, qui fut comme une grande barriere ostée, laquelle empeschoit que ces deux parts ne s'entreheurtassent & n'entrassent en guerre civile : car l'un & l'autre des deux chefz le redoubtant, se rengeoit encore aucunement à la raison envers son compagnon. Mais aussi tost que la fortune leur eut osté ce tiers, qui eust encore peu contester contre celuy des deux qui fust demouré vaincueur, alors eust on peu veritablement dire de ces deux qui demourerent, ce que le poëte comique dit,

L'un contre l'autre adonc se met en poinct,
Ses mains saupoudre & d'huile son corps oint.

Tant est la fortune peu de chose au pris de la nature, dont elle ne peult jamais assouvir la cupidité, veu que si grande longueur & largeur d'empire, & si vaste estendue de païs, ne peut encore arrester ne borner la convoitise de ces deux personnages : ains combien qu'ilz eussent souvent ouy dire, & souvent leu eulx mesmes, que

Les dieux ayans le monde en trois party,
Chascun se tient content de son party :

ilz ne penſoyent pas neantmoins, que l'empire Romain fuſt ſuffiſant pour eulx qui n'eſtoyent que deux : toutefois Pompeius dit lors en une harengue qu'il feit devant le peuple, que tous les eſtats & toutes les charges qu'il avoit euës en l'adminiſtration de la choſe publique, ce avoit tousjours eſté plus toſt qu'il n'avoit eſperé, & les avoit auſſi tousjours quittées plus toſt que lon n'avoit attendu. Ce qu'à la verité teſmoignoyent toutes les armées qu'il avoit euës entre mains, leſquelles il avoit tousjours caſſées de bonne heure : mais lors voyant bien que Cæſar ne caſſeroit pas la ſiene, il chercha de ſe fortifier des eſtats & offices de la ville contre luy, ſans remuer autre choſe, ny monſtrer autrement qu'il ſe deffiaſt de luy, ains plus toſt faiſant ſemblant de le meſpriſer & de n'en faire point de compte : mais quand il veit que ces magiſtrats de la ville ne ſe diſtribuoyent pas à ſon gré ny à ſa voulunté, pour autant que les citoyens qui les eliſoyent, eſtoyent corrompus par argent, il laiſſa adonc tout aller en abandon, de maniere qu'il n'y avoit plus de magiſtrat qui commandaſt, ny auquel on obeiſt en la ville.

LXXVIII. A l'occaſion de laquelle confuſion il courut incontinent par la ville un grand bruit, qu'il eſtoit beſoing d'elire un dictateur : & fut le premier qui l'oza mettre en avant un tribun

du peuple nommé Lucillius, qui suada que lon eleust Pompeius : à quoy Caton contredit si vivement, que le tribun fut en danger d'estre sur le champ deposé de son office : mais plusieurs des amis de Pompeius se tirerent lors en avant, qui l'excuserent, remonstrans qu'il n'avoit ny recherché ny desiré aucunement cest estat de dictature, dont Caton le loua grandement, & le pria & enhorta de vouloir tenir la main à ce que les choses se peussent remettre en bon estat. Pompeius eut honte de reculer à chose si raisonnable, & y eut l'œil, si bien que lon eleut deux consuls, Domitius & Messala [1] : mais depuis les choses estans retumbées encore en plus grande confusion que jamais, de sorte que lon ne pouvoit elire de nouveaux magistratz : & à l'occasion de ce, plusieurs remettans en avant le propos d'elire un dictateur plus audacieusement que paravant, Caton craignant d'estre forcé à ceste fois, delibera de jetter à Pompeius quelque magistrat de puissance & authorité limitée, pour le destourner de celuy qui avoit authorité excessive & tyrannique. Bibulus mesme qui estoit ennemy de Pompeius, fut le premier qui meit en avant au senat que lon l'eleust seul consul, « Pource, » dit-il, que par ce moyen, ou la chose publi« que sortira du trouble, auquel elle est main-

[1] L'an de Rome 701.

» tenant, ou ſi elle doit tumber en ſervitude, » au moins ſervira elle à celuy qui eſt le plus » homme de bien ». Ceſte opinion fut trouvée bien eſtrange, meſmement pour le regard de celuy qui la propoſa : & Caton s'eſtant dreſſé en piedz, chaſcun imagina ſoudain que ce fuſt pour y contredire : mais luy eſtant fait ſilence, il dit hault & clair, que quant à luy il n'euſt jamais propoſé le premier celle opinion, mais puis qu'elle eſtoit propoſée par un autre, qu'il eſtoit bien d'advis qu'on la ſuyviſt, « Pour autant, dit-il, » qu'il vault mieulx avoir un magiſtrat qui com» mande, qui qu'il ſoit, que de n'en avoir point » du tout, & qu'il ne voyoit perſonne qui fuſt » pour ſçavoir bien commander en ſi grands trou» bles que feroit Pompeius ». Le ſenat approuva ceſte opinion, & ordonna que Pompeius ſeroit eleu ſeul conſul, & que s'il voyoit qu'il euſt beſoing de compagnon, qu'il en pourroit nommer un tel que bon luy ſembleroit, mais non devant deux mois. Ainſi fut Pompeius declaré ſeul conſul [1] par Sulpitius, qui ce jour là eſtoit à ſon tour entreroy : & adonc Pompeius careſſa fort amiablement Caton, en le remerciant de l'honneur qu'il luy avoit fait, & le priant de le vouloir en particulier aider de ſon conſeil aux affaires de ſon conſulat. Caton luy reſpondit qu'il

[1] L'an de Rome 701.

ne falloit point qu'il le remerciaſt, pource qu'il n'avoit rien dit en tout ce qu'il avoit opiné, pour l'amour de luy, ains pour l'amour de la choſe publique ſeulement, & que là où il l'en requerroit, il le conſeilleroit voluntiers en particulier : mais quand il ne l'en requerroit point, il ne laiſſeroit pas de dire en public ce que bon luy ſembleroit. Tel eſtoit Caton en toutes choſes.

LXXIX. Mais Pompeius retournant en la ville, eſpouſa Cornelia, la fille de Metellus Scipion, non fille, ains de nagueres demourée veufve de Publius Craſſus le filz, qui fut occis par les Parthes, auquel elle avoit eſté mariée la premiere fois. Ceſte dame avoit beaucoup de graces pour attraire un homme à l'aimer, oultre celles de ſa beaulté : car elle eſtoit honeſtement exercitée aux lettres, bien appriſe à jouer de la lyre, & ſçavante en la geometrie, & ſi prenoit plaiſir à ouïr propos de la philoſophie, non point en vain ny ſans fruict : mais, qui plus eſt, elle n'eſtoit point pour tout cela ny faſcheuſe, ny glorieuſe, comme le devienent ordinairement les jeunes femmes, qui ont ces parties & ces ſciences là. Davantage elle eſtoit fille d'un pere, auquel on n'euſt ſceu que reprendre, ny quant à la nobleſſe de ſa race, ny quant à l'honneur de ſa vie : toutefois les uns reprenoyent en ce mariage, que l'aage n'eſtoit point ſortable, pource

que Cornelia eſtoit jeune aſſez pour eſtre plus toſt mariée à ſon filz : & les plus honeſtes eſtimoyent, qu'en ce faiſant il avoit mis à nonchaloir la choſe publique au temps qu'elle eſtoit en ſi grands affaires, pour auſquelz remedier elle meſme l'avoit choiſi comme medecin, & s'eſtoit jettée entre les bras de luy ſeul : & ce pendant il s'amuſoit à faire nopces & feſtes, là où plus toſt il devoit penſer, que ſon conſulat eſtoit une publique calamité, pource qu'il ne luy euſt pas eſté ainſi baillé extraordinairement à luy ſeul, contre la couſtume & les loix, ſi les affaires publiques ſe fuſſent bien portez.

LXXX. Au demourant, il ſe meit à faire proceder à l'encontre de ceulx qui par voyes indeuës de bourſe deſliée & d'argent diſtribué, eſtoyent parvenus aux honneurs, & avoyent obtenu des magiſtrats : & ayant fait des loix & ordonnances, ſelon leſquelles les procès & jugemens s'en devroyent faire, il adminiſtra bien dignement & ſyncerement toutes autres choſes au reſte, donnant ſeureté, ordre, ſilence & gravité aux jugemens, en y aſſiſtant luy meſme en perſonne, avec force d'armes, excepté que quand ſon beaupere en fut auſſi, entre les autres, appellé en juſtice, il envoya querir en ſa maiſon les trois cents ſoixante juges, & les pria de luy vouloir eſtre en aide, tellement que l'accuſa-

teur se deporta de son accusation, quand il veit Scipion accompagné & convoyé par ses juges mesmes, en retournant de la place. Cela donna de rechef mauvais bruit à Pompeius, & encore fut il blasmé davantage, de ce qu'ayant par ordonnance expresse defendu que lon ne louast plus publiquement ceulx qui seroyent appellez en justice pour aucun crime, pendant que lon feroit leur procès, luy mesme un jour entra au parquet, où se faisoyent les jugemens, pour louer publiquement Plancus : à l'occasion de quoy, Caton qui lors estoit l'un des juges, se boucha les oreilles avec les deux mains, disant qu'il ne luy estoit pas loisible de ouïr louer un criminel, veu qu'il estoit defendu expressement par les loix : ce qui fut cause de faire recuser Caton à juge, avant qu'il donnast sa sentence : mais nonobstant cela Plancus fut condamné par tous les autres juges, à la grande honte & vitupere de Pompeius : car peu de jours après, Hypseus homme consulaire, estant aussi semblablement accusé, l'attendit un jour comme il sortoit du baing pour s'aller mettre à table, & luy embrassant les genoux le supplia de luy vouloit estre en aide : mais il passa oultre superbement, sans luy respondre autre chose, sinon, qu'il luy gastoit son soupper, & ne faisoit autre chose : pour laquelle inconstance & inegalité de faire faveur aux uns,
&

& tenir rigueur aux autres, il fut à bon droit repris & blasmé : mais au reste il reduisit toutes autres choses en bon estat, & opta pour compagnon au consulat son beau pere Scipion, pour les cinq derniers mois : puis se feit continuer ses gouvernemens pour autres quatre ans, avec estat de prendre à l'espargne [1] mille talents par chascun an, pour entretenir & soudoyer ses gens de guerre.

LXXXI. Ce que voyans les amis de Cæsar commencerent à s'attacher là, & requirent que lon eust donques aussi quelque regard à Cæsar, qui menoit de si grandes & si lourdes guerres pour l'empire Romain, disans qu'il estoit bien raisonnable, attendu ses grands services, que lon luy donnast un autre consulat, ou que lon luy prolongeast encore le temps de son gouvernement, durant lequel il peust au moins jouir en paix de l'honneur de commander à ce que luy mesme avoit acquis, sans qu'un autre successeur luy vinst oster le fruict de son labeur. Sur quoy s'estant meuë grande dispute & grande contention à Rome, Pompeius comme voulant reparer à l'envie que lon en eust peu concevoir contre Cæsar, pour l'amitié qu'il luy portoit, dit qu'il avoit lettres de luy, par lesquelles il

[1] Six cents mille escus. *Amyot.* 4,668,775 livres de notre monnoie.

demandoit qu'on luy envoyast un successeur, & que lon le deschargeast de la guerre : & au surplus, qu'il luy sembloit bien raisonnable que lon luy ottroyast privilege de demander un second consulat, encore qu'il fust absent : à quoy Caton s'opposa formellement, disant qu'il falloit qu'il s'en retournast homme privé, & que posant les armes il vinst luy mesme prochasser d'obtenir quelque bien & quelque recompense de ses citoyens. Mais pourautant que Pompeius ne repliqua ny ne contesta point à cela, ains se teut comme n'ayant que dire à l'encontre, on soufpeçonna & interpreta lon davantage, qu'il n'avoit point bonne opinion de la voulunté de Cæsar, joinct qu'il luy envoya redemander les deux legions qu'il luy avoit prestées, soubs couleur de la guerre des Parthes : toutefois Cæsar, encore qu'il entendist bien pour quelle occasion on les luy redemandoit, les luy renvoya grandement honorées de beaux & bons presens.

LXXXII. Environ ce temps Pompeius tumba malade à Naples d'une grosse & dangereuse maladie, de laquelle toutefois il guarit : & les Neapolitains à la persuasion d'un des principaux de leur ville nommé Praxagoras, sacrifierent publiquement aux dieux pour leur rendre graces de sa convalescence : leurs prochains voisins en feirent après autant, de sorte que cela de main en

main s'estendit par toute l'Italie, & n'y eut ne petite ne grande ville qui n'en feit feste & resjouissance publique par plusieurs jours : & ne trouvoit on lieu assez capable pour tenir ceulx qui luy alloyent de tous costez au devant, ains en rompoyent les chemins : tous les villages, les bourgs, les ports de mer estoyent pleins de gens qui sacrifioyent aux dieux, & faisoyent festin pour la joye du recouvrement de sa santé. Il y en avoit mesme plusieurs qui luy alloyent au devant & le recueilloyent avec des torches allumées, portans chappeaux de fleurs sur leurs testes, & puis le convoyoyent & l'accompagnoyent, en luy jettant force bouquets & force fleurs dessus luy, tellement que le convoy qu'il eut à ce retour là, tout le long du chemin, fut l'une des plus belles, plus honorables & plus magnifiques choses à voir qu'il eut onques en sa vie : mais aussi tient on qu'elle fut cause, autant que nulle autre occasion, de susciter la guerre civile : car l'opinion presumptueuse de soy mesme qui luy entra en la teste, avec l'extreme joye qu'il sentit de se voir ainsi honorer & aimer, surmonta le discours de la raison qu'il devoit fonder sur les choses vrayes, non sur l'apparence, & luy faisant oublier la diligence de soy tenir sur ses gardes, qui luy avoit tousjours auparavant asseuré ses prosperitez & ses

P 2

faicts, la changea en audacieuse braverie, qui luy feit mespriser la puissance de Cæsar, jusques à dire qu'il n'auroit que faire d'armes ny d'autre laborieuse solicitude à l'encontre de luy, & qu'il le desferoit quand il voudroit beaucoup plus facilement qu'il ne l'avoit fait premierement. Davantage Appius retourna là dessus de la Gaule ; qui luy ramena les gens de guerre qu'il avoit prestez à Cæsar, rabaissant fort de paroles les choses qu'il avoit faittes par delà, & tenant plusieurs propos oultrageux & injurieux à l'encontre de Cæsar : car il disoit que Pompeius ne cognoissoit pas bien ses propres forces ny sa reputation ; de se vouloir fortifier d'autres armes contre luy ; pource qu'il le desferoit avec les siennes propres ; si tost que lon le verroit, tant les soudards, disoit il, portoyent de haine à Cæsar, & avoyent grand desir de voir Pompeius. Ces propos enflerent si fort Pompeius, & le remplirent de si grande nonchalance, par se fier & presumer trop de soy, qu'il se mocqua de ceulx qui craignoyent trop la guerre : & à ceulx qui luy disoyent, si Cæsar s'en venoit droit à Rome, qu'ilz ne voyoyent pas avec quelles forces ilz luy peussent resister, il respondit d'un visage riant & avec une chere ouverte, qu'ilz ne se donnassent point de soucy quant à cela : « Car toutes & quantes « fois, dit il, que je frapperay du pied seule-

» ment la terre d'Italie, je feray sourdre de
» toutes parts gens de guerre à pied & à cheval ».

LXXXIII. Ce pendant Cæsar au contraire entendoit à bon escient à ses affaires s'approchant de l'Italie, & envoyant tousjours de ses soudards à Rome pour estre à l'election des magistrats, en gaignant soubs main & corrompant tousjours plusieurs de ceulx qui estoyent en office, à force d'argent, entre lesquelz fut Paulus l'un des consulz [1], auquel il feit tourner sa robbe, moyenant la somme de mille cinq cents talents [2], & Curio tribun du peuple qu'il acquitta d'une infinie somme de debtes, & Marcus Antonius qui pour l'amitié qu'il portoit à Curio, avoit aussi part à ses debtes, en estant obligé comme luy. Il fut davantage trouvé que l'un des capitaine venus de la part de Cæsar estant auprès du senat [3], & entendant que le conseil ne luy vouloit pas ottroyer la prolongation de son gouvernement qu'il demandoit, en frappant de la main sur le pommeau de son espée: « Ceste cy, » dit il, la luy baillera ». Brief tout ce qu'il ourdissoit & qu'il faisoit, tendoit à ceste fin là: toutefois les demandes & requestes que faisoit Curio au nom de Cæsar, sembloyent un peu

[1] L'an de Rome 704.
[2] Neuf cents mille escus. *Amyot*. 7,003,162 liv. de notre monnoie.
[3] Du lieu où le sénat s'assembloit.

la teste hault levée de joye comme victorieux, & fut recueilly par ceulx de sa ligue avec haults cris & grands battemens de mains en signe de resjouissance, & avec force festons, bouquets & chappeaux de fleurs qu'ilz jetterent sur luy. Pompeius n'estoit pas present à ceste epreuve qui se feit de la voulunté du senat, pource que ceulx qui ont charge & commandement sur des armées, ne peuvent par les loix Romaines entrer dedans la ville : mais Marcellus se levant, dit qu'il ne vouloit pas demourer assis s'amusant à ouir des harengues & des disputes, ce pendant qu'il sçavoit de vray que dix legions passoyent desja les monts des Alpes pour venir en armes droit contre eulx, & qu'il envoyeroit au devant homme qui leur feroit teste pour la defense de la chose publique.

LXXXIV. Depuis cela lon changea de robbes à Rome, comme lon a accoustumé de faire en un dueil public : & Marcellus passant à travers la place suyvy du senat, s'en alla devers Pompeius, devant lequel estant arrivé, il luy dit tout hault, « Je te commande, Pompeius, que » tu ayes à secourir la chose publique, avec les » forces que tu as ja toutes prestes, & que tu en leves encore d'autres ». Autant luy en dit aussi Lentulus l'un de ceulx qui estoyent designez consulz pour l'année ensuyvant : mais comme

Pompeius cuida lever & enroller gens de guerre dedans Rome, les uns ne vouloyent point obeïr à son mandement, les autres y venoyent à regret en petit nombre, froidement, & avec peu d'affection : & la plus part crioyent, « Appointement, appointement », à cause que Antonius avoit leu devant tout le peuple, malgré le senat, une lettre missive de Cæsar, contenant certaines demandes & offres fort à propos pour attraire le menu peuple : car il requeroit que Pompeius & luy sortissent tous deux hors de leurs gouvernemens, & qu'ilz laissassent leurs armées pour ester à droit, & se remettre entierement au jugement du peuple, en luy rendant compte & raison de tout ce qu'ilz avoyent fait. Lentulus qui estoit desja entré en possession de son consulat, ne faisoit point assembler le senat : mais Ciceron nagueres retourné de la Cilicie alloit taschant de moyener accord, mettant en avant que Cæsar laissast les Gaules, & tout le reste de son armée, exceptées deux legions seulement, qu'il retiendroit avec le gouvernement de l'Esclavonie, attendant un second consulat. Pompeius trouva cest expedient mauvais : & les amis de Cæsar se laisserent conduire jusques à conceder que Cæsar laisseroit encore l'une de ses legions : mais Lentulus s'y opposa, & Caton d'un autre costé aussi, criant que Pompeius s'abusoit

& se mescontoit, de maniere que toutes ces voyes d'appointement n'eurent point de lieu.

LXXXV. Et ce pendant nouvelles vindrent à Rome que Cæsar s'estoit desja saisi d'Ariminum [1] bonne & grande ville de l'Italie, & qu'il s'en venoit avec toute sa puissance droit à Rome: ce qui estoit fauls : car il n'avoit pas encore avec luy plus de trois cents chevaux, & cinq mille hommes de pied, n'ayant voulu attendre le reste de son armée, qui estoit encore delà les monts en la Gaule, ains se hastant pour surprendre ses adversaires au desprouveu pendant qu'ilz estoyent en trouble & en effroy, & qu'ilz ne se doubtoyent pas que sa venue deust estre si soudaine, plus tost que de leur donner temps de se prouveoir, & les combatre lors qu'ilz seroyent tous preparez : car quand il fut arrivé sur le bord de la riviere de Rubicon [2] qui fait la separation du

[1] Arimin, aujourd'huy Rimini, ville située sur la mer Adriatique, dans la province d'Ombrie, à l'embouchure de la riviere du même nom, à 58 lieues de Rome. C'est là que se tint l'an 359 de Jesus-Christ, ce fameux concile, où plus de quatre cens évêques vaincus par les violences de Taurus, préfet de l'empereur Constance, signerent cette formule par laquelle, selon l'expression de S. Jérôme, tout l'univers fut surpris de se trouver Arien, mais qui fournit au pape Libère, en refusant d'y souscrire, une heureuse occasion de réparer la faute qu'il avoit faite, deux ans auparavant, en adhérant à la condamnation de S. Athanase, & en signant une formule de foi Arienne, suivant l'expression de S. Hilaire, qui l'anathématisa avec son auteur.

[2] Un peu au-dessus du fleuve Arimin.

gouvernement qui luy avoit esté baillé d'avec l'Italie, il s'arresta tout coy un espace de temps sans mot dire, & differa un peu, pensant en soy mesme la grande & hardie entreprise où il s'alloit jetter : puis tout soudain, ne plus ne moins que ceulx qui se lancent d'un hault rocher en abysme de profondeur infinie, fermant la bouche à la raison, & clouant les yeux à l'imagination du peril, il escria à ceulx qui estoyent à l'entour de luy en langage grec, « Le dé soit » jetté », (* comme s'il eust voulu dire, prenons ne l'adventure : à tout perdre n'y a qu'un coup perilleux :) & feit passer son armée.

LXXXVI Si tost que la nouvelle en fut divulguée à Rome, il y eut un si grand effroy que lon n'en avoit encore point veu de pareil : car tout le senat s'en courut incontinent devers Pompeius, & s'y en fouirent aussi tous les magistrats de la ville, là où Tullus[1] luy demanda quelles forces & quelle armée il avoit pour les defendre : Pompeius luy respondit avec quelque demeure, & d'une parole mal asseurée, qu'il avoit les deux legions, que Cæsar luy avoit renvoyées, toutes prestes, & qu'il pensoit que de ceulx qu'il avoit nagueres fait lever à la haste, il feroit bien jusques au nombre de trente mille combatans. Tullus adonc

[1] Lucius Volcatius Tullus, qui avoit été consul l'an de Rome 688.
* Ceci n'est point dans le texte.

s'escria tout hault : « Tu nous as abusez, Pompeius » : & conseilla que lon envoyast des ambassadeurs devers Cæsar. Il y avoit en celle compagnie un nommé Faonius, lequel n'estoit pas mauvais homme au demourant, sinon que par une opiniastreté & une audace, il cuidoit bien contrefaire la franche liberté de parler dont usoit Caton : celuy la luy dit alors, qu'il frappast du pied contre la terre, pour en faire sourdre les gens de guerre qu'il leur avoit promis. Pompeius supporta doulcement l'importunité oultrageuse de cest homme : & comme Caton luy ramenast en memoire ce qu'il luy avoit predit de Cæsar dès le commencement, il luy respondit, « En ce que tu m'en as predit, tu as certes prophetizé plus veritablement : mais ce que j'en » ay fait, je l'ay fait à la bonne foy plus amia» blement ». Si fut adonc Caton d'advis que lon eleust Pompeius capitaine general de la chose publique, avec plein pouvoir & puissance souveraine de toutes choses, disant, « Que les mes» mes hommes qui font les grands maulx, sont » ceulx qui mieulx y sçavent remedier » : & incontinent se partit pour aller en la Sicile, le gouvernement de laquelle luy estoit escheur par le sort, & chascun des autres senateurs pareillement s'en alla aux provinces qui leur estoyent advenues.

LXXXVII. Ainsi estant presque toute l'Italie esbranlée, il n'y avoit ordre ny raison quelconque en tout ce qui s'y faisoit : car ceulx qui estoyent hors de Rome, y accouroyent fuyans de tous costez : & au contraire, ceulx qui habitoyent dedans, en sortoyent à grande haste, & l'abandonnoyent en tel trouble & telle confusion, que ce qui pouvoit servir ayant bon-vouloir d'obeïr, se trouvoit debile, & ce qui nuisoit pour la desobeïssance, y estoit puissant & malaisé à regir & à manier aux magistrats qui avoyent loy de commander. Car il n'y avoit moyen quelconque d'appaiser leur effroy, & ne laissoit on pas à Pompeius ordonner des choses à son jugement, ains selon que chascun se trouvoit passionné de douleur, de crainte ou de doubte, il l'en alloit remplissant : tellement que bien souvent en un mesme jour se prenoyent toutes contraires resolutions de conseil. Il ne pouvoit entendre rien de certain des ennemis, pource que les uns luy rapportoyent tantost d'un, & les autres tantost d'un autre, & s'il ne les vouloit croire, ilz s'en courrouceoyent à luy. Finablement ayant arresté qu'il voyoit le tumulte & la confusion si grande à Rome, qu'il n'y avoit ordre d'en venir à bout, il commanda à tous ceulx du senat qu'ilz s'en allassent après luy, denonceant à ceulx qui demoureroyent qu'il les

tiendroit pour adherents de Cæsar, & sur les vespres abandonna la ville. Les deux consulz sans sacrifier aux dieux, ainsi que lon a accoustumé de faire, avant que partir pour aller à la guerre, s'en fouirent aussi, de façon que Pompeius au plus fort de ses affaires & au milieu du peril, se pouvoit dire heureux, pour voir la grande affection & bienvueillance que tout le monde luy portoit: car encore que plusieurs reprissent la maniere de sa conduitte, il n'y en avoit neantmoins pas un qui haïst le conducteur, ains en eut on trouvé plus de ceulx qui ne pouvoyent abandonner Pompeius pour l'amour qu'ilz luy portoyent que de ceulx qui le suyvoyent pour maintenir leur liberté.

LXXXVIII. Peu de jours après qu'il fut party, Cæsar arriva à Rome, lequel se saisissant de la ville, parla humainement à tous les autres qu'il y trouva, appaisant leur effroy, excepté qu'il menaça de faire mourir Metellus l'un des tribuns du peuple, qui le voulut empescher de prendre de l'argent au tresor de la chose publique: & si adjousta à ceste cruelle menace une parole encore plus aspre: car il luy dit, que le dire luy estoit plus difficile que le faire. Ainsi ayant reboutté Metellus, & pris ce qu'il voulut, il se meit à suyvre Pompeius à la trace, taschant à le chasser dehors de l'Italie, premier que

l'armée qu'il avoit en Hespagne luy peust arriver. Ce pendant Pompeius s'estant saisi de la ville de Brundusium, & ayant recouvré quelques vaisseaux, feit incontinent embarquer dessus les deux consulz avec trente enseignes de gens de pied, qu'il envoya devant oultremer, à Dyrrachium : & despescha quant & quant Scipion son beaupere, & Gneus Pompeius son filz, pour aller en Syrie faire provision de navires : & luy ayant bien remparé les portes de la ville, & disposé sur les murailles les plus vistes & plus legers de ses soudards, avec exprès commandement à ceulx de la ville qu'ilz ne bougeassent de leurs maisons, il feit encore fossoyet & trencher par le dedans de la ville les rues en plusieurs endroits, & remplir les dittes fosses & trenchées de paux pointus aguisez par les bouts, exceptés deux rues par lesquelles il devoit se rendre sur le port. Puis le troisieme jour après, ayant desja embarqué à loisir toute l'autre multitude de ses gens, il feit soudainement haulser un signe en l'air à ceulx qu'il avoit laissez pour la garde des murailles, lesquelz accoururent aussi tost à luy, & les ayant habilement recueillis en ses vaisseaux, il leva les ancres & traversa la mer.

LXXXIX. Incontinent que Cæsar apperceut les murailles denuées de gens, il se doubta bien

que Pompeius s'en estoit fouy, & voulant courir après, s'en fallut bien peu qu'il ne s'enferrast en ces paux fichez, & qu'il ne tumbast dedans les trenchées, n'eust esté que ceulx de la ville l'en advertirent : ainsi se garda il de passer par le travers de la ville, & tournoya à l'entour pour aller au port, où il trouva que toute la flotte avoit desja fait voile, exceptez deux vaisseaux seulement, sur lesquelz il y avoit peu de gens de guerre. Or y en a qui mettent ce departement de Pompeius entre les meilleures ruzes de guerre dont il usa jamais : toutefois Cæsar mesme s'esbahissoit comment, ayant une ville forte en sa puissance, & attendant son armée qui luy venoit d'Hespagne, & estant maistre de la mer, il abandonna onques l'Italie. Ciceron aussi le reprent de ce qu'il ensuyvoit plus tost le gouvernement & la conduitte de Themistocles, que de Pericles, veu que les affaires ressembloyent plus au temps de cestuy cy, que de celuy la : & Cæsar mesme monstra bien par effect qu'il craignoit fort le temps : car ayant surpris Numerius l'un des amis de Pompeius, il l'envoya à Brundusium devers Pompeius, luy faire offre d'appointer avec égales conditions : mais ce Numerius feit voile quant & Pompeius. Par ce moyen donques, Cæsar s'estant emparé & fait seigneur de toute l'Italie

en ſoixante jours, ſans coup ferir, ny ſang eſpandre, vouloit bien tout promptement aller après Pompeius : mais pour autant qu'il n'avoit point de vaiſſeaux preſts, il s'en deporta, & tira en diligence vers Heſpagne, pour trouver moyen de gaigner l'armée qui y eſtoit.

XC. Et ce pendant Pompeius aſſembla une très groſſe puiſſance par mer & par terre : celle de mer eſtoit de tout poinct invincible : car y il avoit de vaiſſeaux pour combatre juſques au nombre de cinq cents, & de galiottes, fuſtes & fregates un nombre infiny : & quant à celle de terre, il y avoit toute la fleur de la chevalerie Romaine & de l'Italie auſſi, juſques au nombre de ſept mille chevaux, tous hommes riches, de grandes maiſons, & de hault courage : mais ſes gens de pied eſtoyent hommes ramaſſez de toutes pieces, qui avoyent beſoing d'eſtre aguerriz & exercitez à loiſir au faict des armes, comme auſſi les faiſoit Pompeius exerciter continuellement, eſtant de ſejour près la ville de Berrœe [1], là où il ne ſe tenoit point luy meſme oiſif, ains travailloit autant de ſa perſonne, que s'il euſt eſté en la fleur de ſon aage : ce qui eſtoit de grande efficace pour aſſeurer & encourager les autres, de voir le grand Pompeius agé de ſoixante ans, il ne s'en falloit que deux, com-

[1] Ville de Macédoine au pied du Mont Bermius.

batre

batre à pied tout armé, & puis à cheval desguainer son espée sans difficulté, pendant que son cheval couroit à bride abatue, & puis la renguainner tout aussi facilement, lancer le javelot, non seulement avec dextérité de donner à poinct nommé, mais aussi avec force de l'envoyer si loing, que peu de jeunes gens le pouvoyent passer.

XCI. A luy se venoyent rendre les roys, princes & seigneurs de païs : & de capitaines Romains qui avoyent eu charges, il s'en trouva autour de luy un nombre de senat complet : entre lesquelz s'y en alla Labienus mesme, qui estoit paravant l'un des amis de Cæsar, & qui avoit tousjours esté quant & luy ès guerres de la Gaule : & Brutus le filz de celuy qui fut occis en la Gaule, homme de grand cueur, & qui jamais au paravant n'avoit parlé à Pompeius, ny ne l'avoit salué, pource qu'il le reputoit avoir esté meurtrier de son pere : & neantmoins s'alla lors voluntairement soubmettre à luy, comme à celuy qui combatoit pour la liberté de Rome. Ciceron mesme, combien qu'il eust autrement escrit & conseillé, eut honte de n'estre pas du nombre de ceulx qui vouloyent hazarder leur vie pour la defense du païs. Aussi y alla Tidius Sextius jusques en Macedoine, encore qu'il fust extremement vieil, & qu'il fust boiteux d'une jambe : tellement que les autres s'en gaudissoyent,

& mocquoyent : mais Pompeius quand il l'apperceut se leva & luy courut au devant, estimant que c'estoit un bien evident tesmoignage de la bonne opinion que lon avoit de luy, que de si vieilles gens, faisans plus que leur aage ny leur force ne portoit, aimassent mieulx estre en peril avec luy, qu'en toute seureté en leurs maisons. Davantage il fut tenu une assemblée de conseil, en laquelle suyvant l'opinion de Caton, lon arresta que lon ne feroit mourir pas un citoyen Romain, sinon en bataille, & ne saccageroit lon ville quelconque qui fut subjecte à l'empire Romain. Cela feit que la part de Pompeius en fut encore bien plus aimée : car ceulx qui ne se mesloyent aucunement de ceste guerre, ou pource qu'ilz en habitoyent trop loing, ou pource qu'ilz avoyent si peu de force & de moyen, que lon n'en faisoit pas autrement compte, encore favorisoyent ilz de voulunté & de parole la plus juste partie, estimans celuy estre ennemy des dieux & des hommes qui ne desiroit que Pompeius vainquist.

XCII. Toutefois Cæsar aussi de sa part se monstroit doulx & gracieux, là où il estoit le plus fort : car ayant pris & gaigné toute l'armée de Pompeius, qui estoit en Hespagne, il en laissa aller les capitaines où bon leur sembla, & se servit des soudards : puis repassant de rechef les monts, il traversa à grandes journées

toute l'Italie, tant qu'il arriva en la ville de Brundusium[1] qu'il estoit desja au cueur d'hyver, là où passant la mer, il alla prendre terre en la ville d'Oricum[2], menant quant & luy Vibius l'un des amis de Pompeius qu'il avoit pris prisonnier, & l'envoya devers luy pour luy offrir de rechef qu'ilz se trouvassent ensemble, & que dedans trois jours ilz eussent à casser & rompre leurs armées tous deux, & que s'estans reconciliez l'un avec l'autre, & s'estans donné la foy l'un à l'autre, ilz s'en retournassent ensemble bons amis en Italie. Pompeius estima de rechef que ce fust un aguet & une embusche pour le surprendre, & descendant soudainement vers la marine se saisit de tous les lieux propres & assiettes fortes de nature pour loger un camp à seureté, & semblablement de tous les ports, plages & rades de bon abry pour les navires, & où lon pouvoit seurement aborder, de maniere que tout vent souffloit bon pour luy, apportant en son camp, ou gens, ou vivres & argenr.

XCIII. Au contraire, Cæsar estoit si pressé & si à destroit, tant par terre que par mer, qu'il estoit contrainct de chercher la bataille en allant assaillir Pompeius jusques dedans ses forts pour essayer de l'attirer au combat, où il avoit du

[1] Brindes dans la Calabre.
[2] Dans l'Epire sur la mer Ionienne.

meilleur la plus part du temps, & emportoit l'avantage presque en toutes les escarmouches qui s'y faisoyent, excepté une fois qu'il faillit à perdre toute son armée, & à estre du tout ruiné, par ce que Pompeius rembarra si vaillamment ses gens, qu'il leur feit à tous tourner le dos, après en avoir tué deux mille sur le champ : mais il ne peut, ou pour mieulx dire, à mon advis, il n'oza entrer pesle mesle de dans leur camp parmi les fuyans, tellement que le soir Cæsar en son privé dit à ses amis, que ce jour là les ennemis eussent emporté la victoire finale, s'ilz eussent eu un chef qui eust sceu vaincre.

XCIV. Ceste victoire eleva le cueur à ceulx du party de Pompeius, de maniere qu'ilz voulurent à toute force hazarder la bataille. Pompeius mesme escrivit aux roys estrangers, princes, seigneurs & villes de son alliance, comme s'il eust eu desja tout gaigné, combien qu'il redoubtast grandement l'issue d'une bataille, & voulust plus tost miner ses ennemis par longueurs de temps à faulte de vivres, voyant bien qu'autrement ilz estoyent, en maniere de dire, invincibles par armes, attendu que de long temps ilz avoyent tousjours accoustumé de demourer victorieux quand ilz combatoyent ensemble, & que desormais pour leur vieillesse ilz se faschoyent de faire d'autre sorte la guerre, comme d'aller errans çà & là par divers païs,

remuer souvent de logis, creuser des trenchées, bastir des clostures & remparemens de camp, tellement que pour ceste cause ilz ne demandoyent autre chose que de venir bien tost aux mains, & attacher une bataille. Ce neantmoins au paravant encore persuadoit aucunement Pompeius à ses gens, par les remonstrances qu'il leur faisoit, qu'ilz ne bougeassent : mais quand ilz veirent qu'après ceste derniere rencontre, Cæsar forcé par la necessité de vivres, se leva de là où il estoit campé, pour aller en la Thessalie à travers le païs des Athamaniens [1], alors n'y eut il plus ordre de contenir la fierté & la gloire de ses gens, qui crioyent que Cæsar s'enfuyoit, & vouloyent les uns que lon allast après, & que lon le poursuyvist vifvement, les autres que lon repassast en Italie. Il y en eut qui envoyerent devant à Rome de leurs serviteurs & de leurs amis, pour retenir les logis & maisons plus prochaines de la place, pource qu'ilz avoyent bien intention qu'incontinent qu'ilz seroyent de retour en la ville, ilz demanderoyent des offices & estats de la chose publique : & y en eut d'autres, qui de guayeté de cueur naviguerent en l'isle de Lesbos [2],

[1] Canton de l'Epire près du Pinde.

[2] Ile de la mer Egée, près les côtes de la partie d'Asie, appellée Eolie, au-dessus de la Troade, entre 39 & 40 degrés de latitude.

devers Cornelia, que Pompeius avoit fait retirer là, pour luy porter ceste bonne nouvelle que la guerre estoit achevée.

XCV. Mais estant le conseil assemblé là dessus, pour resoudre ce que lon avoit à faire, Afranius fut d'advis que lon devoit entendre à retourner le plus tost qu'on pourroit en Italie, pource que c'estoit le principal prix que lon pretendoit en ceste guerre, & que ceulx qui en seroyent seigneurs, auroyent incontinent après à leur devotion la Sicile, la Sardagne, la Corsique, l'Hespagne & la Gaule: & davantage qu'il n'estoit pas honeste (ce qui plus devoit emouvoir Pompeius que nulle autre chose) de laisser tyranniquement oultrager & injurieusement traitter leur païs, qui leur tendoit, par maniere de dire, les mains de si près, estant detenu en servitude par des esclaves & des flateurs de tyrans. Mais Pompeius ne jugea pas qu'il fust ny honorable pour luy de fouir une autre fois devant Cæsar, & de se faire suyvre, là où la fortune luy donnoit moyen de le chasser & poursuyvre luy mesme; ny sainct envers les dieux d'abandonner Scipion son beaupere, & plusieurs autres personnages consulaires, qui estoyent en la Grece & en la Thessalie, lesquelz ne faudroyent pas de tumber incontinent entre les mains de Cæsar, qui ne les secourroit, avec toute la chevance & les forces

qu'ilz avoyent, lesquelles n'estoyent pas petites, & que ceulx provoyoyent le mieulx au bien de la ville de Rome, qui en tyroyent le plus loing la guerre, à fin que sans souffrir, voir ny ouir rien des maulx que la guerre apporte quant & soy, elle attendist en paix celuy qui finablement demoureroit victorieux. Cela conclut, il se remeit à suyvre Cæsar à la trace, deliberé de ne luy donner point de bataille, mais bien de le tenir assiegé, & le miner à faulte de vivres, en le poursuyvant & serrant tousjours de près, estimant qu'il luy estoit expedient d'ainsi le faire encore pour une autre raison, à cause qu'il luy fut rapporté un propos qui s'estoit tenu entre les chevaliers Romains, lesquelz discouroyent qu'il falloit desfaire le plus vistement que lon pourroit Cæsar, à fin de le desfaire luy mesme aussi incontinent après : & dit on que cela fut la cause, pour laquelle Pompeius n'employa onques Caton en chose de consequence durant toute ceste guerre : car quand il se meit à marcher après Cæsar, il le laissa sur la coste de la marine à la garde du bagage, craignant que soudain qu'ilz auroyent ruiné Cæsar, il ne le voulust contraindre de quitter aussi tost toute son authorité.

XCVI. Ainsi se mettant à marcher tout bellement à la cueuë de Cæsar, il fut calumnié, &

commencea lon à crier contre luy qu'il ne faisoit pas la guerre à Cæsar, ains à son propre païs & au senat, à fin qu'il demouraſt tousjours en authorité de commander, & que jamais il ne ceſſaſt d'avoir autour de luy comme ses satellites & ses miniſtres, ceulx qui pretendoyent devoir eſtre eulx meſmes ſeigneurs de tout le monde. Davantage Domitius Ænobarbus l'appelloit à tous coups Agamemnon & le roy des roys, ce qui luy ſuſcitoit envie : & Faonius n'eſtoit pas moins faſcheux en ſe mocquant importunement, que ceulx qui parloyent librement: car il alloit criant, « Meſſieurs, je vous adviſe » que vous ne mangerez point encore pour ceſte » année des figues de Thuſculum ». Et Lucius Afranius, lequel avoit perdu l'armée qui eſtoit en Heſpagne, & en eſtoit ſoupeçonné de trahiſon, voyant que Pompeius lors reculoit à la bataille : « Je m'eſmerveille (diſoit il) que ceulx » qui m'accuſent, ne vont franchement trouver » celuy, qu'ilz appellent marchand & achepteur » de provinces, pour le combatre incontinent ». Par ces langages & beaucoup d'autres ſemblables ilz contraignirent à la fin Pompeius, lequel ne pouvoit endurer que lon meſdiſt de luy, & ne pouvoit rien refuzer à ſes amis, de ſuyvre leurs eſperances & leurs appetits, en ſe departant de ſes ſages conſeils : ce que ne devoit

pas faire un pilote de navire seulement, tant s'en faut qu'il fust excusable en un capitaine general, ayant entier pouvoir & authorité souveraine sur tant de nations, & sur de si puissantes armées : & là où il souloit louer les medecins, qui ne complaisoyent jamais aux vouluntez & appetits desordonnez de leurs patiens ; luymesme se laissa aller à obtemperer à la plus mal saine partie de son armée, craignant de leur desplaire, là où il estoit question de leur vie & de leur salut. Car qui jugeroit ne sains ne sages ceulx qui en se promenant par leur camp, briguoyent desja les offices & estats de consulz & de preteurs, & veu que Spinther, Domitius & Scipion debatoyent desja entre eulx, & faisoyent des brigues & menées pour la prelature de souverain pontife, que tenoit Cæsar, comme s'ilz eussent eu à faire à un roy d'Armenie Tigranes, ou à un roy des Nabateiens qui fust campé auprès d'eulx, non pas à Cæsar, & à son armée, laquelle avoit pris à force d'assault mille villes, avoit subjugué plus de trois cents diverses nations, avoit gaigné infinies batailles contre les Allemans & Gaulois, sans jamais avoir esté vaincue, avoit pris un million d'hommes prisonniers, & en avoit occis un autre million en batailles rengées.

XCVII. Mais nonobstant tout cela, ceulx

du party de Pompeius estans tousjours à crier après luy & à luy rompre la teste, finablement quand ilz furent descendus en la plaine de Pharsale [1], ilz le forcerent de mettre la chose à la deliberation du conseil, auquel Labienus estant chef de la chevalerie, se dressa le premier sur ses piedz, & jura devant tout le monde, qu'il ne retourneroit point de la bataille qu'il n'eust desfait & mis en roupte les ennemis : autant en jurerent aussi tous les autres après luy. Et la nuict ensuyvant il fut advis à Pompeius en dormant, qu'il entroit dedans le theatre, là où le peuple le recueilloit avec grands batemens de mains par honneur, & que luy ornoit le temple de Venus victorieuse de plusieurs despouilles. Ceste vision de songe d'un costé luy donnoit bon courage, & d'un autre costé le luy rompoit aussi, pour autant qu'il avoit peur, qu'estant la race de Cæsar descendue de la deesse Venus, son songe ne voulust signifier qu'elle seroit annoblie & illustrée par la victoire & par les despouilles qu'il gaigneroit sur luy. Qui plus est, il y eut en son camp des bruits & tumultes effroyans, sans aucune cause apparente, que lon

[1] Dans la Thessalie, au-dessus de Larisse. Elle est traversée par le fleuve Apidanus, qui va se jetter dans le golfe Thermaïque, après avoir passé avec le Pénée & l'Enipée par les vallées du mont Olympe, connues sous le nom de Tempé.

appelle vulgairement frayeurs paniques, qui l'esveillerent en sursault : & environ l'heure que lon remue le guet au matin, lon apperceut dessus le camp de Cæsar, dont lon n'oyoit bruit quelconque, une grande clarté, & s'en alluma comme un flambeau ardent qui vint fondre sur le camp de Pompeius : ce que Cæsar luy mesme dit avoir veu ainsi comme il alloit visiter ses guets. Et sur l'aube du jour ayant proposé de desloger pour tirer vers la ville de Scotuse [1], ainsi comme les soudards abbatoyent desja leurs tentes & leurs logis, & envoyoyent devant leurs sommiers & leurs valets, il vint des coureurs qui rapporterent qu'ilz avoyent apperceu dedans le camp des ennemis force armes que lon portoit çà & là, & que lon y entendoit une emeute & un bruit, comme de gens qui se preparoyent à la bataille : après ces premiers il en arriva encore d'autres, qui rappporterent que les premiers rengs estoyent desja ordonnez en bataille.

XCVIII. Parquoy Cæsar se prit à dire que le jour donques qu'ilz avoyent tant desiré estoit venu, auquel ilz auroyent à combatre contre des hommes, non pas contre la faim ny contre la disette de vivres, & incontinent ordonna que

[1] Ville de Thessalie, un peu au nord de Pharsale, qu'il ne faut pas confondre avec Scotuse, ville de Thrace sur le fleuve Strymon.

lon estendist devant sa tente une cotte d'armes rouge : car c'est le signe, duquel usent les Romains pour signifier qu'il doibt avoir bataille : ce que voyans les soudards, laisserent là leur bagage & leurs tentes, & avec grands cris de joye s'en coururent prendre leurs armes, & les chefz des bendes menans leurs gens chascun aux lieux où ilz devoyent estre, les rengerent en leurs rengs, sans trouble ne tumulte quelconque, tout aussi paisiblement & aussi aiseement, comme s'ilz eussent ordonné une danse. Si avoit Pompeius pris à conduire la poincte droitte de son armée, ayant en teste devant luy Antonius : son beau pere Scipion menoit le milieu de la bataille, qui venoit à rencontrer de front Domitius Calvinus : & la poincte gauche estoit commandée par Lucius Domitius Ænobarbus, avec un gros renfort de gendarmerie, pource que les gens de cheval s'estoyent presque tous jettez en ce costé là, pour tascher à forcer Cæsar qui estoit à l'opposite, & rompre la dixieme legion, dont on faisoit compte, comme de la plus belliqueuse qui fust en tout l'ost de l'ennemy, de maniere que Cæsar combatoit tousjours de sa personne au milieu d'elle : mais voyant la poincte gauche de ses ennemis ainsi fortifiée de chevalerie, & craignant leur bel equippage & la lueur de leurs harnois fourbis

à blanc, il feit venir six enseignes de renfort qu'il meit derriere sa dixieme legion, leur enjoignant qu'ilz ne bougeassent aucunement, de peur que les ennemis ne les descouvrissent : mais si tost que la gendarmerie des ennemis viendroit à charger, qu'alors courans de roideur ilz se jettassent à costé des premiers rengs, sans toutefois lancer leurs javelots de loing, comme ont accoustumé de faire les plus vaillans combatans; à fin de plus tost venir à l'escrime des espées : ains les dresser contremont, & en donner aux yeux & aux visages des ennemis, « Pource, dit il, que ces beaux danseurs icy » mignons n'attendront jamais, de peur que » vous ne leur gastiez leurs beaux visages & » leurs beaux teincts, ny ne pourront jamais » endurer la lueur de voz ferremens, quand » vous les leur approcherez près des yeux ». Voilà ce que faisoit Cæsar.

XCIX. Mais Pompeius estant à cheval alloit considerant l'ordonnance & la contenance des uns & des autres, & observa que ses ennemis attendoyent tous de pied quoy sans bouger de leurs rengs, le temps & le signe de charger : & au contraire, que la pluspart de ses gens n'avoit pas la patience d'attendre ferme en un lieu, ains branloit & flottoit à faulte d'experience & de bien sçavoir le mestier de la guerre : à

l'occasion dequoy il eut peur qu'il ne se desbendassent, avant mesme que la bataille fust commencée : si enjoignit expressément à ceulx des premiers rengs, qu'ilz demourassent fermes sur leurs marches en défense, & que soy tenans bien serrez ensemble ilz attendissent sans bouger le choc de l'ennemy. Cæsar depuis blasma ce commandement là, pour autant (disoit il) que cela affoiblit la violence que le courir donne aux premiers coups, & quant & quant osté l'eslancement des combatans les uns contre les autres, qui a accoustumé de les remplir d'impetuosité & de fureur plus que nulle autre chose, quand ilz viennent à s'entrechoquer de roideur, leur augmentant le courage par le cry & la course, & rend la chaleur des soudards, en maniere de dire, refroidie & figée. Il pouvoit avoir en l'armée de Cæsar environ vingt & deux mille combatans, & en celle de Pompeius un peu plus que deux fois autant.

C. Comme donques le mot de la bataille eust ja esté donné d'une part & d'autre, & que les trompettes commencerent à sonner, donnez dedans, le commun ne pensa plus qu'à son affaire particulier : mais quelques uns des plus gens de bien Romains, & quelques Grecs qui se trouverent sur les lieux, hors toutefois des batailles, voyans les choses si près du peril,

allerent considerans en eulx mesmes, à quelz termes la convoitise & l'opiniastreté de deux hommes avoit conduit les forces de l'empire Romain : car c'estoyent mesmes armes, ordonnances de batailles toutes semblables, enseignes communes & en tout pareilles, la fleur de tant de vaillans hommes d'une mesme cité, & une si grosse puissance qui s'alloit destruire elle mesme, servant de notable exemple pour monstrer combien la nature de l'homme est aveuglée, furieuse & forsenée, depuis qu'elle se laisse une fois transporter à quelque passion : car s'ilz eussent voulu regir & gouverner en paix ce qu'ilz avoyent conquis, & se contenter de jouir de ce qu'ilz avoyent tout acquis, la plus grande & la meilleure partie du monde, de la mer & de la terre estoit soubz leur obeïssance. Ou bien encore s'ilz eussent voulu servir à leurs cupiditez de victoires & de triumphes, & en rassasier leur soif, ilz avoyent assez matiere de faire la guerre contre les Parthes & contre les Allemans, & si ne leur restoit pas peu d'affaire à conquerir & subjuguer toute la Scythie, ou les Indes : & si avoyent en cela honeste couleur pour couvrir leur avarice : car ilz eussent peu dire que c'estoit pour enseigner la vie civile à ces nations là barbares. Et quelle chevalerie de la Scythie, ny quelles flesches des Parthes, ou richesse des

Indiens eust peu soustenir l'effort de soixante & dix mille combatans Romains, mesmement soubs la conduitte de deux tels capitaines, comme Pompeius & Cæsar? desquelz ces estranges & loingtaines nations là, ont plus tost entendu les noms, que celuy mesme des Romains, tant ilz ont penetré avant par leurs victoires, en subjuguant des peuples farouches, sauvages & barbares. Et lors estoit l'un devant l'autre en armes pour s'entredesfaire, sans avoir, à tout le moins, pitié de souiller & maculer leur gloire, dont ilz estoyent si ambitieux, que pour elle ilz n'espargnoyent pas leur propre païs, ayans jusques à ce jour là esté de faict & de renom invincibles. Car l'affinité qu'ilz avoyent contractée ensemble, l'amour de Julia & ses nopces dès le commencement furent suspectes de n'estre que tromperie, & plus tost ostage & plege d'une conspiration faitte entre eulx pour le regard de quelque commodité particuliere, que non pas arre de vraye amitié.

CI. Quand donques la plaine de Pharsale [1] fut couverte d'hommes, de chevaux & d'armes, & que le signe de choquer eut esté donné d'une part & d'autre, le premier de l'armée de Cæsar qui se prit à courir pour charger, fut

[1] L'an de Rome 706, avant J. C. 48.

Caius

Caius Crassianus capitaine de cent vingt & cinq hommes, voulant satisfaire à une grande promesse qu'il avoit faite à Cæsar, lequel l'ayant veu le matin sortir le premier du camp, luy avoit demandé en le saluant par son nom, qu'il luy sembloit de l'issue de ceste bataille, & le capitaine luy tendant la main luy cria tout hault, « Tu la gaigneras bravemenr, Cæsar, n'en fais » point de doubte, & me loueras aujourdhuy » ou vif ou mort ». Se souvenant donques de ceste parole, il fut le premier qui se jetta hors des rengs, & en tirant plusieurs autres après luy, alla donner la teste baissée au beau milieu des ennemis : si vindrent incontinent au combat des espées à coups de main, & s'y faisoit grand meurtre d'hommes : car ce capitaine poulsoit tousjours en avant, & alloit fendant la presse, & mettant en pieces tout ce qu'il rencontroit au devant de luy, jusques à ce qu'il y en eut un qui l'arresta d'un coup d'estoc qui luy donna droit dedans la bouche, & le percea de part en part, tellement que la poincte de l'espée venoit à sortir au chinon du col. Ainsi estant cestuy Crassianus tumbé mort en terre, le combat vint à estre egal en cest endroit là.

CII. Mais Pompeius ne feit pas soudainement marcher la poincte gauche de sa bataille où il estoit, ains differoit tousjours, & jettoit ses

yeux çà & là pour voir ce que feroyent ses gens de cheval, lesquelz estendoyent desja leurs trouppes, en intention d'envelopper Cæsar, & de renverser les gens de cheval, qu'il avoit en petit nombre devant luy, dessus le bataillon de ses gens de pied. Au contraire, si tost que Cæsar eut fait lever en l'air le signe de la bataille, ses gens de cheval se tirerent un peu arriere, & les six cohortes qu'il avoit mises en aguet, où il y avoit trois mille combatans, se prirent soudainement à courir pour charger l'ennemy par le flanc : & comme ilz furent joignant les chevaux, ilz dresserent les fers de leurs vouges & javelots contremont, ainsi que Cæsar leur avoit enseigné de faire, & en donnerent droit aux visages de ces jeunes gentilzhommes, qui ne s'estoyent jamais trouvez en combat quelconque, & n'attendoyent point ceste escrime là, ny ne l'avoyent point apprise : aussi n'eurent ilz pas la hardiesse de parer ny soustenir les coups, qui leur estoyent ainsi tirez aux yeux & à la face, ains destournans les testes, & mettans les mains au devant de leurs visages se tournerent honteusement en fuitte. Ceulx là estans rompus, les gens de Cæsar ne teindrent compte de courir après, ains s'allerent ruer sur le bataillon des gens de pied, mesmement à l'endroit où il estoit denué de gens de cheval, & consequemment

plus aiſé à couſtoyer & environner. Ainſi eſtans chargez en flanc par ceulx là, & de front par la dixieme legion, ilz ne peurent reſiſter ny faire teſte longuement, voyans qu'au rebours de ce qu'ilz avoyent eſperé, qui eſtoit d'envelopper leurs ennemis, ilz ſe trouvoyent eulx meſmes enfermez. Ceulx là eſtans donques auſſi tournez en fuitte, quand Pompeius en veit la poulciere en l'air, il ſe doubta incontinent bien que c'eſtoit la desfaitte de ſa chevalerie. Et ſeroit mal aiſé de dire, quelle penſée luy vint adonc en l'entendement : mais bien peult on aſſeurer que à ſa contenance, il reſſembla proprement à une perſonne eſtonnée ou abeſtie, & qui a perdu le ſens & l'entendement, ne ſe ſouvenant plus qu'il eſtoit le grand Pompeius : car ſans mot dire à perſonne il ſe retira pas à pas en ſon camp, repreſentant au vif ce qui eſt deſcript en ces vers d'Homere :

Le hault tonant Jupiter envoya
Au preux Ajax la peur, qui l'effroya :
Dont eſperdu il s'arreſta tout coy,
Et ſur ſon dos jetta derriere ſoy
Son large eſcu, où eſtoyent par deſſus
Sept cuirs de bœuf, l'un ſur l'autre tiſſus :
Puis ſe tira hors la preſſe en fuyant,
Tousjours les yeux çà & là tournoyant.

CIII. En tel eſtat entra Pompeius dedans ſa

tente, là où il demoura aſſis quelque temps ſans parler, juſques à ce que pluſieurs des ennemis entrerent peſle meſle avec ſes gens fuyans dedans ſon camp : & lors encore ne dit il autre parole ſinon, « Comment juſques en noſtre » camp » ! & non autre choſe : ains ſe levant prit une robbe convenable à ſa fortune, & s'en ſortit. Les autres legions fouirent auſſi : & fut fait un grand meurtre des valets & des gardes que lon avoit laiſſez dedans le camp. Car de ſoudards, Aſinius Pollio qui combatit luy meſme en ceſte bataille du coſté de Cæſar, eſcrit qu'il n'en mourut en tout que ſix mille. Mais à la priſe de leur camp les gens de Cæſar cogneurent bien evidemment la folie, la vanité & legereté de ceulx de Pompeius : car il n'y avoit ny tente, ny pavillon qui ne fuſt plein de feſtons & de chappeaux de meurte [1], les licts tous couverts de fleurs, les tables chargées de pots & de couppes pleines de vin, & un appareil & preparatif de gens, qui veulent ſacrifier & faire feſte, plus toſt que s'armer pour aller au combat : tant ilz alloyent abuſez de vaine eſperance, & pleins de folle oultrecuidance, à ceſte bataille. Quand Pompeius fut un peu loing de ſon camp, il laiſſa ſon cheval ayant peu de gens autour de luy : & voyant que perſonne ne le pourſuyvoit, il

[1] Myrte.

marcha à pied lentement, avec telles imaginations en son entendement, que lon peut penser que devoit avoir un personnage, lequel avoit accoustumé par l'espace de trente & quatre ans de vaincre continuellement, & d'estre tousjours le plus fort, là où il commenceoit lors ptemier à essayer sur sa vieillesse, que c'est de se trouver vaincu & de fouir, & qui discouroit en luy mesme, comment il avoit perdu en une seule heure, la gloire, la puissance & l'authorité qu'il avoit acquise par tant de guerres & tant de batailles : & pour laquelle il estoit nagueres suyvy & obeï de tant de milliers d'hommes de guerre, de tant de chevaux & d'une si grosse flotte de vaisseaux : & lors il s'en alloit ainsi petit & reduit à si peu de train, que ses ennemis mesmes qui le cherchoyent l'en mescognoissoyent. Passé qu'il eut la ville de Larisse, il entra dedans la vallée de Tempé, là où ayant soif il se coucha sur le ventre, & beut en la riviere, puis se relevant chemina tant qu'il arriva sur le bord de la mer dedans une pauvre cabane de pescheurs, puis environ l'aube du jour entra dedans un petit bateau de riviere avec ceulx qui l'avoyent suyvy estans de condition libre : car quant aux serfs, il les renvoya & leur conseilla qu'ilz se retirassent devers Cæsar hardiment, & qu'ilz n'eussent point de peur.

CIV. Ainsi comme il alloit rengeant la coste avec ce petit bateau, il apperceut une grosse navire de charge au large de la mer à la rade, qui estoit preste à lever l'ancre pour faire voile : le maistre de la navire estoit un Romain, lequel combien qu'il ne fust familier de Pompeius, le cognoissoit bien de veuë. Il s'appelloit Peticius, & la nuict precedente avoit songé qu'il voyoit Pompeius, non tel comme il avoit accoustumé de le voir, mais bien plus ravalé & plus affligé, parlant avec luy. Si avoit raconté son songe à ceulx qui naviguoyent avec luy, ainsi comme lon fait souvent, mesmement quand lon songe choses de grande consequence, & que lon se treuve de loisir : & à l'instant y eut quelqu'un des mariniers qui luy dit qu'il voyoit un bateau de riviere, qui venoit droit à toute vogue vers eulx, & qu'il y avoit dedans des personnes qui secouoyent leurs habillemens, & leur tendoyent les mains. Parquoy Peticius se dressant sur ses piedz recogneut incontinent Pompeius, tout tel comme il l'avoit veu la nuict en songeant : & se batant la teste de douleur, commanda aux mariniers qu'ilz devallassent l'esquif, & tendit la main, appellant Pompeius par son nom, se doubtant bien à le voir en tel estat, de ce qui luy estoit advenu, & que fortune luy avoit couru sus : au moyen dequoy, sans attendre

qu'il le priaſt ne qu'il luy parlaſt de ſa deſconvenue, il le recueillit en ſa navire, & tous ceulx qu'il voulut quant & luy, puis ſe meit à la voile. Avec luy eſtoyent les deux Lentules & Faonius : & tantoſt après apperceurent encore ſur le rivage le roy Dejotarus, qui ſe debatoit à leur faire ſigne qu'ilz le receuſſent auſſi, comme ilz feirent : & quand l'heure du ſoupper fut venue, le maiſtre de la navire leur appreſta à ſoupper de ce qu'il avoit : & Faonius voyant que Pompeius à faulte de valets, commenceoit à ſe laver ſoy meſme, courut à luy & le lava & oignit, & depuis continua tousjours à le ſervir & luy miniſtrer tout ce que font les ſerfz à leurs maiſtres, juſques à luy nettoyer les pieds & à luy appreſter à ſoupper : au moyen dequoy y eut quelqu'un qui voyant comme il faiſoit ce ſervice liberalement avec une ſimplicité naïfve, ſans affetterie ny feintiſe quelconque, luy dit ce vers,

Que tout ſiet bien à un gentil courage!

CV. Ainſi Pompeius paſſant par devant la ville d'Amphipolis [1] traverſa de là en l'iſle de Lesbos pour y prendre ſa femme Cornelia & ſon filz, qui eſtoyent en la ville de Mitylene [2] : parquoy ayant

[1] Près de l'embouchure du fleuve Strymon.
[2] Capitale de l'île de Lesbos.

posé l'ancre en la rade, il envoya un messager en la ville devers elle, non pas tel comme elle l'attendoit : car selon les nouvelles que lon luy escrivoit pour luy gratifier, & que lon luy rapportoit tous les jours, elle esperoit que la guerre eust esté entierement decidée près la ville de Dyrrachium [1], & qu'il ne restast plus à Pompeius que de poursuyvre Cæsar qui s'en seroit fouy. Le messager donques la trouvant en telle esperance, n'eut pas le cueur assez ferme pour la saluer seulement, ains luy donnant à entendre plus par ses larmes que par ses paroles, le principal du malheur, luy dit, qu'elle se hastast vistement si elle vouloit voir Pompeius en une navire seule, & encore non siene, mais empruntée. La jeune dame oyant ceste nouvelle, tumba tout à plat contre terre, où elle demoura long temps evanouye sans parler ny muer : & après qu'elle se fut revenue de pasmoison, considerant qu'il n'estoit pas temps de lamenter ny larmoyer, elle descendit en diligence par le travers de la ville sur le bord de la mer, là où Pompeius luy alla au devant, & la prit entre ses bras, pource qu'elle ne se pouvoit pas soustenir, ains se laissoit tumber de douleur, en disant, « Helas ! c'est

[1] Dyrrachium ou Epidamne, sur la mer Ionienne au-dessous des montagnes qui séparent l'Illyrie de la Macédoine. C'est aujourd'hui Durazzo.

» bien une œuvre de ma fortune, non pas de » la tiene, cher mary, que je te voy maintenant reduit à une seule pauvre petite navire, » là où devant que tu espousasses la malheureuse Cornelia, tu soulois cingler en ceste » mer avec cinq cents voiles. Helas! pourquoy » m'es tu donques venu voir? Et que ne m'as » tu laissée avec ma finistre & malencontreuse » destinée, puis que c'est moy qui t'ay apporté » tant de malheur? Helas! tant j'eusse esté femme » heureuse, si je fusse morte avant que de entendre la mort de Publius Crassus mon premier » mary, que les Parthes me tuerent! Et tant » j'eusse esté sage, si comme j'en fus en propos, je eusse abandonné ma vie incontinent » après luy, là où je suis demourée pour porter » encore malheur au grand Pompeius »! Lon dit que Cornelia prononcea lors de telles paroles, & que Pompeius luy respondit: « Tu ne cognoissois à l'adventure que la bonne fortune, Cornelia, laquelle t'a, peult estre, abusée, pour » autant qu'elle avoit demouré avec moy plus » longuement que elle n'a accoustumé de s'arrester » en un lieu: mais puis que nous sommes nez » hommes, il est force que nous supportions » patiemment ces adversitez cy, & que nous tentions encore la fortune: car il n'est pas hors » d'esperance, que nous ne puissions de la cala-

» mité presente retourner en la prosperité passée,
» aussi bien que de la prosperité passée nous
» sommes tumbés en la calamité presente ».

CVI. Ces paroles ouyes, Cornelia renvoya en la ville querir son bagage & sa famille, & les Mityleniens vindrent publiquement visiter & saluer Pompeius, en le priant de vouloir descendre en terre, & se venir refreschir en leur ville : ce qu'il ne voulut faire : ains luy mesme leur conseilla d'obeïr au vainqueur, sans avoir peur de rien, pource que Cæsar estoit homme equitable & de benigne nature : & se tournant devers le philosophe Cratippus, qui estoit aussi descendu de la ville entre les autres citoyens pour le voir, se plaignit & disputa un peu avec luy touchant la providence divine : en quoy Cratippus luy cedoit tout doucement, le remettant tousjours en meilleure esperance, de peur qu'il ne luy fust trop ennuyeux & importun, s'il eust voulu à bon esciant contester à l'encontre de ses raisons : pource que Pompeius luy eust peu demander quelle providence des dieux il y avoit en son faict, & Cratippus luy eust respondu, que pour le mauvais gouvernement des affaires à Rome, il estoit besoing que la chose publique tumbast entre les mains d'un prince souverain : & puis il luy eust à l'adventure demandé, « Comment & à quelles enseignes veux

» tu, Pompeius, que nous croyons, que tu eusses » mieulx usé de la fortune, si tu fusses demouré » vainqueur, que ne fait ou fera Cæsar? Mais » il fault laisser cela ainsi comme il plaist aux » dieux en ordonner ».

CVII. Ayant donques Pompeius pris sa femme & ses amis, il se meit à la voile sans aborder nulle part, sinon où il estoit contrainct à ce faire, pour prendre vivres, ou faire eau. La premiere ville où il entra fut Attalie [1], au païs de la Pamphylie, là où quelques galeres de Cilicie l'allerent trouver, & se rassemblerent autour de luy quelques gens de guerre, & se trouverent de rechef soixante senateurs Romains en sa compagnie: mais entendant que son armée de mer estoit encore en estre, & que Caton avoit recueilly bon nombre de soudards de la desfaitte, qu'il avoit transportez quant & luy en Afrique, il se prit à lamenter en se plaignant à ses amis, de ce que lon l'avoit contrainct à combatre par terre, & n'avoit on pas souffert qu'il s'aidast de l'autre puissance, en laquelle il estoit sans point de doubte le plus fort, & qu'il se teinst tousjours auprès de son armée de mer, à fin que si la fortune luy disoit mal sur terre, il eust incontinent ses forces de la marine toutes prestes

[1] Sur la côte méridionale de l'Asie, regardant presque l'île de Cypre, quoiqu'un peu plus occidentale.

pour en resister à son ennemy : aussi, à la verité, jamais Pompeius ne feit en celle guerre une plus grande faulte, ny Cæsar ne s'advisa d'une meilleure ruze, que de tirer son ennemy à la bataille ainsi loing du secours de son armée de mer. Mais estant Pompeius contrainct de remuer & faire quelque chose selon le peu de moyen qu'il avoit, il alloit çà & là par les villes prochaines, & à aucunes alloit luy mesme en personne leur demander de l'argent, dont il equippoit & armoit des vaisseaux : & neantmoins redoubtant la vistesse & soudaineté de son ennemy, qu'il ne le previnst avant qu'il peust mettre sus aucun suffisant appareil pour luy faire teste, il se meit à considerer quelle retraitte & quel recours il pouvoit avoir pour lors, où il se peust retirer à seureté : & après avoir le tout bien consulté, il luy sembla qu'il n'y avoit pas une province de l'empire Romain qu'ilz peussent garder ny maintenir : & quant aux royaumes estrangers, luy fut advis que pour le present il n'y en avoit point qui les peust mieulx recueillir ny couvrir plus seurement, ainsi foibles qu'ilz estoyent, pour puis après les remettre sus & les accompagner de plus de forces, que feroit celuy des Parthes. Les autres de son conseil tournoyent leur opinion devers l'Afrique & le roy Juba : mais Theophanes Lesbien, disoit que ce luy sembloit une

grande folie, que de laisser le royaume d'Ægypte, qui n'estoit qu'à trois journées de navigation loing de là, & le roy Ptolomæus [1] qui ne faisoit encore que sortir de son enfance, estant debteur hereditaire de l'amitié & de la grace que son pere avoit receuës de Pompeius, pour s'aller jetter entre les mains des Parthes, la plus infidele & plus desloyale nation du monde, & ne se vouloir pas demettre jusques à seconder seulement un homme Romain, qui auroit esté son beaupere, & au demourant pouvoir estre le premier de tous les hommes, ny ne vouloir esprouver son equité, & plustost aller soumettre sa propre personne à la puissance de Arsaces [2], qui n'avoit pas seulement peu avoir celle de Crassus vivant, & mener une jeune femme de la maison des Scipions entre des Barbares, qui ne mesurent leur puissance ny leur grandeur, sinon à la licence de commettre toutes les villanies & toutes les infamies qu'il leur plaist : car posé encore qu'elle ne soit point violée par eulx, si est ce neantmoins chose indigne, que lon puisse penser qu'elle l'ait peu estre, pour avoir esté en la puissance de ceulx qui ont eu moyen de le faire. Il n'y eut que ceste raison seule, ainsi comme lon dit, qui destournast Pompeius de prendre

[1] Surnommé Dionysius, frere de Cléopâtre.

[2] Voyez la note sur la Vie de Crassus, ch. XXXV, p. 331, T. V.

le chemin d'Euphrates, au moins si nous voulons consentir que ce ait esté le discours de la raison, & non sa mauvaise fortune qui l'ait guidé à prendre le chemin qu'il suyvit. Ayant donques esté resolu au conseil, que le meilleur estoit de s'enfouir en Ægypte, il se partit de Cypre en une galere Seleuciene avec sa femme : & les autres de sa compagnie s'embarquerent semblablement, les uns sur des galeres aussi, & les autres dedans de grosses naves de marchands, où ilz traverserent la mer sans danger : & ayans nouvelles que le roy estoit en la ville de Pelusium [1] avec son armée, où il faisoit la guerre à sa sœur, il teint celle route, & envoya devant faire sçavoir au roy qu'il estoit là arrivé, & le prier de le vouloir recevoir.

CVIII. Ce roy Ptolomæus estoit encore fort jeune, mais celuy qui menoit tous ses affaires nommé Pothinus, assembla un conseil des principaux hommes & plus advisez de la cour, lesquelz avoyent authorité & credit selon qu'il luy plaisoit leur en departir : & assemblez qu'ilz furent, leur commanda de la part du roy de luy dire chascun son advis, touchant ceste reception de Pompeius, à sçavoir si le roy le devoit recevoir ou non. Si estoit ce desja une grande pitié de voir un Pothinus valet de chambre du

[1] Sur la mer Méditerranée, à l'embouchure la plus orientale du Nil.

roy d'Ægypte, & un Theodotion[1] maistre d'eschole, natif de Chio, que lon avoit loé pour enseigner la rhetorique à ce jeune roy, & un Achillas Ægyptien, consulter entre eulx, ce que lon devoit faire du grand Pompeius : car ceulx là estoyent les principaux conseillers & entremetteurs des affaires du roy, entre les autres valets de chambre, & ceulx qui l'avoyent nourry. Si attendoit Pompeius, ayant posé l'ancre en la rade assez loing de la coste, la resolution de ce conseil : auquel les opinions des autres furent differentes, en ce que les uns vouloyent que lon le renvoyast, les autres que lon l'appellast & que lon le receust. Mais le rhetoricien Theodotion voulant monstrer son eloquence, alla discourir que ny l'un ny l'autre n'estoit seur : « Pource dit, » il, que s'ilz le recevoyent, ilz auroyent Cæsar » pour ennemy, & Pompeius pour maistre, & » que s'ilz l'esconduisoyent, Pompeius leur tour» neroit à crime, ce qu'ilz l'auroyent chassé, » & Cæsar ce qu'ilz ne l'auroyent retenu : à rai» son de quoy le meilleur estoit le mander pour » le faire mourir, pource qu'en ce faisant ilz » acquerroyent la bonne grace de l'un, & ne » craindroyent plus la male grace de l'autre » : encore dit on qu'il adjousta à son dire ce traict de risée. « Un homme mort ne mord point ».

[1] Grec, Théodote.

CIX. Ayans donques arresté cela entre eulx, ilz donnerent la commission de l'executer à Achillas : lequel prenant avec soy un Septimius, qui autrefois avoit eu charge de gens soubs Pompeius, & Salvius un autre centenier aussi, avec trois ou quatre autres satellites, se feit mener à la galere où estoit Pompeius, dedans laquelle s'estoyent aussi rendus tous les principaux personnages de sa suitte, pour voir que ce seroit : mais quand ilz veirent ceste maniere de recueil, qui n'estoit royale, ny magnifique, ny en chose quelconque respondant à l'esperance que leur avoit donnée Theophanes, attendu qu'ilz ne voyoyent que bien peu de gens qui venoyent à eulx dedans une barque de pescheur, ilz commencerent à avoir suspect le peu de compte que lon faisoit d'eulx, & conseillerent à Pompeius de tourner arriere & s'eslargir en haulte mer, pendant qu'ilz estoyent encore hors la volée du traict. Ce pendant la barque s'approcha, & Septimius se leva le premier en pieds qui salua Pompeius en langage Romain du nom d'imperator, qui est à dire, souverain capitaine, & Achillas le salua aussi en langage Grec, & luy dit qu'il passast en sa barque, pource que le long du rivage il y avoit force vase & des bancs de sable, tellement qu'il n'y avoit pas assez eau pour sa galere : mais en mesme temps on voyoit de

de loing plusieurs galeres de celles du roy, que lon armoit en diligence, & toute la coste couverte de gens de guerre, tellement que quand Pompeius & ceulx de sa compagnie eussent voulu changer d'advis, ilz n'eussent plus sceu se sauver, & si y avoit davantage qu'en monstrant de se deffier, ilz donnoyent au meurtrier quelque couleur d'executer sa meschanceté. Parquoy prenant congé de sa femme Cornelia, laquelle desja avant le coup faisoit les lamentations de sa fin, il commanda à deux centeniers qu'ilz entrassent en la barque de l'Ægyptien devant luy, & à un de ses serfs affranchiz qui s'appelloit Philippus, avec un autre esclave qui se nommoit Scynes. Et comme ja Achillas luy tendoit la main de dedans sa barque, il se retourna devers sa femme & son filz, & leur dit ces vers de Sophocles:

> Qui en maison de prince entre, devient
> Serf, quoy qu'il soit libre quand il y vient.

CX. Ce furent les dernieres paroles qu'il dit aux siens, quand il passa de sa galere en la barque: & pource qu'il y avoit loing de la galere jusques à la terre ferme, voyant que par le chemin personne ne luy entamoit propos d'amiable entretien, il regarda Septimius au visage, & luy dit: « Il me semble que je te recognois, compagnon, » pour avoir autrefois esté à la guerre avec moy ».

L'autre luy feit ſigne de la teſte ſeulement, qu'il eſtoit vray, ſans luy faire autre reſponſe ne careſſe quelconque : parquoy n'y ayant plus perſonne qui diſt mot, il prit en ſa main un petit livret, dedans lequel il avoit eſcript une harengue en langage Grec, qu'il vouloit faire à Ptolomæus, & ſe meit à la lire. Quand ilz vindrent à approcher de la terre, Cornelia avec ſes domeſtiques & familiers amis ſe leva ſur ſes pieds, regardant en grande deſtreſſe quelle feroit l'iſſue. Si luy ſembla qu'elle devoit bien eſperer quand elle apperceut pluſieurs des gens du roy, qui ſe preſenterent à la deſcente comme pour le recueillir & l'honorer : mais ſur ce poinct ainſi comme il prenoit la main de ſon affranchy Philippus pour ſe lever plus à ſon aiſe, Septimius vint le premier par derriere qui luy paſſa ſon eſpée à travers le corps, après lequel Salvius & Achillas deſguainnerent auſſi leurs eſpées, & adonc Pompeius tira ſa robbe à deux mains au devant de ſa face, ſans dire ne faire aucune choſe indigne de luy, & endura vertueuſement les coups qu'ilz luy donnerent, en ſouſpirant un peu ſeulement, eſtant aagé de cinquante[1] neuf ans, & ayant achevé ſa vie le jour enſuyvant celuy de ſa nativité. Ceulx qui eſtoyent dedans les vaiſſeaux à la rade, quand ilz apperceurent ce meur-

[1] Cinquante-huit ans & un jour.

tre, jetterent une si grande clameur, que lon l'entendoit jusques à la coste, & levans en diligence les ancres se meirent à la voile pour s'enfouir, à quoy leur servit le vent qui se leva incontinent frais aussi tost qu'ilz eurent gaigné la haulte mer, de maniere que les Ægyptiens qui s'appareilloyent pour voguer après eulx, quand ilz veirent cela, s'en deporterent, & ayans couppé la teste en jetterent le tronc du corps hors de la barque, exposé à qui eut envie de voir un si miserable spectacle.

CXI. Philippus son affranchy demoura tousjours auprès, jusques à ce que les Ægyptiens furent assouviz de le regarder, & puis l'ayant lavé de l'eau de la mer, & enveloppé d'une siene pauvre chemise, pource qu'il n'avoit autre chose, il chercha au long de la greve, où il trouva quelque demourant d'un vieil bateau de pescheur, dont les pieces estoyent bien vieilles, mais suffisantes pour brusler un pauvre corps nud, & encore non tout entier. Ainsi comme il les amassoit & assembloit, il survint un Romain homme d'aage, qui en ses jeunes ans avoit esté à la guerre soubs Pompeius : si luy demanda, « Qui » ès tu, mon amy, qui fais cest apprest pour les » funerailles du grand Pompeius » ? Philippus luy respondit, qu'il estoit un sien affranchy. « Ha, » dit le Romain, tu n'auras pas tout seul cest » honneur, & te prie vueille moy recevoir pour

» compagnon en une si saincte & si devote ren-
» contre : à fin que je n'aye point occasion de
» me plaindre en tout & par tout de m'estre
» habitué en païs estranger, ayant en recom-
» pense de plusieurs maulx que j'y ay endurez,
» rencontré au moins ceste bonne adventure,
» de pouvoir toucher avec mes mains, & aider à
» ensepvelir le plus grand capitaine des Romains ».
Voilà comment Pompeius fut ensepulturé. Le lendemain Lucius Lentulus ne sachant rien de ce qui estoit passé, ains venant de Cypre, alloit cinglant au long du rivage, & apperceut un feu de funerailles, & Philippus auprès, lequel il ne recogneut pas du premier coup : si luy demanda, « Qui est celuy qui ayant icy achevé
» le cours de sa destinée, repose en ce lieu ?
» Mais soudain jettant un grand souspir, il
» adjousta : Helas ! à l'adventure est-ce toy,
» grand Pompeius » ? Puis descendit en terre, là où tantost après il fut pris & tué. Telle fut la fin du grand Pompeius.

CXII. Il ne passa gueres de temps après que Cæsar n'arrivast en Ægypte ainsi troublée & estonnée, là où luy fut la teste de Pompeius presentée, mais il tourna la face arriere pour ne la point voir, & ayant en horreur celuy qui la luy presentoit comme un meurtrier excommunié, se prit à plorer : bien prit il l'anneau, du-

quel il cachettoit ses lettres, qui luy fut aussi presenté, & où il y avoit engravé en la pierre un lion tenant une espée : mais il feit mourir Achillas & Pothinus : & leur roy mesme Ptolomæus ayant esté desfait en une bataille au long de la riviere du Nil, disparut, de maniere que lon ne sceut onques puis qu'il estoit devenu. Quant au rethoricien Theodotus, il eschappa la punition de Cæsar : car il s'en fouit de bonne heure; & s'en alla errant çà & là par le païs d'Ægypte, estant miserable & haï de tout le monde. Mais depuis Marcus Brutus après avoir occis Cæsar, se trouvant le plus fort en Asie, le rencontra par cas d'adventure, & après luy avoir fait endurer tous les tourmens dont il se peut adviser, le feit finablement mourir. Les cendres du corps de Pompeius furent depuis rapportées à sa femme Cornelia, laquelle les posa en une siene terre qu'il avoit près la ville de Alba.

LA COMPARAISON

DE POMPEIUS AVEC AGESILAUS.

Ayans donques exposé les vies d'Agesilaus & de Pompeius, venons maintenant à les conferer ensemble, en touchant legerement les dif-

ferences qu'il y a entre eulx, qui sont telles: la premiere est, que Pompeius parvint à sa gloire & puissance par une très juste voye, s'estant luy mesme poulsé en avant, & ayant en plusieurs grandes choses aidé Sylla à delivrer l'Italie de la domination des tyrans : là où il semble qu'Agesilaus usurpa la royauté de Lacedæmone contre tout droit & des dieux & des hommes, ayant fait declarer Leotychides bastard, que son frere avoit advoué pour son filz legitime : & ayant tourné en mocquerie la prophetie des dieux, qui parloit d'une royauté boitteuse. La seconde est, qu'il porta tousjours honneur & reverence à Sylla, tant comme il vescut : & encore quand il fut mort en ensepultura le corps honorablement malgré Lepidus, & donna sa fille en mariage à Faustus Sylla son filz : là où Agesilaus chassa & deshonora Lysander pour bien legere occasion, & neantmoins Pompeius n'avoit pas moins fait pour Sylla, que Sylla pour luy. Au contraire, Lysander avoit fait Agesilaus roy de Lacedæmone, & capitaine general de toute la Grece. La troisieme est, que les injustices, que commeit Pompeius au gouvernement de la chose publique, furent pour ses alliez : car la plus part des erreurs qu'il y feit, fut pour complaire à Cæsar & à Scipion ses deux beauxperes. Là où Agesilaus pour gratifier à l'amour de son filz,

ſauva la vie à Sphodrias, qui avoit merité la mort pour le tort qu'il avoit fait aux Atheniens, & ſouſteint affectueuſement Phœbidas, non pour autre choſe, que pour le crime meſme qu'il avoit commis oultrageant les Thebains en pleine paix. Brief, les meſmes maulx que Pompeius ſuſcita aux Romains pas ignorance, ou par n'avoir rien peu refuzer à ſes amis, Ageſilaus les feit par cholere & par opiniaſtreté aux ſiens, ayant allumé la guerre contre les Bœotiens.

II. Et s'il fault compter la fortune de l'un & de l'autre entre les erreurs qu'ilz ont commis, les Romains ne pouvoyent eſperer ny craindre celle de Pompeius : là où Ageſilaus ne permeit pas aux Lacedæmoniens d'eviter les inconveniens qu'ilz ſçavoyent & prevoyoyent leur devoir advenir par un roy boitteux. Car quand bien Leotychides euſt eſté dix mille fois prouvé & adveré baſtard, la race des Eurytionides pour cela ne fuſt pas demourée courte, qu'elle n'euſt peu fournir un autre roy legitime, qui euſt marché droit, ſi n'euſt eſté que Lyſander en faveur d'Ageſilaus deſguiſa aux Lacedæmoniens la vraye intelligence de l'oracle. Mais auſſi de l'autre coſté, il ne fut onques trouvé une ſi ſage invention en matiere de gouvernement, que fut celle que trouva Ageſilaus pour remedier à la doubte & difficulté où eſtoyent les Lacedæmoniens, tou-

chant ceulx qui s'en eftoyent fouys de la bataille de Leuctres quand il confeilla que lon laiffaft dormir les loix pour ce jour là, ny ne fçauroit on en mettre à l'encontre un femblable de Pompeius, lequel au contraire ne voulut pas obferver les loix que luy mefmes avoit faittes, pour monftrer à fes amis combien il avoit de pouvoir. Là où Agefilaus fe trouvant en un tel deftroit, qu'il eftoit contraint d'abolir les loix pour fauver la vie à fes citoyens, inventa un tel expedient, par lequel les loix ne feirent point de dommage au public, ny ne furent point abolies de peur qu'elles n'en feiffent.

III. Je donne auffi tiltre de vertu civile & d'acte de fage gouvernement à ce faict incomparable d'Agefilaus, quand il abandonna toutes les conqueftes qu'il avoit faittes en Afie, foudain qu'il eut receu le petit buletin, qu'on luy envoya de fon païs pour le faire retourner : car il ne feit pas comme Pompeius, lequel fe rendit grand en profitant à la chofe publique, ains à l'oppofite pour le regard du bien de la chofe publique, il abandonna une telle gloire & fi grande puiffance, que nul capitaine, ny devant ny depuis ne l'eut pareille en ces quartiers là, excepté Alexandre le grand. Et pour reprendre un autre commencement, touchant les faicts de guerre & exploits d'armes : quant au nombre

des triumphes pour les victoires gaignées, & à la puissance des armées que Pompeius a conduittes, je pense que Xenophon mesme, s'il vivoit, ne sçauroit y comparer les victoires d'Agesilaus, encore que pour les autres belles & bonnes qualitez qu'il a en luy, on luy ait concedé cela, comme un privilege special, de pouvoir dire & escrire tout ce qu'il luy a pleu de ce prince là: & si me semble qu'il y a encore difference entre ces deux personnages icy, quant à l'equité & bonté qu'ilz garderent envers leurs ennemis: car l'un voulant asservir la ville de Thebes, & de tout poinct exterminer & destruire celle de Messene, l'une estant en tout & par tout cité anciene de son païs, & l'autre ville mere & capitale de toute la nation Bœotiene, il s'en fallut bien peu qu'il ne perdist luy mesme celle de Sparte: car au moins en perdit il la principaulté qu'elle avoit sur le demourant de la Grece. Et l'autre à l'opposite, donna des villes pour habiter aux coursaires, qui voulurent changer leur maniere de vivre: & estant en sa puissance de mener Tigranes à Rome en triumphe, il aima mieulx le faire allié & confederé des Romains, disant qu'il avoit plus chere la gloire de tout un siecle, que celle d'un jour.

IV. Mais s'il est raisonnable d'attribuer le premier lieu & le premier prix d'honneur de la

vertu militaire d'un capitaine, aux plus grands exploits & conseils d'armes de plus grande consequence, le Lacedæmonien laisse le Romain beaucoup derriere : car premierement il n'abandonna jamais sa ville, ny n'en sortit point, encore qu'elle fust assaillie par soixante & dix mille combatans, & qu'il y eust dedans peu de gens de defenses, lesquelz avoyent encore un peu devant esté desfaits en la bataille de Leuctres : & Pompeius pour avoir entendu que Cæsar avec cinq mille hommes de pied seulement avoit pris une ville d'Italie, s'en fouit de Rome, si fort il estoit effroyé : en quoy il ne se peult sauver de l'un des deux, ou qu'il ne s'en soit fouy laschement pour si peu de gens, ou qu'il n'en ait imaginé davantage faulsement : car il emmena bien sa femme & ses enfans, mais il abandonna ceulx des autres sans defense en s'enfuyant, là où il falloit ou vaincre en combatant pour son païs, ou recevoir les conditions de paix que luy offroit celuy qui estoit le plus fort : car quand tout est dit, c'estoit un sien citoyen & un sien allié. Et luy qui avoit estimé estre chose insupportable que de luy prolonger le terme de son gouvernement, ou luy ottroyer un second consulat, luy donna moyen & occasion, en luy laissant prendre la ville de Rome, de dire à Metellus & aux autres, qu'il les estimoit ses prisonniers de guerre.

V. Ce qui est donc le principal en un bon chef d'armée, de contraindre ses ennemis à venir au combat quand il se sent le plus fort, & quand il est le plus foible, se garder d'y pouvoir estre contraint, Agesilaus le bien observant, se mainteint tousjours invincible : & Cæsar sceut bien eviter de n'estre point endommagé en ce où il estoit le moins puissant, & au contraire, sceut si bien faire qu'il contraignit Pompeius de hazarder à sa totale ruine la bataille par terre, où il estoit le plus foible, & se rendit par ce moyen incontinent seigneur de l'argent, des vivres & de la mer, là où ses ennemis avoyent le tout en leurs mains sans combatre. Et ce que lon allegue pour le cuider excuser, c'est ce qui plus griefvement l'accuse & le condamne, mesmement pour un si grand & si experimenté capitaine. Car comme il est bien croyable, qu'un jeune chef d'armée puisse estre destourné d'un sage & seur conseil par les crieries & importunitez de rompeurs de teste, qui luy pourroyent mettre devant les yeux, que ce luy seroit une grande honte & une lascheté de cueur s'il faisoit autrement, aussi luy seroit celle faulte aucunement pardonnable. Mais le grand Pompeius, le camp duquel les Romains appelloyent leur païs, & sa tente le senat, & nommoyent ceulx qui estans à Rome

manioyent les affaires de la chose publique, prætcurs & consuls, rebelles & traistres à l'empire Romain : celuy que lon n'avoit jamais veu commandé par autruy, ains qui avoit tousjours esté capitaine en chef en tant de guerres où il s'estoit trouvé & où il avoit tousjours bien fait : qui le pourroit excuser de s'estre laissé, par maniere de dire, forcer aux brocards de Faonius & de Domitius, jusques à hazarder une bataille où il estoit question de tout l'estat de l'empire, & de la liberté de Rome, de peur que lon ne l'appellast le roy Agamemnon ?

VI. Car s'il ne regardoit seulement qu'au deshonneur & à l'infamie presente, il devoit faire teste, & combatre dès le commencement pour les murailles mesme de la ville de Rome, non pas pretendre que sa fuitte fust une imitation de la ruze, dont jadis avoit usé Themistocles, & puis après reputer que ce luy fust honte de sejourner en la Thessalie quelque temps sans venir au combat : car la plaine de Pharsale n'estoit point une lice ny un camp clos que dieu leur eust preparé, pour y combatre necessairement à qui demoureroit l'empire : & n'y avoit point de herault qui l'appellast au combat, comme il y a ès jeux de prix, là où il fault respondre à son nom & venir combatre, ou bien quitter l'honneur de la couronne à un

autre, ains y avoit assez d'autres campagnes & des villes innumerables, où, pour mieulx dire, toute la terre habitable, dont la commodité qu'il avoit de la marine, luy donnoit le choix & l'option, s'il eust plus tost voulu ensuyvre Fabius Maximus, ou Marius ou Lucullus, ou bien Agesilaus mesme, lequel ne sousteint pas de moindres tumultes dedans la propre ville de Sparte, quand les Thebains l'y allerent semondre d'en sortir pour defendre le plat païs, & semblablement en Ægypte, où il supporta doulcement plusieurs faulses & calumnieuses imputations, dont le roy mesme le chargeoit, en le priant & admonestant tousjours qu'il eust un peu de patience : & à la fin ayant suyvy le meilleur conseil, selon ce qu'il avoit dès le commencement resolu en son entendement, il sauva les Ægyptiens malgré eulx, & mainteint luy seul la ville de Sparte sur ses pieds en un si violent esbranlement, & dressa un trophée dedans la ville mesme de Sparte à l'encontre des Thebains, ayant donné moyen à ses citoyens de vaincre depuis, en ne s'estant pas laissé contraindre de les mener lors à leur perte & ruine certaine, dont il advint que depuis il fut hault loué par ceulx qu'il avoit ainsi sauvez malgré eulx. Et à l'opposite Pompeius fut blasmé par ceulx mesmes, à l'appetit & à la suasion

desquelz il avoit fait la faulte : toutefois il y en a qui disent qu'il fut deceu par son beaupere Scipion, lequel voulant desrober la pluspart de l'argent qu'il avoit apporté de l'Asie, & le retenir pour soy, le hasta & solicita de donner la bataille, en luy donnant à entendre qu'il n'y avoit plus d'argent. Mais encore que cela fust vray, si ne devoit pas un bon capitaine tumber en cest erreur, ny pour s'estre laissé ainsi facilement mesconter, s'exposer au peril de perdre tout. En les mettant donques ainsi l'un devant l'autre, nous les pouvons mieulx considerer.

VII. Au demourant quant à leur allée en Ægypte, l'un s'y en fouit par force, l'autre y alla vouluntairement avec peu d'honneur, pour gaigner de l'argent à servir des Barbares, en intention d'en faire puis après la guerre aux Grecs. Et puis ce que nous reprochons aux Ægyptiens pour le tort qu'ilz feirent cruellement à Pompeius, cela mesme reprochent les Ægyptiens à Agesilaus pour le mauvais tour qu'il leur feit : car l'un fut desloyaument oultragé à mort par ceulx à qui il s'estoit fié de sa vie : & l'autre abandonna au besoing ceulx qui s'estoyent fiez en luy, & se tourna contre ceux mesmes, au secours desquelz il estoit premierement venu.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE PHOCION.

L E S *circonſtances ont ôté à la vertu de Phocion une partie de la gloire qu'elle méritoit.* II. *Les républiques ſont dangereuſes à manier dans l'adverſité.* III. *Tempérament délicat, mais auſſi difficile à trouver que néceſſaire en pareilles conjonctures.* IV. *Auſtérité exceſſive de Caton.* V. *Pourquoi Plutarque compare Phocion à Caton.* VI. *Naiſſance & caractère de Phocion.* VII. *Diverſes reparties de Phocion.* VIII. *Commencemens de Phocion ſous la conduite de Chabrias.* IX. *Attachement de Phocion pour Chabrias.* X. *Phocion étudie également la politique & la guerre.* XI. *Il ne flattoit jamais le peuple.* XII *Bons mots & ſages réponſes de Phocion.* XVI. *Eſtime des alliés des Athéniens pour Phocion.* XVII. *Il remporte une victoire complette ſur l'armée de Philippe en Eubée.* XVIII. *Les alliés d'Athènes refuſent de recevoir dans leurs ports la flotte commandée par Charès.* XIX. *Phocion eſt nommé à ſa place; ſes ſuccès.* XX. *Il rend les Athéniens maîtres de la ville de Mégare.* XXI. *Il conſeille aux Athéniens de faire la paix avec Philippe.* XXII. *Il eſt mis à la tête de la république.* XXIII. *Prudentes réponſes de Phocion.*

XXIV. *Conseil de Phocion relativement aux dix citoyens qu'Alexandre demandoit qu'on lui livrât.* XXV. *Il conseille à Alexandre de tourner ses armes contre les Perses.* XXVI. *Il refuse un présent considérable d'Alexandre.* XXVII. *Nouveaux refus de Phocion.* XXVIII. *Femmes de Phocion.* XXIX. *Il mène son fils à Sparte pour y être formé à la discipline des Lacédémoniens.* XXX. *Conduite de Phocion à l'égard d'Harpalus.* XXXI. *Prudente conduite de Phocion à la nouvelle de la mort d'Alexandre.* XXXII. *Ce qu'il pensoit de la guerre appellée Lamiaque.* XXXIII. *Il donne ordre d'enrôler jusqu'aux hommes de soixante ans.* XXXIV. *Il bat Micion.* XXXV. *Victoire & ensuite défaite des Grecs confédérés.* XXXVI. *Phocion est envoyé en qualité d'ambassadeur vers Antipatre & Cratère.* XXXVII. *Nouvelle ambassade de Phocion.* XXXVIII. *Les Athéniens sont obligés de recevoir garnison.* XXXIX. *Plus de douze mille Athéniens sont privés du droit de bourgeoisie.* XL. *Dureté & tyrannie d'Antipatre.* XLI. *Sage conduite de Phocion.* XLII. *Son noble désintéressement.* XLIII. *Mort de Démade & de son fils.* XLIV. *Phocion engage Nicanor à traiter les Athéniens avec douceur.* XLV. *Polysperchon trompe les Athéniens par des lettres qui leur rendent leur liberté.* XLVI. *Nicanor entreprend de s'emparer du Pirée.* XLVII.

Phocion

Phocion accusé de trahison. XLVIII. *Polysperchon l'envoye lié sur un chariot à Athènes.* XLIX. *Le peuple le condamne à mort.* L. *Constance de Phocion.* LI. *Un pauvre homme nommé Conopion lui rend les devoirs funèbres.* LII. *Repentir des Athéniens, honneurs rendus à Phocion. Punition de ses accusateurs.*

Depuis la troisieme année de la 94e olympiade, jusqu'à la troisieme année de la 115e, avant J. C. 318.

PHOCION.

L'ORATEUR Demades eut un temps grand credit à Athenes, à cause qu'il disoit & faisoit, en son entremise du gouvernement de la chose publique, tout ce qu'il pensoit aggreer & servir aux Macedoniens & à Antipater : au moyen dequoy il estoit contraint bien souvent de conseiller & suader beaucoup de choses derogeantes à la dignité de sa ville, & contraires au naturel d'icelle : & puis pour s'excuser souloit dire, que l'on luy devoit pardonner s'il le faisoit ainsi, pource qu'il n'avoit à gouverner que les reliques du naufrage de son païs. Ce propos, encore qu'il soit dit un peu trop cruement & temerairement, pourroit sembler veritable, qui le transfereroit au gouvernement de Phocion : car, à dire la verité, Demades estoit luy mesme le naufrage de sa ville, vivant si dissoluëment, & se conduisant si honteusement en son gouvernement, qu'Antipater mesme disoit de luy, après qu'il fut devenu vieil, qu'il n'en estoit demouré, non plus que d'une hostie immolée, que la langue & le ventre : mais la vertu de Phocion ayant eu à combattre[1] un puis-

[1] Ayant eu à lutter contre un tems orageux, comme contre un terrible antagoniste.

ſant & violent ennemi, que le remps, les calamitez de la Grece furent cauſe qu'elle n'a pas eſté ſi renommée ne ſi célebrée qu'elle meriroit d'eſtre : car il ne faulr pas adjouſter foi aux patoles de Sophocles, faiſant la vertu foible, quand il dit,

Point ne demeure aux affligés, ſeigneur,
Le ſens tout tel, qu'ilz l'avoyent en bon heur :

Ains fault ſeulement conceder à la fortune, quand il luy plaiſt de s'oppoſer aux hommes vertueux & aux gens de bien, qu'elle ait tant de puiſſance, qu'au lieu qu'ilz deuſſent recevoir l'honneur & la grace qu'ilz meritent, elle met ſus à aucuns d'eulx des faulſes imputations & malignes calumnies, qui ſont cauſes que l'on ne croit pas leur vertu telle comme elle eſt.

II. Et toutefois il ſemble à pluſieurs que les peuples francs ſont plus violents & plus oultrageux envers leurs bons citoyens en temps de proſpérité, pource que l'heureux ſuccès de leurs affaires, & l'accroiſſement de leur puiſſance leur eſleve le cueur : mais c'eſt tout le contraire. Car ordinairement les adverſitez rendent les hommes deſpits, chagrins & aiſez à mettre en cholere, & leur ouïe difficile, aſpre & s'offenſant de tout propos & de toute parole un peu rondement ditte. Celuy qui reprend ceulx qui

faillent, ſemble proprement leur reprocher leurs meſadventures, & celuy qui parle franchement, ſemble les calumnier. Car tout ainſi que le miel, qui eſt doulx de ſa nature, engendre neantmoins douleur quand on l'applique aux ulcères ou aux bleceures & parties entamées : auſſi bien ſouvent les ſages & vrayes remonſtrances mordent & irritent ceux qui ſont en malheur, ſi elles ne ſont bien addoulcies, & qu'elles ne ployent & obeïſſent un petit. C'eſt pourquoy le poëte Homere appelle le doulx, Menoices, qui vault autant à dire comme, cedant & obeïſſant à la partie de l'ame, qui eſt enflée de deſpit & de courroux, & ne luy réſiſte, ny ne la combat point : ne plus ne moins que l'œil malade s'arreſte plus vouluntiers à regarder les couleurs ſombres, obſcures & non reluyſantes, & refuit celles qui ſont vifves, guayes & brillantes : auſſi en une cité, de laquelle les affaires ne vont pas au gré des citoyens, le peuple a les oreilles trop delicates & trop craintifves, à cauſe de ſon imbécillité, pour ſupporter patiemment une langue diſant la vérité librement, lors qu'il demande principalement à ouïr les choſes qui ne luy ramenent point ſa faulte devant ſes yeux : & pourtant eſt-ce un temps dangereux pour ceulx qui gouvernent, en toutes ſortes ; car il perd avec la choſe publique, celui qui flatte ; & devant, celuy qui ne flatte point.

III. Tout ainsi donques comme les mathématiciens disent, que le soleil ne suit point totalement le cours du firmament, n'y aussi n'a pas son mouvement du tout opposite ne contraire, ains en biaisant un peu & cheminant par une voye oblique, fait une ligne torse, qui n'est point trop violentement roide, ains va tournoyant tout doulcement, & par son obliquité est cause de la conservation de toutes choses, maintenant le monde en très bonne temperature. Aussi en matière de gouvernement d'une chose publique, la trop roide sévérité de contrevenir à tout propos & en toutes choses à la voulunté du peuple est trop dure & trop rude : comme aussi la facilité de se laisser tirer à l'erreur de ceulx qui faillent, pource qu'ilz voyent le peuple affectionné & enclin en celle part, est un précipice fort glissant & très dangereux. Mais la voye du milieu, de céder aucunefois au gré du peuple pour le faire obeïr ailleurs, & de luy ottroyer une chose plaisante pour luy en demander une utile, est un moyen salutaire pour bien regir & gouverner les hommes, lesquelz se laissent à la fin conduire doulcement & utilement à executer beaucoup de bonnes choses, quand on ne les veult pas avoir en tout & par tout de haulte lucte, ny par une violente & seigneuriale authorité. Il est bien vray que ce moyen est fort malaisé &

difficile à garder, à cause qu'il y a de la majesté qui se mesle avec la gracieuseté : mais aussi quand elles sont une fois meslées ensemble, il n'y a armonie si musicale, ne consonance si bien accordée ne si parfaitte, qu'est celle là : aussi dit on que c'est le stile que le dieu de nature garde au gouvernement de ce monde, sans rien forcer, addoulcissant par remonstrance & persuasion de raison la contrainte de luy obeïr.

IV. Ce default de l'austerité estoit en Caton le jeune, car il n'avoit pas la nature, ny les meurs aggreables à un peuple, ny propres pour se faire aimer à une commune : aussi ne vint il point en credit pour avoir flatté le peuple. C'est pourquoy Ciceron dit, qu'en se gouvernant ne plus ne moins que s'il eust esté en la ville & en la chose publique, que forme Platon, & non pas en la lie & au marc de celle de Romulus, il fut debouté [1], & faillit à obtenir le consulat. Si m'est advis qu'il ressemble proprement aux fruicts qui vienent hors de saison : car tout ainsi que lon les voit vouluntiers & les louë lon, mais on n'en use point : aussi l'innocence anciene estant ja de si long temps sortie hors d'usage, & venant lors après si long intervalle à se monstrer parmy les vies corrompues & les meurs gastées de ce temps là, luy

[1] Voyez les Observations.

acquit une grande gloire & grande renommée : mais au demourant elle ne se trouva pas sortable à mettre en œuvre, ny propre à employer aux affaires, pource que la gravité & perfection de sa vertu estoit trop disproportionnée à la corruption de ce siecle là.

V. Car il ne vint pas à s'entremettre du gouvernement des affaires estant desja la chose publique ruinée, comme feit Phocion en la siene, ains y vint comme elle estoit desja fort esbranlée & travaillée de grande tourmente : & si n'eut jamais le timon ny l'authorité de pilote en main, ains s'attacha seulement à manier les voiles & le cordage, en assistant & secondant ceulx qui avoyent plus de credit & de puissance que luy : & neantmoins encore donna il beaucoup d'affaire à la fortune, laquelle ayant entrepris de ruiner & abolir la chose publique, le feit bien à la fin par d'autres, mais ce fut à grande peine, lentement & avec un long traict de temps, encore fut elle bien près de demourer dessoubs, par le moyen de Caton & de sa vertu : à laquelle je compare celle de Phocion, non qu'il me soit advis, qu'ilz ayent esté semblables de similitude generale & universelle seulement comme de dire qu'ilz ont tous deux esté gens de bien, tous deux bien entendus en matiere d'estat & de gouvernement : car

encore y a il difference de prouesse à prouesse ; comme entre celle d'Alcibiades & celle d'Epaminondas : & de prudence à prudence, comme de celle de Themistocles à celle d'Aristides : & de justice à justice, comme de celle de Numa à celle d'Agesilaus : mais les vertus de ces deux personnages cy monstrent tout un mesme traict, un mesme moule, un mesme tainct & mesme couleur emprainte en leurs meurs, jusques aux plus menues & dernieres particularitez, ayans tous deux eu l'austerité presque en egale mesure conjointe avec la doulceur, la prouesse avec la prudence, la vigilance craintifve pour les autres, avec l'asseurance resoluë pour eulx mesmes, fuitte des choses honteuses, & zele de la justice, si semblablement annexées en tous deux, qu'il fault un bien subtil & delié jugement comme un util, pour en trouver & sçavoir discerner les diversitez.

VI. Or quant à Caton, c'est chose confessée de tous, qu'il estoit de grande & noble maison, comme nous dirons plus au long en sa vie : & quant à Phocion, je conjecture qu'il ne soit point issu de bas ny de vil lieu : car s'il eust esté filz d'un faiseur de cuilliers, comme dit Idomeneus [1], Glaucippus le filz d'Hipperides [2]

[1] Historien, de Lampsaque, vivoit au tems de la vieillesse de Phocion.
[2] Un des dix orateurs dont Plutarque a écrit les Vies, qu'on trouvera parmi ses Œuvres mélées.

ayant recueilly en l'invective qu'il a escritte contre luy, tous les maulx qu'il a peu, n'eust pas oublié à luy reprocher la bassesse roturiere de son lignage, ne luy n'eust pas esté si honestement ne si liberalement institué comme il fut : car en sa premiere jeunesse il fut disciple de Platon, & depuis de Xenocrates en l'eschole de l'Academie, où il s'addonna dès son commencement à toutes perfections de bonnes meurs : car comme Duris a escrit, jamais Athenien ne le veit ne rire ne plorer, ny se laver en estuve publique, ny ayant les mains hors du couvert de sa robbe quand il estoit vestu de long : car quand il alloit par les champs estant à la guerre, il cheminoit tousjours pieds nuds & sans robbe, s'il ne faisoit un froid extreme & insupportable, de sorte que les soudards, par maniere de jeu & de commun proverbe, disoyent entre eulx, que c'estoit signe de grand hyver, quand ilz voyoyent Phocion vestu.

VII. Et combien qu'il fust fort doulx & fort humain de sa nature, si est-ce qu'à le voir au visage, il monstroit estre austere & mal accointable, de sorte qu'un homme qui n'eust point eu de familiarité avec luy, ne l'eust pas facilement abbordé seul : & pourtant un jour que l'orateur Chares se mocquoit de la severité de ses sourcilz,

comme le peuple Athenien s'en fut pris à rire ; il respondit publiquement, « Ces miens sourcilz, » seigneurs Atheniens, ne vous ont jamais fait » mal, mais les risées de ces mignons icy vous » ont souventefois fait plorer ». Son parler semblablement, pour les bonnes conceptions & les beaux discours qu'il contenoit, estoit plein de très utile & salutaire instruction, mais c'estoit avec une briefveté imperative, austere & nullement addoulcie : car, comme disoit le philosophe Zenon, « Que l'homme sage doibt tremper sa » parole en sens & en raison, premier que de » la prononcer » : aussi le parler de Phocion, en bien peu de langage, comprenoit beaucoup de substance : & semble que ce soit la raison pour laquelle Polyeuctus Sphetien, dit » Que Demosthenes estoit très bon orateur, mais » que Phocion estoit très eloquent ». Car tout ainsi comme les pieces d'or ou d'argent sont les meilleures, qui soubs moins de masse ont plus de prix & plus de valeur : aussi la force du parler gist à signifier beaucoup en peu de paroles. Auquel propos on racompte, qu'un jour estant tout le theatre plein de peuple, Phocion se promenoit à part tout seul pensant en luy mesme au dessoubs de l'eschaffault d'où parlent les joueurs, & y eut un de ses amis, qui le voyant ainsi pensif luy dit : « Tu penses

» à quelque chose, Phocion ». « Ce fais mon, » certes, respondit il : car je pense si je pourrois » point retrencher quelque chose de ce que j'ay » à dire au peuple Athenien ». Et Demosthenes mesme faisant bien peu de compte de tous les autres orateurs de son temps, quand Phocion se levoit pour parler, souloit dire tout bas en l'oreille à ses amis : « Voylà la hache retren» chante mes paroles qui se leve». Toutefois cela se pourroit à l'adventure aussi bien referer à ses meurs : pource que non seulement une parole, mais aussi un clin d'œil, ou un signe de teste d'un homme de bien, a force de persuader contrepesante & de plus de poids, que ne sont infinis arguments & clauses artificielles de rhetorique.

VIII. Au demourant en sa jeunesse il accointa le capitaine Chabrias, & le suyvit, apprenant de luy beaucoup de choses appartenantes au faict de la guerre, & reciproquement aussi le corrigeant de quelques imperfections qu'il avoit de nature. Car estant Chabrias, au demourant, homme lent & difficile à emouvoir, quand ce venoit au combat il brusloit d'ardeur de courage, tellement qu'il se jettoit à clos yeux au danger, entre les plus temeraires : aussi luy en cousta il la vie dedans l'isle de Chio, [1] où il

[1] Dans la guerre qu'on appella Sociale, la troisieme année de la cent cinquieme olympiade, avant J. C. 358.

voulut abborder le premier avec sa galere & descendre en terre malgré les ennemis : mais Phocion estant prudent à se garder, & vif à executer, eschauffoit d'un costé la tardité de Chabrias, & de l'autre attiedissoit son ardente impetuosité : à raison de quoy Chabrias estant homme doulx & debonnaire, l'en aimoit & l'avançoit aux affaires, le faisant cognoistre aux Grecs, & se servant de luy ès choses de plus grande consequence, comme il luy feit acquerir grand honneur & grande reputation en la bataille navale qu'il gaigna près l'isle de Naxos, [1] où il luy donna à conduire la poincte gauche de son armée : & fut la meslée plus aspre en cest endroit là, que nulle part ailleurs, aussi y furent les ennemis plus tost rompus. Ceste bataille estant la premiere que la ville d'Athenes gaigna avec ses forces seules depuis sa prise, fut cause que le peuple en aima fort Chabrias, & commencea à faire compte de Phocion, comme d'un personnage de service, & digne d'avoir charge. Ceste bataille fut gaignée le jour propre de la feste des grands mysteres, en memoire de laquelle Chabtias tous les ans le seizieme jour d'Aoust donnoit à boire à qui en vouloit du peuple Athenien. Depuis Chabrias l'ayant choisy

[1] La quatrieme année de la centieme olympiade, avant J. C. 377.

pour l'envoyer recevoir l'argent & les vaisseaux que les alliez insulaires devoyent contribuer, luy bailla vingt galeres pour y aller, & dit on que Phocion luy respondit, que s'il l'envoyoit pour combatre des ennemis, il avoit besoing de plus grand nombre de vaisseaux, & s'il l'envoyoit comme ambassadeur devers des alliez & amis, qu'une galere seule luy suffisoit. Ainsi y allant avec sa galere seule, après avoir parlé aux villes & communiqué avec les officiers & gouverneurs d'icelles doulcement & simplement, il s'en retourna avec une bonne flotte de vaisseaux, que fournirent les alliez, & de l'argent aussi pour porter aux Atheniens.

IX. Si ne continua pas seulement Phocion à honorer Chabrias tant comme il vescut, ains encore après sa mort embrassa la protection de ceulx qui luy appartenoyent, & s'estudia de rendre son filz Ctesippus, homme de bien, quoy qu'il le veist fort depravé & fort incorrigible, & ne cessa point pour cela d'essayer tousjours à le reduire & à couvrir son infamie : toutefois lon dit que comme ce jeune homme estant soubs sa charge en quelque guerre où il estoit capitaine, luy rompist la teste & l'importunast, en luy faisant tout plein de questions fascheuses, s'ingerant de le vouloir conseiller, reprendre, & enseigner l'office & le devoir de capitaine,

il ne se peut tenir de dire : « O Chabrias, Cha-
» brias! Je paye bien maintenant l'amitié que
» tu m'as portée en ton vivant, en endurant
» l'importunité de ton filz ».

X. Et voyant que ceulx qui s'entremettoyent lors du gouvernement des affaires à Athenes, avoyent departy entre eulx ne plus ne moins que au sort, les charges de la guerre & de la ville, tellement que les uns, comme Eubulus, Aristophon, Demosthenes, Lycurgus & Hyperides, ne faisoyent que harenguer devant le peuple, & mettre les matieres en avant, & les autres comme Diopithes, Menestheus, Leosthenes & Chares, se faisoyent grands pour aller à la guerre, & avoir charge des armées, il aima mieulx se proposer à imiter & ensuyvre la maniere de gouverner, qu'avoyent tenue Pericles, Aristides & Solon, comme estant plus entiere & composée de l'un & de l'autre egalement : car chascun d'eulx, à mon advis, comme dit le poëte Archilochus,

> Ensemble estoit bon serviteur de Mars,
> Et si sçavoit des Muses les doulx arts.

Aussi n'ignoroit il pas, que la deesse tutrice de Athenes, Pallas, estoit & s'appelloit Polemique & Politique tout ensemble, c'est à dire, ayant

les parties requises pour gouverner en guerre & en paix.

XI. S'estant donques ainsi preparé, le but, auquel il tendit tousjours en toute son entremise du gouvernement de la chose publique, fut, qu'il suada tousjours le repos & la paix, & neantmoins fut plus souvent eleu capitaine, & eut plus de fois charge d'armées, non seulement que tous les hommes de guerre de son temps, mais aussi de tous ceulx qui ont esté devant luy, ne prochassant ny ne demandant point telles charges, ny aussi ne les fuyant ny rejettant point quand le besoing de la chose publique l'y appelloit : car c'est chose certaine qu'il a esté par quarante-cinq fois eleu capitaine, sans qu'il se soit jamais trouvé une seule fois aux assemblées des elections, estant tousjours esleu en son absence, & tousjours envoyé querir absent : tellement que les hommes de bon sens s'esmerveilloyent de ceste façon de faire du peuple, veu que jamais Phocion ne faisoit ny ne disoit chose quelconque pour luy complaire, ains le plus souvent contredisoit à sa voulunté, comment il usoit neantmoins des autres gouverneurs, qui estoyent plus gracieux, plus joyeux & plus aggreables en leurs harengues, pour une maniere d'esbatement & de passe temps, ne plus ne moins que lon dit des roys, qu'ilz se

servent de leurs flatteurs & plaisants, après qu'ilz ont lavé les mains pour se mettre à table : mais quand il estoit question de donner les charges de la guerre, alors y pensant sobrement & à bon esciant, il y appelloit tousjours le plus austere & le plus sage homme de la ville, & celuy qui seul ou plus que nul autre, s'opposoit à tous ses appetits, & à toutes ses vouluntez. Car un jour ayant esté publiquement leu un oracle de Delphes, lequel disoit, « Que tous les autres » Atheniens estans d'accord, il y en avoit un » seul qui estoit contraire à tout le reste de la » ville, Phocion se tirant en avant dit publi» quement, que lon ne se donnast point autre» ment peine d'enquerir qui c'estoit, & que » c'estoit luy, pource qu'il ne trouvoit rien bon » de tout ce que lon faisoit ».

XII. Une autre fois il luy advint de dire une opinion devant l'assemblée du peuple, laquelle fut universellement approuvée & receuë de tout le monde, & voyant que toute l'assistence se trouvoit ainsi tost de son advis, il se retourna devers ses amis, en leur demandant, « Helas ! » mes amis, ne m'est il point eschappé de dire » quelque mauvaise chose en n'y pensant pas » ? Une autre fois comme les Atheniens demandassent quelque contribution liberale & vouluntaire d'argent à chascun, pour faire un sacrifice,

fice, les autres de sa qualité ayans desja baillé leur part, il fut aussi nommeement appellé par plusieurs fois pour contribuer la siene : mais il leur dit, « Demandez en à ceulx qui sont riches, » car quant à moy, j'aurois honte de vous en » bailler, n'ayant pas encore payé cestuy cy » : en monstrant l'usurier Callicles, qui luy avoit presté de l'argent : mais comme ilz ne cessassent point pour cela de crier & de braire contre luy, il se meit à leur faire ce compte : « Il y eut un » jour quelque homme couard, qui se preparoit » pour aller à la guerre, & sur le poinct qu'il » vouloit partir, il entendit crier des corbeaux, » & pensant que ce fust un mauvais presage » pour luy, il posa ses armes, & s'arresta tout » court au logis. Depuis il les reprit une autre » fois, & se meit en chemin pour aller au camp : » les corbeaux recommencerent à crier arriere » de plus belle, & lors il demoura à faict, & » dit finablement, vous crierez tant & si hault » que vous vouldrez, mais si ne mangerez vous » point de mon corps ».

XIII. Quelque autre fois les Atheniens estant à la guerre soubs sa charge, vouloyent à toute force qu'il les menast pour aller chocquer & charger leurs ennemis. Il n'en voulut rien faire : à l'occasion de quoy ilz l'appelloyent lasche de cueur & couard, & il leur respondit, « Ny vous

» ne me sçauriez faire hardy, ny moy vous » couards : toutefois nous nous entrecognoissons » bien les uns les autres ». Une autre fois en temps fort dangereux, le peuple le rudoyoit à merveilles, & vouloit qu'il rendist promptement compte de son administration & de sa charge : il leur respondit, « O mes amis, sauvez vous, » sauvez vous premierement ». Et comme durant la guerre ilz fussent humbles & soupples de belle peur qu'ilz avoyent, mais tout soudain la paix faitte, ilz bravassent de paroles & criassent à l'encontre de Phocion, qu'il leur avoit osté la victoire toute asseurée d'entre les mains : il ne leur feit que dire, « Vous estes bien heureux » d'avoir un capitaine qui vous cognoist, car au- » trement vous fussiez piece a perdus ». Ilz eurent d'adventure quelque different pour leurs confins à l'encontre des Bœotiens, lequel ilz ne vouloyent point plaider en justice, ains le combatre en champ de bataille : mais Phocion leur dit qu'ilz ne l'entendoyent pas, leur conseillant de combatre plus tost de paroles, en quoy ilz estoyent les plus forts, que non pas avec les armes, en quoy ilz estoyent les plus foibles. Son opinion en une assemblée de conseil despleut quelquefois tant aux Atheniens, qu'ilz ne vouloyent pas seulement avoir la patience de l'ouir parler : & il leur dit adonc, « Vous me pouvez bien forcer,

» seigneurs Atheniens, de faire ce qui ne se de-
» vroit pas faire : mais de me faire dire contre
» mon opinion chose qui ne se doibt pas dire,
» vous ne m'y sçauriez contraindre ». Il rembarroit aussi bien vivement les orateurs qui luy estoyent contraires, quand ilz s'attachoyent à luy, comme il respondit une fois à Demosthenes, qui luy disoit, « Le peuple te tuera quelque jour,
» Phocion, s'il entre en sa fureur : mais bien
» toy, dit il, s'il entre jamais en son bon sens ».
Et à Polyeuctus le Sphettien, lequel un jour qu'il faisoit grande chaleur, suadoit au peuple d'entreprendre la guerre contre le roy Philippus, & estant presque hors d'aleine, souffloit & suoit à grosses gouttes, comme celuy qui estoit fort gras, de sorte qu'il falloit qu'il beust de l'eau par plusieurs fois pour achever sa harengue : « Vraye-
» ment, dit il, c'est bien raison que vous decerniez
» la guerre à la persuasion de cestuy cy : car,
» que pensez vous qu'il fera quand il aura le
» harnois sur le dos, & que les ennemis seront
» près en bataille, veu que maintenant en pro-
» nonceant seulement une harengue qu'il a es-
» tudiée de longue main, il est en danger de
» crever & estouffer devant vous » ? Et comme en une assemblée de conseil, Lycurgus luy eust dit plusieurs oultrages en presence de tout le peuple, & après tout, que Alexandre ayant

demandé dix des citoyens d'Athenes pour en faire ce que bon luy sembleroit, il avoit conseillé de les livrer : il respondit, « J'ay souvent » conseillé plusieurs choses bonnes & belles à » ceulx cy, mais ilz n'en veulent rien faire ».

XIV. Il y avoit lors à Athenes un nommé Archibiades qui contrefaisoit le Lacedæmonien avec une barbe longue & forte à merveilles, une meschante cappe, & une mine & contenance tousjours triste. Phocion se trouvant un jour en assemblée de ville rabroué par le peuple, l'appella à tesmoing pour prouver & confirmer son dire : mais l'autre se levant, alla tout au contraire conseiller ce qu'il sentoit estre aggreable au peuple : ce qu'entendant Phocion, le prit à la barbe, & luy dit : « Que ne faisois tu donques raire ceste barbe, puis que tu te voulois » mesler de flatter » ? Il y avoit un autre grand plaideur nommé Aristogiton, qui en toutes assemblées de ville ne faisoit autre chose que corner la guerre ordinairement & prescher les armes au peuple. Puis quand il fallut lever gens & enroller les noms de ceulx qui devroyent aller à la guerre, il s'en vint en la place, appuyé sur un baston, les deux jambes bandées, pour faire à croire qu'il estoit malade : & Phocion l'appercevant de tout loing dessus la tribune aux harengues, cria tout hault au secrettaire qui

escrivoit les rolles, « Escry aussi Aristogiton lasche & meschant, qui contrefait le boitteux ».

XV. Tellement que quelquefois je mesmerveille, comment ne pourquoy, un homme si aspre & si severe, comme il appert par ces exemples qu'il a esté, eut onques le surnom de bon. Toutefois à la fin je trouve que c'est bien chose difficile, mais non pas impossible de trouver un homme comme un vin, qui soit gracieux & un peu ferme tout ensemble, comme des autres au contraire, qui de prime face semblent doulx au hanter, & puis se trouvent fort fascheux & dommageables à ceulx qui conversent avec eulx. Ce neantmoins on lit, que l'orateur Hyperides dit un jour au peuple d'Athenes, « seigneurs Atheniens, ne regardez pas seulement si je suis aigre, mais considerez si je le suis sans y avoir profit » : comme si les hommes n'estoyent fascheux & ennuyeux que pour l'avarice seulement, & comme si le peuple ne craignoit & ne haïssoit pas plus tost, tous ceulx qui par arrogance, envie, insolence, cholere & opiniastreté, abusent de leur credit & authorité. Phocion donques ne feit jamais mal ne desplaisir à citoyen quelconque pour inimitié privée qu'il eust à l'encontre de luy, ny n'en haït onques pas un, ains estoit seulement aspre, rude & aigre à l'encontre de ceulx qui resistoyent à quel-

que chose qu'il entreprenoit de faire pour le bien public : car au demourant il se monstroit en toute autre chose doulx & gracieux, courtois & humain à tout le monde, jusques à hanter priveement avec ceulx qui luy estoyent adversaires, & les secourir en leurs affaires s'ilz venoyent à tumber en 'quelque danger & en quelque adversité. Suyvant lequel propos, ses amis le tenserent un jour de ce qu'il defendoit en jugement un meschant, à qui lon faisoit le procès criminel : il leur respondit, « Que les gens de bien » n'avoyent point besoing de telle defense ». Une autre fois Aristogiton le calumniateur estant en la prison, après avoir esté desja condamné, envoya devers luy le supplier de le venir voir : ce qu'il feit, & alla jusques dedans la prison, dont ses amis le vouloyent divertir : mais il leur dit : « Laissez moy faire, car en quel lieu » pourrois je voir Aristogiton plus vouluntiers » qu'en la prison » ?

XVI. Au reste, quand il partoit d'Athenes quelque armée de mer, s'il y avoit un autre capitaine qui en fust chef que Phocion, les villes maritimes alliées des Atheniens & les insulaires, munissoyent leurs murailles, combloyent leurs ports, & apportoyenr des champs dedans la ville, leurs femmes, leurs enfans, leurs esclaves, leur bestail & tout le reste de

leurs biens, comme si c'eussent esté ennemis declarez en guerre ouverte : mais au contraire, si Phocion en estoit chef, ilz alloyent jusques bien loing au devant avec leurs vaisseaux couronnez de festons & de chappeaux de fleurs en signe de resjouissance publique, & le conduisoyent eulx mesmes en leurs maisons. Et comme le roy Philippus taschant à s'emparer secrettement de l'isle d'Eubœe, y feist passer une armée de la Macedoine, & y allast prattiquant les villes par le moyen de quelques particuliers tyrans, Plutarchus Eretrien y appella les Atheniens, en les priant de vouloir oster des mains de ce roy, l'isle qu'il alloit tous les jours de plus en plus occupant, si bien tost on n'y remedioit. Phocion y fut envoyé pour capitaine avec peu de gens, pource que lon faisoit compte, que ceulx du païs se joindroyent incontinent fort affectueusement à luy : mais au contraire, y rencontrant à son arrivée tout plein de traistres, tout corrompu, guasté & miné à force d'argent, que Philippus y despendoit, il se trouva en tres-grand danger : au moyen dequoy il se retira dessus une motte separée de la plaine de Tamynes, par une grande & profonde vallée, là où il se fortifia, & y arresta toute l'elite des gens de guerre qu'il avoit avec luy, admonestant les particuliers capitaines, qu'ilz

ne se souciassent point des autres mutins & seditieux, qui ne faisoyent que babiller, & ne valoyent rien au besoing, ains qu'ilz les laissassent aller & s'escarter hors du camp là où ilz voudroyent : « Pour autant, disoit-il, que telz » soudards aussi bien nous seroyent inutiles par » deçà pour leur desobeissance, & nuiroyent » à ceulx qui auroyent bonne voulunté de faire » le devoir : & par delà se sentans coulpables » d'avoir abandonné le camp, & de s'en estre » allez sans congé, ilz n'oseront crier à l'encon» tre de nous, & se garderont bien de nous » calumnier ».

XVII. Puis quand les ennemis vindrent en bataille pour le charger, il commanda à ses gens qu'ilz se teinsent tous prests en armes sans bouger, jusques à ce qu'il eust achevé de sacrifier aux dieux, là où il demoura bien longuement, soit ou pource qu'il ne peust avoir les signes heureux des sacrifices, ou qu'il taschast à attirer plus près les ennemis : mais Plutarchus Eretrien cuidant qu'il dilayast ainsi à marcher par faulte de cueur, se jetta aux champs le premier, avec quelques adventuriers qu'il avoit à sa soude : quoy voyans les gens de cheval ne se peurent non plus contenir, ains marcherent aussi après luy vers les ennemis en mauvais ordre, escartez les uns çà, les autres là, comme ilz

estoyent sortis du camp : parquoy les premiers ayant esté rompus par les ennemis, tous les autres se desbanderent aussi tost d'eulx mesmes, & Plutarchus mesme se meit à fouir, de sorte que quelques trouppes des ennemis pensans avoir desja tout gaigné, donnerent jusques dedans le camp, & tascherent à en abbattre la closture : mais cependant les sacrifices de Phocion estans parachevez, les Atheniens sortirent sur eulx, qui les tournerent incontinent en fuitte, après en avoir tué un grand nombre tout joignant les trenchées de leur camp. Cela fait, Phocion ordonna que la bataille demourast ferme sans se bouger, pour attendre & recueillir ceulx de leurs gens qui estoyent encore espandus çà & là par les champs de la premiere roupte : & luy ce pendant avec une trouppe de combatans choisiz en toute son armée, alla donner à travers les ennemis. Si fut la meslée fort aspre, car les Atheniens y combatirent tous courageusement, sans point espargner leurs personnes : mais sur tous les autres, deux jeunes hommes combattans aux costez du capitaine, Glaucus filz de Polymedes, & Thallus filz de Cineas, y emporterent le prix de prouesse. Toutefois Cleophanes ce jour là monstra bien aussi sa valeur : car il cria tant après leurs gens de cheval qui avoyent esté rompus, & les somma tant d'aller

fecourir leur capitaine, qu'il difoit eftre en danger, qu'il les rallia & ramena au combat : en quoy faifant il fut caufe de donner la victoire affeurée & entiere aux gens de pied.

XVIII. Depuis cefte bataille il chaffa Plutarchus mefme hors d'Eretrie : & ayant pris le chafteau de Zaretra affis en lieu très opportun pour cefte guerre, à l'endroit où l'ifle fe va eftroiffiffant en une longue chauffe ferrée d'un cofté & d'autre de la mer, il defendit [1] que lon ne prift pas feulement des Grecs prifonniers, de peur que les harangueurs d'Athenes ne contraigniffent quelquefois le peuple Athenien par une foudaine cholere, d'exercer aucune cruaulté encontre eulx. Ces chofes ainfi faites, Phocion s'en retourna à la maifon : mais il n'euft pas plus toft le dos tourné, que les alliez & confederez d'Athenes regretterent incontinent bien fa juftice & fa bonté : & les Atheniens cogneurent auffi fa valeur & fa fuffifance : car Moloffus, celuy qui luy fucceda en la charge de capitaine au gouvernement du refte des affaires, s'y porta de forte que luy mefme y fut pris prifonnier. A raifon dequoy, Philippus embraffant toutes grandes chofes en fon efperance, s'en alla avec toute fon armée au païs de l'Helle∫-

[1] Lifez d'après les variantes des manufcrits, renvoya tous les Grecs qui avoient été pris.

pont, en opinion qu'il y prendroit incontinent toute la Cherronefe, les villes de Perinthe & de Byzance [1] : & pourtant ceulx d'Athenes eftans tous refolus d'y envoyer du fecours, pour l'empefcher de venir au deffus de fon entente, efleurent Chares pour capitaine, à l'inftance & pourfuitte grande des orateurs qui le meirent en avant : mais y eftant allé avec bon nombre de vaiffeaux, il n'y feit exploit quelconque digne des forces qu'il y avoit menées, pource que les villes ne vouloyent pas feulement recevoir fa flotte dedans leurs ports, à raifon dequoy il eftoit contrainct d'aller rodant çà & là le long des coftes, fufpect à tout le monde, rençonnant les amis, & mefprifé des ennemis. Ce qu'entendant le peuple, joinct auffi que les harengueurs l'irriterent par leurs prefchemens ordinaires, fut fort courroucé, fe repentant d'avoir envoyé fecours aux Byzantins : mais Phocion adonc fe tirant en avant leur monftra que ce n'eftoit pas à leurs alliez & confederez fe deffians, qu'il fe falloit courroucer, ains à leurs capitaines, qui fe portoyent de forte que lon avoit occafion de fe deffier d'eulx : « Ce font ceulx là (difoit il) » à qui il vous en fault prendre, car ilz vous

[1] Toutes deux dans la partie de la Thrace qui formoit le royaume des Odryfiens ; Perinthe, fur la Propontide, & Byfance, fur le Bofphore de Thrace.

» rendent odieux & redoubtables à ceulx mesmes qui ne se sçauroyent sauver sans vostre secours».

XIX. Ces paroles emeurent le peuple de façon que sur l'heure mesme elles luy feirent changer d'advis, tant qu'ilz baillerent à Phocion un autre renfort qu'ilz envoyerent celle part pour secourir leurs alliez : ce qui fut de très grande consequence, pour preserver la ville de Byzance : car oultre ce que ja sa reputation estoit grande, Cleon le premier homme de Byzance en vertu & en authorité, ayant esté compagnon & familier de Phocion en l'eschole de l'Academie, le plegea envers sa ville : & adonc les Byzantins ne voulureut pas qu'il campast au dehors, ains ouvrans leurs portes le receurent au dedans de leur ville, & meslerent parmy eulx les Atheniens : lesquelz voyans que ceulx de la ville se fioyent ainsi d'eulx, se porterent si honestement en leur conversation ordinaire, qu'il n'y eut plainte aucune d'eulx, & si vaillamment en tous combats & assaults, que Philippus, lequel on estimoit paravant si terrible en armes, que rien n'arrestoit devant luy, & ne se trouvoit personne qui s'ozast presenter en bataille contre luy, s'en retourna de l'Hellespont sans rien faire, sinon perdre beaucoup de sa reputation, là ou Phocion gaigna quelques uns de ses vaisseaux, &

recouvra les places fortes où il avoit mis garnisons : & faisant des descentes en plusieurs endroits de ses terres, courut & pilla tout le plat païs, jusques à ce que s'estant assemblé bon nombre de gens pour le defendre, il y fut blecé, & pour ceste occasion contraint de s'en retourner à la maison.

XX. Quelque temps après les Megariens envoyerent secrettement devers luy, pour luy livrer leur ville entre ses mains : mais Phocion craignant que les Bœotiens, s'ilz en estoyent advertiz, ne le previnsent avant qu'il y peust estre à temps, il feit tenir une assemblée de conseil de ville au plus matin, en laquelle il declara au peuple ce qu'on luy avoit mandé de Megare : & comme le peuple eust promptement arresté d'y entendre à bon esciant, Phocion feit tout aussi tost sonner la trompette, & au partir de l'assemblée sans leur donner autre loisir que de prendre leurs armes seulement, il les mena incontinent droit à Megare [1], là où ayant esté receu, il enferma de muraille le port de Nisæ [2], & tira deux longues murailles depuis la ville jusques là, moyenant lesquelles il joignit la ville

[1] A l'extrémité occidentale de l'Attique, au-dessous du mont Cithéron.

[2] Un peu au-dessous de Mégare. C'étoit une petite ville qui servoit de port & d'arcenal de marine à Mégare.

à la marine, & feit en sorte que du costé de la terre, ne craignant gueres plus ses ennemis (*du costé de la mer), elle fut entierement en la disposition & devotion des Atheniens.

XXI. Et comme les Atheniens s'estans ja tout ouvertement declarez ennemis de Philippus, eussent esleu en son absence d'autres capitaines, pour luy aller faire la guerre, luy si tost qu'il fut de retour à Athenes, venant des isles, suada au peuple, attendu que Philippus avoit bien bonne envie de vivre en paix avec eulx, redoubtant le danger que les forces d'Athenes pouvoyent apporter à ses affaires, que lon devoit recevoir les articles & conditions de paix qu'il presentoit. A quoy s'opposant un plaideur ordinaire, qui ne bougeoit jamais des plaids, à calumnier & chicaner tousjours quelqu'un, jusques à luy dire, « Comment, Phocion, oses tu bien tascher à divertir les Atheniens de la guerre, quand ilz » ont desja les armes en main»? « Ouy vrayement, » luy respondit Phocion, encore que je sache » très bien, que s'il y a guerre, je te comman- » deray : & s'il y a paix, tu me commanderas. Ce neantmoins il ne peut obtenir, & le gaigna Demosthenes encontre luy pour celle fois, conseillant aux Atheniens d'aller donner la bataille à Philippus, le plus loing qu'ilz pourroyent du

* Ceci n'est point dans le grec.

païs d'Attique : & Phocion luy dit adonc, « Mon amy, ne nous amusons point à dispu- » ter en quel lieu nous luy donnerons la bataille, » mais regardons seulement comme nous la gai- » gnerons : car en ce faisant, nous reculerons » la guerre bien loing de nous : car ceulx qui » sont vaincus, quelque part qu'ilz soyent, ont » tousjours tout mal & danger auprès d'eulx ».

XXII. Après la bataille [1] perdue contre Philippus, les seditieux qui ne demandoyent que toutes nouvelletez en la ville, tirerent Charidemus[2] en avant pour le faire eslire capitaine general d'Athenes, dequoy les gens de bien & d'honneur eurent grande peur, & prenans avec eulx toute la cour & le senat d'Areopage, prierent si affectueusement le peuple, avec les larmes aux yeux, qu'à la fin ilz impetrerent, mais ce fut à grande peine, que lon meist les affaires de la ville entre les mains de Phocion : lequel fut bien d'advis de recevoir au demourant la forme de vivre, & les humaines conditions d'appoinctement qu'il leur offroit : comme l'orateur Demades eust mis en avant, que la ville d'Athenes entrast au commun traitté de paix, &

[1] De Chéronée apparemment.

[2] Celui qui se retira dans la suite auprès de Darius, & qui y reçut la mort pour prix de la noble franchise avec laquelle il lui avoit fait sentir la différence de ses troupes brillantes d'or, avec les soldats Macédoniens tout couverts de fer. Voyez Q. Curt. L. III, ch. 5.

en la commune aſſemblée des eſtats de la Grece, qui ſe devoit aſſembler à l'inſtance de Philippus, Phocion n'en fut pas d'advis, ains le diſſuada, juſques à ce que lon entendiſt ce que Philippus demanderoit aux Grecs en celle aſſemblée. Toutefois ſon opinion pour lors n'eut point de lieu à cauſe de la mauvaiſtié du temps : & bien toſt après voyant que les Atheniens ſe repentoyent de ce qu'ilz n'avoyent pas creu ſon conſeil, quand ilz veirent qu'il leur falloit fournir des vaiſſeaux & des gens de cheval à Philippus, il leur dit adonc : « La crainte de ce dont » vous vous plaignez maintenant, me faiſoit op» poſer à ce que vous avez conſenty : mais puis » que vous l'avez accordé, il le vous fault ſup» porter patiemment, & ne perdre pas le cou» rage pour cela, vous reduiſans en memoire, » que vos anceſtres par le paſſé ont quelques fois » donné la loy aux autres, & quelques fois l'ont » auſſi receue d'autruy : & en ſe portant bien » & ſagement en l'une & en l'autre fortune, » ont preſervé non ſeulement ceſte cité, mais » auſſi tout le demourant de la Grece ».

XXIII. Depuis eſtans venue la nouvelle de la mort de Philippus [1], le peuple tout incontinent en voulut faire les feux de joye, & des

[1] La premiere année de la cent onzieme olympiade.

ſactifices aux dieux, comme pour une très bonne nouvelle, mais Phocion ne le voulut point permettre : « Pour autant, dit-il, que ce ſeroit un » ſigne de trop bas & trop petit cueur, que de » ſe resjouir de la mort d'autruy, avec ce que » l'armée qui vous a desfaits à Chæronée [1], n'en » eſt diminuée que d'une teſte ſeulement ». Et comme Demoſthenes en ſes harengues ordinaires diſt des paroles injurieuſes d'Alexandre, lors qu'il approchoit desja avec ſon armée de la ville de Thebes, il luy dit ces vers d'Homere,

« O malheureux, que vas tu irritant
» Un ſi farouche & aſpre combattant,

» & qui ne convoite autre choſe que grandeur » de gloire ? veux tu, eſtant un ſi grand feu » allumé, jetter ceſte ville dedans? quant à moy, » ſi bien les Atheniens ſe vouloyent perdre, je » ne leur permettray pas pourtant : car à ceſte » fin ay-je pris la charge de capitaine ».

XXIV. Et depuis, la ville de Thebes ayant eſté entierement deſtruitte & raſée, comme Alexandre demandaſt à ceulx d'Athenes qu'ilz luy livraſſent entre ſes mains Demoſthenes, Lycurgus, Hyperides & Charidemus, l'aſſemblée du peuple ne ſachant que reſpondre à ceſte ſommation, jetta ſes yeux ſur Phocion ſeul, & l'ap-

[1] La troiſieme année de la cent dixieme olympiade.

pella plusieurs fois par son nom, pour en dire son opinion : parquoy il se leva, & approchant de luy l'un de ses amis nommé Nicocles, celuy qu'il aimoit le plus cherement, & en qui il avoit plus de fiance, dit hault & clair, « Ceulx » qu'Alexandre vous demande, ont conduit ceste » ville en tel destroit de necessité, que si bien » il demandoit cestuy Nicocles, je serois d'advis qu'on luy delivrast : car moy mesme re» puterois que ce me seroit un grand heur, si » je pouvois mourir, de sorte que ma mort sau» vast la vie à tous mes autres citoyens : & en» core que j'aye en mon cueur grande pitié & » compassion de ces pauvres desolez qui s'en sont » fouys de la ruine de Thebes en ceste ville, si » est-ce pourtant que je suis d'advis, qu'il vault » mieulx que les Grecs lamentent la perte d'une » seule ville, que de deux, & me semble pour » ceste raison, qu'il vault mieulx en l'un & en » l'autre poinct tascher par prieres & remonstran» ces à impetrer grace de celuy qui est le plus » fort, que de s'opiniastrer à vouloir combattre » à sa certaine ruine ».

XXV. Si dit on qu'Alexandre rejetta le premier decret qui fut arresté par le peuple sur sa demande, & se destourna pour ne point voir les ambassadeurs qui le luy avoyent apporté : mais il receut le second qui luy fut porté par Pho-

cion mesme, entendant dire aux plus vieux serviteurs de son pere, qu'il faisoit grand compte de ce personnage : à raison dequoy Alexandre non seulement luy donna audience, & luy ottroya sa requeste, mais davantage suyvit son conseil. Car il luy conseilla s'il aimoit le repos, qu'il posast du tout les armes & cessast de faire la guerre : mais s'il aimoit la gloire, qu'il tournast ses armes contre les Barbares, & non pas contre les Grecs. Et en luy deduisant plusieurs raisons & remonstrances accommodées au plus près du naturel, & de ce qu'il pensoit qu'Alexandre desiroit, il le changea & l'addoulcit tellement, qu'Alexandre au departir luy dit, que les Atheniens devoyent avoir l'œil aux affaires, pource que si luy venoit à mourir, il ne cognoissoit point d'autre peuple à qui l'empire fust deu, qu'à eulx : & voulant avoir particuliere amitié & alliance d'hospitalité avec Phocion, il luy feit tant d'honneur, qu'il y avoit bien peu de ses plus familiers, à qui il en feist autant. Auquel propos l'historien Duris escrit, qu'après qu'il fut devenu grand, & qu'il eust desfait le roy Darius, il osta de la salutation de toutes ses lettres missives ce mot que lon a accoustumé d'y mettre, Chærin, c'est à dire, joye & salut, sinon en celles qu'il escrivoit à Phocion, & qu'il ne faisoit plus cest honneur de saluer ainsi ceulx

à qui il escrivoit, qu'à Phocion & Antipater : ce que Chares a aussi escrit.

XXVI. Bien est-ce chose confessée de tous, qu'il luy envoya bonne somme d'argent en don : car il luy envoya cent talents [1]. Lequel argent ayant este apporté à Athenes, Phocion demanda à ceulx qui le luy avoyent apporté, pourquoy, veu qu'il y avoit tant de bourgeois à Athenes, Alexandre luy envoyoit ce present à luy seul. Pource (respondirent ilz) qu'il t'estime seul homme de bien & d'honneur. Et Phocion leur repliqua, « Or qu'il me laisse donques le sembler » & l'estre toute ma vie ». Non pour cela les messagers ne laisserent pas d'aller après luy jusques en sa maison, où ilz veirent une très grande simplicité : car ilz trouverent sa femme qui paistristoit elle mesme, & luy en leur presence tira de l'eau de son puis pour se laver les pieds : à raison dequoy ilz luy feirent encore plus grande instance que devant, qu'il voulust recevoir le present du roy, se courrouceans à luy, en disant que c'estoit une grande honte de le voir vivre ainsi pauvrement & estroittement, attendu qu'il estoit amy d'Alexandre. Parquoy Phocion voyant passer par la rue un pauvre vieillard affublé d'une meschante robbe, sale & orde, il leur demanda s'ilz

[1] Soixante mille escus. *Amyot.* 466,875 livres de notre monnoie.

l'estimoyent moins que ce pauvre bon homme là, ja dieu ne plaise, respondirent ilz incontinent : « Et toutefois, leur repliqua il, il vit » encore de moins que je ne fais, & si se con» tente, & a assez. Brief, leur dit il, quand » je prendray une si grosse somme d'or, ou je ne » m'en servirai point, & lors il vaudroit autant que » je n'en eusse du tout point pris : ou je m'en ser» viray, & lors je feray que toute ceste ville » en parlera mal & du roy & de moy ».

XXVII. Ainsi fut reporté le present hors d'Athenes, servant de notable exemple à tous les Grecs, pour leur donner à cognoistre, que plus riche estoit celuy, qui n'avoit que faire de tant d'or & d'argent, que celuy qui le luy donnoit. Alexandre ayant entendu que son present avoit ainsi esté refuzé, en fut malcontent, & escrivit de rechef à Phocion, qu'il ne pouvoit estimer ses amis, ceulx qui refusoyent à prendre de luy : toutefois pour cela encore ne prit il point d'argent, ains senlement le requit de vouloir en faveur de luy, delivrer Echecratides rhetoricien, Athenodorus natif de la ville d'Imbros, & deux Corinthiens, Demaratus & Spartus, qui avoyent esté retenus prisonniers en la ville de Sardis, pour aucunes charges que lon leur mettoit sus. Alexandre les feit incontinent delivrer, & envoyant Craterus en la Macedoi-

ne, luy commanda de donner à Phocion l'une de ces quatre villes de l'Asie qu'il aimeroit le mieulx, Cios[1], Gergite[2], Mylasse[3], ou Elées[4]: luy mandant qu'il se courrouceroit bien plus aigrement qu'il n'avoit fait à la premiere fois, s'il les refusoit : toutefois Phocion n'en voulut onques accepter pas une. Et Alexandre bien tost après s'en alla mourir. L'on voit encore aujourd'hui au quartier de Melite [5] la maison de Phocion lambrissée de lames de cuyvre, mais au demourant fort simple & sans aucune superfluité.

XXVIII. Quant aux femmes qu'il eut espousées, on ne treuve rien par escript de la premiere, sinon que Cephisodotus mouleur d'images estoit son frere : mais la seconde ne fut pas moins renommée à Athenes pour son honesteté & sa simplicité en toutes ses actions, que Phocion pour sa justice & bonté. Suyvant lequel propos, on dit qu'un jour comme les Atheniens estoyent assemblez au theatre pour voir jouer des Tragedies nouvelles, l'un des joueurs, à

[1] Ce n'est pas l'île dont il s'agit ici; mais une ville sur un fleuve du même nom, dans la Bithynie ou la Mysie, qui lui est contigue.

[2] Gergithe est dans la Mysie.

[3] Mylasse dans la Carie.

[4] Elée dans l'Eolie, au-dessous du fleuve Caïcus, & de Pergame qui est de l'autre côté du fleuve.

[5] C'est un quartier du Pirée. Voyez Meursius, T. I, p. 552 & suiv.

l'heure mesme qu'il devoit entrer sur l'eschafault pour jouer son rolle, demanda au deffrayeur des jeux un masque de royne, & une suitte de damoiselles accoustrées magnifiquement pour l'accompagner, à cause qu'il jouoit le rolle d'une princesse : le deffrayeur ne luy en bailloit point, & le joueur s'en courrouceoit & faisoit cesser les jeux : à cause qu'il ne vouloit pas sortir sur l'eschafault. Melanthius qui estoit le deffrayeur l'y poulsa par force, criant tout hault, « Ne vois » tu pas la femme de Phocion qui va tousjours » avec une chambriere seule par la ville, & tu » veux faire le glorieux, & corrompre les meurs » des dames d'Athenes » ? Ces parolles furent ouyes du peuple qui seoit au theatre attendant, qui par le grand bruit qu'il en mena en batant des mains, monstra les avoir trouvées fort bonnes. Ceste dame, comme une siene amie & hostesse du païs d'Ionie, estant venue à Athenes, luy feist monstre de ses joyaux & bagues d'or enrichies de pierres pretieuses, luy feit responce, « Tout mon parement est mon mary » Phocion, qui depuis vingt ans en ça a tous» jours esté continuellement esleu capitaine des » Atheniens ».

XXIX. Son filz luy feit un jour entendre, qu'il desiroit combatre avec les autres jeunes hommes, à qui emporteroit le prix de l'exercice

de descendre & remonter sur les chariots courants à toute bride, aux jeux de la feste, que lon appelloit à Athenes Panathenea : ce que le pere luy permeit, non pource qu'il appetast aucunement l'honneur de telle victoire, mais à fin qu'en s'addressant & s'exercitant à cest honeste exercice, il en devinst mieulx conditionné, pource qu'il estoit assez dissolu jeune homme, & qui aimoit le vin : toutefois pour ce coup là il emporta le prix, & y eut plusieurs des amis du pere qui le prierent de leur faire cest honneur, qu'en leurs maisons ilz feissent le festin de celle victoire. Phocion le refuza à tous les autres, excepté à un seul, auquel il permeit de faire ceste demonstration de bonne vouslunté envers sa maison, & y alla luy mesme au soupper, là où entre les autres delices & superfluitez de l'appareil, il trouva que lon avoit apresté des lavemens de vin & d'espiceries odorantes pour laver les pieds des conviez ainsi qu'ilz entreroyent au festin. Si appella son filz, & luy dit, « Comment souffres tu, Phocius [1], que cestuy nostre amy gaste & deshonore ainsi ta victoire par ceste superfluité de delices » ? Et desirant retirer de tout poinct ce jeune homme de ceste dissoluë maniere de vivre, il le mena à Sparte,

[1] Les savans s'accordent avec raison à lire Phocus, comme on le trouvera écrit plus loin.

& le meit avec les enfans qui y sont nourris en la discipline que lon appelle Laconique. Cela despleut aux Atheniens, de voir que Phocion mesprisast ainsi les meurs, coustumes & façons de faire de son païs : & comme Demades l'orateur luy dist, « Que ne suadons nous » au peuple Athenien de recevoir la forme du » gouvernement & la discipline de Lacedæmone ? Quant à moy, si tu veux estre de la partie » je m'offre à le proposer & à le mettre en avant » le premier ». « Vrayement, respondit adonc Phocion, il seroit bien seant, de suader aux Atheniens de vivre en commun, ainsi que font les » Lacedæmoniens en leurs convives, & de louer » les ordonnances de Lycurgus, qui sont austeres, à toy qui es ordinairement ainsi perfumé & si delicatement vestu ».

XXX. Une autre fois Alexandre leur ayant mandé qu'on luy envoyast quelque nombre de galeres, les harangueurs à l'encontre preschoyent que lon n'en devoit rien faire : le peuple appella nommeement Phocion pour en dire son advis, lequel leur respondit franchement, « Je suis d'advis, ou que vous donniez ordre à estre les plus » forts en armes, ou que vous taschiez d'estre » amis de ceulx qui le sont ». Pytheas l'orateur à son advenement, qu'il ne faisoit encore que commencer à harenguer devant le peuple, ba-

billoit desja à tout propos audacieusement & presumptueusement, & Phocion luy dit : « Dea ce » nouveau venu icy se taira il jamais » ? Et comme Harpalus, lieutenant d'Alexandre en la province de Babylone, s'en estant fouy de l'Asie, avec grosse somme d'or & d'argent, fust venu descendre au païs de l'Attique, incontinent ceulx qui avoyent accoustumé de faire marchandise de leur langue à prescher le peuple, coururent à l'envy les uns des autres devers luy : lequel ne faignit pas de leur jetter à chascun quelque somme d'argent, pour les attraire & appaster : car ce luy estoit peu de chose, veu la grande quantité qu'il en avoit apportée : mais à Phocion, il en envoya de luy mesme sept cents talents [1], voulant encore mettre le surplus de son avoir & sa personne propre en la protection & sauvegarde de luy seul. A quoy Phocion luy feit une bien dure response, « Qu'il le feroit repentir s'il » ne se deportoit de gaster & corrompre la ville » d'Athenes ». A l'occasion dequoy Harpalus se retira lors bien esbahy devers ceulx qui avoyent pris argent de luy : mais peu après les Atheniens mettans son affaire en deliberation, il veit que ceulx qui avoyent pris argent de luy, avoyent tourné leur robbe, tellement qu'au lieu de le

[1] Quatre cents quatre vingt dix mille escus. *Amyot.* 3,268,125 livres de notre monnoie.

defendre, ilz l'accusoyent, à fin que lon ne les souspeçonnast d'avoir pris argent de luy : & au contraire, que Phocion qui l'avoit si rudement renvoyé sans vouloir rien prendre, ayant en ses conseilz le principal regard à l'utilité publique, avoit encore eu en quelque considération le sauvement de sa vie, il se remeit de rechef à essayer de le gaigner par tous moyens, & le considerant & recognoissant de tous costez, trouva que c'estoit une place imprenable par argent : mais il se feit amy de Charicles, gendre de Phocion, qui fut cause de luy donner bien mauvais bruit, pource que lon voyoit qu'il se fioit de toutes choses en luy, & l'employoit en tous ses affaires, jusques à luy commettre la charge de faire bastir une magnifique sepulture à la courtisane Pythonice [1], dont il avoit esté amoureux, & en avoit eu une fille. Mais si l'accepter une telle charge estoit ignominieux à Charicles, encore le diffama l'œuvre davantage, quand elle fut parachevée : car on voit jusques aujourd'huy la sepulture au lieu qui s'appelle Hermium [2], ainsi que l'on va d'Athenes à Eleusine, n'ayant rien d'excellence digne de la despense de [3] trente

[1] Pausanias l'appelle Pythionice, & assure que ce monument est un des plus beaux de la Grèce. L. I, p. 90, éd. Kuhn.

[2] Voyez les Observations.

[3] Dix-huit mille escus. *Amyot*. 140,062 livres de notre monnoie.

talents, que lon dit qu'il luy compta pour la fabrique de celle ſepulture. Qui plus eſt, après le treſpas de Harpalus, ce Charicles & Phocion meſme prirent la fille, & la feirent ſoigneuſement nourrir : toutefois eſtant depuis Charicles appellé en juſtice pour reſpondre de l'argent que lon l'accuſoit avoir pris de Harpalus, il pria ſon beaupere Phocion de luy vouloir aider, & luy aſſiſter en jugement, pour favoriſer ſa defenſe : mais Phocion luy refuza tresbien, en luy diſant : « Je t'ay, Charicles, pris pour mon gendre » à toutes choſes juſtes & honeſtes ſeulement ».

XXXI. Au ſurplus, le premier qui apporta à Athenes la nouvelle de la mort d'Alexandre, fut un Aſclepiades filz de Hipparchus, auquel Demades diſoit qu'il ne falloit point adjouſter de foy, « Pource, dit il, que s'il fuſt vray, » toute la terre pieça ſentiroit l'odeur d'un tel » mort ». Mais Phocion voyant que le peuple levoit ja la teſte, ne demandant que toutes nouvelletez, taſchoit à le moderer & contenir : & comme pluſieurs des harengueurs montaſſent incontinent en la tribune aux harengues, & criaſſent que la nouvelle d'Aſclepiades eſtoit certaine, & qu'Alexandre eſtoit veritablement mort, Phocion leur reſpondit, « Si elle eſt vraye aujourd'huy, elle ſera » donques encore vraye demain, & après de» main : & pourtant, ſeigneurs Atheniens, ne

» vous hastez point, ains deliberez tout à loisir, » & prouvoyez seurement à ce que vous avez » à faire. Et comme Leosthenes eust tant fait par ses menées qu'il eust jetté la ville d'Athenes en la guerre, que lon appella la guerre des Grecs, & demandast en se mocquant à Phocion qui en estoit marry, quel bien il avoit fait à la chose publique, en tant d'années qu'il avoit esté capitaine general d'Athenes, Phocion luy respondit, « Le bien que j'ai fait n'est pas petit : car » ce pendant que j'ay esté capitaine, les citoyens » d'Athenes ont esté enterrez en leurs paternelles » sepultures ». Ce Leosthenes parloit tousjours haultement & avantageusement devant le peuple, au moyen dequoy Phocion luy dit un jour, « Tes propos, jeune homme mon amy, ressem» blent proprement aux cyprez : car ilz sont grands » & haults, mais ilz ne portent point de fruict ». Adonc Hyperides se dressant en piedz, luy demanda, « Quand donques, Phocion, conseilleras » tu aux Aheniens de faire la guerre » ? « Quand » je verray, dit il, les jeunes hommes bien de» liberez de n'abandonner point leurs rencs, les » riches contribuer argent vouluntairement, & » les orateurs s'abstenir de desrobber la chose pu» blique ».

XXXII. Ce neantmoins plusieurs s'esmer-

[1] La guerre Lamiaque.

veilloyent de voir la belle & grosse armée que Leosthenes avoit levée, & demandoyent à Phocion ce qu'il luy sembloit d'un tel preparatif. « Il est beau, dit il, pour une course & carriere: » mais je crains le retour & la continue de la » guerre, pource que je ne voy point que ceste » ville ait plus d'autre moyen de recouvrer argent, » ny autres vaisseaux, ny autres gens de guerre, » que ceulx là ». Ce qui fut depuis tesmoigné par l'evenement, pource que du commencement Leosthenes feit de grands exploits d'armes : car il desfeit en bataille les Bœotiens, & rengea Antipater dedans la ville de Lamia : ce qui eleva les Atheniens en grande esperance, de sorte que lon ne faisoit à Athenes autres choses, que festes & sacrifices continuellement, pour rendre grace aux dieux de tant de bonnes nouvelles : & y en avoit quelques uns qui cuidans bien convaincre Phocion, de maniere qu'il ne sçauroit que respondre, luy demandoyent s'il voudroit pas bien avoir fait toutes ces belles choses là: « Ouy vrayement, leur respondit il, je les vou» droye bien avoir faittes, mais non pas n'avoir » conseillé ce que j'ay conseillé ». Et comme lon escrivist & apportast tous les jours de bonnes nouvelles les unes sur les autres, il dit: « O dieux! « quand cesserons nous de vaincre & de gai» gner » ? Toutefois Leosthenes à la fin estant

mort en ce voyage, ceulx qui craignoyent que Phocion ne fust substitué capitaine au lieu de luy, & qu'il ne pacifiast ceste guerre, attiltrerent un personnage peu cogneu & de petite qualité, qui en pleine assemblée de conseil vint dire, qu'estant amy de Phocion, & son compagnon d'eschole, il supplioit le peuple de l'espargner & le contregarder, pource qu'ilz n'en avoyent point d'autre semblable à luy, & qu'ilz envoyassent plus tost au camp Antiphilus. Dequoy le peuple estant bien d'advis, Phocion se tira en avant qui dit, qu'il n'avoit jamais esté à l'eschole avec cest homme là, &, qui plus est, qu'il ne le cognoissoit du tout point, ny n'avoit onques esté son familier : « Mais pourtant, qui » que tu sois, dit il, je te tien desormais pour » mon amy & pour mon bienvueillant, car tu » as conseillé au peuple ce qui m'est le plus » expedient ».

XXXIII. Ce neantmoins le peuple à toute force voulant aller contre les Bœotiens, Phocion y resista le plus qu'il peut, de paroles premierement : & comme ses amis luy remonstrassent qu'il se feroit tuer, de contrevenir ainsi ordinairement à la voulunté du peuple, il leur respondit, « A tort me feront ilz mourir, si je » fais & procure ce qui leur est utile : & à bon » droit aussi si je fais le contraire ». Mais voyant

que pour cela ilz ne se laschoyent point, ains crioyent de plus en plus encontre luy, alors il commanda au herault qu'il proclamast à son de trompe, que tous bourgeois, manans & habitans d'Athenes, depuis l'aage de quatorze ans [1], jusques à soixante, eussent promptement au partir de l'assemblée à le suyvre en armes, portans avec eulx des vivres pour cinq jours. Ceste criée entendue, il y eut un grand trouble par toute la ville, & s'en coururent incontinent les vieillards devers luy se plaindre de la dureté de son commandement : il leur respondit, « Je ne vous fais » point de tort, car moy mesme qui suis aagé » de quatre vingts ans, feray quant & vous ».

XXXIV. Ainsi les reteint il pour lors, & leur feit perdre leur folle envie de guerroyer : mais estant la coste de la marine courue & pillée par le capitaine Micion, lequel avec bon nombre de Macedoniens naturelz & d'autres estrangers, estoit descendu au territoire du bourg de Rhamnus, & gastoit tout le plat païs à l'environ, Phocion y mena les Atheniens, là où comme plusieurs accourussent à luy, l'un deçà, l'autre delà, entreprenans sur son estat de capitaine, & s'ingerans de luy conseiller les uns de loger son camp sur une telle motte, les autres d'envoyer en tel endroit les gens de cheval, les

[1] Voyez les Observations.

autres

autres de camper icy : « O Hercules, dit il, com» bien je voy de capitaines, & peu de soudards »! Puis quand il eut rengé ses gens de pied en bataille, il y en eut un qui se jetta bien loing devant les autres hors de son renc : mais s'estant aussi avancé l'un des ennemis pour le charger, l'Athenien eut peur, & se retira en sa place ; & lors Phocion luy dit : « N'as tu point de honte, » jeune estourdy que tu es, d'avoir ainsi par » deux fois abandonné ton renc, l'un auquel » tu avois esté mis par ton capitaine, & l'autre » auquel tu t'estois planté toymesme ? Et allant tout aussi tost charger l'ennemy, le rompit à force, & tua sur le champ le capitaine mesme Micion avec bon nombre de ses gens.

XXXV. Or estoit pour lors l'armée de la ligue des Grecs en la Thessalie, là où elle gaigna une bataille [1] contre Antipater, & contre Leonnatus, qui s'estoit joinct à luy avec les Macedoniens qu'il avoit nagueres ramenez de l'Asie, & y fut occis sur la place Leonnatus, estant Antiphilus chef des gens de pied, & Menon Thessalien coulonnel de la chevalerie. Mais peu de temps après estant Craterus repassé de l'Asie en Europe avec grosse puissance, il y eut une

[1] La seconde année de la cent quatorzieme olympiade, avant J. C. 323.

autre bataille près la ville de Cranon [1] en laquelle les Grecs furent desfaits : toutefois la desfaitte ne fut pas grande, & n'y mourut pas beaucoup de gens, encore fut ce par la desobeïssance des soudards aux capitaines, qui leur estoyent trop doulx, aussi estoyent ilz trop jeunes, joinct aussi que si tost comme Antipater tenta leurs villes, ilz se desbanderent tous, & abandonnerent très honteusement la defense de la liberté commune : parquoy Antipater s'achemina incontinent droit pour aller avec son armée devant la ville d'Athenes. Ce que sentans Demosthenes & Hyperides, abandonnerent la ville : mais Demades ne pouvant fournir à payer l'argent qu'il devoit au public, ayant esté condamné en sept amendes envers la chose publique, pour avoir autant de fois proposé au peuple, & mis en avant des choses contraires aux loix, en demouroit infame, & ne luy estoit pas loisible de parler & harenguer en public : toutefois pour lors en estant dispensé, il proposa que lon envoyast des ambassadeurs avec plein pouvoir devers Antipater, pour tascher à traitter quelque paix avec luy.

XXXVI. Le peuple craignant de commettre

[1] L'année suivante. Cranon est dans le canton de la Thessalie, appellé Tempé.

ceste absolue puissance de traitter à qui que ce fust, appella nommeement Phocion, disant qu'il n'y avoit que luy seul à qui il se peust confier. Et adonc leur respondit Phocion, « Si » j'eusse esté creu ès conseils que je vous ay » tousjours donnez, vous ne seriez pas mainte- » nant en peine de consulter de si grandes choses ». Ainsi estant le decret authorisé par le peuple, il fut envoyé luy mesme devers Antipater, lequel estoit pour lors campé en la Cadmée, s'apprestant pour de là entrer au premier jour dedans le païs d'Attique. Si luy requit Phocion, que premier qu'il deslogeast de là, il feist appointement avec eulx. A quoy Craterus respondit promptement, Phocion, « Tu ne nous demandes pas » chose raisonnable, que demourans icy nous » mangions & foulions le païs de noz alliez & » amis, là où nous pouvons aller vivre & nous » enrichir ès terres de noz ennemis » : toutefois Antipater prenant Craterus par la main : « Il » fault, dit il, que nous facions ce plaisir à » Phocion ». Mais au demourant, quant aux capitulations de la paix, il voulut que les Atheniens leur envoyassent la carte blanche, & remeissent les conditions du traitté à leur plaisir, ne plus ne moins que luy estant assiegé dedans la ville de Lamia avoit remis tout pouvoir de capituler à la discretion de leur capitaine Leos-

thenes. Cefte refponfe ouye, Phocion s'en retourna à Athenes, où le peuple fe voyant contrainct, accepta par force la condition de traitter, que luy offroit l'ennemy.

XXXVII. Ainfi retourna de rechef Phocion à Thebes devers Antipater avec d'autres ambaffadeurs : entre lefquelz les Atheniens eleurent le philofophe Xenocrates, pource que le renom, l'eftime & la reputation de la vertu de ce perfonnage eftoit fi grande par tout le monde, que lon penfoit qu'il n'y avoit arrogance, ny cruaulté, ny cholere fi grande en cueur d'homme, qui qu'il fuft, que le regard feul de Xenocrates n'amollift, jufques à le contraindre de luy porter quelque honneur & quelque reverence. Ce nonobftant il en advint tout au contraire par la malignité de la nature d'Antipater ennemie de toute vertu : car tout premierement, il ne le daigna oncques feulement faluer, là où il embraffa tous les autres. Sur quoy lon trouve que Xenocrates dit adonc, « Antipater fait bien » d'avoir honte de me voir tefmoing du mauvais » tour & traittement inique, qu'il veult faire » aux Atheniens ». Puis quand il commencea à parler, il n'eut jamais la patience de l'ouïr, ains l'entrerompant à tous propos, & le rabrouant, il luy commanda à la fin de fe taire du tout : mais après que Phocion eut parlé, il leur feit

response, que les Atheniens auroyent paix, alliance & amitié avec luy, prouveu qu'ilz luy livrassent Demosthenes & Hyperides entre ses mains, qu'ilz gouvernassent leur chose publique selon la forme de gouvernement instituée par leurs ancestres, là où il n'y eust que ceulx qui auroyent dequoy, qui fussent admis aux estats & offices de la chose publique, & qu'ilz receussent garnison dedans le port de Munychia[1] : qu'ilz rembourfassent l'argent qui auroit esté despendu en ceste guerre, & oultre cela, qu'ilz en payassent encore une somme pour l'amende. Tous les autres ambassadeurs s'en contenterent, & accepterent ces conditions de paix comme doulces & humaines, excepté Xenocrates, lequel dit, que pour esclaves, il les traittoit assez doulcement : mais pour un peuple franc & libre, trop durement. Parquoy Phocion le supplia qu'il voulust à tout le moins leur remettre la garnison : à quoy lon dit que Antipater luy respondit, « Phocion, nous desirons te gratifier en toutes » choses, fors en celles qui seroyent cause » de ta ruine & de la nostre ». Les autres escrivent qu'il ne respondit pas ainsi, mais qu'il luy demanda, s'il vouloit pleger & cautionner

[1] Entre celui de Phalère vers l'orient, & celui du Pirée vers l'occident. C'est un des dèmes de l'Attique, mais on ne sait de quelle tribu.

les Atheniens, qu'ilz entretiendroyent loyaument les articles & conditions de ceste paix, sans plus remuer aucune nouvelleté, s'il les exemptoit de recevoir garnison. A quoy comme Phocion se teust & dilayast à respondre, il y eust un Callimedon surnommé Carabos, homme violent, & haïssant la liberté populaire, qui se jettant à la traverse dit, « Et si cestuy estoit si fol que » de pleger cela, Antipater, luy croirois tu pour» tant, & laisserois tu pour cela de faire ce que » tu as deliberé » ?

XXXVIII. Ainsi furent les Atheniens contraincts de recevoir garnison des Macedoniens, de laquelle fut capitaine Menyllus un honeste homme & familier amy de Phocion. Ce commandement de recevoir garnison dedans le port de Munychia fut trouvé superbe, & fait par Antipater plus tost par une vaine gloire de monstrer oultrageusement sa puissance, que pour bien qui en peust advenir à ses affaires. Mais encore le jour auquel il s'en saisit & empara, augmenta davantage le regret : car ce fut justement le vingtieme d'aoûst[1], que sa garnison y entra : lors que lon celebre la feste des Mysteres, en laquelle on a accoustumé de faire la procession qui s'appelle Jacchus, depuis la ville d'Athenes jusques à celle d'Eleusine, de sorte

[1] Grec, boëdromion, septembre.

qu'estant la solennité de ceste saincte cerimonie confuse, il vint en pensée à plusieurs de considerer, comme ancienement ès plus heureux temps de la chose publique, avoyent esté ouyes & veuës des voix & visions divines à tel jour, dont les ennemis estoyent demourez estonnez & effroyez : & lors, au contraire, en la mesme solennité les dieux voyoyent la plus triste calamité qui eust peu eschoir à la Grece, & venoit le plus sainct & le plus plaisant jour qui fust paravant en toute l'année, à estre contaminé du tiltre du plus malheureux evenement, qui advint onques aux Grecs, c'estoit la perte de leur liberté.

XXXIX. Or peu d'années au paravant avoit on apporté un oracle de Dodone[1] à Athenes, « Que lon gardast bien les rochers de Diane, de » peur que des estrangers ne s'en emparassent: » & environ ce mesme temps, les rideaux[2] dont on environne tout à l'entour les saincts licts mystiques, estans baignez en l'eau, prirent une couleur jaulnastre & pasle comme celle d'un trespassé, au lieu de la vive couleur de pourpre qu'ilz souloyent au paravant avoir : & qui plus

[1] Forêt de la Thesprotide ou de la Molossie ; car les limites de ces deux provinces ont varié. Elle étoit consacrée à Jupiter, & fameuse par les oracles qui y étoient rendus par des chênes, ou par des colombes.

[2] Ou les bandes, dont on lie à l'entour les berceaux mystiques de Bacchus. *Amyot.*

eſt, les autres draps non ſacrez des particuliers que lon trempoit tout auprès dedans la meſme eau, retenoyent leur naïfve vivacité de couleur. Et comme l'un des miniſtres du temple lavaſt un petit cochon dedans la mer en un endroit du rivage[1] pur & net, il ſortit ſoudain un grand poiſſon de la mer qui luy vint oſter d'entre les mains, & en avalla tout le derriere : par où lon conjectura que les dieux leur donnoyent à entendre qu'ilz perdroyent le bas de leur ville, & ce qui eſtoit le plus prochain de la mer, mais qu'ilz ſauveroyent les parties haultes : toutefois ceſte garniſon pour l'honeſteté du capitaine Menyllus ne faſcha point les Atheniens. Mais il y eut plus de douze mille citoyens qui furent deboutez de la jouiſſance du droit de bourgeoiſie, à raiſon de leur pauvreté, deſquelz une partie demoura à Athenes, à qui il ſemble que lon faiſoit un grand tort & une grande injure : & une autre partie s'en alla en Thrace, là où Antipater leur aſſigna villes & terres pour demourer. Ceulx là ſembloyent proprement gens que lon euſt pris d'aſſault, ou par ſiege dedans une ville, que lon contraigniſt d'abandonner leur païs.

XL. Au demourant la mort de Demoſthenes en l'iſle de Calauria[2] & de Hyperides près la

[1] Voyez les Obſervations.
[2] A l'extrémité du golfe Argolique & du golfe Saronique.

ville de Cleones[1], dont nous avons escrit ailleurs, furent presque cause de faire regretter le temps des regnes de Philippus & d'Alexandre : ne plus ne moins, que depuis lon dit que ayant esté Antigonus desfait, ceulx qui l'avoyent vaincu & occis, oppresserent & traitterent si rudement leurs subjects, que au païs de la Phrygie un laboureur fouillant en terre, & estant interrogué, que c'estoit qu'il cherchoit, respondit en souspirant « Je cherche Antigonus ». Aussi venoit il lors en pensée à plusieurs d'en dire autant, quand ilz rememoroyent la magnanimité & generosité de ces deux grands princes, en leur courroux, comme ilz pardonnoyent facilement, & remettoyent leur maltalent, non pas ainsi comme Antipater, qui soubs le masque de se comporter en homme privé, d'aller simplement vestu, & vivre sobrement & à peu de despense, dissimuloit la puissance tyrannique qu'il usurpoit, & ce pendant s'en monstroit plus violent seigneur & plus cruel tyran envers ceulx à qui la fortune avoit couru sus. Toutefois Phocion impetra de luy le rappel de plusieurs qu'il avoit bannis, & à ceulx qu'il ne peult faire rappeller, au moins leur procura il que leurs confins ne fussent point si loingtains, comme des autres qui estoyent releguez par

[1] Ville de l'Argolide.

delà les monts Acrocerauniens [1], & le chef de Tænarus, hors de la Grece, ains qu'il leur fust à tout le moins loisible de demourer au dedans du Peloponese, entre lesquelz fut un Agnonides fauls accusateur.

XLI. Au reste gouvernant ceulx qui estoyent demourez dedans la ville en grande justice, & avec grande humanité, quand il en cognoissoit aucuns doulx & paisibles de nature, il les tenoit tousjours en quelque magistrat : mais ceulx qu'il sçavoit estre remuans, seditieux & amateurs de nouvelletez, il les engardoit de pouvoir parvenir à office quelconque, & leur ostoit tout moyen d'exciter troubles, de sorte qu'ilz se fenoyent d'eulx mesmes, & apprenoyent avec le temps à aimer les champs, & à s'addonner au labourage. Et voyant que Xenocrates payoit un certain tribut à la chose publique, que payoyent par chascun an les estrangers habitans à Athenes, il luy voulut faire donner droit de bourgeoisie, & le faire enregistrer au nombre des citoyens : mais Xenocrates ne voulut pas, disant qu'il ne vouloit point avoir de part à celle bourgeoisie, pour laquelle empescher il avoit esté envoyé ambassadeur.

XLII. Et comme Menyllus luy envoyast de

[1] Grande chaîne de montagnes dans l'Epire.

l'argent en don, il feit responſe que Menyllus n'eſtoit point plus grand ſeigneur qu'avoit eſté Alexandre, ny luy n'avoit point lors plus grande occaſion d'accepter ſon preſent, que quand il avoit refuzé celuy du roy : & comme Menyllus luy repliquaſt, que s'il n'en avoit beſoing pour ſoy, à tout le moins qu'il le priſt pour ſon filz Phocius, il reſpondit, « Si mon filz Phocius, » changeant de façon de vivre veult eſtre homme » de bien, il aura aſſez pour vivre de ce que » je luy laiſſeray : mais s'il ſe veult tousjours gou- » verner comme il fait de preſent, il n'y a richeſſe » qui luy peuſt ſuffire ». Mais une autre fois il reſpondit bien plus roidement à Antipater, qui luy vouloit faire faire quelque choſe, laquelle n'eſtoit point honeſte : « Antipater, dit il, ne » me ſçauroit avoir pour amy & pour flatteur » tout enſemble ». Antipater meſme ſouloit dire qu'il avoit deux amys à Athenes, Phocion & Demades, à l'un deſquelz il n'avoit jamais ſceu faire rien prendre, & n'avoit jamais peu aſſouvir l'autre. Auſſi eſtoit la pauvreté de Phocion un grand argument & grand teſmoignage de ſa preu-dhommie, attendu qu'il eſtoit envieilly en icelle après avoir eſté tant de fois en ſa vie capitaine general des Atheniens, & avoir eu l'amitié de tant de princes & de roys : là où Demades pre-noit plaiſir à faire monſtre de ſa richeſſe ès choſes

mesmes qui sont defendues par les loix de la ville : car y ayant lors une ordonnance à Athenes, par laquelle il estoit prohibé, que nul estranger ne peust estre des danseurs qui dansoyent ès jeux publiques, sur peine de [1]. mille drachmes, que le deffrayeur desdictes danses payeroit pour l'amende à la chose publique, Demades faisant quelques jeux à ses despens, y en feit venir cent baladins estrangers pour un coup, & apporta quant & quant l'argent pour payer l'amende publiquement au theatre devant tout le peuple, à mille drachmes pour chasque teste. Une autre fois quand il maria son filz qui s'appelloit Demas, il luy dit, « Mon filz, quand j'espousay ta mere » il y eut si peu de feste, que nostre prochain » voisin n'en ouyt rien : là où maintenant les » princes & les roys contribuent aux frais de » tes nopces ».

XLIII. Au surplus les Atheniens rompoyent ordinairement la teste à Phocion d'aller requerir Antipater, qu'il voulust retirer sa garnison de leur ville : mais il trouvoit tousjours quelque moyen de rejetter ceste ambassade, fust ou pource qu'il n'esperast pas pouvoir obtenir ceste grace, ou plus tost pource qu'il veist que le peuple en estoit plus humble & plus soupple à mener à la raison, pour la crainte de celle garnison : mais

[1] Cent escus. *Amyot.* 778 liv. de notre monnoie.

bien impetra il d'Antipater, qu'il ne demandast pas promptement son argent, ains en differast encore le payement : parquoy voyans que Phocion n'y vouloit autrement entendre, ilz se tournerent devers Demades, lequel en prit la charge bien vouluntiers, & s'en alla avec son filz en Macedoine, là où sans point de doubte sa destinée le conduisit à sa male heure, sur le poinct que Antipater estoit desja tombé malade de la maladie dont il mourut, & passoyent les affaires par les mains de son filz Cassander, lequel avoit surpris une lettre missive de ce Demades, par laquelle il mandoit à Antigonus en Asie, qu'il s'en vinst à toute diligence pour s'emparer de la Grece & de la Macedoine, qui ne pendoyent plus qu'à un vieil filet, encore tout pourry, en se mocquant ainsi d'Antipater. Parquoy Cassander, adverty qu'il fut de son arrivée, le feit incontinent saisir au corps [1], & luy approchant premierement son filz tout joignant luy, le tua devant ses yeux, si près de luy, que le sang en jalit sur luy, & fut le pere tout ensanglanté du meurtre de son filz : puis, après luy avoir bien reproché son ingratitude & sa desloyale trahison, & luy avoir fait & dit toutes les vilanies & oultrages dont il se peut ad-

[1] La quatrieme année de la cent quatorzieme olympiade, avant J. C. 321 ans.

viser, il le tua aussi finablement luy mesme.

XLIV. Mais combien qu'Antipater à son decès eust estably Poliperchon capitaine general de l'armée des Macedoniens, & Cassander seulement coulonnel de mille hommes de pied, ce neantmoins Cassander incontinent qu'il fut decedé, prenant les affaires en main, & s'en saisissant le premier, envoya tout soudain Nicanor pour succeder à Menyllus en la charge de capitaine de la garnison d'Athenes, avant que la mort de son pere fust divulguée, luy commandant de se saisir, comment que ce fust, de la forteresse de Munychia : ce qu'il feit. Et peu de jours après entendirent les Atheniens la nouvelle de la mort de Antipater, dont Phocion fut fort blasmé, & accusé d'avoir sçeu long temps au paravant ceste mort, & de l'avoir celée pour gratifier à Nicanor : toutefois il ne feit compte de ces imputations là, ains s'accointa de Nicanor, & l'entreteint si bien, que non seulement il le rendit doulx & gracieux aux Atheniens, mais, qui plus est, luy persuada encore de faire quelque despense pour donner au peuple le passetemps de quelques jeux qu'il feit jouer à ses despens.

XLV. Sur ces entrefaittes Polyperchon, qui avoit la charge de la personne du roy, voulant donner une trousse à Cassander, envoya au peuple d'Athenes une patente, par laquelle estoit porté,

comme le jeune roy rendoit aux Atheniens la pleine & entiere liberté de l'estat populaire, voulant & entendant que tous Atheniens indifferemment gouvernassent leur chose publique, selon les loix, us & coustumes de tout temps gardées en leur païs, ainsi comme avoyent fait leurs predecesseurs. Cela estoit un piege dressé à Phocion : car Polyperchon ourdissant ceste menée pour s'emparer de la ville d'Athenes, comme il apparut bien tost après par effect, n'esperoit pas pouvoir venir au dessus de ceste sienne entente, s'il ne trouvoit moyen de chasser premierement Phocion : & pensoit bien qu'il en seroit chassé si tost que ceulx qui avoyent esté privez & deboutez par son moyen du droit de bourgeoisie, viendroyent à s'entremettre de rechef du gouvernement, & que les harengueurs & calumniateurs auroyent alors loy de dire tout ce qu'ilz voudroyent. Les Atheniens ayans ouy le contenu en ceste patente, commencerent incontinent à s'esmouvoir un petit : à raison dequoy Nicanor desirant parler à eulx en leur senat, qui s'estoit assemblé dedans le Piræe, il s'y en alla, & meit sa personne entre leurs mains sous la foy de Phocion : dequoy estant secrettement adverty Dercyllus capitaine pour le roy, qui estoit aux champs près de la ville, se meit en devoir & tascha de le prendre au corps : mais

Nicanor en sentit le vent de bonne heure, & se sauva.

XLVI. Si estoit bien evident qu'il se voudroit incontinent ressentir de cest oultrage, & s'en venger sur la ville, & accusoit on Phocion de ne l'avoir pas voulu retenir, & l'avoir laissé eschapper : à quoy il respondit, qu'il se fioit aux promesses de Nicanor, & qu'il n'estimoit pas qu'il y eust aucun danger à craindre de ce costé là: toutefois s'il en advenoit autrement, qu'il aimoit en toutes sortes mieulx, que lon cogneust manifestement que c'estoit luy qui recevoit, & non pas qui faisoit le tort. Ceste response, s'il eust esté question de chose qui n'eust concerné que luy seul, pourroit sembler à qui la considereroit de près, estre partie d'une grande bonté & grande magnanimité : mais attendu qu'il mettoit en hazard le salut de son païs, en estant mesmement capitaine general, & tenant lieu d'authorité publique, je ne sçay s'il transgressoit point un autre droit, & ne violoit point une autre foy prealable & de plus grande obligation, c'est à sçavoir, le regard qu'il devoir avoir sur toutes choses au bien & à la seureté de ses citoyens. Car cela ne sçauroit on alleguer pour sa defense, qu'il ne voulut pas mettre la main sur Nicanor, de peur de jetter sa ville en guerre toute manifeste : mais que pour une couverture, il mettoit

en

en avant la foy qu'il luy avoit promise & jurée, & la justice qu'il vouloit observer en son endroit, à fin que pour reverence de luy, Nicanor puis après se teinst en paix, & ne feist point de dommage aux Atheniens : mais à la verité il semble qu'autre chose ne l'abusa, que la trop grande confiance qu'il eut en ce Nicanor, comme il appert par ce que combien que plusieurs luy vinsent deferer qu'il espioit les moyens de pouvoir surprendre le port de Piræe, & qu'il faisoit tous les jours passer des gens de guerre en l'isle de Salamine, & taschoit à corrompre par argent aucuns des habitans dedans l'enceinte du port, il n'y voulut jamais prester l'oreille, ny en croire rien. Qui plus est, ayant Philomedas Lamprien[1] mis en avant un decret, que les Atheniens se teinsent prests en armes, pour faire ce que le capitaine Phocion leur commanderoit, il n'en feit compte, jusques à ce que Nicanor sortant en armes du fort de Munychia, commencea à enfermer de trenchées le port de Piræe : mais lors quand il y cuida mener le peuple pour l'empescher, il le trouva mutiné à l'encontre de luy, de maniere que personne ne faisoit semblant d'obeïr à son commandement.

XLVII. Sur ces entrefaittes Alexandre filz de Polyperchon arriva avec une armée, soubs cou-

[1] Il y avoit deux dèmes du nom de Lampra dans l'Attique.

leur de venir au fecours de ceulx de la ville contre Nicanor, mais à la verité en intention de fe faifir luy mefme du refte de la ville s'il pouvoit, mefmement lors qu'elle eftoit en combuftion une partie contre l'autre, par ce que les bannis y entrerent pefle mefle quant & luy, & y accoururent auffi force eftrangers, & autres gens notez d'infamie, de maniere qu'il fe teint une affemblée de ville confufe de gens ramaffez de toutes pieces, fans ordre quelconque, en laquelle Phocion fut depofé de fon eftat, & furent efleuz autres capitaines en fon lieu, & fi n'euft efté que lon apperceut ceft Alexandre, qui parla feul à feul à Nicanor, & y retourna par plufieurs fois tout joignant les murailles de la ville (ce qui meit les Atheniens en deffiance & foufpeçon) jamais la ville ne fe fuft fauvée qu'elle n'euft efté prife. Si fut incontinent Phocion accufé de trahifon bien afprement par l'orateur Agnonides: ce que craignans Callimedon & Pericles [1] s'abfenterent de bonne heure de la ville, & Phocion avec fes autres amis, qui ne s'en eftoyent pas fouys, s'en allerent devers Polyperchon, & l'accompagnerent auffi Solon Platæien & Dinarchus Corinthien, qui penfoyent avoir quelque amitié & quelque privaulté avec Polyperchon: mais eftant par le chemin Dinarchus tumbé malade

[1] Il faut lire, je crois, Chariclès. Voyez ch. 1.

en la ville de Elatie, ilz y demourerent plusieurs jours, attendans qu'il fust guary, durans lesquelz à la persuasion de l'orateur Agnonides, & à l'instance d'Archestratus, qui en proposa le decret, le peuple envoya devers Polyperchon des ambassadeurs pour accuser Phocion, tellement que les deux parties y arriverent en un mesme temps, & le trouverent par les champs avec le roy, près d'un village de la Phocyde nommé Pharyges, assis au pied du mont Acrorion, que lon surnomme maintenant le Gaulois.

XLVIII. Là feit Polyperchon tendre un dais d'or fait en façon de ciel, soubs lequel il feit seoir le roy, & les principaulx de ses serviteurs & amis autour de luy : mais d'entrée avant toute autre œuvre, il feit prendre au corps Dinarchus, & commanda que lon le menast mourir, après luy avoir donné la torture : puis cela fait, il commanda aux Atheniens qu'ilz proposassent ce qu'ilz avoyent à dire. Et lors ilz commencerent à crier & à mener un grand bruit, en s'entreaccusans les uns les autres en la presence du roy & de son conseil, jusques à ce qu'Agnonides se tira en avant, qui dit, « Seigneurs Macedo-» niens, faittes nous mettre tous en une cage, » & nous envoyez piedz & poings liez à Athenes » au peuple, pour nous y faire rendre compte » de nostre faict ». Le roy se prit à rire de

cefte parole : mais les feigneurs Macedoniens affiftans à cefte audience, & quelques eftrangers qui eftoyent là venus pour ouyr l'accufation, faifoyent fignes de la tefte aux ambaffadeurs qu'ilz deduififfent là prefentement devant le roy, les articles de leurs accufations, plus toft que de les remettre devant le peuple à Athenes. Mais les parties n'eftoyent point egalement ouyes, pource que Polyperchon rabrouoit fouvent Phocion, & luy rompoit à tous coups fon propos, ainfi comme il cuidoit deduire fes juftifications, jufques à frapper par cholere d'un bafton qu'il tenoit en la main contre terre, & à luy commander à la fin qu'il fe teuft & qu'il fe retiraft. Et comme Hegemon luy dift, qu'il pouvoit luy mefme eftre bon tefmoing, comme il avoit tousjours loyaument aimé & fervy le peuple, il luy refpondit en courroux, « Ne viens point ici mentir » faulfement contre moy en la prefence du roy ». Le roy adonc fe leva de fon fiege, & prenant une lance en cuida donner à Hegemon, n'euft efté que foudainement Polyperchon l'embraffant par derriere, le retint : & ainfi fe rompit cefte audience & affemblée de confeil : mais auffi toft il y eut des gardes qui faifirent Phocion & ceulx qui eftoyent auprès de luy. Ce que voyans quelques autres de fes amis, qui en eftoyent un peu loing, s'affublerent le vifage, & s'en fouyrent

viſtement hors de là : les autres furent menez priſonniers à Athenes par Clitus, non tant pour leur faire & parfaire leur procès, comme lon diſoit, que pour les executer comme ja condamnez à mort. Encore fut la façon, dont on les mena, ignominieuſe : car on les trainna deſſus des chariots tout le long de la grande rue de Ceramique, juſques au theatre, là où Clitus les teint tant que les magiſtrats euſſent fait aſſembler le peuple, ſans forclorre de ceſte aſſemblée ny ſerf, ny eſtranger, ny homme noté d'infamie : ains laiſſant le theatre ouvert à tous & à toutes, de quelque condition qu'ilz fuſſent, & la tribune aux harengues libre à quiconque vouloit parler contre eulx.

XLIX. Si furent premierement les lettres du roy leuës publiquement, par leſquelles il mandoit au peuple, qu'il avoit bien trouvé ces criminelz attaincts & convaincus de trahiſon, mais neantmoins qu'il leur en avoit renvoyé le jugement & la cognoiſſance pour les condamner, comme à ceulx qui eſtoyent francs & libres. Adonc repreſenta Clitus ſes priſonniers devant le peuple ; là où les gens de bien & d'honneur, auſſi toſt qu'ilz veirent Phocion, baiſſerent les yeulx contre terre, & ſe couvrans la face de peur de le voir, ſe prirent à plorer : toutefois il y en eut un qui ſe levant ſur ſes pieds dit hault & clair : « Sei-

» gneurs, puis que le roy renvoye au peuple le » jugement de si grands personnages, il seroit » à tout le moins bien raisonnable, que lon feist » retirer de ceste assemblée les serfs, & les estran- » gers qui ne sont point bourgeois d'Athenes ». Mais la commune ne le voulut point consentir, ains se prit à crier que lon devoit charger sur ces traistres ennemis du peuple, qui luy vouloyent oster l'authorité souveraine pour la donner à un petit nombre de tyrans, tellement qu'il n'y eut plus personne qui ozast parler pour Phocion. Mais ayant difficilement & à grande peine obtenu audience, il leur demanda, « Seigneurs » Atheniens, comment nous voulez vous faire » mourir, justement, ou injustement? Quelques » uns luy respondirent, justement: & comment, » repliqua il, le pouvez vous faire : si vous ne » nous oyez premierement en noz justifications » ? Non pour cela encore ne peurent ilz avoir audience. Et adonc Phocion s'approchant de plus près, leur dit: « Bien, seigneurs, je confesse vous » avoir fait tort, & que les faultes que j'ay » faittes en l'administration de vostre chose publi- » que, meritent la mort : mais ceulx cy qui » sont avec moy, pourquoy les voulez vous faire » mourir, attendu qu'ilz n'ont rien forfait » ? La commune luy respondit, « Pource qu'ilz sont tes » amis ». Ceste response ouye, Phocion se retira

sans plus dire un seul mot. Et l'orateur Agnonides tenant un decret tout escript, le leut au peuple, par lequel estoit porté, que le peuple jugeast à la pluralité de ses voix, si ces prisonniers avoyent forfait contre la chose publique, ou non : & là où il seroit d'advis qu'ilz eussent forfait, qu'ilz fussent tous executez à mort. Quand ce decret fut leu, il y en eut qui crierent tout hault, que lon adjoustast davantage à ce decret, que Phocion avant que d'estre executé, fust premierement gehenné : & de faict commanda lon, que lon apportast la rouë à donner la torture, & que lon feist venir les bourreaux : mais Agnonides voyant que Clitus mesme estoit malcontent de cela, & avec ce, pensant que ce seroit une cruaulté barbare & detestable, dit tout hault, « Quand vous aurez entre voz mains un tel » pendart comme Callimedon, seigneurs Athe» niens, alors vous le ferez gehenner : mais » contre Phocion, je ne sçaurois en estre au» theur ». Adonc y eut quelque homme d'honneur en la compagnie qui adjousta, « Tu fais » bien, Agnonides, de dire cela : car si nous » donnons la gehenne à Phocion, que te de» vrons nous faire à toy » ? Ce decret estant authorizé, & suyvant la teneur d'iceluy, le jugement mis à la pluralité des voix du peuple, il n'y eut pas un en l'assemblée qui demourast assis,

ains se leverent tous, & la plus part meirent encore des chappeaux de fleurs sur leurs testes pour l'affection qu'ilz avoyent de condamner ces prisonniers à mort.

L. Il y avoit avec Phocion Nicocles, Thudippus, Hegemon & Pythocles : mais Demetrius le Phalerien, Callimedon & Charicles furent aussi absens condamnez à mourir. Ainsi l'assemblée finie furent les condamnez conduits en la prison pour y estre executez, là où tous les autres embrassans pour la derniere fois leurs parents & amis qu'ilz trouvoyent par le chemin, alloyent plorans & lamentans leur miserable fortune: mais Phocion y allant d'un mesme visage qu'il souloit faire au paravant estant capitaine, quand on le convoyoit par honneur de l'assemblée jusques en sa maison, emouvoit à grande compassion les cueurs de plusieurs, quand ilz alloyent considerans avec admiration la constance & force de courage qui estoit en luy: & au contraire aussi y en avoit il d'autres siens ennemis & malvueillans, qui couroyent au plus près qu'ilz pouvoyent de luy pour luy dire villanie, entre lesquelz y en eut un qui l'allant aborder par devant, luy cracha au visage : & adonc Phocion se tournant devers les magistrats leur dit, « Ne ferez » vous meshuy cesser l'insolence de cest homme » ? Quand ilz furent en la prison, Thudippus voyant

la ciguë que lon leur broyoit pour leur faire boire, se prit à lamenter & à se tourmenter desespereement, disant qu'on le faisoit à grand tort mourir quant & Phocion, « Comment, » luy respondit Phocion, & ne le prens tu pas » à grand reconfort, que lon te fait mourir avec » moy » ? Et comme quelqu'un des assistans luy demandast s'il vouloit mander aucune chose à son filz Phocius[1] : « Ouy certes, dit il, c'est qu'il » ne cherche jamais à venger le tort que me » font les Atheniens ». Adonc Nicocles, qui estoit le plus fidele de ses amis, le pria de luy permettre qu'il beust le poison premier que luy. Phocion luy respondit, « Tu me fais une re» queste qui m'est bien douloureuse & bien » griefve, Nicocles : mais pource que jamais en » ma vie je ne te refusay rien, encore te con» cede-je maintenant à ma mort ce que tu me » demandes ». Quand tous les autres eurent beu, il se trouva qu'il n'y avoit plus de ciguë, & dit le bourreau qu'il n'en broyeroit plus d'autre, si on ne luy bailloit douze drachmes d'argent, pour ce qu'autant luy en coustoit la livre, de sorte que lon demoura long temps en ceste estat, jusques à ce que Phocion mesme appellant l'un de ses amis, luy pria de bailler à ce bourreau ce peu d'argent qu'il demandoit, puis que lon ne

[1] Lisez Phocus.

peult pas seulement mourir à Athenes pour neant, sans qu'il couste de l'argent.

LI. C'estoit le dix neufvieme jour du mois de mars [1] auquel les chevaliers ont accoustumé de faire une procession en l'honneur de Jupiter : mais les uns osterent les chappeaux de fleurs qu'ilz devoyent porter sur leurs testes, & les autres regardans la porte de la prison en passant par devant, se prirent à plorer. Si sembla à ceulx qui n'estoyent pas despouillez de toute humanité, & qui n'avoyent pas le jugement par rancune & envie totalement depravé, que c'estoit un très grief sacrilege encontre les dieux, que de n'avoir pas à tout le moins souffert passer ce jour là, à fin que une feste si solennelle comme celle là, ne fust point pollue ny contaminée de la mort violente d'homme : toutefois ses ennemis n'ayans pas encore leur ire assouvie, feirent ordonner par le peuple, que son corps seroit banny & porté hors des bornes du païs de l'Attique, & defendu aux Atheniens d'allumer feu quelconque pour faire ses funerailles : au moyen de quoy il n'y eut pas un de ses amis qui y ozast mettre la main. Mais un pauvre homme nommé Conopion, qui avoit accoustumé de gaigner sa vie à cela, pour quelque piece d'argent

[1] Grec, munychion (avril), la troisieme année de la cent quinzieme olympiade.

qu'on luy bailla, prit le corps & l'emporta par delà la ville d'Eleusine, & prenant du feu sur la terre des Megariens le brusla : & y eut une dame Megarique, laquelle se rencontrant de cas d'adventure à ces funerailles avec ses servantes, releva un peu la terre à l'endroit où le corps avoit esté ars & bruslé, & en feit comme un tumbeau vuide, sur lequel elle respandit les effusions que lon a accoustumé de respandre aux trespassez, mais recueillant les os, elle les porta dedans son giron la nuict en sa maison, & les enterra auprès de son foyer, en disant, « O cher » foyer, je depose en ta garde ces reliques d'un » homme de bien, & te prie que tu les con- » serves fidelement pour les rendre un jour aux » sepultures de ses ancestres, quand les Athe- » niens viendront à recognoistre la faulte qu'ilz » ont faitte en cest endroit ».

LII. Il ne passa gueres de temps après que les affaires ne feissent bien sentir aux Atheniens, qu'ilz avoyent fait mourir celuy qui maintenoit la justice & l'honesteté à Athenes. A raison dequoy ilz luy feirent dresser une statue de cuyvre, & ensepulturerent honorablement ses os aux despens de la chose publique : & quant à ses accusateurs, ilz en feirent eulx mesmes mourir Agnonides : les deux autres Epicurus & Demophilus s'en estans fouys, furent depuis trouvez

par son filz Phocius [1], qui en feit la vengeance. Cestuy Phocius n'estoit au demourant pas chose qui gueres valust, mais il devint amoureux d'une jeune garse que nourrissoit un macquereau, & se trouvant d'adventure un jour dedans l'eschole du Lyceum, il ouit faire un tel discours & un tel argument à Theodorus, celuy qui fut surnommé l'Atheïste, cest à dire, mescreant, qui nioit qu'il y eust des dieux: « Si ce n'est point de honte de delivrer » de servitude un sien amy, aussi n'est ce point de » honte de delivrer une siene amie, & si ce » n'est point mal fait de tirer de captivité un » sien compagnon, aussi peu est-ce mal fait d'en » tirer une siene compagne ». Ce jeune homme accommodant cest argument à sa passion, & faisant son compte que c'estoit chose qu'il pouvoit faire avec raison, tira des mains de ce maquignon la jeune garse dont il estoit amoureux. Au demourant ceste mort de Phocion renouvella aux Grecs la memoire de celle de Socrates, & estima lon que c'estoit une faulte & une calamité toute pareille à la ville d'Athenes.

[1] Lisez Phocus.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE CATON D'UTIQUE.

NAISSANCE & premiers traits du caractère de Caton. II. *Genre de son esprit ; sa docilité.* III. *Sa constance intrépide.* IV. *Il sauve la pudeur d'un enfant de son âge.* V. *Estime que les enfans avoient pour lui.* VI. *Il regrette qu'on ne lui eût pas donné une épée pour tuer Sylla.* VII. *Son amitié pour son frere.* VIII. *Il se livre à l'étude de la philosophie morale & politique.* IX. *Il monte pour la premiere fois sur la tribune aux harangues.* X. *Il endurcit son corps à toute sorte de fatigues.* XI. *Il passe une grande partie de la nuit à conférer à table avec des philosophes.* XII. *Il affecte une maniere de vivre toute opposée aux mœurs & aux usages de son tems.* XIII. *Il épouse Attilia.* XIV. *Campagnes de Caton sous le préteur Gellius.* XV. *Comment il discipline la légion qu'il commande.* XVI. *Il va chercher le philosophe Athénodore.* XVII. *Honneurs funebres qu'il rend à son frere Capion.* XVIII. *Il visite l'Asie ; sa maniere de voyager.* XIX. *Il est témoin des honneurs qu'on rendoit à Démétrius, affranchi de Pompée.* XX. *Accueil que Pompée fait à Caton.* XXI. *Il refuse les présens du roi Déjotarus.* XXII. *Il est nommé*

questeur. XXIII. *Sévérité de son administration dans cette charge.* XXV. *Il fait condamner ceux qui avoient tué des citoyens proscrits par Sylla.* XXVI. *Assiduité de Caton à ses fonctions.* XXVII. *Il efface une donation enregistrée par Marcellus.* XXVIII. *Il achete des livres où étoit le compte du revenu public depuis Sylla.* XXIX. *Il déclare qu'il ne vaqueroit à aucune affaire les jours d'assemblée du sénat.* XXX. *Sa grande réputation; le nom de Caton passe en proverbe.* XXXI. *Il va en Lucanie.* XXXII. *Il revient à Rome pour demander le tribunat.* XXXIII. *Il accuse Murena.* XXXIV. *Services qu'il rend à Cicéron dans l'affaire de Catilina.* XXXV. *Il détermine le sénat à prononcer la mort contre les conjurés.* XXXVI. *Des sœurs & des femmes de Caton.* XXXVII. *Caton déclare dans le sénat qu'il ne souffriroit jamais que Pompée entrât avec son armée à Rome.* XXXVIII. *Intrépidité avec laquelle il se présente à l'assemblée du peuple.* XXXIX. *Murena l'entraîne dans le temple de Castor & de Pollux.* XL. *Metellus n'ayant pu faire passer son décret va joindre Pompée en Asie.* XLI. *Caton fait accorder le triomphe à Lucullus.* XLII. *Il refuse de marier ses deux nieces à Pompée & à son fils.* XLIII. *Alliance & intrigues de César & de Pompée.* XLIV. *Caton jure, à la sollicitation de Cicéron, l'exécution d'une loi agraire.* XLV. *César fait saisir Caton*

pour le conduire en prison, & le fait mettre en liberté par un tribun. XLVI. *Caton est envoyé en Cypre.* XLVII. *Bons conseils qu'il donne à Ptolémée, roi d'Egypte.* XLVIII. *Il fait vendre les meubles de Ptolémée, roi de Cypre.* XLIX. *Il se brouille avec Munatius.* L. *Il se reconcilie avec lui.* LI. *Comment Caton rapporte à Rome l'argent provenu de la vente faite en Cypre.* LII. *Honneurs qu'on lui rend à son arrivée.* LIII. *Il contredit Cicéron, qui prétendoit annuller le tribunat de Clodius.* LIV. *Caton anime Domitius à demander le consulat en concurrence de Pompée & de Crassus.* LV. *Il demande lui-même, mais n'obtient pas la préture.* LVI. *Il s'oppose au partage des provinces que Trébonius vouloit décerner à Pompée & à Crassus.* LVII. *Inutiles représentations de Caton à Pompée.* LVIII. *Décret qu'il fait rendre par le sénat pour vérifier les moyens employés par les candidats pour se faire élire.* LIX. *Convention qu'il fait faire aux candidats pour empêcher qu'on n'achetât les suffrages.* LX. *Envie qu'excite la vertu de Caton.* LXI. *Caton accuse ouvertement Pompée d'aspirer à la puissance souveraine.* LXII. *Il fait nommer Faonius édile, & lui fait observer la plus grande simplicité dans les jeux qu'il donne au peuple.* LXIII. *Il est d'avis de nommer Pompée, seul consul.* LXIV. *Séverité de Caton dans les jugemens.* LXV. *Il se met sur les rangs pour*

demander le consulat ; mais il échoue. LXVI. *Il dévoile au sénat tous les projets de César.* LXVII. *Il conseille de remettre toutes les affaires entre les mains de Pompée.* LXVIII. *Pompée & Caton sortent de Rome.* LXIX. *Bons conseils que Caton donne à Pompée.* LXX. *Pourquoi Pompée ne lui donne pas le commandement de sa flotte.* LXXI. *Victoire de Pompée due aux exhortations de Caton.* LXXII. *Pompée laisse Caton à Dirrachium pour garder ses bagages.* LXXIII. *Après la bataille de Pharsale, Caton se rend en Afrique.* LXXIV. *Il va rejoindre Scipion & Varus.* LXXV. *Il se charge de garder la ville d'Utique.* LXXVI. *Il reçoit la nouvelle de la défaite de Scipion.* LXXVII. *Il ranime le courage des Romains qui étoient avec lui.* LXXIX. *La plupart changent bientôt d'avis.* LXXX. *Il refuse la proposition de tuer ou de chasser tous les habitans d'Utique.* LXXXI. *Soins & démarches de Caton pour sauver les sénateurs qui étoient avec lui.* LXXXII. *Il refuse la demarche que trois cens marchands Romains établis à Utique vouloient faire en sa faveur auprès de César.* LXXXIII. *Il fait partir les sénateurs & pourvoit à la sûreté de leur fuite.* LXXXIV. *Il refuse l'offre que Lucius César lui fait de demander grace à César pour lui.* LXXXV. *Entretien philosophique de Caton pendant son souper.* LXXXVI. *Il demande son épée.* LXXXVII.

Il

Il s'indigne contre les efforts qu'on fait pour l'engager à conserver sa vie. LXXXVIII. *Il se tue.* LXXXIX. *Belle parole de César en apprenant la mort de Caton.* XC. *Mort de Caton son fils.*

Depuis l'an 660 jusqu'à l'an 708 de Rome, avant Jesus-Christ 46.

CATON D'UTIQUE.

La maison de Caton [1] prit le commencement de sa gloire & renommée à son bisayeül Caton le Censeur, qui pour sa vertu fut un des plus puissans & des mieulx estimez personnages de Rome en son temps, ainsi comme nous avons plus amplement escript en sa vie, & demoura celuy, duquel nous escrivons presentement, orphelin de pere & de mere, avec un sien frere nommé Cæpion, & Porcia leur sœur. Servilia estoit bien aussi sœur de Caton, mais c'estoit de par sa mere seulement : mais tous ensemble estoyent nourriz en la maison de Livius Drusus leur oncle du costé maternel, ayant pour lors grande authorité au gouvernement de la chose publique, pource qu'il estoit très eloquent & fort homme de bien, & qui au demourant en grandeur de courage ne cedoit à nul des Romains. Lon dit que Caton dès le commencement de son enfance, tant en sa parole, qu'à son visage & en tous ses jeux & passetemps, monstra tousjours un naturel constant, ferme & inflexible en toutes choses : car il vouloit venir à bout de tout ce qu'il entreprenoit de faire, & s'y

[1] Voyez les Observations.

obſtinoit plus que ſon aage ne portoit : & s'il ſe monſtroit rebours à ceulx qui le cuidoyent flatter, encore ſe roidiſſoit il davantage contre ceulx qui le penſoyent avoir par menaces. Il eſtoit difficile à emouvoir à rire, & luy voyoit on bien peu ſouvent la chere guaye, auſſi n'eſtoit il point cholere, ny prompt à ſe courroucer : mais depuis qu'une fois il l'eſtoit, on avoit beaucoup affaire à le rappaiſer.

II. Et pourtant quand il commencea à apprendre les lettres, il ſe trouva dur d'entendement, & tardif à comprendre : mais auſſi ce qu'il avoit une fois compris, il le retenoit fort bien, & avoit la memoire ferme, comme il advient ordinairement à tous autres : car ceulx qui ont l'eſprit prompt & vif, ont communement faulte de memoire, & ceulx qui apprenent difficilement & avec peine, retienent mieulx ce qu'ilz ont une fois appris, pource que l'apprendre eſt comme un eſchauffer & allumer l'ame. Mais oultre cela, il ne croyoit pas de leger, & ſemble que cela le rendoit auſſi tardif à comprendre : pource qu'il eſt tout evident que l'apprendre eſt recevoir quelque impreſſion, dont il advient que ceulx qui moins reſiſtent, ſont ceulx qui plus toſt croyent : pourtant ſont les jeunes plus aiſez à perſuader que les vieux, les malades que les ſains, & generalement tant plus,

ce qui debat & qui doubte, est debile, tant plus est il aisé d'y mettre & adjouster ce que lon veult. Toutefois Caton, à ce que lon dit, obeïssoit bien à son pædagogue, & faisoit tout ce qu'il luy commandoit : mais il luy demandoit la cause de toutes choses, & vouloit tousjours sçavoir le pourquoy : aussi estoit-ce un honeste homme, & qui avoit la raison plus prompte pour remonstrer à son disciple, que le poing levé pour le frapper, & s'appelloit Sarpedon.

III. Au demourant estant Caton encore jeune enfant, les peuples de l'Italie alliez des Romains, prochassoyent d'avoir droit de bourgeoisie dedans Rome : pour lequel prochas Pompædius[1] Sillo, homme de guerre, vaillant de sa personne, & de grande authorité entre les alliez, estant particulierement amy de Drusus, fut logé par plusieurs jours en sa maison, durant lesquelz ayant pris familiarité avec ces jeunes enfans, il leur dit un jour : « Or sus, mes beaux enfans, intercederez vous pas pour nous envers vostre oncle, qu'il nous vueille aider à obtenir le droit de bourgeoisie que nous demandons » ? Cæpion en se soubriant luy feit signe de la teste qu'il le feroit : mais Caton ne respondit rien, ains regarda seulement ces estrangers au visage d'un

[1] Popedius Silo, comme je l'ai observé dans la Vie de Marius, chap. LIX.

regard fiché sans ciller. Adonc Pompædius s'addressant à luy à part: « Et toy, dit il, le beau » filz, que dis tu? Ne veux tu pas prier ton » oncle de favoriser à ses hostes, comme ton » frere »? Caton ne respondit point encore pour cela, ains par son silence & par son regard monstra qu'il rejettoit leur priere. A l'occasion dequoy Pompædius l'empoignant le meit hors de la fenestre, comme s'il l'eust voulu laisser aller, en luy disant d'une voix plus aspre & plus rude que de coustume, & le secouant par plusieurs secousses en l'air au dehors de la fenestre: « Promets nous donc, ou je te jetteray à bas ». Ce que Caton endura, & longuement, sans monstrer de s'effroyer ny s'estonner de rien[1]. Parquoy Pompædius le remettant à terre, dit adonc, en se tournant vers ceulx qui estoyent avec luy: « O quel heur sera un jour cest enfant pour » l'Italie, s'il vit! Bien nous prent de ce qu'il est » ores enfant: car s'il estoit homme, je croy que » nous ne aurions pas une seule voix en tout le » peuple pour nous ».

IV. Une autre fois il y eut quelqu'un de leurs

[1] Il ne pouvoit avoir alors que quatre ans au plus. Car il étoit né l'an de Rome 660, & Drusus, chez qui cette scene se passe, étoit mort l'an de Rome 663, & la guerre des Marses dont ce Popedius fut général, commencée cette même année 663, avant J. C. 91.

parents, qui faisant le festin de sa nativité y convia plusieurs enfans, & entre autres Caton. Ces enfans ne sachans que faire en attendant que le soupper fust prest, se meirent à jouer pesle mesle grands & petits, en quelque endroit reculé de la maison : leur jeu estoit de representer les pleds, en s'accusant les uns les autres, & de mener en prison ceulx qui estoyent condamnez : si y eut un de ceulx que lon avoit condamnez, beau jeune enfant, qui fut emmené en une petite chambrette, par l'un des plus grands garsons. L'enfant se voyant enfermé, se prit à crier en appellant Caton : lequel se doubtant bien que c'estoit, y courut incontinent, & repoulsant à force ceulx qui se mettoyent au devant de luy pour l'empescher d'entrer dedans la chambre, en tira l'enfant & l'emmena quant & luy, tout courroucé en sa maison, & les autres enfans le suyvirent aussi.

V. Si estoit Caton tant renommé entre les jeunes enfans, que Sylla voulant faire le jeu de la monstre & course des enfans à cheval, que les Romains appellent Troye [1], & les dresser devant, à fin qu'ilz fussent plus addroits au jour de la monstre, ayant assemblé tous les jeunes enfans de noble maison, il leur donna deux

[1] Voyez-en la description au cinquieme livre de l'Enéide de Virgile, depuis le vers 545 jusqu'au vers 603.

capitaines, desquelz les enfans accepterent l'un à cause de sa mere, qui estoit Metella, femme de Sylla : mais ilz ne voulurent point de l'autre, combien qu'il fust nepveu du grand Pompeius, & s'appelloit Sextus, ny ne voulurent s'exerciter soubz luy, ny le suyvre. Parquoy Sylla leur demanda lequel ilz vouloyent donques : & ilz crierent tous, Caton : & Sextus mesme de son bon gré luy ceda cest honneur, comme au plus digne.

VI. Or avoit esté Sylla amy de leur pere, à l'occasion dequoy il les envoyoit aucunefois querir & parloit à eulx, laquelle caresse il faisoit à bien peu de gens pour la magnificence & la haultesse du magistrat qu'il tenoit, & de la puissance qu'il avoit. Et Sarpedon estimant que cela estoit de grande consequence, pour l'avancement & aussi pour la seureté de ses disciples, menoit ordinairement Caton au logis de Sylla, pour luy faire la cour : mais son logis en ce temps là ressembloit proprement à voir un enfer ou une geole, pour le grand nombre de prisonniers que lon y menoit, & que lon y gehennoit ordinairement. Caton estoit desja au quatorzieme an de son aage, & voyant que lon apportoit leans des testes que lon disoit estre de personnages notables, de sorte que les assistens souspiroyent & gemissoyent de les voir : il demanda à son

maiſtre, comment il eſtoit poſſible qu'il ne ſe trouvaſt quelque homme qui tuaſt ce tyran là : « Pource, luy reſpondit Sarpedon, que tous » le craignent encore plus qu'ilz ne le haïſſent ». « Que ne m'as tu donques, repliqua il, baillé » une eſpée à fin que je le tuaſſe, pour delivrer » noſtre païs d'une ſi cruelle ſervitude » ? Sarpedon oyant ceſte parole, & voyant ſon viſage & ſes yeux pleins de fureur de cholere, ſe trouva bien eſtonné, & eut depuis l'œil bien ſoigneuſement ſur luy, & le garda de près, de peur que temerairement il n'attentaſt quelque choſe à l'encontre de Sylla.

VII. Mais eſtant encore petit enfant, quelques uns luy demanderent, qui eſtoit celuy qu'il aimoit le plus. Il reſpondit, ſon frere : & comme l'autre continuaſt à luy demander, qui après : il reſpondit ſemblablement, ſon frere : & qui le troiſieme, ſon frere encore : juſques à ce que celuy qui l'interroguoit fut las de luy demander tant de fois. Et quand il fut en aage, alors il confirma par effect ceſte amitié envers ſon frere : car il avoit vingt ans, que jamais il n'avoit ſouppé ſans ſon frere Cæpion : jamais ne fuſt ſorty du logis pour aller ſur la place, ny aux champs, ſans luy : mais ſi d'adventure ſon frere ſe faiſoit quelquefois huyler d'huyles de parfum, jamais luy n'en prenoit : & eſtoit en tout le reſte

de son vivre ainsi austere & severe, tellement que son frere Cæpion, qui estoit loué de chacun, pour la temperance, honesteté & sobrieté de sa vie, confessoit qu'il estoit voirement sobre & temperant à comparaison des autres : « Mais » quand, disoit il, je viens à comparer ma façon » de vivre à celle de Caton, il m'est alors ad- » vis que je ne suis point different d'un Sippius ». Ce Sippius estoit en cé temps là, un qui pour sa delicatesse, & sa maniere de vivre trop molle & effeminée, estoit monstré au doigt.

VIII. Depuis ayant esté Caton eleu presbtre d'Apollo, il se departit d'avec son frere, & eut son partage des biens de leur pere, qui monta à la somme de [1] six vingts talents : & alors encore resserra il plus que jamais sa maniere de vivre, & s'accointa de Antipater Tyrien, philosophe stoïque, s'addonnant principalement à l'estude de la philosophie morale & politique, & embrassant l'exercice de toute vertu, avec une si grande affection, qu'il sembloit proprement qu'il y fust poussé par quelque divine inspiration : mais sur toute autre vertu, il aimoit la severité de justice, qui ne flefchit, ny pour grace, ny pour faveur quelconque. Il estudia aussi & s'exercita à l'eloquence, pour pouvoir parler en public devant le peuple, vou-

[1] Soixante & douze mille escus. *Amyot.* 560,250 livres de notre monnoie.

lant qu'en la philosophie civile, ne plus ne moins qu'en une grosse cité, il y eust des forces entretenues pour la guerre : toutefois il ne s'exercitoit point en presence d'autres, ne n'y avoit jamais personne à l'ouyr harenguer quand il s'apprenoit : ains comme quelqu'un de ses amis l'admonestast un jour, que lon trouvoit mauvais ce qu'il parloit si peu en compagnie : « C'est » tout un, respondit il, pourveu qu'ilz ne puissent » reprendre ma vie : je commenceray à parler, » quand je sçauray dire choses dignes de non » estre teuës ».

IX. Or y avoit il tout joignant la place un palais public, que lon appelloit vulgairement Basilica Porcia, pource que Porcius Caton [1] l'avoit fait bastir durant le temps de sa censure : là souloyent les tribuns du peuple tenir leur audience : & pour autant qu'il y avoit une coulonne qui empeschoit les sieges de leur parquet, ilz la vouloyent oster du tout, ou la remuer de là ailleurs. Cela fut la premiere cause de faire aller Caton malgré luy sur la place, & de monter sur la tribune aux harengues, pour leur contredire, là où ayant donné ce premier essay de son eloquence & de sa magnanimité, il en fut grandement estimé, pource que son langage n'avoit rien de fard, ny d'affetterie de jeunesse, ains

[1] L'ancien, dont on a déja lu la Vie au tome III.

estoit roide, plein de sens & de vehemence : & neantmoins parmy la brieveté de ses sentences, y avoit une grace, qui donnoit plaisir aux escoutans ; & son naturel se monstrant à travers grave & venerable leur apportoit ne sçay quoy de affection aggreable, qui les convioit à rire. Sa voix estoit pleine, forte, & suffisante pour fournir à se faire ouyr d'un si grand peuple, & si avoit une vigueur & fermeté telle, qu'elle ne se rompoit, ny ne s'esclattoit jamais : car souvent il estoit tout un jour sans cesser de parler, & si ne s'en lassoit point.

X. Mais pour lors ayant gaigné son procès à l'encontre des tribuns, il se remeit de rechef à garder estroittement silence, & à endurcir sa personne aux laborieux exercices du corps, s'accoustumant à supporter les chaleurs, les froidures & la neige sans couvrir sa teste, & aller en tout temps à pied par les champs, là où ses amis qui l'accompagnoyent, alloyent à cheval, & luy s'approchoit tantost de l'un, tantost de l'autre, pour deviser en allant avec eulx. Il avoit aussi une merveilleuse patience & continence en ses maladies : car quand il avoit fiebvre, il demouroit seul tout le long d'un jour, & ne souffroit que personne l'allast visiter jusques à ce qu'il sentist un certain changement de sa maladie, & asseuré retour en convalescence. Quand il soup-

poit avec ses familiers & privez amis, ilz tiroyent au sort à qui choisiroit les parts, & si le sort de choisir ne luy escheoit, ses amis neantmoins luy deferoyent l'honneur de choisir : mais il ne le vouloit pas faire, disant qu'il n'estoit pas raisonnable, puis qu'il n'aggreoit pas à la deesse[1] Venus.

XI. Et du commencement il n'aima pas à tenir longuement table, ains après qu'il avoit beu une fois seulement il se levoit : mais depuis il apprit à y demourer fort longuement, de sorte que bien souvent il y demouroit avec ses amis toute la nuict jusques au matin, dont ses familiers disoyent que les affaires & occupations pour la chose publique estoyent cause, pource qu'il y vacquoit tout le long du jour, à raison dequoy n'ayant pas loisir d'estudier, quand la nuict estoit venue il prenoit plaisir à conferer & disputer avec les gens de lettres & les philosophes à la table : parquoy, comme quelquefois en une compagnie, Memmius eust dit que Caton ne faisoit que yvrongner toutes les nuicts, Ciceron prenant la parole luy respondit, « Tu n'y adjoustes pas, que tout le long du » jour il ne fait que jouer au dez ».

[1] C'estoit pource que le sort se tiroit avec des osselets, lesquels quand ilz se trouvoyent avec le VI dessus, le ject s'appelloit Venus. *Amyot.*

XII. En somme, Caton estimant que les meurs & façon de vivre de son temps estoyent si corrompues, & avoyent si grand besoing de mutation, que pour aller droit il falloit tenir un chemin du tout contraire en toutes choses, pource qu'il voyoit que la pourpre la plus rouge & de plus haulte couleur, estoit en plus grand prix & plus en requeste, luy au contraire aimoit à en porter de tirante sur le noir : & bien souvent après le disner sortoit en public sans souliers les pieds nuds, & sans saye, non qu'il cherchast gloire par telles nouvelletez, mais pour s'accoustumer à avoir honte des choses vergongneuses de soy & deshonestes seulement, & à mespriser celles qui n'estoyent reprouvées que par opinion des hommes. Et luy estant advenue une succession de cent talents par la mort d'un sien cousin qui s'appelloit Caton comme luy, il la reduisit toute en argent comptant pour en prester à qui en auroit affaire de ses amis, sans en prendre usure : & y en avoit qui engageoyent pour leurs propres affaires au public ses terres & possessions, ou ses esclaves, que luy mesme leur donnoit pour engager, ou bien confirmoit l'engagement puis après.

XIII. Au reste quand il pensa estre arrivé à l'aage de se devoir marier, il fiança Lepida, n'ayant jamais cogneu femme auparavant. Ceste

Lepida avoit premierement esté promise & fiancée à Metellus Scipion : mais il la quitta depuis, & en fut le contract rompu, tellement qu'elle estoit toute libre quand Caton la fiança : toutefois avant qu'il l'espousast, Scipion se repentit de l'avoir refusée, & feit tout ce qu'il peut pour la ravoir, & l'eut de faict : dequoy Caton fut si fort indigné & courroucé, qu'il fut entre-deux de l'en poursuyvre par justice : mais ses amis l'en destournerent. A ceste cause pour contenter un peu sa cholere & l'ardeur de sa jeunesse, il se meit à escrire des vers ïambiques à l'encontre de Scipion, ès quelz il luy dit toutes les injures qu'il peut, usant bien de l'aspreté & amertume qui est ès vers d'Archilochus, mais non pas des impudiques, sales, ny aussi pueriles reproches qui y sont. Depuis il espousa Attilia fille de Soranus, & fut celle qu'il cogneut la premiere, mais non pas seule, comme avoit fait Lælius l'amy de Scipion, qui fut plus heureux en cela, d'autant qu'ayant vescu longuement, jamais il ne cogneut autre femme que celle qu'il espousa premierement.

XIV. Au demourant la guerre servile, autrement appellée la guerre de Spartacus estant esmeuë, il y eut un Gellius qui fut esleu præteur pour la conduitte d'icelle, soubz lequel fut Caton de son bon gré seulement pour l'amour de son

frere Cæpion, lequel avoit en celle armée charge de mille hommes de pied : si ne peut pas Caton y monstrer son affection de bien faire, ny y employer sa vertu, comme il eust bien voulu, pour la faulte & l'insuffisance du chef qui conduisoit mal les affaires : mais neantmoins se monstrant parmy les delices effeminées & la dissolution trop molle de ceulx qui estoyent en ce camp là, homme reglé en tous ses faicts, hardy où il estoit besoing, asseuré par tout, & homme de bon sens, il fut estimé de tous n'estre de rien moindre que l'ancien Caton, à raison dequoy le præteur Gellius luy ordonna plusieurs honneurs & prix de vaillance, que lon a accoustumé de decerner aux gens de bien, lesquelz toutefois il ne voulut pas recevoir, disant qu'il ne s'estoit rien fait digne de telz honneurs. Ces choses le faisoyent trouver homme estrange : & davantage ayant esté faitte une ordonnance, par laquelle il estoit defendu à ceulx qui briguoyent quelques estats de la chose publique, qu'ilz n'eussent ès assemblées aucuns protecolles pour leur souffler aux oreilles les noms des particuliers citoyens, luy seul poursuyvant un estat de capitaine de mille hommes de pied, obeït à l'ordonnance, s'estudiant de retenir en sa memoire les noms de tous les particuliers citoyens, pour les nommer & saluer tous par leurs noms,

de forte qu'il en eftoit facheux à ceulx mefmes qui le louoyent : car d'autant que plus ilz cognoiffoyent combien eftoyent louables les chofes qu'il faifoit, d'autant s'ennuyoyent ilz plus de ce qu'ilz ne les pouvoyent imiter.

XV. Ainfi eftant eleu capitaine de mille hommes, il fut envoyé en la Macedoine devers le præteur Rubrius, & dit on qu'à fon partement fa femme eftant dolente & efplorée de le voir en aller, il y eut un de fes amis Munatius qui luy dit, « Ne te foucie, Attilia, ne plore point, » car je te promets que je te garderay bien ton » mary ». C'eft bien dit, refpondit Caton. Puis quand ilz furent à une journée de Rome, après foupper il fe prit à dire à ce Munatius. « Il » fault que tu regardes de tenir la promeffe que » tu as faitte à Attilia, que tu me garderois » bien : & pource ne m'abandonne ne nuict ne » jour » : & commanda à fes gens que de lors en avant ilz dreffaffent tousjours deux licts en fa chambre pour y faire coucher Munatius, qui eftoit luy mefme plus toft gardé en jouant par Caton, que Caton par luy. Il menoit quant & luy quinze ferviteurs, deux affranchis & quatre de fes amis, lefquelz alloyent à cheval, & luy cheminoit à pied, s'approchant tantoft de l'un, & tantoft de l'autre, pour devifer par le chemin avec eulx. Arrivé qu'il fut au camp, où il y avoit

avoit plusieurs legions Romaines, le præteur luy donna incontinent la charge de l'une. Si pensa lors que c'estoit chose legere, non pas royale ny magnifique de se monstrer seul vertueux, attendu qu'il n'estoit qu'une seule personne: mais il s'estudia de rendre tous ceulx qui estoyent soubz sa charge, semblables à luy. Pour à quoy parvenir, il ne leur osta pas la crainte de son authorité, mais il y adjousta la raison, en leur remonstrant & les instruisant sur chaque poinct, accompagnant tousjours neantmoins ses remonstrances de remuneration de ceulx qui faisoyent bien, & de punition de ceulx qui faisoyent mal: de maniere que lon n'eust sceu dire s'il les avoit rendus plus paisibles, ou plus aguerris, plus vaillans, ou plus justes, tant ilz se monstroyent à l'espreuve rudes & aspres aux ennemis, & doux & gracieux aux amis, craintifs à mal faire, & prompts à acquerir honneur: dont il advint, que ce dequoy il se soucioit le moins, fut ce qu'il y gaigna le plus, c'est à sçavoir, gloire avec amour & bienvueillance: car les soudards l'honorerent souverainement, & l'aimerent singulierement, pourautant que luy mesme mettoit le premier la main à faire ce qu'il commandoit, & qu'il s'egaloit en son vestir, en son vivre ordinaire, en son cheminer par les champs, plus tost aux simples soudards, que non pas aux capi-

taines : &, au contraire, en gentillesse de nature, grandeur de courage, vehemence & efficace de parole, surmontoit tous ceulx qui se faisoyent appeller colonnelz & capitaines. Car le vray zele de la vertu, c'est à dire, l'affection de l'imiter, ne s'imprime point ès cueurs des hommes, sinon avec une singuliere bienvueillance & reverence du personnage qui en donne l'impression : mais ceulx qui louent les hommes vertueux sans les aimer : ceulx là reverent bien leur renommée, mais ilz ne portent point d'affection à leur vertu, ny n'ont cure de l'imiter.

XVI. Environ ce temps Caton estant adverty que Athenodorus surnommé Cordylion, personnage qui avoit longuement versé en l'estude & profession de la philosophie stoïque, se tenoit pour lors en la ville de Pergamum, estant ja vieil, & ayant tousjours obstineement refuzé de s'aller tenir à la cour des seigneurs, des princes & des roys qui avoyent recherché de l'avoir auprès d'eulx, il pensa bien, que de luy escrire pour le faire venir devers luy, ce seroit peine perdue : parquoy ayant par les ordonnances Romaines, vacation de deux mois, durant lesquelz il pouvoit estre absent du camp pour ses propres affaires, il monta sur mer pour aller en Asie le trouver, se confiant qu'il viendroit à bout de

cefte chaffe pour les grandes & vertueufes qualitez qu'il fentoit en foy. Si parla à luy, difputa & combatit de raifons tellement avec luy, que finablement il le tira hors de fa refolution, & l'emmena au camp quant & luy, fe resjouiffant plus de cefte victoire, & l'eftimant plus que toutes les conqueftes de Lucullus, ny celles de Pompeius, qui alloyent lors fubjuguans par armes toutes les provinces & royaumes de l'Orient.

XVII. Mais comme il eftoit encore en cefte charge de capitaine de mille hommes, fon frere fe preparant pour faire un voyage en Afie, tumba malade en la ville de Ænus [1] au païs de Thrace, dont il fut incontinent adverty par lettres, & tout foudain, encore qu'il feift fort mauvais & rude temps fur la mer, & qu'il ne peuft promptement trouver de vaiffeau affez grand pour faire ce voyage feurement, il s'embarqua deffus une petite navire marchande de Theffalonique [2] avec deux de fes amis & trois ferviteurs feulement, & s'en fallut bien peu qu'il ne fuft noyé par la tormente : toutefois eftant à la fin efchappé par eftrange adventure, il arriva un peu après que fon frere fut trefpaffé : la mort duquel il porta un peu plus impatiemment qu'il ne fembloit eftre

[1] Autrefois appellée Abfynthe, auprès de l'embouchure orientale de l'Ebre, dans le canton des Ciconiens.

[2] Dans la Macédoine fur le golfe Thermaïque.

convenable à un philosophe : ce qu'il monstra, non seulement par le grand dueil qu'il en mena, & les regrets & lamentations qu'il en feit, en embrassant le corps mort, & la griefve douleur qu'il en porta en son cueur, mais aussi par la despense superflue qu'il feit à ses funerailles en parfums, drogues odorantes, & sumptueux draps qui furent bruslez avec le corps, & aussi en la structure & fabrique de son monument, qu'il luy feit faire de marbre Thassien [1] sur la grande place des Æniens, & cousta la somme de huit talents [2]. Il y en avoit qui calumnioyent ceste despense, veu sa sobrieté & simplicité en toute autre chose, ne considerans pas jusques au fond la naïfve bonté & charité envers les siens, qui estoit en luy meslée parmy sa roideur ferme & dureté inflexible à l'encontre des voluptez, des craintes, & des prieres illicites & deshonestes. Plusieurs villes, princes & seigneurs luy envoyerent adonc force presens pour honorer les funerailles de son frere, mais il ne prit argent de pas un, ains seulement espiceries & drogues odorantes, & paremens dont on honore les obseques des trespassez, encore en paya il la valeur à

[1] De l'île de Thasos près la côte méridionale de la Thrace. Ce marbre de plusieurs couleurs étoit alors fort estimé.

[2] Quatre mille huict cents escus. *Amyot.* 37,350 livres de notre monnoie.

ceulx qui les avoyent apportées, sans qu'il vousust neantmoins mettre en ligne de compte pas un denier de tous les frais qu'il feit à cest enterrement, au partage de la succession de son frere, qui l'avoit institué son heritier pour egale portion, avec une siene petite fille : ce nonobstant, quoy qu'il eust fait, & qu'il feist toutes ces choses, encore y eut il quelqu'un [1] qui escrivit, qu'il passa & coula par un tamis les cendres du feu, où le corps de son frere avoit esté consumé, pour en retirer l'or & l'argent fondu : ainsi croyoit il que lon ne deust non plus contreroller ny syndiquer ce qu'il avoit escript avec la plume, que ce qu'il avoit fait avec l'espée.

XVIII. Mais après que le temps de sa charge fut expiré, Caton au partir du camp fut convoyé non seulement avec louanges, & vœux & prieres aux dieux pour son salut, ce qui est ordinaire, ains avec embrassemens, larmes & pleurs infinis des soudards, qui estendoyent leurs vestemens par terre là où il devoit passer, & luy baisoyent les mains, ce qui estoit un honneur que les Romains alors faisoyent à bien peu de capitaines generaux. Et voulant avant que s'en retourner à Rome pour se remettre aux affaires, aller visiter le païs de l'Asie, en partie pour

[1] Cela semble se devoir entendre de Cæsar, en son livre qu'il appella Anticaton. *Amyot.*

voir à l'œil les meurs, les coustumes & les forces de chacune province, & en partie aussi pour gratifier en cela au roy Dejotarus, qui ayant esté hoste & amy de son pere, l'avoit fort requis & prié de l'aller voir en son païs, il se meit en chemin, & feit le voyage en ceste maniere : Il envoyoit devant dès le matin au poinct du jour son boulenger & son cuisinier au lieu où il devoit aller coucher, lesquelz entrans dedans la ville ou village simplement & modestement, s'enqueroyent s'il y avoit point quelque hoste, amy ou cognoissant de Caton, & s'ilz n'y en trouvoyent point, alors ilz luy apprestoyent son logis en l'hostellerie, sans en empescher personne : & s'il n'y avoit point d'hostellerie, alors ilz s'addressoyent aux magistrats & officiers du lieu, ausquelz ilz demandoyent logis, & se contentoyent du premier qu'on leur bailloit : mais bien souvent on ne croyoit pas qu'ilz fussent serviteurs de Caton, & n'en faisoit on point de compte, pource qu'ilz ne menoyent point de bruit, & ne menaçoyent point les officiers, tellement que Caton arrivoit quelquefois qu'il n'y avoit encore rien de prest : & quand luy mesme estoit arrivé, encore en faisoit on moins de compte, pource que lon le voyoit assis dessus son bagage sans dire mot, & pensoit on que ce devoit estre quelque homme de basse & petite

qualité, craintif & de petit cueur : toutefois il les appelloit aucunefois, & leur remonstroit en leur disant, « O pauvres gens, apprenez à estre » plus courtois à recevoir les Romains passans : » ce ne seront pas tousjours des Catons qui » passeront par voz terres, & pourtant advisez » à leur faire tant de courtoisie, & si gracieux » traittement, que vous rabbatiez la poincte de » la licence qu'ilz auront sur vous : car il y en » aura beaucoup qui ne demanderont pas mieulx » que d'avoir quelque couleur pour vous oster » par force ce qu'ilz voudront avoir, comme si » vous ne leur aviez pas voulu de gré offrir & » bailler ».

XIX. Auquel propos on conte, qu'en la Syrie il luy advint un cas pour rire. Ce fut qu'en arrivant à Antioche, il trouva devant la porte de la ville grande multitude de gens mespartis en deux rencs deçà & delà de la rue : les jeunes hommes à part, vestus de beaux manteaux, & les enfans à part aussi en belle ordonnance, & y en avoit d'autres vestus de belles robbes neufves, portans chapeaux de fleurs sur leurs testes, qui estoyent les presbtres ou les officiers de la ville. Caton pensa incontinent que ce fust la ville qui eust fait faire ceste procession pour l'honorer, & en sçavoit desja fort mauvais gré à ses gens qu'il avoit envoyez devant, pource qu'ilz n'a-

voyent pas empefché que ceft appareil ne fe feift. Si feit defcendre fes amis, qui l'accompagnoyent, à pied pour marcher quant & luy : mais quand ilz furent tout auprès de la porte de la ville, le maiftre des cerimonies qui conduifoit toute cefte entrée, & qui tenoit toute cefte multitude en ordonnance, homme ja tirant fur l'aage, tenant en fa main une verge & une couronne, s'addreffa à Caton devant les autres, & fans le faluer, feulement luy demanda, là où ilz avoyent laiffé Demetrius, & quand il arriveroit. Ce Demetrius avoit efté ferf de Pompeius, & pourautant que tout le monde lors jettoit les yeux fur le maiftre, le ferviteur en eftoit auffi honoré & careffé plus qu'il ne meritoit, à caufe du credit qu'il avoit à l'entour de fon maiftre. Les amis de Caton oyans cela, s'en prirent fi fort à rire, qu'ilz ne fe pouvoyent pas contenir en paffant à travers la multitude de cefte proceffion : mais Caton en ayant fort grande honte, ne feit que dire fur l'heure, « O malheureufe ville » ! & non autre chofe. Mais depuis quand il le comptoit à d'autres, ou qu'il y penfoit tout feul, il s'en prenoit luy mefme à rire.

XX. Toutefois Pompeius redreffa bien ceulx qui par ignorance failloyent ainfi à honorer Caton. Car eftant arrivé en la ville d'Ephefe, Caton alla devers luy pour le faluer, comme celuy qui

estoit plus aagé & en plus grande dignité & plus grande reputation que luy, & qui lors commandoit à une très grosse & très puissante armée: mais Pompeius l'ayant apperceu de tout loing, n'attendit pas qu'il vinst jusques à luy, ny ne demoura pas assis en son siege, ains se levant de bout, luy alla au devant comme à l'un des principaulx personnages de Rome, & le prenant par la main après l'avoir salué & embrassé, dit sur l'heure de grandes louanges de sa vertu en sa presence, & encore davantage en son absence, après qu'il se fut retiré, de sorte que depuis tout le monde en feit grand compte, & l'eut on en merveilleuse estime pour les mesmes choses qui au paravant le faisoyent mespriser, quand on vint à considerer de près sa clemence & sa magnanimité: joinct que les assistens cogneurent bien evidemment, que le bon recueil que Pompeius luy faisoit, estoit caresse d'homme qui le reveroit & observoit par une maniere de devoir, plus qu'il ne l'aimoit, & apperceurent facilement qu'il luy portoit bien grand honneur tant qu'il fut auprès de luy, mais neantmoins qu'il estoit bien aise de quoy il s'en alloit : car il s'efforceoit de retenir tous les jeunes gentilzhommes Romains qui l'alloyent voir, & desiroit qu'ilz demourassent auprès de luy : mais il n'en pria nullement Caton, ains comme si luy

present, il eust pensé avoir un syndique, qui luy eust contrerollé son authorité, il fut bien aise de le laisser aller, luy recommandant sa femme & ses enfans, ce qu'il n'avoit encore fait à nul de ceulx qui s'en retournoyent à Rome : il est bien vray qu'aussi luy appartenoit il de quelque parenté. Depuis, toutes les villes par où il passa, s'estudierent à l'envy les unes des autres, à qui luy feroit plus d'honneur, & luy faisoit on partout banquets & festins, ès quelz il prioit ses amis d'avoir l'œil & prendre garde à luy, s'il confirmoit point un propos, que luy avoit dit autrefois Curion, lequel se fachant de voir Caton, qui estoit son amy & son familier, ainsi austere, luy demanda un jour, s'il avoit point de vouluntó d'aller voir le païs d'Asie, après que le temps de sa charge seroit expiré. Caton luy feit response, qu'il en estoit bien deliberé. « Tu feras » fort bien, luy repliqua Curion : car tu en retour» neras un peu plus gay & plus apprivoisé, que » tu n'es ». Car il luy usa d'un terme Romain, qui signifie proprement cela.

XXI. Au demourant Dejotarus roy de la Galatie, estant desja fort vieil, l'envoya semondre de le aller voir en son païs, pour luy re commander ses enfans & sa maison : en laquelle si tost qu'il fut arrivé, ce roy luy feit de beaux & riches presens de toutes sortes, le priant &

ſolicitant par tous moyens de les prendre. Cela deſpleut tant à Caton, & l'irrita ſi fort, que y eſtant arrivé le ſoir, après y avoir demouré un jour ſeulement, il s'en partit le lendemain dès les trois heures du jour : mais il n'eut pas fait une journée, qu'il trouva en la ville de Peſſinunte [1] d'autres preſens encore plus grands qui l'attendoyent avec des lettres de Dejotarus, par leſquelles il le prioit bien inſtamment de les accepter : & s'il n'en vouloit point, à tout le moins qu'il permiſt à ſes amis de les prendre, attendu qu'ilz le valoyent & le meritoyent bien pour toutes raiſons, mais ſpecialement pour l'amour de luy, de tant plus meſmement que ſes biens n'eſtoyent point ſi grands, qu'il peuſt ſuffire à tous ſes amis. Toutefois jamais Caton ne leur voulut permettre non plus que devant, qu'ilz en acceptaſſent rien, encore qu'il apperceuſt bien qu'il y en avoit aucuns d'entre eulx amolliz de deſir, & ſe plaignans de ce qu'il ne leur en laiſſoit prendre : car il leur remonſtra, que jamais autrement la corruption & concuſſion n'auroit faulte de quelque honeſte couverture & couleur de prendre : & au demourant que ſes amis auroyent tousjours part aux biens qu'il poſſederoit juſtement. Ainſi renvoya il à Dejotarus tous ſes

[1] Ville de la province d'Aſie appellée Galatie ou Gallo-Grèce, près du fleuve Sangare.

presens. Et comme il fut prest à s'embarquer pour repasser à Brundusium, il y eut quelques uns de ses amis qui l'admonesterent qu'il valoit mieulx mettre les cendres & les os de son frere Cæpion dedans un autre vaisseau : mais il leur feit response qu'il laisseroit plus tost sa propre vie, que de laisser ces reliques là : & incontinent se meit à la voile, là où lon dit qu'il passa en très grand danger, & les autres vaisseaux eurent assez commode traverse.

XXII. Retourné qu'il fut à Rome, il estoit tousjours ou en sa maison à conferer de la philosophie avec le philosophe Athenodorus, ou sur la place à faire plaisir à ses amis. Puis quand son temps fut echeut de demander un estat de quæsteur, jamais il ne se meit à le demander, que premierement il n'eust leu diligemment les edicts & ordonnances concernantes le faict & l'office d'un quæsteur, & qu'il n'eust particulierement enquis sur tous les poincts, ceulx qui en avoyent plus longue experience, pour sçavoir en somme quelle estoit la puissance & l'authorité dudit office. Si ne fut pas plus tost installé en l'estat, qu'il y introduisit une grande mutation quant aux clercs & ministres de l'espargne, lesquelz ayans tousjours entre leurs mains les papiers & registres des comptes, & les edicts sur le faict des finances, & puis ayans à besongner ordinairement soubz

de jeunes hommes, que lon elisoit à ces offices de quæsture, qui avoyent eulx mesmes pour leur ignorance & faute d'experience, plus tost besoing de maistres qui les enseignassent, que de suffisance pour redresser les autres, ilz ne leur cedoyent point en authorité, ains estoyent eux mesmes les magistrats, jusques à ce que Caton prenant à bon esciant les matieres à cueur, & ne se contentant pas d'avoir le tiltre & l'honneur de magistrat seulement, ains en ayant aussi le sens, le cueur & la parole, voulut que les clercs & greffiers se portassent pour telz qu'ilz estoyent, c'est à sçavoir, ministres des magistrats seulement, leur monstrant & verifiant les meschancetez qu'ilz commettoyent en leurs estats, & leur enseignant les fautes qu'ilz faisoyent par ignorance. Mais en voyant aucuns audacieux & superbes, qui alloyent flattant & gaignant les autres quæsteurs pour luy resister, il en feit condamner le principal d'entre eulx, de male foy commise au partage d'une succession entre des coheritiers, & consequemment le feit priver de jamais pouvoir exercer charge aucune de finances.

XXIII. Il en meit aussi en justice un autre, le chargeant de falsification de testament, & Catulus Luctatius se trouva en jugement pour le defendre, estant pour lors censeur, & au demourant personnage de très grande dignité, non

seulement pour l'authorité du magistrat qu'il tenoit, mais beaucoup plus pour sa propre vertu, pource qu'il estoit tenu pour l'un des plus justes & des plus hommes de bien qui fust de son temps à Rome, & si estoit l'un de ceulx qui plus hault louoyent Caton, & le hantoit vouluntiers pour l'honesteté de sa vie : & voyant qu'il ne pouvoit defendre son homme par raison, il requit ouvertement, que lon luy pardonnast pour l'amour de luy. Caton ne le voulut pas permettre : mais comme il en feit encore plus chaulde instance, il luy dit adonc franchement, « C'est une honte à toy, Catulus, attendu » que tu ès censeur, qui devrois rigoureusement » examiner noz vies, de te laisser ainsi jetter » hors du devoir[1] de ton office, pour gratifier » à noz ministres ». Caton ayant prononcé ceste parole, Catulus le regarda bien, comme pour luy respondre, mais neantmoins il ne luy dit rien, ains fust ou de courroux, ou de honte, s'en alla tout confus, sans mot dire. Toutefois l'accusé ne fut pas condamné, car il se rencontra que les voix des juges qui le condamnoyent, estoyent une de plus que celles qui l'absolvoyent : mais Marcus Lollius, l'un des compagnons de Caton en la quæsture, n'ayant peu assister au procès, à cause qu'il s'estoit trouvé malade, Ca-

[1] Grec, de t'exposer à te faire chasser par nos sergents.

tulus envoya devers luy, le supplier d'y venir pour aider à ce pauvre homme : & luy s'y faisant porter dedans une littiere, après le jugement, donna la derniere voix, qui l'absolut judiciellement : toutefois jamais Caton ne voulut qu'il servist depuis de greffier, ny ne luy souffrit pas payer ses gages, & qui plus est ne voulut pas compter la voix de Lollius entre les autres.

XXIV. Ainsi ayant rabaissé l'audace des greffiers, scribes & clercs des finances, & les ayant rengez à la raison, il eut tous les registres & papiers à sa vounlunté dedans peu de temps, pour en faire à son plaisir, & rendit la chambre des comptes plus venerable & plus reverée que le senat mesme, de maniere que tout le monde estoit d'advis, & disoit, que Caton avoit adjousté à la quæsture la dignité de consulat. Car trouvant que plusieurs particuliers estoyent du passé redevables à la chose publique, & la chose publique aussi à quelques particuliers, il donna ordre qu'elle ne feist plus de tort à personne, & que personne aussi ne luy en peust plus faire, contraignant roidement ceux qui devoyent, de payer, & payant aussi promptement & vouluntairement à ceulx à qui il estoit deu : tellement que le peuple mesme avoit honte de voir payer aucuns qui s'attendoyent bien de ne payer jamais rien, & à l'opposite aussi rembourser d'autres qui

ne cuidoyent jamais rien avoir de leurs debtes. Davantage plusieurs au paravant apportoyent au bureau des quæsteurs, des lettres & acquits autrement faicts qu'ilz ne devoyent : & bien souvent ses predecesseurs avoyent accoustumé de recevoir par grace & par prieres, des mandemens toüs fauls : mais durant sa quæsture, jamais il ne passa rien de ceste sorte : car estant un jour en doubte d'un mandement qui luy fut presenté, à sçavoir s'il estoit vray & valable, encore que plusieurs tesmoignassent que ouy, il n'en voulut jamais rien croire ny l'admettre, jusques à ce que les consuls eulx mesmes en personne feussent venus tesmoigner & jurer qu'il avoit ainsi esté ordonné.

XXV. Or y avoit il plusieurs à qui Lucius Sylla en sa seconde proscription avoit donné [1] douze mille drachmes d'argent pour teste de chasque citoyen proscript qu'ilz avoyent occis de leurs propres mains, lesquelz estoyent bien haïs & mauldicts de tout le monde, comme meurtriers & excommuniez, mais toutefois personne ne leur osoit courir sus pour en faire la vengeance : Caton les appella tous en justice, comme detenans injustement l'argent de la chose publique, & les contraignit de le rendre, leur reprochant en cour-

[1] Douze cents escus. *Amyot.* 9,337 livres 10 sols de notre monnoie.

roux,

roux, non ſans raiſon, la malheureté & meſchanceté qu'ilz avoyent commiſe en ceſt endroit. Ilz n'eurent pas plus toſt rendu ceſt argent, qu'ilz furent par autres accuſez d'homicide : & comme eſtans ja condamnez par prejudice, au ſortir d'un jugement, on les menoit droit en un autre, où ilz payoyent la peine qu'ilz avoyent meritée, au grand contentement & aiſe ſinguliere de tous les Romains, leſquelz eſtimoyent alors voir toute la tyrannie de ce temps là effacée, & Sylla meſme puny.

XXVI. Oultre cela eſtoit encore fort aggreable au peuple la diligence & aſſiduité continuelle de Caton : pource qu'il eſtoit tousjours le premier venu au bureau des quæſteurs, & en partoit le dernier, ſans jamais ſe laſcher : jamais il ne failloit à pas une aſſemblée du peuple, ny à pas une congregation du ſenat, craignant, & ayant ſoigneuſement l'œil à ce que legerement & par faveur on ne remeiſt quelque argent qui ſeroit deu à la choſe publique, ou que lon n'ottroyaſt rabais aux fermiers, ou que lon ne feiſt don d'argent, ſinon à ceulx qui l'auroyent bien & juſtement merité. Ainſi ayant vuidé & nettoyé de calumniateurs, & remply de deniers la chambre du treſor, il monſtra que la choſe publique pouvoit eſtre riche, ſans grever ny faire tort à perſonne. Il eſt vray qu'au commencement

de ceste administration il fut ennuyeux à quelques uns de ses compagnons, pource qu'il leur sembla trop rude : mais à la fin il fut aimé de tous à cause qu'il se soubmettoit seul à soustenir toutes les crieries & malvueillances qui se levoyent contre eulx : pource qu'ilz ne vouloyent pas laisser aller par faveur les deniers de la chose publique, & leur permettoit d'alleguer pour leur descharge & excuse envers ceulx qui les requeroyent & importunoyent de prieres, qu'il leur estoit impossible de le faire contre la vouluntè de Caton.

XXVII. Et le dernier jour de son magistrat ayant esté reconvoyé par tout le peuple presque jusques en sa maison, il fut adverty que Marcellus estoit dedans la chambre du tresor, assiegé & environné de plusieurs de ses amis, personnes d'authorité, qui le pressoyent de faire enregistrer quelque don d'argent, comme estant chose deuë par le public. Ce Marcellus estoit son amy dès & depuis leur enfance, & faisoit très bien le deu de son office quand il estoit avec luy : mais quand il estoit seul, il se laissoit aller aux prieres de ceulx qui le requeroyent, estant de si doulce nature, qu'il avoit honte d'escondulre personne, & estoit trop prompt à conceder tout ce dont on le requeroit. Caton s'y en retourna tout court, & trouvant qu'il avoit par impor-

tunité fait enregistrer ceste donation, se feit apporter les registres, & l'effacea en sa presence, sans que l'autre dist un seul mot à l'encontre: puis cela fait, le reconvoya & accompagna jusques en sa maison, & ne se plaignit jamais, ny lors, ny onques depuis, de cest acte là, ains persevera tousjours en son amitié & familiarité comme devant.

XXVIII. Mais pour estre hors de l'office de questure, il ne laissa pas la chambre du tresor sans guet ny garde: car il y faisoit tous les jours assister de ses serviteurs, lesquelz redigeoyent par escript tout ce qui s'y passoit. Et luy mesme ayant recouvré pour le prix & somme de cinq talents [1] des livres, esquelz estoit compris tout l'estat du revenu public & de l'administration d'iceluy, depuis le temps de Sylla, jusques à l'année de sa quæsture, il les avoit tousjours entre les mains, entrant tousjours au senat le premier, & en sortant le dernier. Et là bien souvent pendant que les autres senateurs s'assembloyent tout à loisir, il s'alloit seoir en quelque coing à part, & y lisoit tout bas en mettant sa robbe au devant, & jamais n'alloit aux champs ès jours qu'il sçavoit qu'il y devoit avoir assemblée de senat.

XXIX. Depuis Pompeius & ses adherens,

[1] Trois mille escus. *Amyot*. 23,343 liv. 15 sols de notre monnoie.

voyans qu'il estoit impossible de le forcer, & encore plus de le gaigner, à ce qu'il leur favorisast ès choses qu'ilz poursuyvoyent injustement, alloyent espians les moyens de le distraire & divertir qu'il n'assistast au senat, en l'empeschant à defendre les causes de quelques siens amis, & à vacquer à quelques arbitrages, ou autres tels negoces : mais luy s'estant incontinent apperceu de leur aguet & embusche, il denoncea une fois pour toutes, à tous ceulx qui se vouloyent servir de luy, qu'il ne vacqueroit jamais à autres affaires quelconques ès jours que lon tiendroit le senat : car il n'estoit venu à s'entremettre des affaires de la chose publique pour s'enrichir, comme faisoyent quelques autres, ny pour acquerir reputation, ny fortuitement & par cas d'adventure : ains ayant par meure deliberation choisy l'entremise du gouvernement, comme le propre exercice d'un homme de bien, il estimoit estre tenu d'y vacquer & avoir l'œil plus soigneusement, que ne fait l'abeille à bastir ses goffres de cire où elle fait le miel : à l'occasion dequoy il mettoit peine de recouvrer par le moyen de ses hostes & amis, qu'il avoit en chacune province de l'empire Romain, les principaux actes, edicts, decrets, sentences & jugemens plus notables des gouverneurs qui les regissoyent.

XXX. Il s'attacha une fois à publius Clodius, seditieux harengueur, qui alloit suscitant & emouvant des commencemens de grandes nouvelletez, en accusant envers le peuple les presbtres & les religieuses vestales, entre lesquelles Fabia Terentia sœur de la femme de Cicero fut appellée en justice : mais Caton ayant pris leur protection & defense, feit si grande vergoigne à leur accusateur Clodius, qu'il le contraignit de sortir hors de la ville : dequoy Ciceron luy rendant graces, Caton luy respondit que c'estoit à la chose publique à qui il en falloit rendre graces, à cause que c'estoit pour l'amour d'elle seule, qu'il disoit, faisoit & conseilloit toutes choses : à l'occasion dequoy il vint en telle reputation, que quelquefois en un plaidoyer où lon alleguoit la deposition d'un seul tesmoing, l'advocat plaidant pour la partie adverse, dit aux juges, qu'ilz ne devoyent aucunement adjouster foy entiere au dire d'un seul tesmoing, quand bien ce seroit Caton mesme : & estoit ja un commun proverbe, quand on parloit de choses estranges & mal aisées à croire, de dire, « Cela n'est pas croyable, quand ce seroit Caton mesme qui le diroit ». Et comme un jour au senat quelque personnage de mauvaise reputation, superflu & dissolu en despense, eust fait une longue harengue à la louange & recomman-

dation de sobrieté, temperance & espargne, il y eut un senateur nommé Amnæus, qui ne se peut tenir de luy dire, « Dea, mon amy, qui » penses tu qui puisse plus avoir la patience de » t'ouyr, veu que tu tiens table comme Crassus, » tu bastis comme Lucullus, & nous presches » comme Caton[1] » ? Aussi appelloit on communement, par maniere de mocquerie, Catons, ceulx que lon voyoit graves & severes en paroles, & en faict desordonnez & vicieux.

XXXI. Plusieurs de ses amis l'incitoient & admonestoyent de demander l'office de tribun du peuple, mais il n'en fut pas d'advis pour lors, disant qu'il ne falloit pas employer ny despendre la puissance d'un tel magistrat & de si grande authorité, non plus que d'une forte medecine, sinon en temps & en choses necessaires : & y ayant vacation publique d'affaires, il s'en alla à l'esbat en la Lucanie, où il avoit des maisons d'assez plaisant sejour, menant quant & luy force livres, & des philosophes pour luy tenir compagnie : mais par le chemin il rencontra force sommiers, grande quantité de bagage, & un grand train de personnes : il demanda que c'estoit, & on luy dit, que c'estoit Metellus Nepos, qui retournoit à Rome pour

[1] Dans la Vie de Lucullus, ce propos est attribué à Caton lui-même. Ch. LXXXI, T. V.

demander le tribunat. Si s'arresta tout court, & après avoir pensé un petit en soy mesme, commanda à ses gens qu'ilz retournassent en arriere. Dequoy ses amis estans esbahis, il leur respondit, « Ne sçavez vous pas, que Metellus » de soymesme est à redoubter pour sa folie ? » & maintenant qu'il vient avec l'instruction de » Pompeius, il se ruera à travers les affaires, » comme fouldre qui gastera tout : à ceste cause » n'est il pas maintenant saison d'aller à l'esbat, » ny de se donner du bon temps, ains faut là » vaincre, ou mourir honorablement pour la » defense de la liberté ».

XXXII. Toutefois à la persuasion de ses amis, il alla premierement un tour jusques à sa maison des champs, là où il n'arresta gueres, ains s'en retourna incontinent à Rome. Et y estant arrivé un soir, dès le lendemain matin il descendit sur la place, demandant & poursuyvant l'office de tribun du peuple, expressement pour resister aux entreprises de Metellus, à cause que ce magistrat là a beaucoup plus de puissance d'empescher, que de faire : car si tous les autres d'un accord avoyent arresté une chose ensemble, & qu'il y en eust un seul qui s'y opposast, le seul opposant l'emporteroit par dessus tous les autres. Or n'eut il pas du commencement grand nombre de ses amis autour de luy : mais quand on en-

tendit l'intention pour laquelle il faifoit lors cefte pourfuytte, tous les gens de bien incontinent fe rengerent à fes coftez, qui le confirmerent en fa deliberation, & l'encouragerent de la pourfuyvre, à caufe qu'il ne faifoit pas tant pour foy, que pour la chofe publique, de demander ceft office en un tel temps, attendu que l'ayant peu obtenir par plufieurs fois fans difficulté, en temps où il n'y avoit point d'affaires, il ne l'avoit point voulu demander, ains s'eftoit refervé à le pourfuyvre lors qu'il falloit, non fans danger, combatre pour le bien de la chofe publique, & pour la protection de la liberté. Si dit on, qu'il y eut fi grande foule de gens qui vindrent pour luy affifter à fa brigue, & de fi chaude affection, qu'il en cuida eftre eftouffé, & ne penfa jamais arriver jufques fur la place, pour la preffe du monde qui l'accompagnoit.

XXXIII. Ainfi ayant efté declaré tribun [1] du peuple avec Metellus & d'autres, il apperceut que lon alloit marchandant & acheptant des voix du peuple, quand on vint à l'election des confuls, & feit une harengue, en laquelle il reprit & tenfa afprement le peuple pour cefte orde & fale marchandife, & à la fin d'icelle protefta avec ferment, qu'il accuferoit & met-

[1] L'an de Rome 691, avant J. C. 63.

troit en justice celuy qui autoit baillé argent pour se faire elire, exceptant Syllanus seul; pource qu'il estoit son allié, ayant espousé Servilia, qui estoit sa sœur, car à celuy là ne demanda il rien : mais il accusa, & se feit partie formelle contre Lucius Murena, qui par argent avoit tant fait, qu'il avoit obtenu le consulat avec Syllanus. Or y avoit il une ordonnance qui permettoit à l'accusé de donner garde à l'accusant pour voir ce qu'il proposeroit & dont il se vouldroit servir en son accusation, à fin que l'accusé ne fust point surpris au deprouveu : parquoy celuy que Murena avoit baillé à Caton pour l'observer, le suyvant par tout, & considerant de près tout ce qu'il faisoit, quand il veit qu'il n'y alloit point cauteleusement ny malicieusement, ains rondement suyvant le droit chemin de juste accusateur, il en eut si grande fiance en la magnanimité & simple bonté du naturel de Caton, que sans autrement l'espier il ne luy faisoit que demander à luy mesme, ou sur la place, ou en sa maison, si ce jour là il avoit deliberé de procurer chose aucune appartenante à l'accusation : s'il disoit que non, il s'en alloit, luy adjoustant pleine foy. Quand ce vint au jour de l'assignation que la cause fut plaidée, Ciceron qui estoit ceste année là consul [1],

[1] L'an de Rome 691.

en defendant Murena se mocqua si plaisamment des philosophes stoïques, & de leurs estranges & extravagantes opinions, qu'il en feit rire les juges, de sorte que Caton mesme se soubriant, dit à ceulx qui estoyent autour de luy : « Voyez que nous avons un plaisant » consul, qui fait ainsi rire les gens ». Mais ayant esté Murena absoulz en ce jugement, il ne se porta point depuis en homme mauvais ny estourdy vers Caton, ains tant que son consulat dura [1], se gouverna tousjours par son conseil ès principaux affaires, & continua de l'honorer, & suyvre son conseil, en ce qui appartenoit au devoir de son magistrat : dequoy Caton luy mesme estoit cause, pource qu'il n'estoit terrible ny redoubtable sinon au conseil, & en ses harengues devant le peuple, pour la defense du droit & de la justice seulement : car au demourant il se monstroit humain, gracieux & bening envers tout le monde.

XXXIV. Mais avant que d'entrer en l'exercice de son tribunat, estant Ciceron encore consul, il luy aida à bien faire le devoir de son estat en plusieurs autres choses, & mesmement à mettre fin à la conjuration de Catilina, qui fut un très grand & très bel acte : car ce Catilina machinoit un remuement universel, pour ruiner

[1] L'an de Rome 692.

& renverser sans dessus dessoubz toute la chose publique, excitant des seditions civiles au dedans, & des guerres ouvertes au dehors, dont estant convaincu par Ciceron, il fut contrainct de se sauver hors de Rome : mais Lentulus, Cethegus & plusieurs autres complices de ceste conjuration, blamans Catilina d'aller trop laschement & trop froidement en besongne, avoyent de leur costé entrepris de brusler toute la ville de Rome entierement, & mettre en combustion tout l'empire Romain par guerres estrangeres & rebellions de nations & provinces foraines : mais ayant esté leur conspiration descouverte, ainsi comme nous avons plus amplement declaré en la vie de Ciceron, la chose fut mise au jugement du senat, pour sçavoir ce qui en devoit estre fait : & là Sillanus à qui premier fut demandée son opinion, dit qu'il estoit d'advis que lon leur devoit faire souffrir peine extreme, & consequemment tous ceulx qui opinerent après luy furent de mesme advis, jusques à Cæsar, lequel estant personnage bien parlant, & qui desiroit nourrir & entretenir plus tost que esteindre tous remuemens, seditions & changemens en la chose publique, comme matiere propre à ce qu'il avoit de longue main projetté en son entendement, feit une harengue pleine de doulces paroles attrayantes, en laquelle il remonstra

que de faire ainsi mourir ces personnages, sans qu'ilz fussent judiciellement condamnez, il ne luy sembloit nullement raisonnable, ains que plus tost on les devoit tenir en prison. Cela changea tellement les opinions du reste des senateurs, pour la crainte qu'ilz eurent du peuple, que Sillanus mesme rhabilla son opinion, & dit qu'il n'avoit point entendu qu'on les deust faire mourir, ains les retenir en prison fermée, pource que l'extreme peine à un citoyen Romain estoit la prison.

XXXV. Ainsi estans les opinions changées & inclinans les autres senateurs en la plus doulce & plus humaine sentence, Caton se levant quand ce fut à luy à dire son opinion, commencea en courroux avec une grande force de eloquence à reprendre griefvement Sillanus de s'estre changé, & à picquer aspremept Cæsar, qui soubz une apparence populaire, & soubz couverture d'un parler doulx & gracieux, alloit ruinant la chose publique, & intimidant le senat, là où il devroit avoir grande peur, & se reputer bien heureux, s'il se pouvoit sauver, que lon ne s'attachast à luy mesme, pour les occasions de l'en souspeçonner qu'il donnoit, en voulant ainsi manifestement ravir d'entre les mains de la justice des traistres ennemis de la chose publique, & monstrant de n'avoir aucune pitié ny compassion

de la ville de sa naissance, si noble & si grande, qui avoit esté si près de finale extermination, ains plus tost regretter & lamenter la fortune de ces malheureux hommes là, qui ne devoyent jamais avoir esté nez, & la mort desquelz preservoit Rome de meurtres, maulx & dangers infinis. Il n'est demouré que ceste harengue seule, de toutes celles que feit onques Caton, par ce que Ciceron avoit ce jour là attiltré des clercs, qui avoyent la main fort legere, auxquelz il avoit davantage enseigné à faire certaines notes & abbreviations, qui en peu de traicts valoyent & representoyent beaucoup de lettres, & les avoit disposez çà & là en divers endroits de la salle du senat : car lon n'usoit point encore lors, & ne sçavoit on que c'estoit de notaires, c'est à dire, d'escrivains qui par notes de lettres abbregées figurent toute une sentence, ou tout un mot, comme lon a fait depuis : & dit on que ce fut lors premier que lon commencea à en trouver la trace. Si le gaigna lors Caton, & feit tellement tourner les opinions, que ces hommes furent condamnez à mourir. Et pour ne rien omettre de ce qui peut servir à representer au vif l'image de son naturel, jusques aux moindres indices, on dit que ce jour là y ayant grand debat & fort vehemente contention de luy à l'encontre de Cæsar, tellement que tout le senat

estoit attentif à les regarder & ouyr, on apporta de dehors un petit papier à Cæsar. Ce que Caton tira incontinent en suspicion, & l'en calumnia tant, que plusieurs des senateurs s'en emeurent, & commanderent que ce qui estoit escript en ce papier fust leu tout hault & clair : parquoy Cæsar tendit la lettre à Caton qui ne seoit pas gueres loing de luy. Caton l'ayant leuë trouva que c'estoit une lettre d'amour que sa sœur Servilia escrivoit à Cæsar, dont elle estoit amoureuse, ayant esté par luy corrompue : si la rejetta à Cæsar en luy disant, « Tien yvrogne » : & cela fait, se remeit à continuer le propos, qu'il avoit paravant commencé.

XXXVI. En somme, il semble que Caton a esté peu heureux du costé des femmes : car ceste Servilia, comme nous avons dit, eut mauvais bruit pour l'amour de Cæsar : mais l'autre Servilia, qui estoit aussi sa sœur, fut encore plus diffamée, pource que estant mariée à Lucullus l'un des premiers personnages de Rome, dont elle avoit eu un filz, elle fut à la fin par luy chassée & repudiée pour son impudicité : &, qui est encore plus honteux, sa propre femme Attilia ne fut pas elle mesme nette de tel vice : car combien qu'il en eust eu deux enfans, il fut contrainct de la repudier, tant elle se gouverna mal : & depuis il espousa la fille de Philippus,

nommée Martia, laquelle semble avoir esté fort honeste dame. C'est celle de qui lon parle tant. Car ceste partie en la vie de Caton, ne plus ne moins qu'en une fable ou comedie, est disputable & bien mal-aisée à soudre : mais la chose fut telle, ainsi que l'escrit Thraseas, qui en remet la foy & la garantie sur un Munatius, lequel estoit familier amy de Caton. Entre plusieurs qui aimoyent & admiroyent les vertus de Caton, il y en avoit qui le monstroyent & le descouvroyent les uns plus que les autres : comme Quintus Hortensius personnage de grande authorité, & homme de bien avec, lequel desirant estre non seulement amy privé & familier de Caton, ains aussi son allié en quelque sorte que ce fust, & joindre par quelque affinité toute la maison de luy à la siene, tascha de luy persuader qu'il luy baillast en mariage sa fille Porcia, laquelle estoit mariée à Bibulus, & luy avoit ja fait deux enfans, pour y semer aussi, ne plus ne moins qu'en une terre fertile, de sa semence, & en avoir de la race, luy remonstrant que cela sembloit bien un peu estrange de prime face quant à l'opinion des hommes : mais quant à la nature, qu'il estoit honeste, & utile à la chose publique, qu'une belle & honeste jeune femme en la fleur de son aage ne demourast point oiseuse, laissant esteindre son aptitude naturelle à

concevoir, ny aussi ne faschast ny n'apauvrist point son mary, en luy portant plus d'enfans qu'il n'en auroit de besoing, & que en communiquant ainsi les uns aux autres les femmes idoines à la generation, à gens de bien & hommes qui en fussent dignes, la vertu vinst à se multiplier davantage, & à s'espandre en diverses familles, & la ville consequemment à s'en mesler, unir & incorporer en soy mesme davantage par alliance : mais si d'adventure Bibulus aimoit tant sa femme qu'il ne la voulust point quitter entierement, il la luy rendroit incontinent après qu'elle luy auroit fait un enfant, & qu'il se seroit conjoinct par un plus estroict lien d'amitié, moyenant ceste communication d'enfans, avec Bibulus mesme & avec luy. Caton feit response qu'il aimoit bien Hortensius, & auroit bien aggreable son alliance, mais qu'il trouvoit estrange qu'il luy parlast de luy bailler sa fille pour en engendrer des enfans, veu qu'il sçavoit bien qu'elle estoit mariée à un autre. Adonc Hortensius tournant le propos ne faignit point de luy descouvrir son affection, & luy demander sa femme, laquelle estoit encore assez jeune pour porter des enfans, & Caton en avoit desja suffisamment : & si ne sçauroit on dire que Hortensius feist ceste poursuitte, à cause qu'il s'apperceust que Caton ne feist compte de Martia, car elle estoit lors enceincte de luy : mais tant

y

y a, que voyant le grand desir & la grande affection que Hortensius en avoit, il ne la luy refusa point, ains luy respondit qu'il falloit donques que Philippus pere de Martia en fust aussi content, lequel entendant que Caton s'y consentoit, ne voulut point neantmoins luy accorder sa fille, que Caton luy mesme ne fust present au contract, & stipulant avec luy [1]. Ces choses furent faittes bien long temps depuis : toutefois pource que je suis tumbé sur le propos des femmes de Caton, il m'a semblé de haster ce recit, & le mettre avant son temps en ce lieu.

XXXVII. Ayant donques Lentulus & ses consors en la conjuration de Catilina, esté executez à mort, Cæsar pour se couvrir des charges & imputations que Caton luy avoit mis sus au senat, recourut en la sauvegarde du peuple, & retira autour de soy tous ceulx qu'il sçavoit qui avoyent mauvaise voulunté, & qui ne demandoyent qu'à renverser & gaster tout, en les mutinant & incitant encore plus à ce faire : au moyen dequoy, Caton craignant que telle maniere de gens ne suscitast quelque trouble & combustion en la chose publique, suada au senat de gaigner le menu populaire qui n'avoit rien, en luy faisant distribuer quelque bled pour vivre : ce qui fut

[1] Il la reprit depuis après la mort d'Hortense, l'an de Rome 705, comme on verra au ch. LXVIII.

fair : & monta ceste despense par an à[1] douze cents cinquante talents. Ceste largesse assopir manifestement les menaces des troubles que lon craignoit de ce costé là. Mais d'un autre costé, Metellus entrant en son tribunat, faisoit des assemblées & harengues seditieuses, èsquelles il meit en avant au peuple un decret, par lequel estoit porté, que Pompeius fust au premier jour rappellé avec son armée en Italie, à fin qu'il prouveust à ce que la chose publique ne tumbast en inconvenient pour le danger de Catilina. Ce qui n'estoit qu'une couverture de belles paroles : mais le but & l'intention veritable où tendoit cest edict, estoit de mettre tous les affaires de la chose publique & les forces de l'empire Romain entre les mains de Pompeius. Le senat fut assemblé là dessus, auquel Caton ne parla pas d'entrée aigrement, ny de trop grande vehemence contre Metellus, comme il avoit accoustumé de faire à l'encontre de ceulx qui se deportoyent comme luy : ains l'admonesta doulcement & moderéement, jusques à le prier à la fin & luy haultlouer sa maison, de ce qu'elle avoit tousjours suivy le party du senat & des gens de bien : mais cela esleva encore plus en audace & en gloire Metellus, & feit qu'il com-

[1] Sept cents cinquante mille escus. *Amyot*. 5,835,937 livres 10 sols de notre monnoie.

mencea à avoir Caton en mespris, pource qu'il estima qu'il luy cedast ainsi de peur qu'il eust, tellement qu'il s'oublia jusques à dire des paroles presumptueuses, & user de fieres menaçes, qu'il feroit ce qu'il avoit entrepris bon gré mal gré le senat. Adonc Caton changeant de visage, de voix & de parole, après luy avoir parlé fort asprement, en fin protesta roidement, que tant comme il auroit vie au corps, il ne souffriroit que Pompeius entrast avec armes en la ville de Rome. Quoy entendu, le senat eut opinion que ny l'un ny l'autre n'avoit le sens bien rassis, ny le jugement bien sain, mais que les deportemens de Metellus estoyent une fureur, qui procedant d'une extreme malice & meschanceté, vouloit mettre toutes choses sans dessus dessoubs, & que ce que faisoit Caton, estoit un ravissement & ecstase de vertu transportée hors de soy, pour vouloir defendre les choses justes & raisonnables.

XXXVIII. Quand le jour fut escheut, auquel on devoit faire passer cest edict par les voix du peuple, Metellus ne faillit pas d'avoir ses gens en ordonnance sur la place, force estrangers, force esclaves & force escrimeurs à oultrance tous en armes, avec ce qu'il y avoit une bonne partie de la commune qui desiroit le retour de Pompeius, pour l'esperance de quelque mutation,

& si estoit leur affaire grandement favorisé & fortifié de la part de Cæsar, qui lors estoit præteur. Et à l'opposite, de l'autre costé les plus gens de bien de la ville se courrouceoyent bien avec Caton, & disoyent comme luy, que c'estoit une grande meschanceté, mais ilz ne luy aidoyent point pourtant : à l'occasion dequoy ses parents & domestiques en estoyent en grand soucy & en grande peine, de sorte qu'il y en eut qui passerent la nuict ensemble sans vouloir reposer & sans boire ny manger, pour le danger auquel ilz voyoyent sa vie, & mesmement sa femme & ses sœurs ne faisoyent autre chose que plorer & se tourmenter en sa maison, là où luy tout au contraire parloit asseureement, & reconfortoit tout le monde : & après avoir souppé comme de coustume, il s'en alla coucher, & dormit de fort profond sommeil jusques au matin, que Munatius Thermus l'un de ses compagnons au tribunat le vint esveiller : si s'en allerent ensemble sur la place, où ilz furent accompagnez de bien peu de gens : mais ilz en trouverent plusieurs par le chemin qui leur venoyent au devant, pour les advertir qu'ilz se teinsent sur leurs gardes.

XXXIX. Quand ilz furent à l'entrée de la place, Caton apperceut incontinent le temple de Castor & Pollux tout environné d'hommes armez, & les degrez tenus & occupez par des

escrimeurs à oultrance, & Metellus qui estoit au plus hault, assis près de Cæsar : si se retourna adonc devers ses amis & leur dit, « Voyez quel » couard voylà, qui contre un seul homme nud » a assemblé tant de gens armez ». En disant cela il marcha droit celle part avec Thermus, & s'ouvrirent ceulx qui tenoyent les degrez pour les laisser passer, mais ilz n'en souffrirent monter pas un autre, encore eut Caton bien affaire à tirer Munatius à mont par la main : monté qu'il fut, il s'en alla droit asseoir entre Metellus & Cæsar, pour les engarder de parler ensemble à l'oreille. Ilz ne sceurent ne l'un ne l'autre que luy dire : mais les gens de bien qui veirent & considererent avec admiration le visage, l'asseurance & le courage de Caton, s'approcherent de plus près, & par leurs cris l'enhorterent qu'il ne craignist rien, s'encourageans les uns les autres de tenir bon, & de se rallier ensemble pour la defense de la liberté commune, en secourant celuy qui combatoit pour elle : si y eut un sergent qui prit en main l'edict par escript, comme pour le lire au peuple. Caton luy defendit de ce faire : parquoy Metellus adonc le prit luy mesme, & commencea à le lire. Caton le luy osta par force d'entre les mains : mais neantmoins Metellus en sachant le contenu par cueur, ne laissa pas de le vouloir prononcer sans escriture : & Thermus luy

meit la main au devant de la bouche pour le garder de parler : tant que Metellus voyant ces deux hommes obstinez à l'empescher par toutes voyes qu'il ne feist passer son edict, & que le peuple chalant la voile se rengeoit du costé de la raison, il feit signe à ses gens, que quelques soudards armez qu'il tenoit exprès à ceste fin en sa maison, accourussent à l'effroy avec grands cris : ce qui fut fait : tellement que le peuple de frayeur s'escarta, les uns deçà, les autres delà, & ne demoura sur la place que Caton seul, auquel on tiroit d'amont force coups de pierres & de baston : mais Murena, celuy mesme qu'il avoit accusé d'avoir achepté le consulat, ne l'abandonna point en ce danger, ains le couvrant de sa longue robbe cria à ceulx qui jettoyent des pierres qu'ilz eussent à cesser : & en luy remonstrant le peril, auquel il se mettroit pour neant, feit tant envers luy, qu'en le tenant tousjours entre ses bras il le retira au dedans du temple de Castor & Pollux.

XL. Et lors Metellus voyant la tribune aux harengues vuide, & ses adversaires fuyans de tous costez hors de la place, cuida bien avoir tout gaigné, & commanda à ses soudards armez qu'ilz se retirassent, & luy se tirant tout doulcement en avant, essaya de faire lors passer & authoriser son edict : mais ses contraires se reve-

nans aussi tost de leur effroy, & retournans sur la place recommencerent à crier à l'encontre de Metellus plus fort & plus hardiment que devant, de sorte qu'il s'en trouva luy mesme en grand trouble & en grande frayeur, & ses adherents aussi, cuidans que leurs adversaires eussent recouvré des armes de quelque part, & que ce fust ce qui les feist ainsi fierement retourner contre eulx : tellement qu'il n'y eut pas un qui arrestast, ains se tirerent tous arriere de la tribune aux harengues. Ainsi estans ceulx de la ligue de Metellus escartez, Caton se presenta sur la tribune qui loua grandement le peuple de la bonne voulunté qu'il avoit monstrée, en l'enhortant de perseverer tousjours de bien en mieulx : tellement que la commune mesme se banda lors contre Metellus : & le senat assemblé là dessus, ordonna que lon secourust Caton plus que jamais, & que lon resistast par tous moyens à cest edict de Metellus, comme estant pernicieux, & introduisant une sedition & une guerre civile en la ville de Rome. Quant à Metellus, il s'opiniastroit bien encore à poursuyvre son entreprise, & ne se vouloit point rendre : toutefois à la fin voyant que ses adherents s'estonnoyent merveilleusement, & redoubtoyent la constance de Caton, comme chose invincible & inexpugnable, il s'en courut un jour soudainement sur la

place, là où assemblant le peuple, il allegua plusieurs raisons pour cuider mettre Caton en haine de la commune, & dit entre autres choses qu'il se vouloit tirer hors de la domination tyrannique de Caton & de sa conspiration à l'encontre de Pompeius, dont on verroit que bien tost la ville se repentiroit d'avoir ainsi rebuté un si grand personnage. Cela dit, il se partit aussi tost pour s'en aller en Asie faire ses plaintes à Pompeius. Si fut Caton grandement estimé pour ce faict, d'avoir ainsi deschargé la chose publique du pesant fardeau du tribunat d'un tel fol, & d'avoir par maniere de dire, desfait en Metellus, la puissance de Pompeius : mais encore fut il loué & estimé davantage, quand il empescha que le senat, qui le vouloit à toute force, ne notast Metellus d'infamie, & ne le privast de son estat : car il s'y opposa, & pria le senat de ne le faire point. La commune prit pour un grand argument de nature doulce, benigne & humaine, de ne vouloir point, par maniere de dire, fouler aux pieds son ennemy après l'avoir abbatu, ny l'oultrager après l'avoir à force vaincu : mais les sages hommes jugerent davantage, qu'il avoit prudemment & utilement fait, de n'irriter point Pompeius.

XLI. Environ ce temps retourna Lucullus de la guerre, de laquelle il sembloit que Pompeius

luy eust osté le couronnement d'entre les mains, & la gloire de l'avoir entierement parachevée, & fut encore bien près d'estre debouté de l'honneur du triumphe, pour la contradiction que luy feit Caius Memmius, l'accusant de plusieurs cas devant le peuple, plus en faveur de Pompeius, que pour inimitié particuliere qu'il eust à l'encontre de luy. Mais Caton, tant pource qu'il estoit son allié, attendu qu'il avoit espousé sa sœur Servilia, comme aussi pource que le cas en soy luy sembloit inique, resista à ce Memmius, & soubsteint plusieurs calumnies & imputations, si que finablement estant jetté [1] hors de son magistrat, comme d'une domination tyrannique, encore feit il tant, qu'il contraignit Memmius de soy departir de ses accusations, & de fouyr la lice. Parquoy Lucullus ayant obtenu l'honneur de l'entrée triumphale, s'accointa encore plus que jamais de Caton, estimant avoir en luy un grand boulevard & seur rempar à l'encontre de la puissance de Pompeius, lequel retournant quelque temps après glorieux pour ses conquestes, & se confiant que à la faveur de sa bienvenue il ne seroit refuzé de chose quelconque qu'il demandast à ses citoyens à son arrivée, il envoya devant requerir le senat de vouloir pour l'amour de luy differer l'election

[1] Voyez les Observations.

des consulz jusques à ce qu'il fut à Rome, à fin qu'estant present il peust favoriser la poursuitte de Piso qui demandoit le consulat : à quoy comme la plus part du senat se laissast aller, Caton à l'opposite y contredit, non qu'il estimast ceste remise estre chose de tant grande consequence, ains voulant retrencher à Pompeius toute esperance d'attenter choses nouvelles & extraordinaires, & feit tellement changer d'advis au senat, que sur l'heure mesme il fut debouté de sa requeste.

XLII. Cela fascha fort Pompeius, lequel s'appercevant bien qu'il auroit Caton pour contraire en beaucoup de choses, s'il ne trouvoit moyen de le gaigner, envoya querir Munatius qui luy estoit fort familier, par l'entremise duquel il feit demander à Caton deux niepces qu'il avoit prestes à marier, la plus aagée pour luy, & la plus jeune pour son filz aisné. Les autres disent que ce n'estoyent pas ses niepces, mais ses propres filles. Munatius feit le message à Caton, & à sa femme, & à ses sœurs, lesquelles desiroyent singulierement ceste alliance pour la grandeur & dignité du personnage qui la demandoit : mais Caton sans dilayer, ny autrement en consulter à loisir, ains comme picqué, respondit tout sur l'heure, « Retourne, Muna» tius, retourne devers Pompeius, & luy dy,

» que Caton n'eſt point prenable par le moyen » des femmes, non qu'il n'ait autrement bien » chere ſon amitié : car là où il ne voudra faire » & pourſuyvre que choſes juſtes, il trouvera » en luy amitié plus ſeure & plus certaine que » nulle alliance de mariage : mais au demourant, » qu'il ne baillera jamais oſtages à l'appetit de » Pompeius contre la choſe publique ». Les femmes furent ſur l'heure bien malcontentes de ce refus, & ſes amis meſmes blaſmerent ſa reſponſe, comme ſuperbe & incivile : mais depuis il advint que Pompeius prattiquant de faire elire conſul l'un de ſes amis, envoya de l'argent par les lignées pour achepter & corrompre les voix du peuple, & fut ceſte corruption aſſez notoire, pource que l'argent fut compté dedans les jardins meſmes de Pompeius : parquoy Caton adonc remonſtra aux femmes de ſa maiſon, que s'il ſe fuſt obligé par alliance de mariage à Pompeius, il euſt eſté contrainct d'avoir tous les jours part à l'infamie de telz actes : quoy entendu elles meſmes confeſſerent alors, qu'il avoit plus ſagement fait de refuſer une telle affinité, que elles de la deſirer. Toutefois, s'il fault juger du conſeil par les evenemens des choſes, il me ſemble que Caton feit une très grande faulte de rejetter ceſte alliance, pource qu'en ce faiſant il fut cauſe que Pompeius ſe tourna du coſté de Cæſar, &

prit une alliance, laquelle venant à conjoindre en un la puissance de Cæsar & celle de Pompeius, cuida ruiner de fond en comble tout l'empire Romain, à tout le moins changea elle entierement tout l'estat du gouvernement de la chose publique : dont il ne fut à l'adventure rien advenu, si Caton craignant des legeres faultes de Pompeius, n'eust esté cause de luy en laisser faire de très lourdes, en augmentant la puissance d'un autre : mais cela estoit lors encore à advenir.

XLIII. Au demourant Pompeius estant en debat contre Lucullus, touchant certaines ordonnances qu'ilz avoyent faittes au royaume de Pont, pource que l'un & l'autre vouloit que les sienes eussent lieu, Caton favorisa à Lucullus, auquel notoirement on faisoit tort : à raison dequoy Pompeius voyant qu'il avoit du pire au senat, recourut au peuple, & meit en avant l'edict de faire departir des terres aux gens de guerre : mais Caton s'opposant encore là, feit rejetter son edict, qui fut cause que Pompeius par despit s'accointa lors de Publius Clodius, le plus seditieux & le plus audacieux de tous ceulx qui se mesloyent de prescher lors le peuple : & s'allia aussi en un mesme temps de Cæsar, dont luy mesme luy en bailla l'occasion & le commencement, pource que Cæsar retournant de sa præture d'Hespagne, demandoit l'honneur du triumphe, & tout en-

ſemble vouloit auſſi briguer & pourſuyvre le conſulat : mais il y avoit une ordonnance au contraire, car il falloit que ceulx qui aſpiroyent à quelque magiſtrat, fuſſent en perſonne dedans la ville, & que ceulx qui aſpiroyent à faire entrée triumphale, attendiſſent au dehors : pource requit il au ſenat qu'il fuſt diſpenſé de pouvoir demander le conſulat par perſonnes interpoſées, à quoy la plus part du ſenat conſentoit : mais Caton y contrediſoit, & voyant que les autres ſenateurs inclinoyent à vouloir gratifier à Cæſar, quand ce vint à luy à dire là deſſus ſa ſentence, il conſuma tout le jour à parler, & engarda par ce moyen que le ſenat ne peut rien conclurre : parquoy Cæſar laiſſant la pourſuitte du triumphe, ſe meit à briguer le conſulat, & l'amitié de Pompeius. Si fut eleu conſul, & incontinent après donna ſa fille Julia en mariage à Pompeius, & ayans fait entre eulx comme une conſpiration à l'encontre de la choſe publique, l'un mettoit en avant des edicts, par leſquelz il pretendoit faire diſtribuer des terres aux pauvres citoyens Romains, & l'autre les defendoit : de l'autre coſté Lucullus & Ciceron ſe bendans avec l'autre conſul, qui eſtoit Bibulus [1] faiſoyent tout ce qu'ilz pouvoyent à l'encontre : mais principalement Caton, lequel ayant pour fort ſuſ-

[1] L'an de Rome 695.

pecte cefte alliance de Cæfar & de Pompeius, comme n'eftant point faitte pour aucune bonne intention, difoit qu'il ne craignoit pas tant cefte diftribution de terres, comme il redoubtoit la recompenfe qu'en demanderoyent ceulx qui par telz moyens alloyent allechans & appaftans le commun populaire. En quoy tout le fenat fut bien de fon advis, & plufieurs autres gens de bien qui n'eftoyent pas du fenat fe rengeoyent auffi de fa part, s'esbahiffans & fe courrouceans grandement de cefte eftrange importunité de Cæfar, lequel avec l'authorité confulaire, alloit mettant en avant les mefmes chofes que fouloyent propofer les plus feditieux & plus infolens tribuns du peuple, pour gaigner la grace de la commune, & alloit ainfi vilement & lafchement mendiant la faveur du menu populaire.

XLIV. Parquoy Cæfar & fes adherents craignans de fi grands adverfaires, y procederent par vive force : car premierement il fut jetté fur la tefte de Bibulus, ainfi comme il s'en alloit en la place, un plain pannier de fiant & d'ordure, & rompit on à force les verges que les fergens portoyent devant luy, jufque à ce que finablement coups de traict volans de tous coftez contre eux, & plufieurs y eftans blecés, tous les autres abandonnerent la place, fuyans à val de roupte : mais Caton fe retira le dernier,

marchant son petit pas ordinaire, & encore se retournant souvent en maudissant telz citoyens. Si feirent les autres, non seulement passer leur edict par les voix du peuple, touchant la distribution des terres aux pauvres : mais qui plus est, y feirent adjouster, que tout le senat seroit tenu de jurer qu'il ratifieroit le contenu en l'edict, & y tiendroit la main s'il se trouvoit aucun qui attentast de vouloir aller au contraire, soubz grandes peines à qui refuseroit de prester ce serment. Tous les autres senateurs jurerent par force, se souvenans de l'inconvenient qui estoit jadis advenu en cas pareil à l'ancien Metellus, lequel fut banny de l'Italie pour n'avoir pas voulu jurer de maintenir & garder un edict semblable : à l'occasion dequoy les femmes supplierent en privé avec force larmes Caton qu'il voulust un peu flechir, & jurer : aussi feirent ses familiers & amis : mais celuy qui plus le persuada & le conduisit à jurer, fut l'orateur Ciceron, qui luy remonstra que à l'adventure n'estoit il pas raisonnable de vouloir seul desobeïr à ce qui auroit semblé bon & juste à tous les autres ensemble, & que ce seroit fait en homme totalement insensé de se precipiter soymesme en un evident peril, pour cuider empescher une chose qui estoit desja toute faitte : mais encore, que le plus extreme mal qu'il y auroit en cela, seroit,

s'il abandonnoit & laiſſoit en proye la choſe publique, (pour le bien de laquelle il faiſoit toutes choſes,) à ceulx qui eſpioyent tous les moyens de la ruiner, comme s'il fuſt bien aiſe de n'eſtre plus en peine de la defendre à l'advenir : « Car » ſi bien Caton, diſoit il, n'a que faire de » Rome, certainement Rome a affaire de Caton, » & auſſi ont tous ſes amis » : deſquelz luy meſme ſe diſoit eſtre le premier qui en avoit beſoing, à cauſe que manifeſtement Publius Clodius, par le moyen du tribunat, dreſſoit embuſche pour le chaſſer hors du païs. Lon dit que ces prieres & remonſtrances faittes à Caton en privé dedans ſa maiſon, & en public ſur la place, l'amollirent un peu, & le feirent à la fin venir jurer le dernier de tous, excepté Faonius, qui eſtoit l'un de ſes familiers amis.

XLV. Parquoy Cæſar elevé en courage, pour avoir conduit à fin ceſte ſiene premiere entrepriſe, meit en avant encore un autre edict, par lequel il departoit preſque toute la campagne [1], & tout le païs que lon appelle Terre de labeur, aux pauvres & neceſſiteux citoyens de Rome. Auquel edict perſonne ne s'oppoſa que Caton : & Cæſar le feit prendre par ſes ſergens dedans la tribune meſme aux harengues pour le mener

[1] Grec, la Campanie; & c'eſt ce qu'on nomme aujourd'hui la terre de Labour au royaume de Naples.

en prison : mais pour cela il ne flechit point, ny ne remeit rien de la franchise de son parler, ains en allant continua tousjours de discourir à l'encontre de ceſt edict, & d'admonester le peuple de rejetter ceulx qui mettoyent telles choses en avant. Tout le senat s'en alla après luy, & la plus saine partie du peuple aussi, monstrant assez par leur triste silence, qu'ilz estoyent en eulx mesmes desplaisans & courroucez de l'injure que lon faisoit à un tel personnage : tellement que Cæsar mesme s'apperceut bien que le peuple en estoit malcontent : toutefois il s'opiniastra, attendant tousjours que Caton de luy mesme en appellast & priast le peuple : mais quand il cogneut evidemment, que jamais il ne le feroit, à la fin vaincu de la honte & du deshonneur que ce luy estoit, il supposa & attiltra luy mesme l'un des tribuns du peuple, qui alla oster Caton d'entre les mains des sergens. Finablement l'issue de toute ceste prattique fut, qu'après avoir bien gaigné le peuple par telz edicts & telles gratifications, ilz feirent decerner à Cæsar le gouvernement de toutes les Gaules, tant deçà que delà les monts, & de toute l'Esclavonie [1], avec un exercite de quatre legions, & pour l'espace de cinq ans,

[1] Grec, l'Illyrie.

combien que Caton predist & denonceast assez au peuple, que luy mesme avec ses propres voix logeoit le tyran dedans la forteresse, qui luy mettroit un jour le pied sur la gorge. Ilz feirent aussi elire tribun du peuple Publius Clodius, quoy qu'il fust de maison patriciene; ce qui estoit expressement defendu par les loix: mais ce Clodius leur avoit promis qu'il diroit & feroit tout ce qu'ilz voudroyent pour eulx, prouveu qu'en recompense ilz luy aidassent à chasser Ciceron hors de la ville de Rome: & davantage ilz feirent designer consulz pour l'année ensuyvant [1], Calpurnius Piso, pere de la femme de Cæsar, & Gabinius Paulus, homme du tout fait à la devotion, & selon le cueur de Pompeius, comme escrivent ceulx qui cognoissoyent sa vie & ses meurs.

XLVI. Mais combien qu'ilz teinssent la chose publique si fermement embrassée, & qu'ilz eussent reduit au dessoubz d'eulx une partie de la ville par amour, & l'autre par crainte, encore neantmoins redoubtoyent ilz tousjours Caton, considerans qu'en ce qu'ilz estoyent venuz au dessus de luy, ce avoit esté à toute peine avec difficulté grande, & non sans leur honte, ayans esté contraincts de venir à la force, encore n'en

[1] L'an de Rome 696, avant J. C. 58.

avoyent ilz jamais cuidé venir à bout. Qui plus est, Clodius n'esperoit pas pouvoir jamais chasser ny ruiner Ciceron, tant que Caton seroit present : & ourdissans les moyens de le pouvoir faire, si tost qu'il fut instalé en son magistrat, il envoya querir Caton, & luy commencea à dire qu'il l'estimoit le plus homme de bien & le plus entier qui fust dedans Rome, & qu'il estoit prest à le luy monstrer par effect : car là où il y en avoit plusieurs qui le requeroyent de leur faire tumber entre mains la commission d'aller en Cypre contre le roy Ptolomæus, il n'estimoit point qu'il y en eust d'autre qui meritast cest honneur que luy, & que pour l'affection qu'il luy portoit, il luy feroit voulontiers ce plaisir. Caton se prit incontinent à crier, que cela estoit une embuche & une injure, non pas un plaisir : & Clodius adonc luy repliqua fierement & superbement, « Et bien, puis que tu n'y veux donques » aller de gré, je t'y feray aller par force ». Ce qu'il feit. Car à la premiere assemblée de ville il luy en feit decerner la commission : mais pour y aller il ne luy ordonna ne vaisseau, ny gens de guerre, ny aucuns ministres, sinon deux secrettaires seulement, dont l'un estoit larron & fort mauvais homme, l'autre estoit un suyvant de Clodius : & encore comme s'il luy eust donné peu à faire en Cypre contre Ptolomæus, il luy

feit davantage commander d'aller puis après remettre les bannis de la ville de Byzance en leur païs & en leurs biens, à fin de le tenir plus longuement hors de Rome, tant qu'il seroit en son magistrat : parquoy se voyant estrainct de telle necessité, il conseilla à Ciceron, lequel estoit desja poursuyvy par Clodius, qu'il n'entrast point en combustion avec luy, & qu'il ne jettast point la ville de Rome en guerre civile & en meurtres pour l'amour de luy, ains que plus tost il s'absentast pour un temps, à fin qu'il fust une autre fois cause de preserver son pays.

XLVII. Cela fait il envoya devant un sien amy Canidius en Cypre devers Ptolomæus, pour luy suader qu'il cedast sans venir aux armes, & qu'en ce faisant, il n'auroit faulte ny d'honneur ny de biens, pource que le peuple Romain luy ottroyeroit la prælature de Venus en la ville de Paphos. Ce pendant luy demoura en l'isle de Rhodes à faire ses preparatifs en attendant la responce. Mais sur ces entrefaittes Ptolomæus [a] le roy d'Egypte pour quelque courroux & quelque different qu'il eut avec ses subjects, s'estant party d'Alexandrie pour s'en aller à Rome, en esperance que Cæsar & Pompeius le remettroyent incontinent avec une grosse armée en son royaume, voulut bien en passant parler à Caton : si

[a] Aulètès, surnommé aussi Nothus.

envoya devers luy, esperant que aussi tost comme il sçauroit sa venue, il le viendroit visiter. Caton estoit lors d'adventure à ses affaires, qui respondit au messager, que Ptolomæus vinst devers luy s'il vouloit. Ce qu'il feit : mais Caton ne luy alla point à l'encontre, ny ne se leva point au devant de luy, ains le salua seulement tout en la sorte qu'il eust fait le premier venu, & luy dit qu'il s'asseist. Cela premierement estonna ce roy de voir soubs un si simple & si petit equippage une telle gravité & si grande haultesse ès façons de faire de Caton : mais quand il fut un peu entré en propos de ses affaires, & qu'il entendit une parole pleine de sens & de sain jugement, par laquelle il le tensoit franchement, & luy remonstroit l'erreur qu'il faisoit, d'abandonner une si grande opulence & felicité royale pour s'aller soubmettre à tant d'indignitez de faire la cour, à tant de travaux, & à tant de corruptions de presens qu'il luy conviendroit faire pour gaigner l'avarice de ceulx qui avoyent credit & authorité dedans Rome, laquelle estoit tant insatiable, que le royaume d'Ægypte, quand bien il seroit tout entierement converty en argent pour leur bailler, à peine leur suffiroit : à l'occasion dequoy il luy conseilloit de s'en retourner tout court, & de chercher les moyens de se reconcilier & rappointer avec ses subjects, luy disant davantage,

qu'il estoit content de s'y en aller quant & luy pour s'entremettre de faire son appointement. Ptolomæus adonc revenant comme d'une pasmoison ou d'une alienation d'entendement en son bon sens, considerant la verité en soy, & la profonde sagesse de ce personnage, fut entre deux de suyvre son conseil : & l'eust fait, n'eust esté que ses gens l'en destournerent : mais quand il fut arrivé à Rome, & qu'il luy fallut aller faire la cour aux portes de ceulx qui avoyent authorité & qui estoyent en magistrats, il souspira, & regretta fort alors la folie qu'il avoit faitte, comme n'ayant pas mesprisé le conseil d'un sage homme, ains plus tost l'oracle d'un dieu.

XLVIII. Au demourant l'autre Ptolomæus, qui estoit en Cypre, de bonne adventure pour Caton, se feit luy mesme mourir avec du poison : & pource que lon disoit qu'il avoit laissé grosse somme de deniers, Caton delibera de s'en aller en personne à Byzance, & envoya en Cypre son nepveu Brutus, pource qu'il ne se fioit pas trop à Canidius. Et après avoir remis les bannis de Byzance en grace avec les autres citoyens, & pacifié tous les differents qu'ilz avoyent ensemble, alors il s'en retourna en Cypre, là où il trouva une grande & royale richesse de meubles precieux, comme vaisselle d'or & d'argent, tables, pierreries, tapisseries & draps de

pourpre, qu'il falloit tous vendre & en faire argent : il y voulut user d'un extreme soing & diligence, en tirant les choses jusques aux plus haults prix qu'elles eussent sceu valoir, & assister à tout, pour tenir compte jusques au dernier denier : pour quoy faire il ne se fia point aux us & coustumes de l'encan : car il avoit tous les ministres qui s'en entremettoyent pour suspects, comme les crieurs, les encherisseurs, jusques à ses propres amis : & pourtant parloit il luy mesme à part aux achepteurs qui mettoyent à l'enchere, leur faisant haulser les prix, de sorte que la plus part des choses qui estoyent en vente, furent ainsi estroussées.

XLIX. Celà irrita fort ses amis, quand ilz apperceurent qu'il se deffioit d'eulx, mesmement Munatius qui estoit son plus familier, lequel en prit un si grand despit, que jamais depuis ne se cuida rappaiser : de sorte qu'au livre que Cæsar composa depuis contre luy, ceste partie de son accusation est l'endroit, auquel il insiste le plus longuement & plus aigrement. Toutefois Munatius mesme escrit, que ce courroux n'advint point par aucune deffiance de Caton, ains plus tost par le peu de respect que Munatius mesme luy portoit, & pour un peu de jalousie qu'il eut de Canidius : car il a escrit un livre

des faicts & dicts de Caton, que Thrafeas [1] a fuyvy en fon hiftoire plus que nul autre, & en ce livre il efcrit qu'il arriva en Cypre le dernier, là où on luy bailla un mefchant logis, dont les autres n'avoyent point voulu : & qui plus eft, quand il cuida entrer au logis de Caton, on luy refufa la porte à caufe qu'il eftoit empefché à emballer quelque chofe avec Canidius : dequoy s'eftant plaint affez modeftement, encore luy feit on une fort rigoureufe refponfe, c'eft à fçavoir, « Que le trop aimer bien fouvent eft » caufe de faire haïr, ainfi comme efcrit Theo- » phraftus : comme maintenant, pource que tu » m'aimes extremement, & qu'il te femble que » je ne fais tel compte de toy que tu merites, » tu te courrouces : & je te declare, que j'em- » ploye Canidius plus voulontiers que les autres, » pource que je le cognois homme de bon ef- » prit, fidele & experimenté, eftant venu dès » le commencement, & ayant, à ce que j'ay » peu voir, tousjours eu les mains nettes ».

L. Caton avoit premierement dit ces paroles à Munatius de feul à feul : mais depuis il cognut qu'il les avoit auffi referées à Canidius, à l'occafion dequoy il n'alloit plus foupper, comme il avoit accouftumé, chez Caton : & eftant ap-

[1] Voyez les Obfervations.

pellé au conseil, il ne s'y vouloit pas trouver, tant que Caton le menaça qu'il feroit saisir ses meubles & son bagage, comme lon fait à ceulx qui sont desobeissans à justice : mais Munatius pour cela ne s'en soucia point, ains remonta sur mer, & s'en retourna à Rome, là où il garda bien longuement son courroux, jusques à ce que Martia, laquelle estoit encore avec Caton, parla à luy, & ayans tous deux esté conviez de soupper chez un amy commun nommé Barca, Caton y arriva, que tous les autres estoyent desja à table, & demanda où il se sereroit. Barca luy respondit qu'il se meist là où il luy plairoit, & après avoir regardé par tout, il dit, « Je me veux mettre » icy auprès de Munatius », & feit un circuit pour s'y aller mettre, sans toutefois luy faire autre caresse durant tout le soupper. Ce neantmoins depuis à l'instance de Martia, qui l'en pria, Caton luy escrivit qu'il vouloit parler avec luy, & y alla Munatius dès le matin, là où Martia le reteint jusques à ce que tous les autres qui estoyent aussi venuz saluer Caton, s'en fussent allez : & adonc Caton l'embrassa, & luy feit toutes les caresses qu'il est possible de faire. Nous avons bien voulu racompter cela un peu au long, estimans que ces petites choses là faittes en privé, donnent autant & plus à cognoistre les meurs & le naturel des hommes, que font

les grandes & faittes en public devant tout le monde.

LI. Au reste Caton en ceste siene commission assembla bien jusques à environ la somme de sept mille talents [1], & craignant la longueur du voyage qu'il avoit à faire par mer, il feit faire plusieurs petits coffrets, desquelz chascun contenoit environ douze cents cinquante escus [2], & attacha à chascun une fort longue corde, au bout de laquelle il y avoit une bien grande piece de liege, à fin que si par cas d'adventure la navire venoit à se rompre, ces lieges monstrassent l'endroit où seroit l'argent au fond de la mer : ainsi fut tout cest argent, excepté bien peu, conduit à sauveté jusques dedans Rome. Mais ayant redigé par escript en deux livres tout ce qu'il avoit fait en ceste charge, il n'en peut sauver ny l'un ny l'autre : car un de ses serfs affranchis nommé Philargyrus en portoit l'un, lequel s'estant embarqué au port de Cenchrées [3], fut noyé, & le livre qu'il avoit, perdu quant & luy, & l'autre, luy mesme l'avoit bien contregardé jusques à Corfou [4], là où il se logea sur la place de la ville, y ayant fait tendre ses tentes :

[1] Quatre millions deux cents mille escus. *Amyot.* 32,681,250 livres de notre monnoie.

[2] Grec, deux talents & cinq cent drachmes.

[3] Port oriental de Corinthe.

[4] Grec, Corcyre.

mais les mariniers ayans froid la nuict, feirent un si grand feu qu'il se prit aux tentes, & brusla ce livre entre autres choses. Toutefois il menoit quant & luy les serviteurs du feu roy Ptolomæus, qui de son vivant avoyent eu en garde & en maniement ses meubles & ses finances, lesquelz estoyent pour clorre la bouche à ses envieux & malvueillans qui l'eussent voulu calumnier de quelque chose : toutefois il ne laissa pas de luy en faire bien mal, non qu'il eust ainsi soigneusement fait ce procès verbal de toute son administration pour approuver sa foy & faire cognoistre sa loyaulté, ains pour servir aux autres d'exemple d'exquise diligence : mais la fortune luy envia cest honneur.

LII. Il arriva jusques dedans la ville de Rome par eau, & si tost que lon entendit qu'il approchoit, tous les magistrats, les presbtres, tout le senat, & une bonne partie du peuple sortirent au devant de luy le long de la riviere, de sorte que les deux rives du Tybre estoyent toutes couvertes de monde, & sembloit proprement à le voir ainsi rebourser la riviere, que ce fust comme une entrée triumphale : toutefois il y en eut qui trouverent cela presumptueux & de mauvaise grace, qu'estans les consuls & les præteurs sortis au devant de luy, il ne feit point arrester son vaisseau, ains continua

de voguer tousjours contremont l'eau, estant de dans une galere royale à six rames pour banc, & n'arresta onques que toute sa flotte ne fust arrivée au port: toutefois quand on vint à porter à travers la place l'or & l'argent jusques dedans le tresor, le peuple s'esbahit d'en voir une si grande quantité, & le senat assemblé, luy decerna avec très honorables paroles une præture extraordinaire, & privilege de assister aux jeux en robbe de pourpre. Caton refuza ces honneurs; mais il pria le senat de donner liberté à un Nicias, maistre d'hostel du feu roy Ptolomæus, tesmoignant le soing, la loyaulté & bonne diligence, dont il avoit usé en ceste affaire. Philippus pere de Martia, estoit ceste annnée là [1] consul, de sorte que toute la dignité & l'authorité du consulat revenoit à Caton, pour autant que l'autre consul ne luy faisoit pas moins d'honneur pour sa vertu, que Philippus pour son alliance.

LIII. Au reste, Ciceron estant retourné de l'exil auquel l'avoit chassé Publius Clodius, & à son retour ayant grand credit s'en alla un jour au capitole en l'absence de Clodius arracher & oster par force des tables que Clodius y avoit consacrées, ès quelles estoit contenu tout ce qui s'estoit fait durant le temps de son tribunat:

[1] L'an de Rome 698. Caton n'avoit pas 38 ans; & la loi en exigeoit 40 pour la préture.

surquoy s'estant le senat assemblé, Clodius l'accusa de ceste violence & voye de faict. Ciceron luy respondit, que son election au tribunat ayant esté faitte directement contre l'expresse prohibition des loix, estoit nulle, & par consequent tout ce qu'il avoit ou fait, ou dit en iceluy : mais en cest endroit Caton prit la parole, & se levant dit, qu'il estoit bien d'advis qu'en toute l'administration de Clodius, il n'y avoit rien eu de sain ny de bon : toutefois que si on cassoit & annulloit generalement tout ce qui autoit esté fait soubs son authorité, il feroit force que lon annullast aussi tout ce que luy avoit manié en Cypre, pource que la commission, en vertu de laquelle il y auroit besongné, ne seroit pas legitime, puis que le magistrat, qui la luy auroit fait decerner, avoit esté indeuëment eleu. Mais pour estre Clodius de maison patriciene, son election au tribunat ne venoit point à estre faitte contre les loix : car il estoit passé par adoption en une famille populaire, ce que la loy luy permettoit, & s'il avoit mal versé en son estat, comme beaucoup d'autres, il s'en falloit addresser à luy pour luy faire reparer sa faulte, & s'en prendre à l'homme qui avoit abusé, non pas destruire l'authorité du magistrat, qui n'en pouvoit mais & y estoit interessé.

LIV. Ciceron fut mal content de Caton pour ceste contradiction, & desista bien long temps

de luy monstrer signe d'amitié, comme il faisoit au paravant : mais depuis ilz se reconcilierent ensemble par une telle occasion : Pompeius & Crassus ayans esté parlementer avec Cæsar, lequel à ceste intention avoit repassé les monts des Alpes, avoyent arresté entre eux, qu'ilz demanderoyent un second consulat, & quand ilz seroyent installez en l'estat, ilz feroyent prolonger à Cæsar son gouvernement, pour encore autant de temps comme il l'avoit desja tenu, & se feroyent aussi bailler à eulx mesmes des provinces les meilleures & les plus grandes, avec de puissantes armées, & argent pour les entretenir & soudoyer : ce qui estoit une manifeste conspiration, pour departir entre eux tout l'empire Romain, & ruiner entierement la chose publique. Il y avoit lors plusieurs gens d'honneur qui se preparoyent pour demander le consulat : mais quand ilz veirent que Pompeius & Crassus se presentoyent à la poursuitte, tous les autres se deporterent, exceptez Lucius Domitius, qui avoit espousé Porcia, la sœur de Caton : à la suasion duquel il ne se vouloit point deporter de sa poursuitte, ny ceder en un combat, où il n'estoit pas question d'un magistrat, ains de la liberté mesme du senat & du peuple Romain. Si courut incontinent un bruit parmy la plus saine partie du peuple, qu'il ne falloit pas per-

mettre que la puissance de Pompeius se joignist à celle de Crassus par le moyen de ce magistrat, pource que lors elle seroit de beaucoup trop grande & trop forte, & qu'il en falloit pour le moins oster l'un : à l'occasion dequoy les bons se rengeoyent de la part de Domitius, l'admonestans & enhortans de poursuyvre à bon escient, & qu'il trouveroit plusieurs de ceux qui n'ozoyent parler ouvertement, pour la crainte de ces deux puissans personnages, qui luy favoriseroyent soubs main au jour de l'election, quand ce viendroit à donner les voix. Ce que craignans Pompeius & Crassus, dresserent une escarmouche à Domitius le matin avant jour, ainsi comme il s'en alloit avec des torches au champ de Mars où se faisoit l'election, là où le premier qui portoit la torche devant Domitius, fut navré si griefvement, qu'il tumba mort à ses pieds, & après on frappa sur les autres, qui se sentans blecez s'en fouyrent, les uns d'un costé, les autres d'un autre, excepté Domitius & Caton : car Caton le reteint, combien qu'il fust luy mesme blecé en un bras, en le priant de demourer, & de n'abandonner point la defense de la liberté à l'encontre des tyrans, qui donnoyent assez à cognoistre comment ilz useroyent de leur magistrat, puis qu'ilz y aspiroyent & y pretendoyent par si malheureuses & si mes-

chantes voyes : toutefois à la fin Domitius ne voulut plus demourer en ce peril, ains s'en fouit en sa maison.

LV. Ainsi furent Crassus & Pompeius declarez consuls sans contredit : mais Caton pour cela ne se rendit point encore, ains se presenta luy mesme à demander un office de præteur, à fin que ce luy fust à tout le moins comme un fort, pour de là faire teste à l'encontre de leur consulat, & que n'estant point personne privée, il eust plus d'authorité pour resister à ceulx qui tenoyent les premiers & principaux magistrats. Mais eulx craignans que la præture pour la reputation de Caton, ne vinst à estre en authorité & puissance egale au consulat, feirent premierement assembler à la haste le senat, sans que la plus part des senateurs en sceust rien, & en celle assemblée feirent arrester par decret du senat, que ceulx qui seroyent eleuz præteurs, entreroyent incontinent en possession & exercice de leurs offices, sans attendre le temps prefix & ordonné par les loix, durant lequel on pouvoit mettre en justice, ceulx qui auroyent achepté à deniers comptans les voix du peuple : puis ayans par ce decret forgé une impunité & licence de mal faire à ceulx qui y pretendoyent par telz moyens, ilz meirent en avant à ceste brigue quelques uns de leurs ministres, donnans eulx mesmes l'argent

l'argent pour corrompre le peuple, & presidents eulx mesmes à l'election : mais nonobstant toutes leurs menées, la vertu & reputation de Caton les surmontoit encore, pource que le peuple luy portoit une si grande reverence, qu'il estimoit que ce seroit une indignité trop lasche de vendre Caton par ses suffrages, qui meritoit d'estre achepté pour le faire præteur, tellement que la premiere lignée estant appellée pour donner ses voix, le declara præteur : ce que voyant Pompeius, rompit aussi tost l'assemblée de l'election, faignant trop deshonteement, qu'il avoit ouy tonner, pource que les Romains ont accoustumé de detester cela, & ne jamais ratifier rien, quand il survient quelque tel signe & prodige celeste : mais depuis ilz baillerent encore plus d'argent que devant, & avec cela chasserent les plus gens de bien hors du champ de Mars, & feirent tant à la fin par leurs prattiques, que un Vatinius fut eleu & declaré præteur au lieu de Caton : & dit on que ceulx qui avoyent si iniquement & si meschamment employé leurs voix, comme par un remords de conscience, s'en fouirent incontinent du champ, & les gens de bien demourerent fort desplaisans du tort que lon avoit fait à Caton. Il se trouva là un des tribuns du peuple, qui teint assemblée de ville, là où Caton se tirant en avant, predit hault & clair devant toute

l'assistence, comme s'il eust esté inspiré de quelque divin esprit prophetique, tout ce qui estoit pour advenir de ces menées à la chose publique, & irrita les escoutans à l'encontre de Pompeius & de Cæsar, en remonstrant qu'ilz se sentoyent coulpables de telz attentats, & pretendoyent à faire de telles choses au maniement des affaires, qu'ilz avoyent craint que Caton ne fust eleu præteur, de peur qu'il ne les esclairast de trop près, ou qu'il n'empeschast leurs desseings. Finablement quand il s'en retourna en sa maison, il fut accompagné luy seul de plus de gens, que ne furent tous les autres ensemble, qui avoyent esté eleuz præteurs.

LVI. Et comme Caius Trebonius tribun du peuple eust mis en avant un edict touchant la distribution des provinces aux nouveaux consulz, que l'un eust toutes les Hespagnes & toute l'Afrique, & l'autre toute l'Ægypte & toute la Syrie, avec puissance de faire la guerre à qui bon leur sembleroit, tant par mer que par terre, tous les autres n'esperans pas le pouvoir empescher ne rien faire à l'encontre, se deporterent aussi d'y contredire : mais Caton estant monté sur la tribune aux harengues, avant que le peuple commenceast à donner ses suffrages, à peine luy voulurent bailler deux heures pour parler : encore à la fin voyans qu'il tiroit la chose en longueur pour consumer le temps à les prescher, & leur

remonstrer ce qui en adviendroit, ilz ne le voulurent plus laisser dire, ains envoyerent un sergent qui le tira à bas par force : & comme neantmoins pour estre à bas, il ne cessast point de crier, & que plusieurs prestassent l'oreille à ses paroles & s'en emeussent, le sergent l'alla encore prendre, & l'emmena hors de la place : mais il ne l'eut pas plus tost lasché, qu'il s'en retourna incontinent vers la tribune aux harengues, où il recommencea à crier plus que jamais, enhortant le peuple de vouloir avoir l'œil à secourir la liberté & la chose publique, qui s'en alloit perdue : ce qu'il feit par tant de fois, que finablement Trebonius n'en pouvant plus endurer, commanda au sergent de le mener en prison : mais le peuple s'en alla après l'escoutant tousjours & prestant l'oreille à ce qu'il disoit, de maniere que Trebonius mesme craignant qu'il n'en sourdist quelque scandale, fut contraint de commander au sergent qu'on le laissast aller. Ainsi feit Caton passer tout ce jour là sans rien conclurre : mais le lendemain les adherents de la ligue contraire ayans intimidé partie des Romains, & gaigné l'autre par belles paroles & par corruption d'argent, engardé par force d'armes l'un des tribuns du peuple Aquilius de sortir hors du senat, après avoir jetté violentement Caton hors de la place, pource qu'il

crioit qu'il avoit tonné, & ayans blecé ſur la place meſme pluſieurs hommes, dont les uns y moururent tout ſur l'heure, ilz feirent à la fin paſſer leur edict à vive force par les voix du peuple.

LVII. Dequoy pluſieurs eſtans irritez s'en allerent en trouppe pour renverſer & abbatre les images de Pompeius, mais Caton y ſurvenant les en garda : & comme puis après on euſt auſſi propoſé l'edict des provinces & armées que Cæſar demandoit, Caton ne s'en adreſſa plus au peuple pour le cuider empeſcher, ains à Pompeius, luy denonceant & proteſtant, qu'il ſe mettoit luy meſme ſur le col le joug de Cæſar, dont il ne s'appercevoit pas alors, mais que bien toſt il luy commenceroit à peſer, & s'en trouveroit pris & attaché : & lors quand il ne le pourroit plus ſupporter, ny trouver moyen de s'en depeſtrer, il ſe rejetteroit avec luy entre les bras de la choſe publique, & luy ſouviendroit des admoneſtemens de Caton, leſquelz n'eſtoyent pas moins profitables à Pompeius en particulier, que juſtes & raiſonnables en ſoy. Caton luy feit par pluſieurs fois de telles remonſtrances : mais Pompeius n'en teint compte, pource qu'il ne pouvoit pas croire que Cæſar ſe deuſt jamais changer, & qu'il ſe fioit trop en ſa proſperité, & en la grandeur de ſa puiſſance.

LVIII. Au reſte Caton eſtant eleu præteur pour l'année enſuyvant, ſembla n'adjouſter pas tant

d'honneur & de dignité au magiſtrat en l'admi-niſtrant droittement, que luy en oſter & le ra-valler, en allant ſouvent les pieds nuds & ſans ſaye à ſon tribunal & ſiege prætorial, preſident en tel eſtat à des jugemens criminelz, où il eſtoit queſtion de la vie de perſonnes de qualité : & diſent aucuns qu'il tenoit l'audience meſmes après diſner, ayant beu du vin : mais cela n'eſt pas ve-ritable. Au reſte voyant que le peuple Romain eſtoit tout perdu & gaſté par les corruptions de ceulx qui aſpiroyent aux magiſtrats, & que le peuple en faiſoit desja un eſtat comme de gaing ordinaire, pour taſcher à deſraciner entierement ce vice de la choſe publique, il ſuada au ſenat de faire un ſtatut & ordonnance, « Que deſor-» mais ceulx qui ſeroyent eleuz à quelque ma-» giſtrat, s'ilz n'avoyent perſonne qui les accuſaſt, » fuſſent tenus de s'en venir d'eulx meſmes pre-» ſenter en jugement : & après avoir preſté entre les » mains des juges le ferment de dire verité, rendre » compte & raiſon judiciellement des moyens, » par leſquelz ilz ſeroyent parvenus à leurs offices ».

LIX. Ceſte ordonnance le rendit fort odieux à ceulx qui briguoyent les offices, de ſorte qu'un matin ilz s'en allerent en grand nombre au par-quet où il tenoit ſon audience, & ſe prirent à crier contre luy, en luy diſant des injures, & luy jettant des pierres, tellement que les aſſiſtens

furent contraints de s'en fouir du parquet, & luy mesme en estant poulsé hors par la foule du peuple, & tiré çà & là, eut beaucoup d'affaire à gaigner la tribune aux harengues, là où se dressant en pieds, il reprima incontinent le bruit & l'emeute du peuple, par l'asseurance & la severe constance de son visage seulement : puis leur ayant fait des remonstrances telles que le temps & l'affaire le requeroyent en paisible audience, il appaisa en peu d'heure entierement tout le tumulte qui s'estoit emeu. Dequoy comme le senat le louast, il leur dit à tous hault & clair, « Et je » n'ay point occasion de vous louer, attendu que » vous avez abandonné un præteur en danger » de sa personne, sans vous mettre aucunement » en devoir de le secourir ». Mais ceulx qui briguoyent les offices se trouvoyent en grande perplexité, pource que d'un costé ilz craignoyent de despendre argent pour achepter les voix du peuple, & d'autre costé aussi ilz avoyent peur que un autre le faisant, ilz ne decheussent de leur poursuitte. Si feirent tous un accord ensemble, qu'ilz deposeroyent chacun la somme de douze mille cinq cents escus[1], & puis feroyent justement

[1] Grec, 125,000 drachmes, 97,265 livres 12 sols de notre monnoie. Le traducteur latin a mis 500,000 sesterces, comme on le lit dans une lettre de Ciceron à Atticus, liv. 4 ; d'où il suit que le sesterce étant le quart de la drachme, vaut, selon les évaluations que nous avons suivies, 3 sols, 10 deniers & $\frac{11}{16}$ de notre monnoie.

& droittement leur pourſuitte, à la charge, que celuy qui ſe trouveroit y avoir fait faulte, & qui ſe ſeroit aidé de corruption, perdiſt l'argent qu'il auroit depoſé. Ceſt accord faict entre eulx, ilz eleurent pour depoſitaire, teſmoing & arbitre Caton, entre les mains duquel il eſtoit dit qu'ilz depoſeroyent leur argent. Ce contract fut paſſé en ſa maiſon, où ilz baillerent tous pleges & reſpondans au lieu de l'argent, qu'il ne voulut pas recevoir : & quand ſe vint au jour de l'election, Caton aſſiſtant à un tribun du peuple qui la regiſſoit, & obſervant ſoigneuſement comme lon procedoit à donner les voix, apperceut que l'un des pourſuyvans faiſoit contre les pactions du contract, & le condamna à payer la ſomme accordée aux autres, leſquelz eſtimans & louans grandement ſa juſtice & entiere preudhommie, ne voulurent point de l'amende, jugeans que celuy qui avoit forfait, eſtoit aſſez puny d'eſtre ſeulement condamné par Caton.

LX. Ceſt acte deſpleut aux autres ſenateurs, & ſuſcita grande envie à Caton, comme s'il ſe fuſt voulu attribuer à luy ſeul l'authorité & la puiſſance de tout le ſenat, des juges & des magiſtrats. Car il n'y a point de vertu dont la gloire & la fiance engendre plus d'envie, que fait la juſtice : pource que ordinairement le peuple adjouſte foy & donne authorité grande à ceulx là,

plus qu'à nulz autres : car il ne les honore pas seulement, comme il fait les vaillans, ny ne les a pas en admiration, comme les sages & prudents, ains les aime davantage, se repose & se confie en eulx : là où des autres il en craint les uns, & se deffie des autres : &, qui plus est, il estime que la vaillance & la prudence viene plus tost de la force de nature, que de bonne voulunté, supposant que l'une soit une vivacité & subtilité d'esprit seulement, & l'autre une force de cueur qui vient de la nature : là où chacun peult estre juste, prouveu qu'il le vueille seulement, qui est la raison pourquoy l'injustice est le vice dont on a le plus de honte, pource que c'est une malice & mauvaistié voluntaire & qui n'a point d'excuse. Voilà pourquoy tous les grands estoyent ennemis de Caton, comme estans par luy convaincus, mesmement Pompeius, qui estimoit que la reputation de Caton estoit la ruine de son authorité : & à ceste cause suscitoit tousjours quelqu'un pour le harceler, & luy dire des injures, entre lesquelz estoit Publius Clodius, qui s'estoit de rechef raccointé avec Pompeius, & crioit à l'encontre de Caton, qu'il avoit desrobbé beaucoup d'argent au public en sa commission de Cypre, & qu'il faisoit la guerre à Pompeius, pourautant qu'il avoit refuzé d'espouser sa fille.

LXI. A quoy Caton respondit, qu'il avoit

rapporté de Cypre plus d'or & d'argent à la chose publique, sans un seul cheval ny un seul gendarme, que n'avoit Pompeius avec tous ses triumphes & toutes ses guerres, dont il avoit travaillé tout le monde. Au demourant, qu'il n'avoit jamais recherché l'alliance de Pompeius, non qu'il l'en estimast indigne, mais pource qu'il voyoit qu'il ne marchoit pas d'un mesme pied que luy en l'administration de la chose publique : « Car on » m'a offert un gouvernement de province au » sortit de ma præture, que j'ay refuzé, là où » luy en prent à force, & en donne à d'autres : » & en fin il a nagueres presté une armée de six » mille hommes à Cæsar pour s'en servir en la » guerre des Gaules, sans que ny l'autre nous » l'ait demandée, ny luy, la luy ait ottroyée » de nostre consentement, ains voyons que telz » exercites, tant d'armes, tant d'hommes & de » chevaux, sont desormais dons reciproques que » s'entredonnent & s'entreprestent noz particu- » liers citoyens à noz despens : & luy Pompeius » retenant seulement le tiltre d'empereur & de » capitaine general, commet ses armées & ses » provinces pour les regir & gouverner à d'au- » tres, pendant qu'il demeure icy à nourrir des » seditions en la ville, & à susciter & entretenir » des troubles ès elections des magistrats, bastissant » par tel artifice les moyens de mettre la chose

» publique en telle confusion, que lon soit contraint » de luy donner & deferer puissance souveraine ». Voilà comment il se vengea de Pompeius.

LXII. Or avoit il entre ses familiers un nommé Marcus Faonius, tel que lon dit qu'estoit anciennement Apollodorus le Phalerien à l'endroit de Socrates, qui le contrefaisoit & l'imitoit en tout ce qu'il pouvoit. Cest homme ne s'emouvoit pas lentement ny froidemeut de la raison, ains s'en passionnoit jusques à en sortir hors de soy & à en entrer en fureur comme une personne yvre. Il demanda une année l'office d'ædile, dont il fut deboutté : mais Caton qui luy assistoit à sa brigue, s'advisa que les tables ou s'escrivoyent les voix, estoyent toutes escrittes d'une main, & par ce moyen ayant convaincu la faulseté, il en appella devant les tribuns du peuple, & feit tant, que l'election fut declarée nulle. Et depuis Faonius ayant esté declaré & instalé ædile, Caton luy aida en toutes les autres charges de son magistrat, & mesmement à ordonner au theatre les jeux qui ont accoustumé de se faire à l'entrée de ce magistrat, pour donner passe-temps au peuple, èsquelz jeux il ne donna pas aux joueurs, musiciens & autres ministres des jeux, des couronnes d'or, comme faisoyent les autres ædiles, ains des chappelets faits de tendres branches d'olivier sauvage, comme lon fait en

la Grece ès jeux Olympiques : & au lieu que les autres diſtribuoyent en leurs données aux pauvres de riches dons, luy donna aux Grecs de nation, de la poirée, des lectues, des reſforts & des poires : & aux Romains, des pots de terre pleins de vin, de la chair de porc, des figues, des concombres & des fagots de bois de petite valeur : dont les uns ſe mocquoyent pour la vilité, les autres les reveroyent, voyans que Caton qui eſtoit ſi ſevere & ſi auſtere de nature, s'en meſloit, & peu à peu convertiſſoyent ceſte reverence en plaiſir. Et finablement Faonius luy meſme ſe jettant parmy le peuple, s'alla ſeoir entre les regardans pour voir jouer ſes jeux, & batoit le premier des mains applaudiſſant à Caton qui conduiſoit tout, & luy criant tout hault qu'il donnaſt aux joueurs qui faiſoyent bien, & qu'il les honoraſt, incitant ceulx qui eſtoyent auprès de luy à faire de meſme, leur diſant qu'il avoit donné toute puiſſance à Caton en ſes jeux. Au meſme temps Curion compagnon & concurrent de Faonius en ceſt office d'ædile faiſoit en un autre theatre des jeux magnifiques, mais tout le peuple l'abandonnoit pour aller voir Faonius, qui faiſoit à bon eſciant l'homme privé, & Caton l'entrepreneur & le conducteur des jeux. Caton faiſoit cela pour ſe mocquer de la deſpenſe folle & ſuperflue, que lon a accouſ-

tumé de faire en telles choses, & monstrer que qui veult faire des jeux, il les fault faire en jouant, en les accompagnant d'une grace simple, non pas d'un appareil de grand coust, ny d'une superfluité sumptueuse, en employant beaucoup de solicitude & de despense en choses de neant.

LXIII. Quelque temps [1] depuis comme Scipion, Hypseus & Milon aspirassent tous trois ensemble au consulat, non seulement par corruption & distribution de deniers, qui estoyent ja crimes tous communs & ordinaires ès brigues des estats de la chose publique, ains ouvertement par armes, bateries & meurtres, tendans à guerre civile, tant ilz estoyent tous trois audacieux & temeraires : aucuns meirent en avant que lon devoit commettre la charge de presider aux elections à Pompeius, à fin que lon y procedast legitimement : à quoy Caton s'opposa du commencement, disant qu'il ne falloit pas que les loix prissent leur asseurance de Pompeius, ains au contraire, Pompeius d'elles. Toutefois à la fin voyant que ce desordre duroit trop longuement, sans qu'il y eust de souverains magistrats dedans Rome, & qu'il y avoit tous les jours, comme trois camps sur la place, tellement qu'il estoit bien difficile d'arrester desor-

[1] L'an de Rome 701.

mais le mal, qu'il ne tiraſt plus oultre : alors il fut d'advis que plus toſt que d'attendre l'extreme neceſſité, par vouluntaire conceſſion du ſenat, on meiſt les affaires de la choſe publique ès mains de Pompeius ſeul, en eliſant le moindre mal pour obvier & remedier aux plus grands, & introduiſant vouluntairement une eſpece de monarchie, plus toſt que de differer juſques à ce, que l'iſſue de ceſte ſedition en produiſiſt une forcée & contrainte. Parquoy, comme Bibulus qui eſtoit allié de Caton, euſt mis ce conſeil en avant au ſenat, qu'il falloit elire Pompeius ſeul conſul : pource, diſoit il, « Que où la choſe » publique retournera en bon eſtat par l'ordre » qu'il y mettra, où, pour le moins, Rome ſer- » vira au moins mauvais ſeigneur » : Caton adonc ſe levant, contre l'opinion & l'attente de toute l'aſſiſtence, approuva ceſt advis, diſant qu'il valoit mieulx qu'il y euſt un magiſtrat en la ville, quel qu'il fuſt, que de n'y en avoir du tout point, & qu'il eſperoit que Pompeius ſçauroit bien donner ordre à la confuſion preſente, & qu'il luy prendroit à la fin envie de conſerver la choſe publique, quand il verroit que lon l'auroit ainſi liberalement commiſe à ſa foy.

LXIV. Ainſi ayant eſté Pompeius par ce moyen eleu ſeul conſul [1], il l'envoya prier de venir un

[1] L'an de Rome 702.

peu devers luy ès jardins qu'il avoit aux faulsbourgs de la ville. Caton y alla, où il fut recueilly avec toutes les caresses, embrassemens & demonstrations d'amitié qu'il est possible de faire : & finablement Pompeius, après l'avoir bien fort remercié de l'honneur qu'il luy avoit fait, le pria de luy vouloir estre assesseur & conseiller ordinaire en son magistrat. Caton luy respondit, que ny il n'avoit dit ce qu'il avoit dit au paravant pour aucune malvueillance qu'il luy portast, ny ce dernier advis aussi pour bien qu'il luy voulust, ains le tout pour le bien & l'utilité de la chose publique : au demourant, quant à ses affaires privez & particuliers, qu'il le conseilleroit toutes & quantes fois qu'il luy en demanderoit son advis : mais quant au public, qu'il en diroit tousjours ce qui luy sembleroit pour le mieulx, encore qu'il ne luy en demandast rien : & de faict il le feit tout ainsi comme il le dit. Car tout premier, comme Pompeius establist de griefves peines & amendes nouvelles à l'encontre de ceulx qui par argent auroyent corrompu les voix du peuple, il luy conseilla de ne remuer rien du passé, ains seulement prouvoir à l'advenir, pour autant qu'il seroit mal aisé de arrester un terme de temps, jusques auquel on devroit rechercher les faultes passées : & que davantage, si lon establissoit les peines plus re-

centes que les crimes, on feroit tort à ceulx qui feroyent appellez en juftice, de les punir par une ordonnance qu'ilz n'auroyent point tranfgreffée : & depuis ayans efté accufez aucuns perfonnages de qualité amis & familiers de Pompeius, Caton appercevant qu'il fe laiffoit aller, & flefchiffoit en beaucoup de chofes, il le redreffa, & le tenfa bien afprement. Davantage Pompeius avoit par edict aboly la couftume de louer en jugement les criminelz accufez, & neantmoins luy mefme ayant compofé une harengue à la louange de Munatius Plancus, l'envoya aux juges pendant que fa caufe fe plaidoit. Caton, qui d'adventure eftoit un des juges en ce procès là boucha fes oreilles avec fes deux mains, defendant que lon ne leuft ce tefmoignage là : à raifon dequoy Plancus le recufa encore après que les plaidoyers eurent efté ouys d'une part & d'autre : mais nonobftant cela, il ne laiffa pas d'eftre condamné pourtant. Brief Caton tenoit en telle peine & perplexité ceulx qui eftoyent accufez, qu'ilz ne fçavoyent bonnement comment ilz devoyent faire de luy : car ilz ne l'ozoyent laiffer entre leurs juges, ny le recufer auffi : car il y en eut plufieurs condamnez, pource qu'en recufant Caton, il fembla qu'ilz ne fe confiaffent point en leur innocence : & reprochoit on à aucuns pour un grand vitupere,

qu'ilz n'avoyent pas voulu accepter Caton pour juge, quand on leur avoit presenté.

LXV. Pendant que ces choses se passoyent à Rome, Cæsar estoit en la Gaule où il faisoit la guerre, & ne se departoit point des armes quant à luy : mais neantmoins par dons & argent il alloit tousjours gaignant amis dedans Rome pour y estre aussi puissant, de sorte que desja les admonestemens & predictions de Caton commenceoyent à esveiller Pompeius du sommeil, dont il avoit esté si longuement endormy, & à luy faire un peu songer au peril que paravant il n'avoit jamais voulu croire : mais toutefois le voyant encore plein de paresse & de doubte, n'ozant mettre à bon esciant la main à l'œuvre, pour empescher les desseings de Cæsar, il luy prit voulunté de demander le consulat, en intention que où il luy osteroit incontinent les armes, où il descouvriroit son embusche, & feroit voir la fin où il pretendoit. Ses competiteurs estoyent deux autres gens de bien & honestes hommes aussi, dont l'un Sulpitius [1] avoit receu beaucoup d'honneur & d'avancement par le moyen du credit & de l'authorité de Caton, à raison de quoy plusieurs estimoyent qu'il ne faisoit gueres honestement, ains se monstroit

[1] Et l'autre M. Claudius Marcellus, qui furent consuls l'an de Rome 703.

ingrat

ingrat, de soy formaliser contre luy en ceste poursuitte: toutefois jamais Caton ne s'en plaignit, ains au contraire dit qu'il ne se falloit point esbahir s'il ne vouloit point ceder à autruy, ce qu'il estimoit estre le plus grand bien qui luy peust advenir: mais il suada au senat de faire un statut, que desormais ceulx qui brigueroyent un estat, supplieroyent & requerroyent eulx mesmes seuls le peuple, & ne le feroyent point requerir par d'autres: ce qui irrita bien encore davantage le commun peuple contre luy, attendu que non seulement il leur avoit osté le gaing manuel de l'argent qu'ilz souloyent recevoir ès elections pour donner leurs voix, mais encore les privoit des moyens de faire plaisir à beaucoup de gens, rendant le populaire & pauvre & mesprisé tout ensemble. Qui plus est, n'ayant pas la grace attrayante pour gaigner la faveur de la commune en priant luy-mesme, ains aimant mieulx retenir la dignité de ses meurs & de sa vie, que d'acquerir celle du consulat, luy mesme feit sa brigue, & ne voulut pas laisser faire à ses amis les choses par lesquelles on acquiert & gaigne les cueurs d'une commune. Aussi se trouva il debouté de sa demande. Si avoit ce rebut accoustumé d'apporter non seulement aux refusez, mais aussi à leurs parents, amis & alliez, un deuil & tristesse, avec une honte qui duroit

par plusieurs jours : mais Caton en feit si peu de compte, que le lendemain au matin il joua à la paulme avec ses familiers dedans le champ de mars, & après le disner s'en alla sur la place sans souliers en ses pieds & sans sayon, se promener comme il avoit accoustumé. Dequoy Ciceron le reprent, en ce que le temps ayant besoing d'un tel magistrat comme luy, il n'y avoit pas mis assez de peine, ny ne s'estoit estudié de gaigner la faveur de la commune par courtoisie de les caresser & de leur parler doulcement, & onques puis n'avoit voulu essayer d'y parvenir, ains s'en estoit totalement deporté, combien qu'il demanda depuis une autre fois l'office de præture. A quoy Caton respondoit, que quant à la præture, il n'en avoit point esté debouté de la voulunté du peuple, pource qu'il avoit esté forcé, corrompu & gaigné par argent : mais en l'election des consuls, n'y estant entrevenu corruption quelconque, il cogneut evidemment que c'estoit pour estre desaggreable au peuple, à cause de ses meurs : lesquelz changer à l'appetit d'autruy, ou bien en usant de mesme, retumber encore en pareil inconvenient de refus, ne seroit pas faire en homme de sens & d'entendement.

LXVI. Au reste, Cæsar s'estant attaché à des nations fort belliqueuses, & les ayant, non sans

grands travaux & perilz subjuguées, & davantage ayant couru sus aux Allemans, avec lesquelz le peuple Romain avoit la paix, & en ayant bien desfait trois cents mille, ses amis requeroyent que le peuple en feist sacrifices solennelz pour en rendre graces aux dieux : mais Caton en plein senat dit, qu'il estoit d'advis, que lon le devoit livrer entre les mains de ceulx qu'il avoit à tort oultragez, pour en faire telle punition que bon leur sembleroit, à fin de rejetter sur luy seul tout le peché de la paix violée, & ne le recevoir point sur la ville qui n'en pouvoit mais : toutefois, dit il, « Bien devons nous » faire sacrifices aux dieux pour leur rendre gra- » ces de ce qu'ilz n'ont pas tourné la vengeance » de la fureur & temerité du capitaine sur noz » pauvres soudards qui n'en sont point coulpa- » bles, ains ont pardonné à la chose publique ». Dequoy Cæsar estant adverty, escrivit une lettre missive au senat, contenant plusieurs injures & plusieurs charges qu'il mettoit sus à Caton : lequel se levant, non comme picqué de soudaine cholere ny d'envie de contester, ains de sens froid & rassis, ne plus ne moins que s'il eust premedité de longue main ce qu'il avoit à dire, monstra que les imputations que Cæsar luy mettoit sus par ses lettres, n'estoyent que brocards de mocquerie qu'il avoit ramassez, comme pour

se gaudir, ou pour faire rire la compagnie : mais à l'opposite commençant à descouvrir tous ses conseils dès son commencement, & toute son intention, aussi particuliere comme s'il n'eust pas esté son adversaire, mais plus tost complice & compagnon de sa conjuration : & remonstrant à l'assistence, que ce n'estoyent pas les Allemans ny les Gaulois qu'ilz devoyent redoubter, ains luy mesme, s'ilz estoyent sages, il emeut & irrita tellement les escoutans, que les amis & adherents de Cæsar se repentirent bien d'avoir presenté ses lettres & de les avoir fait lire, pource qu'en ce faisant ilz avoyent donné à Caton occasion de deduire plusieurs propos raisonnables, & plusieurs accusations veritables à l'encontre de Cæsar : toutefois il ne fut pour lors rien arresté contre luy au senat, ains seulement fut dit, qu'il estoit raisonnable de donner un successeur à Cæsar : & adonc ses adherents requirent, que Pompeius doncques laissast les armes aussi, & qu'il quittast les provinces qu'il tenoit, ou autrement que lon ne contraignist point non plus Cæsar de ce faire.

LXVII. Caton adonc se prit à crier, que c'estoit bien ce qu'il avoit tousjours predit, & que Cæsar s'en venoit pour opprimer la chose publique, usant ouvertement encontre elle mesme des armes qu'il avoit obtenues par fraude & trom-

perie d'elle : mais pour chose qu'il sceust dire, il ne gaignoit rien hors du senat, à cause que le peuple favorisoit à Cæsar, & vouloit tousjours qu'il demourast très grand : & le senat adjoustoit bien foy à son dire, mais il redoubtoit le peuple, jusques à ce que les nouvelles vindrent que la ville d'Ariminum estoit prise, & que Cæsar s'en venoit en armes droit à Rome : car alors tout le monde jetta les yeux sur Caton, & le peuple & Pompeius confesserent, que luy seul avoit bien preveu dès le commencement, le but où pretendoit Cæsar, & l'avoit franchement predit. Et adonc leur dit Caton, « Si vous » m'eussiez voulu croire, seigneurs, & suyvre » mon conseil, vous ne craindriez pas mainte-» nant un homme seul, ny n'auriez pas aussi » vostre esperance en un autre seul ». Pompeius à cela respondit, que Caton avoit pour certain bien plus veritablement prophetizé, mais que luy y avoit plus amiablement ouvré : & Caton conseilla au senat de mettre les affaires en la main de Pompeius : pource, dit il, « Que ceulx » qui font les grands maulx, sont ceulx qui » sçavent mieulx les moyens de les guarir ».

LXVIII. Mais Pompeius n'ayant point autour de luy d'armée suffisante pour attendre Cæsar, & voyant encore ce peu de gens qu'il avoit, assez froidement encouragez, abandonna Rome.

Et Caton ayant resolu de s'en aller quant & luy, envoya devant son jeune filz à Munatius qui estoit au païs des Brutiens, & mena son aisné quant & soy : & au surplus ayant sa maison & ses filles besoing de quelqu'un qui les gouvernast, il reprit encore Martia, qui lors estoit veusve & avoit beaucoup de biens, pource que Hortensius venant à mourir l'avoit instituée son heritiere : ce que Cæsar en son libelle diffamatoire contre Caton note fort injurieusement, luy reprochant avarice & sa mercenaire convoitise de gaigner par faite nopces : « Car s'il avoit, » dit il, besoing de femme, pourquoy la cedoit » il premierement à un autre ? Et s'il n'en avoit » que faire, pourquoy la reprenoit il puis après? » Si n'estoit qu'il la bailla du commencement » à Hortensius comme une amorche, & la luy » presta jeune en intention de la reprendre riche. » Toutefois à l'encontre de cela il suffit, ce me » semble, de respondre & alleguer ces vers » d'Euripides » :

En premier lieu, je vien à contredire
Ce qui ne loist seulement pas à dire :
Car reprocher nullement on ne deust
A Hercules, que le cueur lasche il eust.

Car il me semble que c'est tout un, de reprocher à Hercules couardise, & à Caton avarice

& convoitise de gaigner : mais si pour quelque autre regard il a failly en ce mariage, c'est chose à l'adventure que lon pourroit bien disputer : car incontinent après qu'il eut espousé Martia, & qu'il luy eut commis sa maison, son mesnage & ses filles, il se meit à suyvre Pompeius, & onques puis ce jour là, comme lon dit, il ne feit ny ses cheveux, ny sa barbe, ny ne meit chappeau de fleurs sur sa teste, ains se mainteint tousjours jusques à la mort en estat de dueil, avec un morne silence & une grande tristesse de cueur en ceste calamité de la chose publique, aussi bien quand ceulx de son party avoyent quelque advantage, comme quand ilz perdoyent. Et luy estant escheut par le sort le gouvernement de la Sicile, il passa à Syracuse, là où estant advertty que Asinius Pollio de la part des ennemis estoit arrivé à Messene [1] avec force de gens de guerre, il luy envoya demander, qui le faisoit là venir : & Pollio luy demanda à l'encontre, qui estoit cause de ce mouvement de guerre.

LXIX. Et ayant nouvelles que Pompeius avoit de tout poinct abandonné l'Italie, & estoit delà la mer campé joignant la ville de Dyrrachium, il dit adonc qu'il voyoit au gouvernement des dieux une grande incertitude & grande varieté,

[1] Messine.

attendu que Pompeius avoit au paravant tousjours esté heureux, lors qu'il ne faisoit rien de bien, ny selon le droit & l'equité, & maintenant qu'il vouloit preserver son païs & combatre pour la liberté, il le voyoit destitué de son bon heur. Si dit adonc qu'il estoit bien assez fort pour chasser Asinius hors de la Sicile, s'il eust voulu : mais pource qu'il luy venoit un autre renfort, il ne voulut pas affliger ny travailler ceste isle des calamitez que porte la guerre. Parquoy après avoir conseillé aux Syracusains qu'ilz se rengeassent du costé des plus forts pour se conserver, il monta sur mer, & s'en alla trouver Pompeius, là où il fut tousjours d'un mesme advis de tirer ceste guerre en longueur, esperant tousjours qu'il se pourroit faire quelque appointement, & ne voulant point que lon vinst à la bataille, là où il seroit force, que l'une des parties se trouvant plus foible que l'autre, fust mise au fil de l'espée : & si suada à Pompeius & au conseil qui estoit à l'entour de luy, de decerner choses respondentes à cela, que lon ne saccageast en celle guerre aucune ville qui fust de l'empire Romain, & que lon ne feist mourir aucun citoyen Romain, sinon qu'il se trouvast en bataille les armes au poing : en quoy il acquit grand honneur, & attira plusieurs hommes au party de Pompeius pour la con-

ſideration de ſa bonté, clemence & humanité.

LXX. Et eſtant envoyé en Aſie pour aider à ceulx qui eſtoyent commis à aſſembler vaiſſeaux & lever gens de guerre, il mena quant & ſoy ſa ſœur Servilia, & le filz que Lucullus avoit eu d'elle, pource que depuis ſa viduité elle l'avoit tousjours ſuyvy, & en ce faiſant avoit beaucoup diminué du mauvais bruit qu'elle avoit au paravant, quand on veit qu'elle s'eſtoit vouluntairement ſoubmiſe à la garde & à l'eſtroitte façon de vivre de Caton, l'accompagnant en ſa fuitte. Toutefois pour cela Cæſar ne laiſſa pas de luy reprocher encore ceſte ſiene ſœur. Si n'eurent point les capitaines de Pompeius affaire de Caton ailleurs qu'à Rhodes, là où il gaigna par remonſtrances les habitans, & y laiſſa Servilia avec ſon petit filz, & s'en retourna au camp de Pompeius, lequel avoit desja aſſemblé une groſſe puiſſance, tant par terre que par mer, là où il ſemble que la vulunté & l'intention de Pompeius ſe monſtra plus evidemment qu'en nul autre endroit : car il avoit propoſé en ſoymeſme de donner la charge de l'armée de mer à Caton, qui n'eſtoit pas moindre que de cinq cents vaiſſeaux de guerre, ſans les fregates, fuſtes & autres telz petits vaiſſeaux non couverts, dont il y avoit un nombre infini : mais s'eſtant ſoudain adviſé de ſoymeſme, ou bien en ayant eſté adverty par aucun de ſes

amis, que la fin & le but où tendoit Caton en toutes ses actions de gouvernement, estoit delivrer Rome de tyrannie, & que si une fois il estoit maistre d'une si belle & si grosse puissance, il vouldroit que le jour mesme que lon auroit desfait Cæsar, Pompeius aussi laissast les armes, & se soubmeist aussi tost aux loix, il changea de conseil, combien qu'il luy en eust desja tenu propos à luy mesme, & au lieu de luy, en donna la charge à Bibulus.

LXXI. Mais pour celà il ne s'apperceut point que Caton en fust moins affectionné, ains dit on qu'en l'une des escarmouches & rencontres qui furent faittes devant la ville de Dyrrachium, comme Pompeius preschast les soudards, & commandast aux autres particuliers capitaines d'en faire autant, chascun en son endroit, à ceulx qui estoyent soubs leur charge, les soudards les escoutoyent assez froidement, sans faire demonstration quelconque, qu'ilz en eussent les cueurs gueres plus eschauffez : mais quand Caton après tous les autres vint à leur discourir, autant que la commodité du temps le portoit, la raison de la philosophie, touchant la liberté, la vertu, la mort & la gloire, avec une vehemence d'affection grande, & à la fin venant à conclurre sa harengue par une invocation des dieux, tournant son parler à eulx, ne plus ne moins que

s'ilz eussent esté presents, & regardans ceulx qui combatoyent vertueusement & vaillamment pour la defense de leur païs, ilz jetterent un si hault cry, & conceurent en eulx mesmes une telle ardeur de vouloir bien faire, que tous les capitaines en prirent fort bonne esperance, & s'en allerent la teste baissée donner dedans les ennemis de si grande fureur, qu'ilz les desfeirent & les tournerent en fuitte ce jour là : mais la bonne fortune de Cæsar leur osta l'entiere victoire finale, par la doubte & deffiance de Pompeius, qui ne sceut pas cognoistre & se servir de son bon heur, ainsi comme nous avons plus amplement escrit en sa vie.

LXXII. Mais au lieu que tous les autres s'esjouissoyent de cest exploit, & haultlouoyent cest avantage qu'ilz avoyent eu sur leurs ennemis, Caton au contraire deploroit la calamité de la chose publique, & lamentoit la malheureuse ambition, qui estoit cause que tant de bons & vaillans citoyens d'une mesme ville s'entretuoyent & meurtrissoyent ainsi les uns les autres. Depuis ceste desfaitte, Cæsar ayant pris le chemin de la Thessalie, Pompeius se deslogea de là où il estoit campé pour aller après : & laissant à Dyrrachium force armes & grand nombre de personnes, qui luy appartenoyent ou de parenté ou d'alliance, il y commeit pour garde & capi-

taine Caton avec quinze cohortes de gens de guerre : ce qu'il feit pour la crainte & deffiance qu'il avoit de luy : car s'il venoit de male adventure à perdre la bataille, il ſçavoit bien qu'il ne pouvoit commettre cela à homme plus loyal ne plus fidele, qu'à luy : mais auſſi s'il la gaignoit, il ſe doubtoit bien, que là où ſeroit Caton il ne pourroit pas diſpoſer de toutes choſes à ſa voulunté. Il y eut bien auſſi pluſieurs autres gens d'honneur & perſonnages de grande qualité, qui furent, par maniere de dire, rejettez & laiſſez dedans Dyrrachium avec Caton.

LXXIII. Finablement la desfaitte de Pharſale entendue, Caton prit ceſte reſolution en ſoy meſme, que ſi Pompeius eſtoit mort, il repaſſeroit en Italie tout ce qu'il avoit de gens avec ſoy, & s'en iroit puis après ſeul en exil le plus loing qu'il pourroit de la tyrannie : & s'il eſtoit encore vif, qu'il luy garderoit juſques au bout les forces qu'il luy avoit miſes entre mains. En laquelle deliberation il traverſa en l'iſle de Corfou, là où eſtoit l'armée de mer, & y trouvant Ciceron, luy voulut ceder la charge de capitaine, comme à perſonnage de plus grande dignité, pource qu'il avoit eſté conſul, & luy ſeulement præteur : mais Ciceron ne la voulut pas accepter, ains s'en retourna en Italie. Et là Caton voyant que Pompeius le filz, par une

arrogance & haultaineté importune, vouloit punir ceux qui se retiroyent de l'armée de mer, & notamment qu'il estoit en voulunté de mettre la main sur Ciceron le premier, il le tensa à part en privé, & l'addoucit, de maniere qu'il sauva certainement la vie à Ciceron, & osta la crainte de la perdre aux autres. Au reste, conjecturant que Pompeius le pere se seroit sauvé en Ægypte & [1] en Afrique, il resolut de faire voile incontinent pour l'aller trouver en toute diligence. Si s'embarqua avec toute sa trouppe: mais premier que faire voile, il donna congé de s'en aller ou de demourer à tous ceulx qui n'avoyent pas grande voulunté de le suyvre à ceste guerre.

LXXIV. Mais estant arrivé en Afrique, ainsi comme il alloit rengeant la coste, il rencontra Sextus le plus jeune des enfans de Pompeius, qui luy dit le premier, comment son pere avoit esté tué en Ægypte, dont tous ceulx de la trouppe furent fort desplaisans: mais il n'y en eut pas un qui après la mort de Pompeius voulust seulement ouir parler de recevoir commandement d'autre que de Caton: à l'occasion dequoy ayant honte & compassion de faillir au besoing à tant

[1] Grec : ou en Libye. Mais ce nom désigne ici non pas une province particuliere, mais l'Afrique même ainsi nommée par les Grecs, & dont l'Égypte faisoit partie.

de gens de bien, & qui avoyent donné si certaine preuve de leur fidelité, en les abandonnant seulz sans conduitte, ne sachans qu'ilz devoyent faire, ne où ilz devoyent aller en païs estranger, il en prit la charge à leur requeste, & aborda premierement en la ville de Cyrenes, là où il fut receu par les habitans, qui peu de jours au paravant avoyent fermé les portes à Labienus. Estant là, il ouit nouvelles que Scipion beau-pere de Pompeius s'estoit retiré devers le roy Juba, qui l'avoit receu, & que Actius Varus, auquel Pompeius avoit commis le gouvernement de la province d'Afrique, estoit en leur compagnie avec armée, & delibera de s'aller joindre à eulx : si se meit en chemin par terre, à cause que c'estoit en la saison d'hyver, & feit assembler bon nombre d'asnes pour porter de l'eau, & bonne provision de vivres & de bestail, qu'il faisoit mener après luy avec force chariots, & de ces hommes que lon appelle en Afrique les Psilles [1], lesquelz guarissent les morsures des serpens, & succent le venin avec la bouche, & charment & enchantent les serpens mesmes, de maniere qu'ilz les rendent comme esvanouis, & n'ayans pouvoir aucun de mal faire. Si furent sept jours entiers à marcher continuellement, luy servant de guide, &

[1] Voyez les Observations.

marchant le premier à pied, sans jamais monter à cheval ny sur autre beste de voiture. Depuis le jour qu'il entendit la perte de la bataille de Pharsale, il ne souppa onques sinon assis [1], & adjousta cela au reste de son dueil, qu'il ne se coucha jamais que ce ne fust pour dormir. Ayant passé l'hyver en la Libye, il se meit aux champs avec ses gens, qui n'estoyent pas moins de dix milles, & trouva les affaires de leur part en assez mauvais estat, pour le debat & different qui estoit entre Scipion & Varus, à l'occasion duquel ilz faisoyent tous deux la cour au roy Juba, & taschoyet à gaigner sa bonne grace: & luy estoit homme insupportable pour la gravité qu'il tenoit, & pour l'oultrecuidance & la gloire dont il estoit plein, à cause de ses richesses & de sa puissance, comme il monstra la premiere fois qu'il parlementa avec Caton: car il feit mettre sa chaire entre celle de Scipion & celle de Caton, pour avoir l'honneur de seoir au milieu: ce que voyant Caton prit sa chaire, & la porta luy mesme à costé de Scipion pour le mettre au milieu: combien qu'il fust son ennemy, & qu'il eust escript un livre plein d'injures & de parolles diffamatoires à l'encontre de luy. Il y en a qui ne font compte de cest acte, & neant-

[1] Les anciens s'estuvoyent & se lavoyent, puis se mettoyent dedans le lict pour soupper. *Amyot.* Non pas dedans, mais dessus.

moins reprennent bien Caton de ce, que se promenant un jour en la Sicile, il donna l'honneur du milieu à Philostratus, pour honorer en luy la philosophie. Ainsi reprima Caton l'arrogance de ce roy là pour celle-fois, car au paravant il faisoit de Scipion & de Varus comme de ses vassaulx & satrapes : mais Caton les reconcilia ensemble.

LXXV. Au demourant comme toute la compagnie le requist de prendre la charge de toute l'armée, & que Scipion mesme & Varus luy cedassent les premiers, & luy quittassent vouluntiers l'honneur de commander à tout le camp, il respondit qu'il ne transgresseroit point les loix, attendu qu'il ne faisoit la guerre que pour l'authorité & la conservation d'icelles, ny n'entreprendroit la prerogative de commander, luy qui n'estoit que vicepræteur, là où il y avoit un viceconsul : car Scipion avoit esté creé tel, avec ce que le peuple se confioit, que les affaires iroyent bien, si un Scipion leur commandoit dedans l'Afrique. Scipion donques ayant accepté la charge de capitaine general, voulut incontinent en faveur de Juba mettre tous les habitans de la ville d'Utique [1] au fil de l'espée jusques aux petits enfans, & raser les edifices entiere-

[1] Sur la côte d'Afrique près du promontoire d'Apollon, qui est vis-à-vis la Sardaigne.

ment, comme suyvant le party de Cæsar : mais Caton ne le voulut point endurer, ains criant, protestant & appellant les dieux à tesmoings au conseil, eut beaucoup d'affaire à preserver les pauvres gens de ceste cruelle execution : & depuis en partie par les prieres des citoyens, & en partie aussi à l'instance de Scipion qui l'en requit, il entreprit de la garder, de peur qu'elle ne vinst de gré ou de force en la puissance de Cæsar ; pource que c'estoit une place forte & bien à propos pour toutes choses, à qui la tenoit : mais Caton la prouveut & fortifia encore davantage, car il meit dedans une quantité infinie de bledz, il feit remparer les murailles, hausser les tours, & caver tout à l'entour de la ville de profondes trenchées, avec des clostures de paliz : entre lesquelles trenchées & la ville il feit aller habiter & loger les jeunes hommes d'Utique, les contraignant de bailler leurs armes, & reteint les autres au dedans de la ville, donnant ordre avec grand soing à ce, que personne d'eulx ne fust oultragée ny offensée par les Romains, & encore envoya force bledz, armes & argent au camp : de maniere que la ville d'Utique estoit comme l'estappe de la guerre.

LXXVI. Et comme il avoit paravant conseillé à Pompeius de ne venir point à la bataille, autant en conseilla il encore lors à Scipion, de ne

hazarder rien contre un homme agguerry & trop entendu au faict des armes, ains de se servir du temps, qui petit à petit matteroit la force & vigueur de sa tyrannie : mais Scipion fut si presumptueux, qu'il ne teint compte de son conseil, ains escrivit quelquefois à Caton luy reprochant sa couardise en paroles de telle substance. « Qu'il » luy devroit suffire d'estre à seureté en une bonne » ville, enfermé dedans de fortes murailles, sans » vouloir empescher les autres d'executer hardie» ment avec raison, ce que leur occasion leur » presenteroit ». A quoy Caton luy rescrivit, qu'il estoit prest de repasser en Italie avec les gens de pieds & de cheval qu'il avoit amenez en Afriqûe, pour divertir Cæsar, & le faire retourner contre luy : mais Scipion ne feit que s'en mocquer. Parquoy Caton monstra bien adonc evidemment, qu'il se repentoit fort de lui avoir cedé l'authorité de capitaine general de l'armée, pource qu'il voyoit bien qu'il ne conduiroit pas sagement les affaires de ceste guerre : & s'il advenoit qu'il en demourast vainqueur, il n'useroit pas modereement de sa victoire envers ses citoyens : à raison dequoy il commencea des lors à avoir mauvaise esperance de l'issue de ceste guerre, & le dit à ses familiers, pour l'insuffisance & l'outrecuidance des capitaines : & neantmoins que si par cas fortuit, & autrement

qu'il n'esperoit, il en advenoit quelque bien, & que Cæsar fust desfaict, il ne se tiendroit jamais plus à Rome, ains fuiroit la cruaulté & l'inhumanité de Scipion, lequel usoit desja de griefves & fieres menaces contre plusieurs : mais à la fin, le malheur advint encore plustost qu'il ne l'attendoit : car un soir bien tard arriva un messager, estant party du camp trois jours auparavant, qui apporta la nouvelle, que tout estoit perdu, par ce qu'il avoit esté donné une grosse bataille près la ville de Thapses[1], que Cæsar avoit gaignée, & avoit pris les deux camps, que Scipion & Juba s'en estoyent fouiz avec bien petit nombre de gens, & tout le reste de leurs armées mis au trenchant de l'espée.

LXXVII. Ces choses ainsi advenues, ceulx qui estoyent à Utique, effroyez de ceste nouvelle, comme l'on peut estimer en guerre, & mesmement de nuict, à peine se peurent contenir au-dedans des murailles de la ville, tant ilz eurent le sens & l'entendement troublé de frayeur : mais Caton se présenta à eulx, qui arresta ceulx qu'il rencontra par les rues crians & fuyans, en les reconfortant au mieulx qu'il peut : & s'il ne leur osta toute leur frayeur, au moins leur osta il l'estonnement & le trouble d'esprit où ils estoyent, en leur

[1] Sur la côte d'Afrique, à droite en descendant de Carthage; elle regarde presque l'île de Malthe.

disant, que la perte n'estoit pas à l'adventure si grande comme lon la faisoit, & que c'estoit tousjours la coustume d'amplifier de paroles les mauvaises nouvelles, ainsi appaisa il un peu le tumulte, & le matin au poinct du jour il feit crier, que les trois cents hommes qu'il avoit choisis pour son conseil, eussent à se rendre au temple de Jupiter, estans tous citoyens Romains, qui pour trafic de marchandise & de banque se tenoyent en Afrique, & tous les senateurs Romains aussi avec leurs enfans. Ainsi comme ilz s'assembloyent encore, luy mesme s'y en alla aussi poseement, & avec une aussi rassise constance, comme s'il ne fust rien survenu de nouveau, tenant un livret en sa main, qu'il alloit lisant. Ce livret contenoit l'estat de la monition dont il avoit fait provision pour la guerre, de bledz, d'armes, d'arcs, de traicts & d'hommes de pieds : puis quand ilz furent assemblez il commencea à louer hautement la bonne affection, la foy & loyauté de ces trois cents Romains, qui de leurs personnes, de leur argent & de leur conseil avoient tousjours très utilement servy la chose publique, & leur conseilla de ne se départir point d'ensemble, en perdant esperance, ou cherchant chacun moyen de se sauver à part, pource qu'en demourant ensemble, Cæsar les mespriseroit moins s'ilz vouloyent guerroyer, & leur pardonneroit plus tost

s'ilz luy demandoyent mercy : pourtant leur conseilla il d'adviser qu'ilz devoyent devenir, & que quant à luy il ne trouveroit rien mauvais de ce qu'ilz en resouldroyent : car si leur voulunté se tournoit avec la fortune, il estimeroit que ce changement ne procederoit que de la necessité du temps : mais s'ilz estoyent deliberez de perseverer à combatre le malheur, & jusques au bout se soubmettre à tout peril pour defendre la liberté, que non seulement il loueroit, mais aussi admireroit leur vertu, & qu'il leur seroit chef & compagnon à tenter & esprouver jusques au dernier poinct la fortune de leur païs, qui n'estoit point Utique ny Adrumetum [1], ains la ville de Rome, laquelle pour la grandeur de sa puissance s'estoit bien souvent relevée de plus lourdes & plus griefves cheutes, & qu'ilz avoyent encore plusieurs moyens de salut & de seureté de leurs personnes, dont le plus grand estoit, qu'ilz avoyent à faire à un ennemy, qui pour les occasions de ses affaires estoit distrait en divers lieux, parce que d'un costé l'Hespagne s'estoit rebellée contre luy en faveur du jeune Pompeius, & que la ville de Rome ne se pouvoit encore accoustumer à prendre le mords, & ne le pouvoit endurer, ains se soublevoit à toute mutation, & qu'il ne falloit point fouir le

[1] Sur la même côte que Thapse, mais un peu au-dessus à la hauteur de Malthe, à côté de la petite Leptis.

travail ny le peril, ains plus tost prendre exemple de leur ennemy, qui n'espargnoit aucunement sa personne pour venir au dessus de si grandes meschancerez qu'il avoit entreprises : là où, au contraire, à eulx l'incertitude de ceste guerre, s'il en succedoit bien, se termineroit en une très heureuse vie : & s'il en advenoit mal, en une très glorieuse mort : toutefois qu'il falloit qu'ilz en deliberassent entre eulx, en priant les dieux que pour recompense de la vertu & bonne voulunté qu'ilz avoyent monstrée jusques là, ilz leur feissent la grace de se resouldre à ce qui leur seroit le meilleur.

LXXVIII. Après que Caton leur eut tenu ces propos, il y eut bien aucuns des assistens qui furent emeus par la vivacité de ses remonstrances, mais la plus part fut encore plus encouragée par l'exemple de sa genereuse magnanimité, voyans comme il ne s'estonnoit de rien, & de son humanité & bonté : tellement qu'ilz oublierent, par maniere de dire, tout le danger où ilz estoyent & le prierent d'user de leurs personnes, de leurs biens & de leurs armes, tout ainsi que bon luy sembleroit, le reputans seul capitaine invincible, sur lequel fortune n'avoit point de pouvoir, & estimans leur estre meilleur de mourir en obeïssant à son conseil, que de se sauver en abandonnant un personnage de si excellente & si parfaitte

vertu. Et comme quelqu'un de l'assemblée meist en avant, qu'il falloit proposer liberté aux esclaves, & que la plus part des assistens en fust d'opinion, Caton dit qu'il ne le feroit point, pource qu'il n'estoit ny juste ny raisonnable : mais bien que si les maistres leur vouloyent donner liberté, il estoit content de les recevoir pour soudards, ceulx qui seroyent en aage de porter armes. Il y en eut plusieurs qui promirent de le faire, & luy, commanda que lon enrollast les noms de ceulx qui le voudroyent, & s'en alla.

LXXIX. Tantost après, luy vindrent lettres du roy Juba & de Scipion, desquelz Juba estoit caché en une montagne avec peu de gens, & luy envoyoit demander ce qu'il avoit resolu de faire, pource, que s'il avoit deliberé d'abandonner Utique il l'attendroit, & s'il se deliberoit de la tenir, qu'il le viendroit secourir avec une armée : & Scipion estoit à l'ancre au dessoubs d'un chef, qui n'estoit gueres loin d'Utique, qui attendoit tout de mesme quelle resolution il prendroit. Caton fut d'advis de retenir les messagers qui avoyent apporté leurs lettres, jusques à ce qu'il fust resolu de ce que voudroyent devenir les trois cents, pource que ceulx qui estoyent du corps du senat Romain se monstroyent bien deliberez : car ilz affranchirent incontinent leurs serfs, & leur baillerent des armes. Mais les autres

trois cents estans marchands trafiquans sur la mer & exerceans la banque & l'usure, qui avoyent la plus grande partie de leurs facultez en serfs, ne reteindrent pas longuement les belles remonstrances de Caton, ains les laisserent escouler incontinent, tout ainsi comme il y a des corps qui reçoyvent aiseement la chaleur, & la perdent aussi legerement, se reffroidissans tout aussi tost comme lon en esloigne le feu. Aussi ces marchands là, pendant qu'ilz avoyent Caton devant leurs yeux, s'emouvoyent & s'eschauffoyent un petit : mais quant à part ilz avoyent compté avec eulx, la peur qu'ilz avoyent de Cæsar leur faisoit oublier toute la reverence qu'ilz portoyent à Caton & à leur devoir. « Car qui sommes nous (disoyent » ilz) & qui est celuy à qui nous desdaignons » d'obeïr ? n'est ce pas Cæsar, en la main duquel » est aujourdhuy reduitte toute la puissance de » l'empire Romain ? & au regard de nous, il » n'y a pas un qui soit un Scipion, ny un Pom- » peius, ny un Caton : & toutefois en ce temps » où tout le monde chale la voile de crainte, » & se tient encore plus bas qu'il ne devroit, » nous voulons entreprendre de combatre dedans » Utique pour la liberté des Romains, à l'en- » contre de celuy, auquel Caton mesme fuyant » avec Pompeius, a abandonné l'Italie, & affran- » chissons noz serfs pour faire la guerre à Cæsar,

» n'ayans nous mesmes non plus de liberté, qu'il » luy plaist de nous en laisser. Recognoissons nous » donques nous mesmes pendant qu'il en est encore » temps, & demandons mercy à celuy qui est le » plus fort, envoyans devers luy pour le prier de » nous pardonner». Les plus honestes de ces trois cents marchands Romains tenoyent ce langage là : mais la plus part d'entre eulx espioyent les moyens de se saisir des personnes de ceulx qui estoyent du senat, esperans de faire mieulx leur appointement avec Cæsar, en les luy livrant entre ses mains.

LXXX. Caton se doubta bien incontinent de ceste mutation, mais il n'en voulut rien rechercher ny adverer davantage, & renvoya les messagers à Juba & à Scipion, par lesquelz il leur manda qu'ilz s'esloignassent d'Utique, pour la doubte & deffiance qu'il avoit de ces trois cents. Or estoit il eschappé de la bataille assez bon nombre de gens de cheval, lesquelz tirans devers Utique, envoyerent trois d'entre eulx à Caton, qui ne luy porterent pas une mesme resolution de toute la trouppe, pource que les uns vouloyent s'aller rendre la part où seroit le roy Juba, les autres se vouloyent joindre à Caton, & les autres craignoyent d'entrer seulement dedans Utique. Ce qu'entendant Caton donna charge à Marcus Rubrius d'avoir l'œil sur ces trois cents,

& recevoir les noms des serfs qu'ilz affranchiroyent voluntairement sans forcer personne : & ce pendant luy avec les senateurs sortit d'Utique au devant de ces gens de cheval, où il parla aux capitaines, & les pria de ne vouloir point abandonner tant de gens de bien, senateurs Romains, qui-là estoyent, & ne vouloir point avoir pour leur capitaine ce roy Juba plus tost que Caton, ains entrer dedans Utique : là où il les pourroit sauver, & se sauver soymesme avec eulx, attendu que la ville n'estoit point prenable de force, & que elle avoit provision de bledz & de toute autre munition pour plusieurs années. Autant leur en requirent les autres senateurs ayant les larmes aux yeux : à l'occasion dequoy les capitaines allerent parler à leurs gens, pendant lequel parlement Caton s'asseit dessus une levée de terre avec les senateurs attendant leur response : mais sur ces entrefaittes arriva devers luy Rubrius tout emeu, se plaignant du tumulte & desordre de ces trois cents marchands, qui vouloyent mutiner & faire rebeller la-ville : à raison dequoy, les autres perdans tout courage & toute esperance se prirent à plorer & lamenter leur fortune : mais Caton essaya de les reconforter, envoyant devers les trois cents les prier de vouloir avoir encore un peu de patience, & ce pendant les deputez par ces gens de cheval vindrent

apporter leur responſe, qu'ilz vouloyent des choſes trop dures : car ilz dirent qu'ilz n'avoyent que faire de la ſoulde de Juba, & qu'ilz ne craignoyent point Cæſar, prouveu qu'ilz euſſent Caton pour leur capitaine : mais qu'il leur ſembloit n'y avoir point de propos de s'enfermer dedans une ville avec les habitans qui de leur origine eſtoyent Phœniciens, la plus muable & plus deſloyale nation qui ſoit au monde. « Car encore, diſoyent ilz, que pour ceſte heure » ilz ne remuent rien, ſi eſt ce que quand Cæſar » viendra, ilz feront les premiers qui nous voul» dront courir ſus, & nous trahiront : pourtant » ſi Caton vouloit qu'ilz ſe joigniſſent à luy pour » faire la guerre, il falloit qu'il chaſſaſt tous les » naturelz habitans d'Utique hors de la ville, » ou bien qu'il les feiſt tous occire dedans & » lors qu'ilz y entreroyent quand elle ſeroit vuide » d'ennemis & de Barbares ». Caton eſtima cela trop barbare & trop cruel, toutefois il leur repliqua qu'il en communiqueroit avec les trois cents, & retournant dedans la ville parla à eulx : leſquelz n'uſerent plus de deſguiſement ny ne controuverent plus de desfaittes pour la reverence de Caton, ains declarerent ouvertement qu'ilz ſe courrouceroyent à l'encontre de qui les voudroit preſſer de faire la guerre à Cæſar, attendu qu'ilz ne le vouloyent ny ne le pou-

voyent faire : & y en eut mesme quelques uns qui murmurerent entre leurs dents, qu'il falloit retenir en la ville les senateurs, jusques à ce que Cæsar fust venu.

LXXXI. Caton ne feit pas semblant de l'avoir ouy, car aussi avoit il l'ouye un peu dure : mais sur ce poinct quelqu'un luy vint dire, que les gens de cheval s'en alloyent : parquoy craignant que ces trois cents ne meissent les mains sur ceulx du senat, il s'y en alla luy mesme en personne avec ses amis, & les voyant desja esloignez, il monta à cheval & picqua après eulx, lesquelz furent bien aises de le voir & le receurent entre eulx, luy conseillans qu'il se voulust sauver avec eulx. Mais Caton les pria de sauver ceulx du senat, si affectueusement que les larmes, à ce que lon dit, luy en vindrent aux yeux, en leur tendant les mains, & retournant leurs chevaux avec les brides, & leur prenant leurs armes, tant qu'à la fin il impetra d'eulx qu'ilz demoureroyent à tout le moins encore ce jour là pour donner moyen à ceulx du senat de s'en fouir à sauveté. Retournant donques avec eulx en la ville, il en ordonna les uns aux portes pour les garder, & en meit d'autres en garnison dedans le chasteau : les trois cents à l'heure eurent peur que ce ne fust pour les chastier de ce qu'ilz s'estoyent tournez. Si envoyerent devers Caton

le supplier de s'en venir, comment que ce fust, devers eulx : mais ceulx du senat l'environnans tout à l'entour ne voulurent point qu'il y allast, & dirent qu'ilz n'abandonneroyent point leur protecteur & sauveur à des traitres desloyaux : car à la verité tous ceulx qui lors se trouverent dedans Utique, de quelque estat qu'ilz fussent egalement, cogneurent evidemment la vraye vertu qui estoit en Caton, & esprouverent qu'il n'y avoit rien de fainct en tout ce qu'il faisoit, ains ayant de longue main resolu de s'occire soymesme, il prenoit tant de peine & se travailloit avec si grande solicitude pour les autres, à fin que après les avoir mis en seureté de leurs vies, il se despeschast luy mesme de la siene : car il estoit aisé à voir qu'il avoit resolu de mourir, encore qu'il n'en monstrast au dehors aucuns signes de cueur dolent & affligé.

LXXXII. Parquoy il obtempera à la requeste des trois cents, & après avoir reconforté ceulx du senat, s'en alla tout seul devers eulx, lesquelz le remercierent de ce qu'il avoit daigné venir, & le supplierent qu'il se voulust servir d'eulx, & s'y fier hardiment en toute chose, moyenant qu'il leur pardonnast s'ilz ne pouvoyent pas tous estre des Catons, & qu'il eust compassion de leur foiblesse de cueur, s'ilz n'estoyent pas si fermes ne si genereux que luy, pource qu'ilz avoyent

deliberé d'envoyer devers Cæsar le supplier premierement & principalement pour luy, & que là où ilz ne pourroyent obtenir grace pour luy, ilz estoyent resolus de n'en recevoir point pour eulx mesmes, ains combattroyent pour son salut jusques au dernier souspir. A quoy Caton leur respondit qu'il leur sçavoit bien bon gré de la bonne affection qu'ilz monstroyent avoir envers luy, & qu'il estoit besoing qu'ilz envoyassent donques vistement prier pour leur salut, mais pour le sien qu'il n'en falloit point parler, pource que c'est à faire à ceulx qui sont vaincus que prier, & à ceulx qui ont failly, de demander pardon: mais quant à luy, non seulement il avoit toute sa vie esté invincible, ains avoit vaincu tant comme il avoit voulu, & avoit tousjours esté plus puissant que Cæsar en droit & en justice, & que c'estoit luy mesme qui maintenant estoit pris & vaincu, pource que ce qu'il avoit tousjours nié machiner contre la chose publique, estoit lors evidemment averé & prouvé contre luy. Ayant fait telle response à ces trois cents, il se departit d'avec eulx.

LXXXIII. Et entendant que Cæsar estoit desjà en chemin avec toute son armée pour s'en venir à Utique : « O dieux, dit il, il vient donc contre » nous, comme contre des hommes » ! Et adonc se tournant devers ceulx du senat, il leur con-

ſeilla de ne differer plus, ains adviſer chacun à ſe ſauver, pendant que les gens de cheval eſtoyent encore en la ville. Si feit fermer toutes les autres portes, excepté celle du port qui reſpondoit à la marine : puis diſtribua des navires & vaiſſeaux à ceulx qui eſtoyent ſoubz ſa charge, provoyant à ce que tout allaſt par ordre, & qu'il n'y euſt point de tumulte ny de confuſion, que lon ne feiſt tort à perſonne, & que chacun euſt argent & moyen de ſe pouvoir ſauver. Mais comme Marcus Octavius qui avoit deux legions, s'eſtant venu camper aſſez près de Utique euſt envoyé devers luy pour arreſter, à qui & juſques où chacun d'eulx auroit authorité de commander, il ne reſpondit rien à cela : mais ſe tournant devers ſes amis leur dit, « Nous eſmerveillons nous ſi » nous avons tout gaſté & perdu, veu que nous » voyons qu'au milieu de la mort l'ambition & » convoitiſe de dominer regne encore entre » nous » ? Sur ces entrefaittes on luy vint dire, comme les gens de cheval s'en voulant aller, pilloyent desja & ſaccageoyent les biens des habitans d'Utique, comme butin de bonne guerre. Il s'y en alla courant à l'heure meſme; & aux premiers qu'il trouva oſta des mains ce qu'ilz avoyent pris : les autres avant qu'il vinſt juſques à eulx, jetterent ce qu'ilz emportoyent, & regardant tous en terre de honte, s'en allerent

ſans dire mot. Adonc Caton faiſant aſſembler les naturelz habitans d'Utique, les pria de n'irriter & n'aigrir point Cæſar à l'encontre des trois cents, ains plus toſt d'eſſayer à obtenir pardon de luy tous enſemble : puis s'en allant de rechef ſur la marine, regarda partir ceulx qui s'embarquoyent, embraſſant & diſant adieu à tous ſes hoſtes & amis auſquelz il avoit conſeillé de ſe ſauver, les accompagnant juſques dedans leurs vaiſſeaux. Quant à ſon filz, il ne luy ſuada point de s'en aller, ny n'eſtima point qu'il le deuſt preſſer d'abandonner ſon pere.

LXXXIV. Au demourant il y avoit en ſa compagnie un nommé Statyllius, homme jeune d'aage, mais fermé de courage, qui s'eſtoit propoſé à imiter la conſtance inflexible de Caton, qui luy conſeilloit qu'il montaſt ſur mer, & s'embarquaſt avec les autres, pource qu'il ſçavoit bien qu'il haïſſoit à mort Cæſar. Il n'en voulut rien faire : parquoy Caton ſe tournant devers Apollonides philoſophe de la ſecte ſtoïque, & devers Demetrius, de la ſecte des peripatetiques : « C'eſt à vous autres, dit il, à amollir & applattir » ce jeune homme, que vous voyez ainſi enflé, » & à le ramener par voz remonſtrances à ſon » utilité ». Ce pendant luy convoyoit tous les autres, faiſoit droit à ceulx qui luy demandovent juſtice, & donnoit ordre à leurs affaires, de ſorte qu'il

qu'il passa en cela toute celle nuict & tout le jour ensuyvant. Cela fait, Lucius Cæsar parent du victorieux, estant delegué par les trois cents pour aller devers luy interceder pour tous, pria Caton de luy aider à dresser la harengue dont il avoit à user pour eulx : « Car pour toy, Caton, » dit il, je ne faindray point de luy baiser les » mains, & de me jetter à ses genoux s'il est » besoing, à fin qu'il te pardonne ». Caton luy respondit qu'il ne vouloit point qu'il le feist : « Car si je vouloye sauver ma vie par la grace de » Cæsar, il ne faudroit sinon que je m'en allasse » moy mesme devers luy : mais je ne veux point » sçavoir gré ny estre obligé à un tyran pour une » injustice : car c'est injustice à luy d'usurper la » puissance de sauver la vie comme seigneur, à » ceulx à qui il n'a nul droit de commander : » mais bien advisons ensemble, si tu veux, ce » que tu diras pour impetrer grace à ces trois » cents ». Si furent quelque espace de temps ensemble à en deviser, & à la fin quand il voulut partir, Caton luy recommanda son filz & ses amis : & l'ayant embrassé, & pris congé de luy, s'en retourna en son logis, là où il feit assembler son filz & ses familiers & amis, ausquelz il teint plusieurs propos, & entre autres dissuada à son filz de s'entremettre jamais du gouvernement de la chose publique, pource que

le faire ainsi qu'il appartiendroit à la dignité d'un filz de Caton, la qualité du temps & des affaires ne le permettoit pas, & de le faire autrement, il ne seroit par honeste : puis sur le soir il entra dedans l'estuve pour se laver, & ainsi comme il se lavoit se souvenant de Statyllius, il s'escria tout hault : « Et bien, Apollonides, tu as donques fait partir à la fin Statyllius, en luy ravallant ceste haultesse de courage qu'il avoit : il s'en » est bien allé sans nous dire adieu». «Comment » allé, respondit Apollonides, il a le cueur plus » grand & plus ferme que jamais, & est impossible de le faire fleschir, combien que nous » en ayons devisé & disputé bien longuement » ensemble : car il dit resoluëment, qu'il fera » tout ainsi que tu feras ».

LXXXV. Après s'estre lavé, il s'asseit à table comme il avoit accoustumé depuis la journée de Pharsale, car il ne se coucha onques puis, que ce ne fust pour dormir : & souppa en compagnie de tous ses amis, & mesme des officiers de la ville d'Utique : après le soupper furent mis en avant plusieurs bons propos, & faits plusieurs beaux discours de la philosophie, les uns sur les autres, tant que la dispute vint finablement à tumber sur ces lieux communs des opinions estranges que tienent les philosophes stoïques, comme, « Qu'il n'y a que le sage & homme de bien qui

» soit franc & libre, & que tous les meschans » sont serfs & esclaves ». A quoy le philosophe peripatetique, qui là estoit, ne faillit pas incontinent à contredire : mais Caton prenant la parole d'une grande vehemence & d'une voix plus aspre & plus grosse que de coustume, continua ceste dispute fort longuement, & contesta d'une affection merveilleuse, de sorte qu'il n'y eut celuy en la compagnie qui ne cogneust evidemment qu'il estoit tout resolu de s'oster des miseres de ce monde, en mettant fin à sa vie : à l'occasion dequoy quand il eut achevé de dire, voyant que tous les assistens se taisoyent & faisoyent triste chere, pour les reconforter & divertir de ceste suspicion, il commencea de rechef à demander des affaires, & monstrer d'en avoir soing & solicitude, comme ayant peur qu'il n'advinst quelque fortune à ceulx qui estoyent montez sur mer, ou à ceulx qui avoyent pris leur chemin par terre, ayans à passer un païs desert, sauvage, & où il n'y avoit nulles eaux.

LXXXVI. Ainsi s'estant la compagnie du soupper departie, il se promena encore avec ses amis, comme il avoit ordinairement accoustumé après soupper, & ayant commandé aux capitaines du guet ce que le temps requeroit, quand il se voulut retirer en sa chambre, alors il embrassa son filz & le caressa avec tous ses

amis les uns après les autres plus amiablement qu'il n'avoit appris : ce qui donna de rechef souspeçon de ce qu'il avoit en pensée de faire. Entré qu'il fut en sa chambre & couché en son lict, il prit en main le dialogue de Platon où il traitte de l'ame, & en leut la plus grande partie, puis regardant au dessus de son chevet il ne veit point son espée, pource que son filz la luy avoit fait oster comme il estoit encore à table. Si appella un sien valet de chambre, & demanda qui luy avoit osté son espée : le valet ne luy respondit rien, & luy se remeit à lire encore en son livre : puis un peu après sans presser autrement ny monstrer qu'il en eust trop de haste, ains de vouloir sçavoir seulement qu'elle estoit devenue, il commanda qu'on la luy rapportast. Il passa un assez long espace de temps, de sorte qu'il eut achevé de lire entierement tout le livre sans que personne luy apportast son espée : parquoy il appella tous ses serviteurs les uns après les autres, & commencea à leur user de plus rude parole en leur redemandant son espée, jusques à donner sur le visage de l'un un si grand coup de poing, qu'il s'ensanglanta toute la main, se courrouceant à bon esciant, & criant que son propre filz & ses serviteurs le vouloyent livrer tout vif à son ennemy, tant que son filz plorant & ses amis

y accoururent, qui se jettans à ses piedz se prirent à lamenter & à le supplier.

LXXXVII. Mais Caton se levant du lict les regarda en travers de mauvais œil, & leur dit : « Dea, quand & où a-ce esté que lon m'a veu » troublé d'entendement? Que ne me remonstre » lon par raison, s'il semble que je preigne con- » seil aucun qui ne soit bon, sans me vouloir » engarder d'user de mon advis & de mon sens, » & sans me desarmer? Que ne lies tu ton pere, » mon amy, & que ne luy attaches tu les mains » derriere le dos, jusques à ce que Cæsar ar- » rivant me treuve sans moyen de me pouvoir » defendre? Car contre moymesme je n'ay point » affaire d'espée pour me desfaire, si je veux, » attendu qu'il ne me fault que retenir mon » halene un peu de temps, ou bien donner un » seul coup de la teste contre la muraille, pour » me faire mourir ». Ainsi comme il disoit ces paroles, son filz sortit de la chambre plorant, & aussi feirent tous ses autres amis, & ne demoura que Demetrius & Apollonides avec luy, ausquels parlant ja plus doulcement, il dit : « Estes vous point aussi vous autres d'advis de » retenir en vie par force un homme de l'aage » que je suis? Et n'estes vous point demourez » icy pour vous tenir assis sans rien dire ne faire » que me garder? Ou si vous me venez ap-

» porter quelques raiſons & arguments pour me » donner à entendre qu'il ne ſoit indigne ny » deshoneſte à Caton, n'ayant autre moyen de » ſauver ſa vie, d'attendre à la reſpiter & ſauver » par la mercy de ſon ennemy, que n'alleguez » vous maintenant quelques preuves pour me » monſtrer cela, à fin que rejettant ces autres » raiſons & opinions, leſquelles nous avons te- » nues enſemble juſques icy, eſtans à ceſte heure » devenus ſoudainement plus ſages par le moyen » de Cæſar, nous en ſoyons de tant plus tenus » de luy rendre graces? Toutefois je ne dis pas » cela, pource que j'aye arreſté aucune choſe de » ma vie, ains en conſulteray & arreſteray au- » cunement avec vous, quand j'en delibereray » avec les livres & raiſons, deſquelles vous » meſmes uſez quand vous voulez philoſopher : » & pourtant allez vous en hardiment, & dites » à mon filz, qu'il ne vueille point forcer ſon » pere à ce qu'il ne luy ſçauroit prouver par » raiſon qu'il le deuſt faire ».

LXXXVIII. Ces paroles ouyes, Demetrius ſans luy reſpondre ſortit en plorant de la chambre, & lors luy envoya lon ſon eſpée par un petit enfant : quand il la teint il la deſguainna, & regarda ſi la poincte en eſtoit bien aguiſée & le fil bien trenchant : ce que ayant trouvé, alors « Je ſuis, dit il, maintenant à moy ». Si la meit

auprès de soy, & reprit encore son livre, que lon dit qu'il leut par deux fois d'un bout à autre : puis s'en dormit d'un fort profond sommeil, tellement que ceux qui estoyent hors de la chambre l'entendoyent bien ronfler. Environ la minuict il appella deux de ses affranchiz, Cleantes son medecin, & Butas celuy duquel il se servoit le plus ès affaires d'estat, & l'envoya sur le port voir si tous ceulx qui s'estoyent embarquez, avoyent fait voile, & bailla sa main pour la bander, à cause qu'elle luy estoit enflée du coup de poing qu'il avoit donné à l'un de ses esclaves. Cela resjouit tous ceulx de sa famille, pensans que ce fust signe qu'il eust encore envie de vivre. Peu après retourna Butas qui luy rapporta que tous les autres avoyent fait voile, excepté Crassus qui estoit encore demouré pour quelque affaire, & qu'il s'en alloit embarquer, mais qu'il faisoit un grand vent, & y avoit une grosse tourmente en la mer. Ayant ouy ce rapport il se prit à souspirer pour la compassion qu'il eut de ceux qui estoyent montez sur mer : & renvoya Butas de rechef sur le port pour voir si aucuns auroyent point relasché, qui eussent affaire de quelque chose pour le luy venir dire. Les petits oyseaux commençoyent desja à chanter, & luy prit de rechef un petit de sommeil : mais sur ce poinct retourna Butas qui luy dit qu'il n'y

avoit bruit quelconque sur le port. Caton luy dit qu'il s'en allast doncques, & qu'il fermast la porte après luy, & se ravalla dedans son lict, comme pour dormir ce qui restoit encore de la nuict : mais aussi tost que Butas eut le dos tourné il desguainna son espée, & s'en donna un coup au dessoubz de l'estomach : toutefois pour l'inflammation qu'il avoit à la main il ne peut pas frapper si grand coup qu'il en trespassast soudainement : ains en tirant à sa fin il tumba de dessus son lict, & feit bruit en tumbant, par ce qu'il renversa une table geometrique qui estoit joignant son lict, tellement que ses serviteurs qui en ouyrent le bruit, s'escrierent incontinent : & aussi tost son filz & ses amis entrerent en la chambre, là où ilz le trouverent tout souillé de sang : & la plus part de ses boyaux sortant hors du corps, combien qu'il fust encore en vie & qu'il les regardast. Si furent tellement oultrez de douleur, qu'ilz ne sceurent de prime face que dire ne que faire : mais son medecin s'approchant voulut essayer de remettre les boyaux qui n'estoyent point entamez, & recouldre la playe : mais quand il se fut un peu revenu d'esvanouissement, il repoulsa arriere le medecin, & deschirant ses boyaux avec ses propres mains ouvrit encore plus sa playe, tant que sur l'heure il en rendit l'esprit.



Mort de Caton.

T. VI. P. 504.

Marechal del. *1785* *Levilain, Sculp.*

LXXXIX. Et en moins de temps que lon n'eust pensé que ceulx de la maison seulement eússent peu sçavoir l'inconvenient, les trois cents Romains accoururent à la porte de son logis, & incontinent après s'y assembla aussi tout le peuple de la ville : qui tous d'une voix l'appellerent leur bienfaitteur & leur sauveur, en le nommant seul homme libre & invincible : ce qu'ilz faisoyent encore qu'ilz eussent nouvelles que Cæsar approchoit bien fort d'Utique, & neantmoins il n'y eut ny crainte de peril, ny envie de flatter le vainqueur, ny different ou querelle qu'ilz eussent ensemble, qui les engardast de porter honneur à la memoire de Caton : ains ornans son corps magnifiquement, & luy faisans un convoy de funerailles le plus honorable qu'ilz peurent, l'inhumerent sur le rivage de la mer, là où il y a encore aujourdhuy une siene statue tenant une espée en la main : puis cela fait, ilz entendirent à se sauver eulx & leur ville. Mais Cæsar ayant nouvelles par ceulx qui alloyent devers luy, que Caton ne bougeoit d'Utique, & ne s'enfuyoit point, ains envoyoit tous les autres, & que luy, son filz & ses amis demouroyent, sans monstrer qu'ilz eussent crainte de rien, ne sçavoit penser qu'elle estoit sa deliberation : & pource qu'il en faisoit très grand compte, se hastoit à la plus grande diligence qu'il pou-

voit avec toute son armée : mais quand il eut la nouvelle comment il s'estoit desfait soymesme, on escrit qu'il dit ces paroles seulement, « Je » porte envie à ta mort, Caton, puis que tu » m'as envié la gloire de t'avoir sauvé la vie ». Car à la verité si Caton eust peu souffrir que Cæsar luy eust sauvé la vie, il n'eust pas tant diminué de sa gloire, qu'il eust augmenté celle de Cæsar : toutefois quant à ce qu'il eust fait, on n'en sçauroit que dire asseureement, sinon que lon conjecture de Cæsar en la plus humaine partie. Il mourut en l'aage de quarante & huict ans.

XC. Et quant à son filz, Cæsar ne luy feit aucun desplaisir : mais on dit qu'il fut homme de peu de valeur, & desordonné avec les femmes : car estant logé en la Cappadocie chez un seigneur du sang royal du païs, nommé Maphradates, lequel avoit belle femme, il y demoura plus longuement qu'il ne devoit pour son honneur, pource qu'il donna occasion de se faire mocquer, de sorte que lon escrivoit de luy par mocquerie, « Caton partira demain, dedans » trente jours ». Et, « Maphradates & Porcius » sont deux bons amis, ilz n'ont qu'une ame » : à cause que ceste femme de Maphradates s'appelloit Psyché, qui signifie en langage Grec, ame. Et, « Caton est genereux & magnanime, il a l'ame » royale ». Toutefois il esteignit & amortit toute

cefte infamie par fa mort, en combatant vertueufement contre Augufte & contre Antonius en la journée de Philippes, pour la liberté : là où eftant leur armée mife en roupte, il ne voulut ny fouir ny fe cacher, ains fe jettant à travers les ennemis, feit bien cognoiftre qui il eftoit, en donnant courage à ceux de fon party, qui faifoyent encore tefte, tant qu'il fut occis fur la place, laiffant à fes adverfaires grande admiration de fa vaillance & vertu. Et encore plus Porcia la fille de Caton, qui ne ceda point à fon pere ny en chafteté ny en grandeur de courage : car eftant mariée à Brutus qui tua Cæfar, elle fut participante de la conjuration, & s'ofta la vie auffi magnanimement comme il appartenoit à fa vertu & au noble fang dont elle eftoit iffue, ainfi comme nous avons efcrit plus au long en la vie de Brutus. Et Statyllius, qui avoit dit qu'il feroit tout ce que Caton feroit, fut lors empefché de fe tuer par les philofophes, dont nous avons parlé cy deffus : mais depuis s'eftant monftré très fidele & très utile à Brutus en tous fes affaires, il fut auffi tué fur le champ en la bataille de Philippes.

LA COMPARAISON

DE PHOCION AVEC CATON D'UTIQUE,

PAR DU HAILLAN.*

Si quelqu'un vouloit prendre la peine de comparer Phocion & Caton avec tous les illustres Grecs & Romains, je me fais accroire que ces deux emporteroyent tousjours le prix, à prendre les choses au compas de la vertu : & ceste entreprise ne seroit pas des plus mal-aisées à executer. Mais de les comparer l'un à l'autre, pour rapporter les particularitez, & remarquer en icelles lequel des deux a l'avantage, pour le faire exactement c'est chose non seulement dificile, mais impossible, à mon avis : & le discours que j'en ai maintenant recueilli n'est que pour estendre un peu plus au large ce que nostre auteur en dict brievement sur l'entrée de la vie de Phocion. S'il eust voulu alonger ce propos & fournir la comparaison toute entiere, sans doute ce seroit un de ses chefs d'œuvre. Il n'a pas voulu y entrer, ou se desfiant de soy mesme, ou desfiant tous les plus habiles, & (à l'exemple d'Apelles) laissant un tableau imparfait que nul ne pourra jamais achever. Par ainsi je prie

qu'on n'eſtime nullement de moi que je m'attribue ce ſubtil & delié jugement que Plutarque requiert en celui qui voudra trouver & ſçavoir diſcerner les diverſitez des vies de ces deux ornemens du monde.

II. Or j'encline bien à ſon avis que non ſeulement ils ont eſté ſemblables de ſimilitude generale & univerſelle, comme de dire qu'ils ont eſté tous deux gens de bien, tous deux bien entendus en matiere d'eſtat & de gouvernement : Mais auſſi que leurs vertus monſtrent tout un meſme traict, un meſme moule, un meſme teint & meſme couleur empreinte en leurs mœurs, juſques aux plus menues & dernieres particularitez, ayans tous deux l'auſterité preſque en egale meſure conjointe avec la douceur, la prouëſſe avec la prudence, la vigilance craintive pour les autres avec l'aſſeurance reſolue pour eux meſmes, fuite des choſes honteuſes & zele de la juſtice. Toutesfois puis qu'il laiſſe ce mot de preſque comme une entrée en la comparaiſon, voyons ſi en quelques choſes l'un a point avantage ſur l'autre, en laiſſant au ſage lecteur le jugement, qui lui ſera un outil en main, pour ouvrir, ſerrer, adoucir & polir ceſt ouvrage de plus en plus. Car il n'y a Vies en tout ce livre que je deſire eſtre plus ſouvent leues de toutes perſonnes, ſpecialement de ceux qui ma-

nient afaires d'estat, ni que je pense contenir plus d'instructions que ces deux-ci : & comme un visage excellent en perfection se monstre beau en tous sens, aussi trouvera on ces deux tableaux si bien elabourez par la vertu, qu'elle semble avoir consumé sur iceux ses traits, ses couleurs & sa derniere main. Je parle d'une vertu civile, & de tout ce que l'homme peut aprehender, qu'on trouvera exquis au possible en Phocion & en Caton, à chacun desquels on peut proprement apliquer ces vers dits d'un autre très digne personnage,

Il ne veut point sembler juste, mais l'estre,
Aimant vertu en pensée profonde.
Dont nous voyons ordinairement naistre
Sages conseils où tout honneur abonde.

III. Mais considerons un peu l'Athenien à part & plaidons en sa faveur contre le Romain. Premierement je trouve l'escole de Phocion mieux reglée que celle de Caton : car encores que tous deux ayent esté excellemment façonnez à toutes perfections de bonnes mœurs, toutesfois la vie de Phocion a esté moins austere, plus civile, plus profitable à sa patrie, & sa mort moins mortelle & plus noble que celle de Caton. J'en di autant de leurs familles, Phocion & sa femme ayans vescu irreprehensiblement : mais ce que

Caton fit de sa femme Martia, la donnant, & la retirant puis après à soi, est un cas honteux & inexcusable. Jamais Athenien ne vid rire ni plorer Phocion : mais sçavoir-on lire ses responses sans rire? Remarque-on pas sous le voile de ce corps un esprit gentil, content & joyeux à merveilles? Vous voyez un homme à toutes heures, & de si amiable rencontre qu'il est impossible d'en eviter ni lascher la prinse. Encores qu'il frape de taillant & de pointe l'on ne veut ni ne peut-on parer au coup, tant il assene droit & de bonne grace, sans espargner aucun : mais Caton semble avoir eu une austerité plus chagrine, à raison dequoi sur la resolution qu'il print d'aller voir l'Asie, Curion lui dict, tu feras fort bien, car tu en retourneras plus gai & plus aprivoisé que tu n'es. Ce nonobstant depuis on le void mesler beaucoup d'aigreur en ses propos & actions. Sa contenance mesme, la couleur & façon de ses habits, & sa conversation en public tant en la ville que par les champs, sans respect des charges qui luy estoyent commises, monstrent qu'il s'estoit resolu de tenir un chemin tout contraire à tous les autres en toutes choses. Mais c'est en la mort mesme qu'on conoit l'austerité de Phocion la plus atrempée qu'il est possible envers ses amis & ennemis. Caton au contraire ayant en peu de mots fait le procès

à Cesar & à soi mesme, ne peut parler que rudement à son fils & à ses familiers, & se blesse mesme en frapant l'un de ses esclaves, son austerité estant comme une espée d'aigre trempe & batue à froid par les paradoxes des Stoïques, au lieu que celle de Phocion estoit composée de la grave douceur des Platoniciens.

IV. Je trouve aussi que Phocion, sans espargner la verité a sçeu mieux s'accommoder aux humeurs de son tems. S'il eut tenu la procedure de Caton, la republique d'Athenes n'eut pas obtenu de Philippus, ni d'Alexandre, ni d'Antipater, ce qu'ils lui ottroyerent : au lieu que Caton heurtant le senat & le peuple, sans vouloir rien quitter de la rigueur du droit, non plus que s'il eut eu afaire à Numa Pompilius & aux Romains d'alors, n'avança pas beaucoup ni pour soi ni pour les autres. L'éloquence de Phocion a un tesmoin en Demosthene assez sufisant pour faire contre-carre à tout ce que dix autres bien diserts sauroient mettre en avant pour prouver que Caton a esté grand Orateur. Tous deux ont aimé une brieveté sententieuse en leurs harengues : mais Phocion y a plus souvent & mieux rencontré que Caton, lequel se laissant aller à son naturel faisoit de longs & ennuyeux discours quelquefois. Les exemples de leur douceur sont très beaux, mais Phocion semble emporter

porter le deſſus & vivant & mourant. Caton a eſté par fois bien ſevere, là où il pouvoit ſe retenir : mais ſon afection l'emportoit comme quand en plein ſenat il voulut voir la lettre qu'on eſcrivoit à Ceſar, & ayant receu le payement de ſa curioſité la lui rendit, ſans pouvoir ſe tenir de l'apeller yvrongne. Adjouſtons à cela le trop ſoudain refus qu'il fit à Pompeius demandant l'une de ſes nieces en mariage : car encores qu'il y euſt raiſon en ſon dire, ſi ne devoit-il pas ſe monſtrer ſi prompt ne ſi vehement en un afaire qui pour l'honneur de celui qui recherchoit ſon alliance, & pour la conſideration de l'eſtat auquel eſtoient lors les afaires, meritoit quelque delai pour digerer la reſponſe & aviſer de plus près à ce qui eſtoit expedient pour le bien public.

V. Quant à la prroueſſe, combien que Caton ait fait diverſes preuves de ſa valeur au fait des armes, Phocion le precede, tant pour avoir eſté, à cauſe de ſa reputation, eſleu par quarante cinq fois capitaine d'Athenes, que pour ſes beaux exploits de guerre, à une partie deſquels tout ce qu'a fait Caton n'eſt pas comparable. Et qui eſt à noter, ayant tant de fois eſté nommé chef, ce fut touſjours en ſon abſence, & par ceux auſquels il contrediſoit inceſſamment : mais ils conoiſſoient que ſa vertu eſtoit leur ſauvegarde, comme les victoires qu'il gaigna ſur Philippus,

la surprinse de Megare & la desfaite des Lacedemoniens en font foy : au lieu que Caton eut de la peine à obtenir un regimen de mil hommes de pied : & quant à son voyage de Cypre il y alla par force, & ne combatit point, le bonheur ayant voulu pour lui que Ptolomeus se desfit soi-mesme.

VI. Pour le regard de la prudence guerriere, j'en attribue davantage à Phocion, comme les conseils qu'il donna, les expediens qu'il suivit ès guerres contre Philippus, & ses avis aux Atheniens, pour le fait de leurs armes le verifient : là où Caton, faisant conscience de chasser Asinius Pollio hors de la Sicile, afoiblit d'autant Pompeius, puis en lieu de se trouver en l'armée, afin d'y tenir à bon escient la main aux afaires qui requeroient sa presence, & empescher le desordre qui y survint par l'indiscretion des autres senateurs, il se laissa mener par l'ambition de Pompeius, lequel l'enferma dedans Dyrrachium, afin de tailler & rongner à son plaisir : en quoi il sembloit que Caton pensoit desja à ce qu'il executa depuis dedans Utique, & qu'il commençoit à perdre toute esperance : comme aussi en abandonnant la Sicile il ne s'estoit peu contenir de dire qu'il voyoit au gouvernement des dieux une grande incertitude & varieté, atendu que Pompeius avoit tousjours esté heureux au-

paravant, lors qu'il ne faisoit rien de bien ni selon le droit & l'equité : & lors qu'il vouloit preserver son païs & combatte pour la liberté il le voyoit destitué de son bon-heur. La prudence militaire demande bien d'autres considerations, & ne faut jamais ainsi desesperer des afaires, sur tout quand on tient les armes justes, encor que la main qui les porte ait ses imperfections : car selon que la philosophie de Caton mesme dit très bien,

L'homme juste & constant demoure ferme en place,
Et se rit du danger prochain qui le menace ;
Il poursuit jusqu'au bout ses desseins bien conceus,
Voire quand l'univers lui tomberoit dessus.

Or de quiter ainsi le fardeau au milieu du chemin il n'y a point de propos : encores moins de ce qu'il fit en Afrique, laissant la charge de l'armée à Scipion, lequel il conoissoit n'avoir les parties requises pour une telle commission. L'amour du bien public & la vie de tant de Romains, qui restoient en pieds, devoient estre preferées à certaines loix positives, qui commandoient que le vicepreteur cedast à un viceconsul : aussi ne tarda-il gueres puis après à s'en repentir, faute qu'un sage chef de guerre ne doit jamais commettre, de dire je n'y pensois pas. Et à la verité ceste inadvertance de Caton hasta la ruine de

l'armée d'Afrique, & lui osta la vie à lui-mesme incontinent après.

VII. Il y a beaucoup plus à debatre pour la prudence politique : toutefois regardons ce qui s'en peut dire pour Phocion. Il vint au maniement des afaires, lors que sa republique n'avoit comme plus de vigueur, & toutefois il la sauva des mains de Philippus, d'Alexandre & d'Antipater par une sagesse excellente, mania tous les grands de son temps fort dextrement, se rendant du tout imprenable à l'or & à l'argent, encores qu'il eust peu de biens, mais il aimoit mieux commander à ceux qui en avoient, que les posseder, & poursuivit en ce vertueux train du mespris des richesses caduques jusques à la fin : estonna par sa constance ceux qui n'estoient pas experimentez, rabroua les harangueurs & jeunes conseillers, leur fermant la bouche par ses vives repliques : contint le peuple d'Athenes, inconstant au possible, en un merveilleux devoir, l'espace de vingt ans : ne se trouve avoir dict chose aucune en conseil dont il se soit repenti puis après, ains rencontra tousjours si bien en ses avis, que les Atheniens ne se trouverent jamais mal de l'avoir creu, & ne prospererent onques en aucun acte qu'il leur desconseillast d'entreprendre. C'estoit au reste le plus mauvais flateur du monde, & quand il leur crioit,

vous me pouvez bien bailler des commissions qui ne devroient pas estre executées, mais de me faire dire chose qui ne se doit pas dire vous ne m'y sçauriez contraindre, par efets il leur en disoit encore davantage. Car il ne redoutoit ni amis ni ennemis, tant il estoit avant apuyé sur la vertu, laquelle lui avoit gravé ceste pensée au fond du cœur, qu'en procurant le bien de sa patrie il ne faut pas craindre la mort: ouy bien quand on conseille ou commet choses indignes & meschantes. Lors que les harangueurs & le peuple se monstroient hauts à la main, il faisoit teste à leurs vains discours sans rien rabatre de sa vehemence: mais il assaisonnoit tousjours son aigreur de quelque bon mot, pour leur aprendre qu'il les conoissoit bien & ne se soucioit gueres d'eux. Si quelque calamité les rendoit souples, après les avoir gracieusement repris & avertis il descouvroit du premier coup le remede, & sans acception de personne conseilloit ce qui estoit le plus expedient pour le salut de tous, en quoi il persevera jusques au dernier souspir.

VIII. Mais Caton s'estant trop tost lassé & desesperant de pouvoir plus servir à Rome, pour la liberté de laquelle il avoit faict merveilles, a terni le lustre de sa prudence. Et quand il auroit en sa vie faict dix fois mieux que Phocion, on

ne se peut excuser qu'il ne se soit oublié au besoin. Outre cela, s'il faut juger des conseils par les evenemens, il semble estre en grande faute d'avoir rejetté l'alliance que Pompeius recherchoit en sa maison, pource que cela fut cause que Pompeius print parti avec Cesar lequel lui donna sa fille, dont s'ensuivit une ligue qui cuida ruiner de fond en comble tout l'empire Romain. Davantage, perseverant en son austerité acoustumée, lors qu'il estoit question de couper à la racine toutes les menées de ces factieux, par le moyen du consulat, au lieu de le pourchasser dextrement, il y proceda de si mal agreable façon qu'il fut debouté de sa demande : dequoi Ciceron le reprend & à bon droit, en ce que le temps ayant besoin d'un tel magistrat comme lui, il n'avoit mis assez de peine, ni ne s'estoit estudié de gaigner la faveur de la commune par courtoisie de les caresser & de leur parler doucement, & oncques puis n'avoit voulu essayer d'y parvenir, ains s'en estoit totalement deporté, qui estoit lascher la corde au lieu de la retenir.

IX. Je ne puis excuser la faute que commit Phocion après la mort d'Antipater, en ne prenant pas garde aux menées de Polyperchon & de Nicanor : car cela fit oublier ses services passez, & le mit tellement hors de grace, que ne pou-

vant obtenir audience il fut acablé. Cela eſt requis en ceux qui ont bien ſuivi leur route d'aviſer ſoigneuſement qu'ils ne facent naufrage au port, s'il eſt poſſible : mais,

Les cas divins ſont en beaucoup de formes.

Comme dit le poëte Euripides, & la voye de l'homme n'eſt pas en ſa diſpoſition. C'eſt l'œuvre d'une plus haute puiſſance de faire que ceſtui-ci ou ceſtui-là franchiſſe nettement toutes dificultez. Au demeurant, quant à la vigilance craintive pour les autres j'eſtime celle de Phocion plus retenue, d'autant que Caton tombe incontinent en une ecſtaſe d'eſprit, & ne demande qu'à perdre la vie quand il void les afaires tant ſoit peu hors des bornes d'un exacte vertu. Pour le regard du zele à la juſtice, Phocion emporte entre les Grecs le titre de preud'homme, & ne procure en toute ſa vie que choſes honneſtes & convenables, pour l'entretenement des loix & de la liberté publique. Caton ſemble bien plus aſpre en cet endroit, mais c'eſt avec moins de durée. En ce qui touche la fuite des choſes honteuſes, je trouve qu'ils ont une grande convenance enſemble, encores que par divers chemins ils ayent couru vers un meſme but, Phocion d'un eſprit plus poſé, ainſi qu'un fleuve coulant doucement, & Caton avec une ardeur de courage, comme

un torrent impetueux qui surmonte tous empeschemens.

X. Le dernier point nous demeure, c'est l'asseurance resoluë de ces deux personnages, & qui est ce qui excelle en eux. Or je dirai en un mot que si Caton eut atendu l'evenement des choses, & ne se fut desesperé, certainement il devanceroit l'autre de beaucoup de pas : mais Phocion s'estant monstré courageux en toute sa vie seella magnifiquement ses actions en sa mort, laquelle merite une infinité de louanges, pour avoir esté acompagnée d'une constance, patience, amitié, debonnaireté, justice & sincerité telle que sa vie n'a rien d'excellence à comparaison de cela. Marcher en capitaine alors, fortifier ses amis, pardonner à ses ennemis, c'est l'acte de Phocion, c'est à dire, d'un second Socrates, d'un sage genereux & vertueux entre tous autres. De quelque sens qu'on le prenne alors il faut reconoistre en lui une magnanimité plus qu'humaine : au lieu qu'en Caton vous ne voyez que tesmoignages de la misere de l'homme abandonné à ses opinions, quoique les stoïques disent au contraire. Car encor qu'en ce combat, il ait comme garroté les mains de la mort & luté contre elle par deux fois, si est-ce que je ne lui donne pas le prix de victoire comme à Phocion, qui ne cherchant ni ne fuyant son heure a atendu que le souverain

capitaine l'ait apellé, & est sorti valeureusement de ceste garnison terrienne par la porte qui lui estoit ouverte, sans la rompre de soi-mesme pour sortir d'un danger afin d'entrer en un autre plus grand. C'est lui qui a bufeté la mort, qui lui a sauté au colet & l'a engloutie en payant & beuvant la ciguë. Au demeurant la mort de Phocion fut bien vengée : car ses acusateurs perirent malheureusement, & les Atheniens sentirent à leur confusion la perte qu'ils avoient faite.

XI. Mais à l'aventure est-il temps que nous repliquions pour le Romain, lequel outre le tesmoignage qu'il a de tous les hommes de jugement, tant anciens que de nostre aage, se maintient assez de soi-mesmes, & en plusieurs belles parties semble avoir la preeminence par dessus Phocion. Ce qu'en dit nostre auteur me servira de preface à ce que j'y adjousterai : car qui pourroit peindre entierement Caton que la vertu mesme ? Il m'est avis, dit-il, que ce personnage resemble proprement aux fruits qui viennent hors de saison : car ainsi qu'on les void volontiers & les louë on, mais on n'en use point : aussi l'innocence ancienne estant de si long temps sortie hors d'usage, & venant lors après si long intervalle, à se monstrer parmi les vies corrompues & les mœurs gastées de ce temps là, lui aquit une grande gloire & renommée : mais au

demeurant elle ne se trouva pas sortable à mettre en œuvre, ni propre à employer aux affaires, pource que la gravité & perfection de sa vertu estoit trop disproportionnée à la corruption de ce siecle-là. Car il ne vint pas à s'entremettre du gouvernement des afaires, estant desja la chose publique ruinée, comme fit Phocion en la siene, ains y vint comme elle estoit desja fort esbranlée & travaillée de grandes tourmentes : & si n'eut jamais le timon ni l'autorité de pilote en main, ains s'entremit seulement de manier les voiles & le cordage, en assistant & secondant ceux qui avoient plus de credit & de puissance que lui : & neantmoins encores donna-il beaucoup d'afaires à la fortune, laquelle ayant entrepris de ruiner & abolir la chose publique, le fit bien à la fin par d'autres, mais ce fut à grande peine, lentement & avec un long trait de temps : encores fut-elle bien près de demeurer dessous, par le moyen de Caton & de sa vertu.

XII. Il faut donc acuser le temps, non pas Caton : mais puis que nous sommes sur les comparaisons, achevons ce traict. Premierement ceci est remarquable en Caton, que dès son enfance il entra au chemin de la vertu, de si bonne sorte qu'il continua tousjours de bien en mieux : & tandis que Phocion despendoit les jours en l'escole de Platon & de Xenocrates, cestui-ci se

faiſoit conoiſtre philoſophe par efect. Car ſon deportement envers Pompedius Syllo, l'autorité qu'il avoit entre tous ſes autres enfans, & l'eſpée qu'il demanda à ſon gouverneur pour chaſtier les tyrannies de Sylla, ſont actes genereux au poſſible, encores qu'il fuſt bien jeune d'ans alors. Ceſte vehemence donc, pour ne rien quiter au vice, ſe monſtrer conſervateur de verité, & vigilant protecteur de la vertu, n'eſtant diminuée ains touſjours acreuë en lui, il devance en cela Phocion, qui n'a pas eſté ſi roide à beaucoup près. Mais il y a davantage, que Caton eſtant en une republique bien autre que celle d'Athenes, & où il avoit à combatre des ennemis trop plus dangereux & puiſſans, voire l'un d'entr'eux, à ſavoir Ceſar plus redoutable que tous ceux de Phocion, neantmoins a renverſé une infinité de conſeils & d'eforts. Si ſon naturel & ſon credit l'euſſent pouſſé au premier rang, il euſt peu confondre tous les ennemis de l'eſtat, auſquels il ne quita jamais rien, qu'une fois par l'importunité de Ciceron, encores eut-il bien toſt ſa revenche, leur faiſant de merveilleux procès, & peut on dire que l'empire Romain n'a rien veu d'invincible que le courage de Caton.

XIII. Or ce ne ſont point ici des contes à plaiſir, ni des loüanges de quelque flateur de cour : car quand je voudrois dire de Caton tous

les biens du monde, je n'en saurois specifier davantage que ce que les Grecs, Romains & François en ont laissé par escrit. Mais sa seule vie & ses actions le representent en si haut estat, qu'il semble que nature ait choisi ce patron pour monstrer jusques où l'humaine constance & fermeté peut ateindre. Ne nous arrestons point pour ce coup aux beaux traits des poëtes, qui ne disent pas tout encores qu'ils l'eslevent par dessus les Romains, par dessus Cesar, par dessus leurs cieux & leurs dieux : mais confinons nous dedans ce que Plutarque nous en dit. C'est un grand honneur à Caton d'avoir tant aimé son frere, qui le loüe si hautement : & cela eface une partie de l'oprobre au fait de sa femme & contrepese à l'heur de Phocion qui ne rencontra gueres bien en fils ni en gendre. Au contraire Portia & Brutus firent honneur à la vertu de Caton.

XIV. Au demeurant, ce qu'il embrassa l'exercice de toute vertu avec si grande afection qu'il sembloit y estre poussé par quelque inspiration divine, ce qu'il aimoit la severité de justice, qui ne fleschit pour grace ni pour faveur quelconque, ce qu'il aime verité & sincerité, ce qu'il hait jusques au bout l'avarice, & mesprise tous allechemens mondains, sont vertus communes entre lui & Phocion : mais en la pratique desquelles Caton se monstre beaucoup plus ardant. Son

langage roide, plein de ſens & de vehemence, acompagné d'une brieveté gracieuſe & d'un naturel grave & venerable, emporte quelque choſe par deſſus la ſeverité des ſourcils de Phocion, lequel cependant ſe laiſſoit choir en une extremité contraire, apreſtant à rire au peuple par beaucoup de traits un peu trop plaiſans, comme ce que nous avons de reſte de ſes harengues & l'efect auſſi le prouvent aſſez. Pour exemple, ces deux-ci ſufiront, qu'en pleine aſſemblée de ville il prit à la barbe Archibiades, ſe gaudiſſant de lui, & une autrefois apella tout haut Ariſtogiton laſche & meſchant, pource qu'il contrefaiſoit le boiteux. Quant à ce que Caton nomma Ceſar yvrongne, ce fut un trait de cholere lancé à propos, dequoi ſi le ſenat ſe fuſt voulu informer la honte tomboit ſur l'incontinence de Ceſar, & non pas ſur Caton, lequel en l'eſtat des afaires d'alors avoit juſte ocaſion de s'enquerir quels papiers on aportoit à Ceſar tandis qu'il eſtoit au conſeil.

XV. Pour le regard de ſon auſterité, les maladies des republiques ſont telles ſouventes-fois qu'elles ne demandent pas des medecins piteux ou qui facent rire leurs malades, leſquels ont beſoin de cautere & de feu. Rome eſtoit lors en eſtat très dangereux : & comme Phocion ſe diſoit bien cognoiſtre les Atheniens, on peut dire que

Caton lisoit au fond du cœur des senateurs Romains, dont il apert par les fragmens de ses harengues, où il descouvre les menées de Catilina, de Pompeius & de Cesar comme s'il eust esté de leur partie. Il n'estoit pas question de lancer des traits de risée en plein Senat, ni lors que tout alloit en decadence fornetter cestui-ci ou cestui-là. C'est assez que l'homme vertueux gouste bien son bonheur, & rie en soi-mesme de la vanité des autres, sans leur servir de plaisant par ses paroles ou contenances : combien qu'au reste Caton n'ait pas esté si severe qu'il n'ait aimé les bonnes compagnies, & n'y a peu demeurer si longuement comme il faisoit, voire par fois toute la nuict que les sages propos n'ayent esté assaisonnez de quelque mot pour rire honnestement : & Faonius son familier estoit homme né pour donner du passe temps aux autres. Sa douceur est singuliere envers ses amis, ausquels il prestoit son argent, ses propres terres & esclaves, sans en tirer aucun profit, ains pour les acommoder seulement : & faisoit en cela beaucoup plus que Phocion lequel ne prit voirement jamais rien de personne, aussi n'avoit il point les moyens de secourir ses prochains, & eut bien afaire à se desgager des grifes de l'usurier Callicles. De quelle afection consolе & conseille il ceux qui estoient dedans Utique après la défaite de Scipion & de

Juba ? Pour tous les honneurs que le public lui fait il ne change aucunement sa simple façon de vivre & de converser entre grands & petits : & pour charge quelconque qu'il ait euë, mesmes en guerre, il n'en a voulu grande suite ni plus somptueux appareil.

XVI. La prouësse semble avoir esté plus grande en Phocion, mais ce n'est pas aux voyages ni aux coups seulement qu'il faut juger de l'adresse des hommes. Il y a bien quelque chose davantage. Ce que Caton dresse tellement les soldats d'une legion à lui commise, qu'on n'eust sceu dire s'il les avoit rendus plus paisibles ou plus aguerris, plus vaillans ou plus justes, est un honneur propre à lui seul. De voir un homme vertueux ou de l'estre, ce n'est pas chose impossible : mais c'est se passer maistre en vertu d'y savoir bien ranger les autres, sur tout des soldats : à quoi Phocion n'a sçeu ateindre, au contraire, on void comme il se plaint du fils de Chabrias, & void on assez d'insolence ès guerres de son temps. Quand aux coups de main, ce tesmoignage rendu à Caton qu'en gentillesse de nature, grandeur de courage, vehemence & eficace de parole il surmontoit tous ceux qui se faisoient appeller colonnels & capitaines : item qu'il mettoit le premier la main à faire ce qu'il commandoit, monstre que si ses citoyens se fussent fiez en la sufisance de ses armes, & s'il n'eust

eu autre but de servir à sa patrie qu'à la guerre, il eust bien fait d'autres services aux Romains que Phocion n'en fit aux Atheniens : & je ne sçai si tout ce que Phocion fit en vingt années contre les ennemis est à comparer au bien que Caton procura à l'armée Romaine par la discipline qu'il y establit. Bien dirai-je que ce qu'il apporta de Cypre à Rome sans avoir donné un seul coup d'espée, lui acquit plus d'honneur, & aux Romains plus de commoditez que ne firent tous les exploits de Phocion à lui & à ceux d'Athenes. Mais quand parmi les armes il n'oublie son estude en la philosophie ni l'amour fraternelle : quand d'autre part il laisse en arriere ses amis pour penser premierement au public, comme on le void au maniement des deniers de Cypre, ce lui est un grand avantage par dessus Phocion, lequel demeure bien ferme quant à soi, mais il ne sçait ou ne veut pas empescher que beaucoup de corruptions ne se glissent entre ceux qui n'estoient pas loing de lui, tesmoin son gendre Charicles.

XVII. Je viens maintenant à la prudence : & pour le regard de la militaire, j'ajousterai ce mot à ce qui en a esté dit que par fois les afaires demandent un esprit froid, & qui perde peu pour sauver beaucoup. Il difere voirement de chasser Pollio dehors de la Sicile, pource qu'il ne vouloit pas ruiner le païs, & consideroit que Cesar estant amené

amené à la raison, comme il y avoit lors en aparence que cela se pourroit faire, il n'estoit besoin de remuer le monde en tant d'endroits. S'il a aimé le bien des peuples, s'il a preferé le repos d'infinies personnes innocentes, à une guerre civile, qui le pourra taxer de coüardise ou d'imprudence ? Et quant à ce qu'il lasche trop la bride à Pompeius, il ne pouvoit faire autrement, puis que la conduite des afaires estoit ès mains de celui là, & ce n'est chose aisée, ni seure ni bien seante de vouloir controller de trop près un chef de guerre. S'il se plaint du gouvernement des dieux, c'est en jettant l'œuil sur l'estat exterieur des afaires : & tant s'en faut qu'une telle pensée le descourage, qu'au contraire il ramasse & conduit les troupes après la journée de Pharsale, reünit Juba, Scipion & Varus, donne de tels conseils, que si on les eut suivis, à l'aventure Cesar se fut trouvé à recommencer. Au demeurant, Scipion, auquel il quita la charge selon la teneur des loix, estoit homme suffisant pour faire quelque chose de bon : l'armée le respectoit, & s'il n'a faict son devoir, Caton s'estant aquité du sien, & faisant bonne garde d'une ville de très grande importance n'est à reprendre : car d'enfraindre la discipline militaire, sur tout en telles guerres, c'est ouvrir la porte à un million de desordres. Mais qui pourroit se douter d'une chose où il

n'y a point d'aparence ? Caton devoit il présumer que Scipion perdroit tout ? devoit il s'ingerer ou accepter legerement une si grande charge encores qu'elle lui fut oferte ? Il ne cherchoit pas l'honneur : c'estoit ce dont il se donnoit moins de peine. Son afection estoit de servir à sa patrie, mais en observant les loix, & sans s'exposer de gayeté de cœur à l'envie de ceux qui estoient en plus haut degré que lui. Ce n'est point par les evenemens simplement qu'il faut condamner les hommes. Mais il y a plus : c'est qu'avant la desfaicte de Scipion, on conut que Caton avoit du sang aux ongles, quand il ofrit de mener ses troupes en Italie, pour y atirer Cesar : ce qui ne fut aprouvé, ains mesprisa-on son conseil salutaire, dont s'ensuivit une extreme desolation. Mais la faute que commit Phocion, ne voulant se saisir de Nicanor, ce qui esclouït tant de maux, est beaucoup plus grande qu'on ne la juge de prime face, comme aussi Plutarque la descrit exactement.

XVIII. Or laissons ce point pour considerer la prudence politique de Caton, laquelle je trouve excellente à merveilles : car sans parler de ces commencemens, comment mania il les finances de Rome ? Et quel besoin avoit l'espargne publique de la prudence de ce personnage, qui ne s'ennuye ni ne se lasse de tra-

vail quelconque, ains en peu de temps remet les choses en leur premiere valeur & dignité? Comment fait il charier droit ceux qui vouloient tant soit peu decliner? De quelle adresse releve il ceux qui avoient mal versé? Pourra-on remarquer en Phocion un si brave trait politic qu'en Caton, lequel fait rendre gorge aux assassins & parricides salariez des deniers publics du temps de Sylla? Et qu'est ce d'avoir procuré que justice en fut faite, sinon sauter à deux pieds sur le ventre de la tyrannie, trainer ignominieusement par tout Rome les os de ce sanguinaire dictateur, & flestrir son nom d'un oprobre eternel? Mais Phocion n'entra pas si avant: car à son veu & seu l'on corrompoit les harangueurs d'Athenes qui demeuroient impunis, & Caton fait chastier les malefices qui sembloient avoir aquis grace par prescription de temps.

XIX. Quant aux menées de Pompeius, de Metellus, de Cesar & de leurs adherans, pour l'estonner, pour le chasser, ou pour abatre ce haut courage, c'est autant de temps perdu pour eux. Il se roidit lors qu'ils pretendent l'amolir, chasse l'un des plus efrontez de la bande hors de la ville, est reputé le plus grave d'entre les Romains, qui est autant comme si on l'eut apellé le plus sage du monde: prevoyant diverses menées il demande & obtient le tribunat, met en

justice celui qui avoit brigué ceste charge, se comportant de telle sorte que hors ce qui concernoit le public on le trouvoit doux & gracieux au possible. Mais combien dextrement esventa il les mines de Cesar au fait de Catilina? Encores que Ciceron ait merité grande louange en ceste poursuite, tous ses efforts estoient vains sans la prudence de Caton, lequel rembarre ceux qui vouloient desja brouiller l'estat, apaise le peuple mutiné, renverse d'un bras heroïque les desseins de Metellus, & toutefois le suporte, quant à sa personne, empeschant ceux qui le vouloient noter d'infamie. En combien de sortes & quantesfois a il dissipé les conseils de Pompeius? Finalement fut ce pas lui tout seul qui par sa constante prudence arresta tous les factieux, lesquels ne trouverent plus seur remede à leurs afaires que de l'envoyer en Cypre, où il se porta si bien que son retour les rendit plus confus qu'auparavant. Et tant s'en faut que leurs nouvelles pratiques l'estonnassent, qu'au contraire il s'y oposa d'une incroiable grandeur de courage, sans respecter ni Crassus, ni Pompeius, ni sa propre vie qu'il mit en danger une infinité de fois : avertit par une prevoyance admirable & le peuple & Pompeius mesme de tout ce qui aviendroit de leurs desordres & des entreprises de Cesar. Poursuivant encores plus vive-

ment sa pointe durant sa preture, il tascha de couper par le pied les grandes corruptions survenues en la justice, ce qui le mit en un merveilleux danger : nonobstant quoi il demeure invincible, censure tout le senat, contraint ses adversaires de soufrir quelque reformation, dont s'ensuivent nouvelles menées des grands, qui le font acuser d'avoir desrobé le public : mais on void sa prudence en ses justifications, & comment il acoustre Pompeius entre les autres.

XX. Il n'y a particularité en tout ce que nous venons de toucher sommairement de sa prudence qui ne meritast un bien long discours, & quand on examinera l'un après l'autre, l'on trouvera que Phocion ne s'est fait que jouer, tandis qu'il a manié les afaires d'estat, au pris de Caton, lequel en combatant pour le bien public ne fait bouclier que de sa vie, acuse Pompeius, Cesar, Rome & la fortune mesme : brief surmonte toute puissance adversaire : demeure, comme un cube, tousjours ferme en son plan, ne se desment en sorte que ce soit, & en tout sens que le voudrez prendre, au senat, en l'assemblée du peuple, en la tribune aux harangues, en son bureau de questeur, en sa chaire de preteur ou de tribun, avec ses amis, en presence de ses ennemis, soit qu'on le vueille mener en prison, ou ramener en sa maison, il a tousjours

une mesme forme : tout estat, tout port, toute façon lui sied bien, & ne fait chose quelconque à son desavantage, ains a tousjours par tout, par dessus tous, & en toutes choses le dessus.

XXI. Ce qu'on lui objecte d'avoir esté trop austere envers Pompeius & en la brigue du consulat, doit estre regardé d'un autre sens. Il voyoit l'estat de Rome tant embrouillé, & Pompeius si avant en la meslée, que de penser l'en retirer par une alliance, c'estoit aux despens de sa niece hasarder le repos de son esprit & sa reputation. Il n'estoit pas tenu de s'engager jusques là : & si Pompeius a esté si despit, ou si mal avisé de se joindre avec César contre sa patrie, sa faute ne doit pas estre deschargée sur Caton, qui ne pouvant forcer son noble naturel, & n'ayant acoustumé d'entrer ès estats que par la porte d'honneur & de vertu, n'a rien faict indigne de sa valeur en tenant son rang : au lieu que ç'eust esté jouer (comme on dict) tout son bien contre un rien, s'il se fut mis à briguer à la façon des autres, & que par quelque accident le peuple l'eust rebuté. Au pardessus, tout ainsi qu'au paravant il avoit sans respect d'aucun conseillé & procuré le bien public, il continua tousjours, & ce qu'il fut d'avis d'eslire Pompeius seul consul, ne fut pas signe d'inconstance, ains un acte de fidelle conseiller d'estat, qui s'accommode prudemment

aux afaires, comme un pilote expert sçait caler la voile à propos, cingler sous vents contraires, & par diverses routes arriver à mesme port. Quand Pompeius l'en voulut remercier on void quelle response il lui fit, & comme tost après il se banda de nouveau pour maintenir l'autorité des loix contre tous adversaires. Mais que gaigna Cesar à se plaindre de lui par lettres bien aspres? Combien furent peu avisez ses amis de les produire en plein senat? Fit-il pas alors voir à l'œil & toucher du doigt à qui voulut tous les conseils de Cesar, comme s'il eut esté son complice? Fallut-il en attendre les preuves? Les armes que Cesar leva contre sa patrie avererent devant les senateurs & citoyens Romains que Caton estoit le plus sage d'entre tous les autres hommes.

XXII. Quant à sa vigilance craintive pour les autres, l'asseurance resolue pour soi mesme, fuite de choses honteuses & zele à la justice: il en a desja esté parlé & toute sa vie monstre ces vertus avoir esté si nettes & luisantes en lui, qu'il n'est possible d'y rien requerir autant que les choses humaines peuvent avoir de perfection. J'adjouste qu'on trouvera ces vertus & toutes les autres enchainées ensemble en Caton plus qu'en nul autre Grec ou Romain: tellement que qui considerera sa prudence, il la trouvera juste, vail-

lante, moderée, patiente, vigilante, asseurée & inexpugnable, sans qu'on puisse aisement discerner laquelle des vertus devance les autres: car elles s'entretiennent en rond, & l'environnent avec une harmonie merveilleusement juste.

XXIII. Et à la verité, si sa mort eut esté autre (car les stoïques ne me payent point de raison en conseillant leur sage de se desferrer soi mesme, quand les chaines de ceste vie lui pesent trop) il peseroit plus lui seul que tout tant qu'il y a d'illustres Grecs & Romains dedans les histoires, encores avec ce defaut il ne laisse pas de les emporter presque tous à la balance. J'excepte Phocion, sur tout en sa mort: car (à mon avis) il a un merveilleux avantage sur Caton, de ce costé-là. Je ne veux pas entrer en la refutation du paradoxe des stoïques sur ce poinct de la mort. Nous avons aprins (graces à la bonté divine) en meilleure eschole qu'en la leur, que nostre mort, ou issue de ceste vie, depend d'une autre volonté que la nostre, & que si en aucun temps de nostre vie nos passions doivent estre retenues, c'est lors que l'impatience nous conseille d'atenter quelque chose contre nos propres personnes. Si nous vivions pour nous mesmes seulement, il nous seroit loisible de prendre la clef des champs, & d'une infinité d'issues qui se presentent en

choisir quelqu'une : somme, nous pourrions mourir où, quand & comme bon nous sembleroit. Et encores que parfois la providence divine semble nous laisser en un estre de vie pire que la mort, neantmoins si nous avons de bons yeux nous regardons nostre vie affligée d'un autre œil que ne font les stoïques, & l'estimons tousjours beaucoup quand elle tend à son but, encores que ce soit à travers de grandes calamitez. Mais le souverain legislateur defendant le meurtre comprend en ceste defense celui qui se tue soimesme : & nature bien escoutée & reconue, refute & abhorre ceste absurde opinion. Aussi quelques autres qui ne semblent pas si grands philosophes, & qui toutefois philosophent mieux en cest endroit, nous enseignent à demeurer en nostre vocation au monde, & atendre que celui qui nous y a posez comme en garde nous vienne lever de là pour nous donner repos. Ce n'est pas constance ni patience de dire, je ne puis demeurer en celle place. Est-ce sagement fait de partir sans congé ? A ce conte il ne nous faudra point de superieur. Encores le sage des stoïques est-il un degré au dessous de Jupiter. Qu'il attende donc que son maistre desnoue la chaine. Il y a plus de magnanimité à la porter doucement qu'à la rompre. L'indiscretion, l'impatience &

le desespoir hastent le pas aux hommes qui cherchent ainsi leur mort.

XXIV. Mais n'entrons pas plus avant en la consideration de ce paradoxe estrange : plutost deplorons l'aveuglement de l'homme naturel, voyans tels personnages que Caton, Brutus, & autres, choper si lourdement à la fin de leur vie. Il ne la faut jamais quiter, disoit Cleomenes à un possedé de ceste humeur, tant qu'il y a un doigt d'esperance de reste. Combien la vie d'un homme genereux a-elle de constance & de toute sorte de lustre à une minute près de la fin ? Caton pouvoit faire beaucoup de services à sa partie, remonstrer à Cesar son devoir, desployer en ce besoin tout ce qu'il y avoit de reste en son esprit, puis attendre l'evenement, comme il avoit fait tant d'autres fois, ayant veu sa vie sur le trenchant du rasoir, comme on dit. Il estimoit, dira quelqu'un, que tout estoit perdu, & n'avoit plus afection de vivre. Nous ne devons jamais laisser du tout fondre nostre cœur, ni ruiner ce qui ne nous a pas esté donné comme pour en disposer à nostre fantasie. Mais les deportemens de Caton en la ville d'Utique pour apaiser les uns & faire evader les autres rendent ceste tragedie encore plus pitoyable : & au reste ça esté une terrible lutte d'empoigner par deux

fois la mort au collet, & un courage merveilleusement atroce de s'arracher ainsi les entrailles. Ce sont des eslans d'une pensée qui a estudié & digeré la mort de longue main : & ce qu'il lisoit dedans le discours de Platon touchant l'immortalité de l'âme n'estoit pas qu'elle eust besoin d'asseurance nouvelle. Il en avoit beaucoup plus que Platon n'en a representé dedans ses escrits : sa science & resolution estoient pour ce regard par dessus la philosophie. Il ne prit pas ceste ocupation pour le service de la mort, car mesmes il n'entrerompir pas son sommeil pour l'importance d'une telle deliberation. Ce fut une continuation de coustume de mesler ses estudes avec ses autres actions : mais lors il trouva un livre conforme à son dessein. Or combien qu'en ce coup il y ait de la faute, comme a esté dit, toutefois on y remarque encore ceste magnanimité qui a relui en toute sa vie, aimant mieux la perdre que la tenir de celui qu'il jugeoit estre meurtrier des loix & de la liberté des Romains. Si la mort de Phocion a esté vengée, & si les Atheniens se sont repentis de lui avoir fait tel tort : ceux d'Utique puis Cesar ont regretté Caton. Et quant à Cesar, Antonius & autres qui oprimerent la patrie, par le juste jugement de celui qui a infinis moyens de chastier petis & grands, ils

ont eu leur tour, & ſont peris malheureuſement. Voilà une entrée à la comparaiſon de ces deux rares ornemens du monde. Si deſſus au diſcours d'Alexandre & de Ceſar, j'ai retenu à en donner ma derniere reſolution : j'ai bien plus d'occaſion de m'arreſter quand je parle de ces deux ci : partant j'en laiſſe la ſentence & la pourſuite au lecteur.

OBSERVATIONS

SUR LA VIE D'AGÉSILAS.

CHAP. XL, p. 59. On ne trouve ce nom de Gelon nulle part. Dans la Vie de Pelopidas, Plutarque nomme pour béotarques, Pelopidas, Charon & Mélon', que Xenophon écrit Mellon. Ce qui semble indiquer la correction à faire en cet endroit & proposée par M. Reiske, & avant lui par Dodwell dans ses annales de Xénophon, XXXIII. Il faut observer qu'en parlant de cette affaire même, dans la même Vie de Pelopidas, Plutarque attribue cette insidieuse suggestion à Pelopidas & Gorgidas, béotarques. Cela ne fait point de contradiction, parce qu'il y avoit sept béotarques. Ces deux événemens sont de la troisieme année de la centieme olympiade, selon Dodwell, quoique Diodore place l'affaire de Sphodrias à la quatrieme année.

CHAP. XLIII, p. 63. Il y a ici dans le texte une faute incroyable. Cléombrote y est désigné comme fils d'Agésilas. Il l'étoit assurément de Pausanias le fils de Plistoanax; c'étoit l'autre branche des rois de Sparte, appellés les Agides. Chercher à deviner ce qu'il faut mettre à la place de ce mot, fils, comme l'a entrepris M. Dufoul, c'est assurément perdre son tems & sa peine en vain. Il faut effacer le mot absurde, & s'en tenir là. Quant à ce que Plutarque prête ici à Agésilas, Xenophon dit expressément que ce furent les éphores qui engagèrent Agésilas à se charger de cette expédition, parce qu'ils avoient une plus haute idée de sa prudence que de celle de Cléombrote.

CHAP. XLV, p. 65. On va lire quelques lignes plus loin qu'Epaminondas, déja célèbre par sa sagesse & ses

connoiſſances, n'étoit point encore connu du côté des talens militaires, à l'époque de cette ambaſſade. Il n'avoit donc point encore remporté cette fameuſe bataille de Leuctres, qui abattit la puiſſance de Sparte, fit paſſer la prééminence de la Grèce aux Thébains, & éleva Épaminondas au plus haut degré de la gloire militaire. Il paroît donc évident qu'il ne peut être queſtion ici que de la bataille de Tégyre, gagnée par Pelopidas la premiere année de la cent-unieme olympiade, avant J. C. 376 ans. Cette conjecture de pluſieurs ſavans eſt confirmée par pluſieurs manuſcrits qui portent en cet endroit Tégyre au lieu de Leuctres.

CHAP. XLVII, p. 68. On peut conſulter Dodwell, dans ſes Annales de Xénophon, chap. XXXIX & XL, pour juger ſur quels motifs il s'appuie pour ſoupçonner d'erreur cet eſpace de vingt jours, que Plutarque établit ici entre la paix conclue à Sparte & la bataille de Leuctres, ce qui paroît en effet bien court pour avoir pu ſuffire aux événemens intermédiaires; d'où il conclut que la paix dont parle ici Plutarque, ſe fit le 14 du mois Attique Scirrophorion, qui avoit commencé cette année la quatrieme de la cent-unieme olympiade, le 14 juin; moyen en quoi le quatorzieme du mois Scirrophorion ſe trouvoit concourir avec le 28 de juin; & que la bataille de Leuctres ſe donna la deuxieme année de la cent-deuxieme olympiade, le 5 du mois Hécatombéon, qui concouroit pour cette année avec le 8 juillet, le mois Attique ayant commencé le 3 du mois de juillet, dans l'année de la période Julienne. Au ſurplus, on a déjà remarqué l'erreur d'Amyot, par rapport à la comparaiſon de nos mois avec les mois Attiques. Voyez les Obſervations ſur le T. III, p. 536.

CHAP. LII, p. 77. Cet endroit n'eſt pas facile à expli-

quer. Polyen, L. II, ch. 1, §. 14, raconte le même fait. Mais il semble changer le lieu de la scène. « Une sédition » s'étant élevée à Sparte, dit-il, un grand nombre de gens » armés s'emparèrent d'une montagne consacrée à Diane » Issoria, près de Pitane ». Issorium est, suivant Etienne, une montagne de la Laconie. Pitane est une petite ville de la Laconie, dont la position n'est donnée d'une maniere précise par aucun ancien. Mais elle étoit, selon Pindare (olym. 6), & suivant son Scholiaste, sur les bords de l'Eurotas; & l'Eurotas qui couloit, selon Strabon, auprès de Sparte, étoit, selon Polybe, Extr. L. XV, à son orient d'été. Tout ceci semble fixer le lieu que nous cherchons, hors de la ville, vers l'orient. Mais Hesychius nous dit qu'Issorium est un quartier de Sparte, ce qui est d'accord avec Plutarque; & Pausanias place aussi le temple de Diane Issoria dans la ville, mais vers le couchant de laplace publique, ce qui ne paroît pas pouvoir s'accorder avec la position près de Pitane, donnée par Polyen. Que conclure de ceci? qu'il faut distinguer deux objets, le temple dans la ville, & la montagne Issorium près de Pitane, à l'orient de Sparte sur l'Eurotas. Diane y étoit honorée d'une maniere particuliere. Une partie des habitans de Pitane, s'étant établie à Sparte, y porta son culte, & y bâtit un temple de Diane Issoria, près du quartier appellé le Lesché ou le conseil des Crotoniens, qui étoient une tribu des Pitaniens, selon Pausanias; & la similitude de nom aura fourni à l'un des deux historiens l'occasion d'une méprise. Mais je crois que c'est de la montagne même qu'il s'agit ici, parce que les ennemis venant attaquer la ville par le côté de l'Eurotas à l'orient, il n'eût pas été possible de faire croire aux séditieux qu'ils pussent s'excuser sur un ordre mal-entendu, en se réunissant en si grand nombre à l'occident de la ville, qui n'avoit aucun besoin d'être gardé, les ennemis étant au-delà de l'Eurotas à son orient.

SUR LA VIE DE POMPÉE.

Chap. I, p. 103. Eſchyle avoit compoſé deux tragédies ſous le titre de Prométhée; l'une de Promethée enchaîné, c'eſt celle que nous avons, où il déploie une haîne amère contre Jupiter: l'autre, de Prométhée délivré par Hercule. Le vers ciré par Plutarque eſt tiré de celle-ci, que le tems nous a enlevée.

Chap. XXII, p. 128. Il y a eu à Rome d'autres perſonnages qui ont porté le ſurnom de Maximus. Plutarque parle ici de ceux qui l'ont obtenu par d'autres vertus que les vertus militaires, quoique ceux dont il s'agit en cet endroit fuſſent auſſi très-illuſtres de ce côté, comme on le voit dans Tite-Live, L. II, ch. 31, par rapport au dictateur Valerius, qui remporta ſur les Sabins une victoire ſi éclatante, l'an de Rome 260, qu'outre les honneurs du triomphe, le ſénat lui décerna une place diſtinguée pour lui & pour ſa poſteriré, dans le cirque, où on lui plaça une chaire curule; & par rapport à Fabius Rullus, que d'autres appellent Rullianus, & le P. Petau Rutilianus, dans le même hiſtorien, L. VIII, ch. 30, il étoit alors meſtre de cavalerie, ſous le dictateur Papirius, l'an de Rome 429, & rempora en ſon abſence, malgré la défenſe qu'il lui avoit faite de combattre, une victoire complette ſur les Samnites. On peut lire dans Tite-Live combien le ſenat & le peuple eurent de peine à ſauver enſuite ſa vie de la ſeverité du dictateur, obſtiné à punir de mort cette infraction de la diſcipline militaire. Il fut depuis conſul pluſieurs fois, cenſeur l'an de Rome 450, dictareur l'an de Rome 453. Ce fut, dans ſa cenſure, qu'il fit dans le ſénat & dans le peuple la réforme dont parle ici Plutarque & dont Tite-Live parle à la fin de ſon neuvieme livre, & qui lui mérita le ſurnom de Maximus.

Quant

Quant à Valerius, Cicéron dit expressément dans son livre intitulé *Brutus*, T. I, p. 211, la même chose que Plutarque. Ce ne fut pas lui cependant qui commença l'ouvrage de la réconciliation du peuple avec le sénat, mais Menenius Agrippa, comme on le lit dans Tite-Live, L. II, ch. 32. Cet évenement de la retraite du peuple sur le mont Sacré est de l'an de Rome 261.

CHAP. XXXVI, p. 151. La maniere dont le texte grec est conçu auroit dû suffire pour avertir Amyot qu'il tomboit dans une lourde méprise. Il n'est pas question ici des Jumeaux, c'est-à-dire, de Castor & de Pollux. Le temple de Claros, dit Plutarque, le temple de Didyme, le temple de Samothrace. Je crois qu'il étoit facile de reconnoître ici trois lieux & trois temples différens. Didyme est un canton du territoire de Milet, ville située sur la côte de l'Asie, appellé Ionie, où étoit un temple fameux consacré à Jupiter & à Apollon, & à cause de cela peut-être nommé Didyméen, parce que Didyme, en grec, signifie *deux*; Strabon, Mela, Pline, Pausanias, Quint-Curce, tous les écrivains anciens sont d'accord. Ceux-ci ne le présentent que sous le nom d'Apollon Didyméen; mais Etienne de Bysance le donne, d'après Callimaque, comme commun à Jupiter & à Apollon. Le sacerdoce en avoit été long tems confié aux Branchides, dont nous avons parlé aux Observations sur le Tome XVI, p. 541 & 542.

Ibid. p. 152. Ici le texte altéré par des copistes ignorans a induit Amyot en erreur; mais il n'étoit pas difficile de substituer Lacinie à Lucanie. Aucun ancien ne parle d'un temple de Junon en Lucanie, & tous parlent d'un temple fameux de Junon surnommée Lacinienne à cause du promontoire Lacinium, où elle étoit en grande vénération. Sur ce coté de l'Italie qui regarde la mer Ionienne, il

y avoit trois promontoires fameux ; au midi est le Zéphyrien, au nord l'Iapygien, dans le milieu le Lacinien. Cicéron raconte, dans son Traité *de la Divination*, qu'Annibal effrayé par un songe n'osa enlever une colonne d'or qui étoit dans ce temple ; & Fulvius Flaccus périt misérablement l'an de Rome 583, selon Tite-Live, pour l'avoir dépouillé l'an de Rome 581.

CHAP. LX, p. 193. Hermagoras, surnommé Carion, selon Suidas, étoit de la ville de Temnos dans l'Eolie d'Asie : il enseigna à Rome, & mourut fort vieux sous Auguste. Il avoit écrit plusieurs livres sur la rhétorique ; & Suidas ne cite point d'autres ouvrages de lui. D'où il me paroît naturel de conclure que cette question générale dont parle ici Plutarque, étoit un de ses premiers principes sur l'art oratoire. Or, il me semble dès lors très-probable que c'est précisément celui dont parle Cicéron dans son premier livre *de l'Invention*, p. 55. « Hermagoras, dit-il, divise la matiere de l'orateur en deux, » la cause & la question ; la cause a pour objet une » controverse, où il intervient des personnes ; la question » une controverse sans interposition de personnes, telle » que celle-ci ; y a-t-il quelque chose de bon, excepté ce » qui est honnête ? Les sens sont-ils vrais ? Quelle est » la forme du monde ? Quelle est la grandeur du soleil ? » Toutes choses, ajoute Cicéron, qu'on reconnoît évi» demment n'avoir aucun rapport avec la fonction de » l'orateur ». D'où il conclut que cette division d'Hermagoras ne vaut rien.

SUR LA VIE DE PHOCION.

CHAP. IV, p. 294. Le passage de Cicéron que Plutarque cite ici sur la conduite de Caton, se trouve dans la premiere

lettre à Atticus, L. II. Mais ce qui termine cette phrase, savoir, que par cette austérité peu convenable au tems, il se fit exclure du consulat, est une addition de Plutarque, & ne pouvoit se trouver dans cette lettre de Cicéron. L'emprisonnement du consul Métellus, & la brigue de Clodius pour obtenir le tribunat, fixent la date de la lettre de Cicéron à l'an de Rome 694, & ce ne fut que huit ans après que Caton demanda & manqua le consulat, c'est-à-dire, l'an de Rome 702, comme on le verra dans sa Vie même, où Plutarque nous apprend qu'il eut pour compétiteur Sulpitius, qui fut en effet consul avec Métellus, l'an de Rome 703.

Chap. XXX, p. 331. Le nom grec est Hermus, & non pas Hermium. Ce bourg ou dême de l'Attique, étoit de la tribu Acamantide. Il étoit situé un peu au-dessus du Pirée, un peu plus près d'Athènes que d'Eleusine. C'est mal-à-propos que quelque correcteur indiscret aura inséré dans le texte ἐν ἑρμείῳ, dont Amyot a fait le nom Hermium. Etienne dit formellement que la résidence en ce lieu s'exprime en grec par ces mots ἐν ἑρμεῖ. Voyez Meursius *de Pop. Att.* T. I, p. 271.

Ch. XXXIII, p. 336. M. Dusoul se trompe en traduisant jusqu'à soixante ans à compter depuis la puberté, ce qui feroit soixante dix-huit ans, selon son explication même. Les loix d'Athènes portoient que les jeunes gens commenceroient à prendre les armes à dix-huit ans; ils étoient employés à la défense de l'Attique jusqu'à vingt. A cette époque, ils servoient jusqu'à quarante dans toutes les guerres, en dedans ou en dehors de l'Attique; après quoi, ils étoient exempts du service militaire : dans des occasions extraordinaires, on alloit jusqu'à quarante-cinq, comme on le voit dans la troisieme Olynthienne de

Demosthène. Ainsi la publication de Phocion étoit déjà assez extraordinaire en comprenant jusqu'à l'âge de soixante ans, sans prolonger jusqu'à soixante dix-huit.

CHAP. XXXIX, p. 344. Il est vrai que le texte porte en cet endroit ἐν καθαρῷ λιμένι, ce qui signifie un port net, & pourroit par extension signifier un port vuide de vaisseaux. Mais puisqu'Amyot a reconnu que cette expression ne présentoit point de sens, ce qui l'a déterminé à traduire par le mot de rivage; il auroit pu aller plus loin, & supposer quelque faute légère dans le texte. Il n'y avoit pas mille lieues de καθαρῷ à κανθάρῳ, & il auroit reconnu le nom propre d'un des trois ports du Pirée; car le Pirée n'est appellé port qu'improprement. C'étoit un dême de l'Attique, ou bourg devenu partie d'Athènes par la jonction des murs, qui l'y réunirent depuis Thémistocle; & il avoit trois ports, qu'on fermoit avec une chaîne commune, dont l'un s'appelloit Aphrodisium, un autre Zée, & le troisieme Canthare. Voyez Meursius dans son livre intitulé, *le Pirée*.

SUR LA VIE DE CATON D'UTIQUE.

CHAP. I, pag. 370. Il seroit difficile de se former une idée précise de la généalogie de Caton d'Utique, d'après ce que Plutarque dit ici, & d'après ce qu'il a dit à la fin de la Vie de Caton le Censeur. Aulu-Gelle, dans son treizième livre, chap. 19, nous a heureusement éclairci ce que Plutarque n'explique point, ou même présente d'une maniere propre à occasionner de la confusion. Je vais la donner telle qu'Aulu-Gelle nous la présente.

Marcus Caton l'Ancien ou le Censeur avoit eu de sa premiere femme un fils, qui mourut du vivant de son pere, étant désigné préteur, après avoir composé des livres fort estimés sur le droit. Il laissa un fils nommé

Marcus Caton Nepos, c'eſt-à-dire, petit-fils, parce qu'il étoit petit-fils de Caton le Cenſeur, chef de la famille. Il fut orateur & eut de la réputation dans ce genre. Il fut conſul avec Quintus Marcius l'an de Rome 636, & mourut dans ſon conſulat en Afrique, laiſſant un fils qui fut édile, enſuite préteur, & mourut dans la Gaule Narbonnoiſe.

Caton le Cenſeur épouſa dans ſa vieilleſſe la fille de Salonius, & en eut un fils ſurnommé Salonien, du nom de ſon grand-pere maternel. Celui-ci eut deux fils, Lucius Caton, & Marcus Caton, qui fut tribun du peuple, & pere de Caton d'Utique.

CHAP. XLI, p. 425. Des ſavans ont remarqué avant moi l'altération qu'on ne peut s'empêcher de ſuppoſer ici dans le texte de Plutarque; car certainement Caton n'a point été dépoſé ni forcé d'abdiquer ſon tribunat. Ils ont propoſé diverſes conjectures. Peut-être approcheroit-on très-près de l'idée de Plutarque, ſi on lui faiſoit dire que Caton, ſans uſer des droits de ſa charge, comme trop tyranniques (en ce que le caprice d'un homme par un ſeul mot prévaloit ſur toute autorité & toute raiſon), l'emporta néanmoins tellement par ſon aſcendant perſonnel, qu'il réduiſit Memmius à renoncer au combat, en ſe déportant de ſes accuſations. Mais ceci n'eſt qu'une conjecture, qui n'en exclut pas de meilleures. Car on a vu un peu plus haut que Métellus avoit accuſé Caton de tyrannie (p. 424); d'autres ſéditieux pouvoient renouveller cette imputation, quelque extravagante qu'elle fut; ainſi avec un leger changement on pourroit lire: Caton bravant les imputations des ſéditieux qui lui reprochoient d'abuſer tyranniquement du pouvoir de ſa charge, pouſſa ſa pointe avec tant de vigueur, qu'il l'emporta enfin, & reduiſit Memmius, &c.

CHAP. XLIX, p. 440. Thraſéas Pœtus de la ville de Padoue, capitale du Padouan, qui eſt aujourd'hui une partie des états de Veniſe, homme d'un rare mérite. Tous les écrivains de Rome louent ſa vertu. Tacite l'appelle quelque part la vertu même, Annal. L. XVI, ch. 21. Néron le fit mourir; mais il ne l'en eſtimoit pas moins, comme on peut le conclure de la réponſe de ce monſtre à un infâme délateur qui accuſoit Thraſéas d'avoir prévariqué dans ſes fonctions de Juge: « Je voudrois bien, » dit le tyran, être auſſi aſſuré de ſon amitié, que je » ſuis convaincu de ſon intégrité ». Voyez les Préceptes d'adminiſtration, ch. XLIV, p. 165, T. XV. Il avoit écrit la Vie de Caton d'Utique, dans laquelle il avoit ſuivi les renſeignemens que lui fourniſſoit l'ouvrage de Munatius Rufus, contemporain de Caton, & qui avoit été compagnon de ſon voyage en Cypre, comme le dit Valere-Maxime, l. IV, ch. 3.

CHAP. LXXIV, p. 978. Les Pſylles habitoient près la grande Syrte, entre les Naſamons & les Gétules, ſelon Strabon, qui dit à-peu-près la même choſe que Plutarque ſur cette vertu naturelle contre les ſerpens. On attribuoit, ſelon lui, aux Tentyrites, habitans près de la petite Dioſpolis en Egypte, la même faculté naturelle contre les crocodiles. J'ai ſouvent entendu dire que les Négres (Afriquains), eſclaves dans l'Amérique, prennent & tuent ainſi les ſerpens ſans craindre leurs morſures; cela n'eſt pas démontré impoſſible. Mais je remarque que les gens qui combattent obſtinément les choſes les plus raiſonnables & les mieux établies, croient ſans examen toutes les fables des voyageurs, toutes les impoſtures des charlatans.

Fin du Tome ſixieme.

TABLE

DES VIES DES HOMMES ILLUSTRES.

TOME I.

TOME II.

TOME III.

DE L'IMPRIMERIE DE PH.-D. PIERRES,
Premier Imprimeur Ordinaire du Roi, &c.



